



POUR elle

ELIZABETH HOYT



*L'homme
de l'ombre*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 4

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 4

L'homme de l'ombre

AVENTURES & PASSIONS

Winter Makepeacc, le directeur de l'hospice des enfants trouvés, est un homme au sérieux irréprochable, mais les dames patronnesses du comité de soutien lui reprochent son manque d'expérience des mondanités. Aussi, lady Isabel Beckinhall, jeune veuve pleine d'entregent, est-elle chargée de procéder à son éducation. Sous sa férule, Winter est censé apprendre l'art de la conversation et de la flatterie, afin de

solliciter les riches mécènes. Il va apprendre tout autre chose. Et Isabel est loin de se douter que derrière sa façade guindée se cache un tout autre personnage...

Titre original THIEF OF SHADOW'S

A mon beau-frère préféré, Charles, un artiste au talent pluridisciplinaire, qui s'intéresse aussi bien à la danse et au théâtre qu'aux arts visuels et qui à l'occasion ne dédaigne pas s'encanailler en tournant des vidéos sentimentales.

Remerciements

Comme toujours, je remercie toute l'équipe qui m'a permis de mener à bien cette entreprise : mon agent, Susannah Taylor, mon éditrice, Amy Pierpont, ma relectrice, Came Andrews, ainsi que tous les autres, qui ont travaillé sans relâche pour éditer ce livre.

Approchez-vous tous, et faites provision de chandelles, car ce soir, je vais vous raconter l'histoire du Fantôme de Saint-Giles.

Londres, Angleterre, mai 1738

Il ne manquait que ce cadavre en travers de la chaussée pour clore la journée en beauté !

Isabel, baronne Beckinhall, soupira intérieurement. Sa voiture avait dû s'immobiliser en plein cœur de l'un des quartiers les plus malfamés de Londres - le quartier Saint-Giles. Et pourquoi Isabel se trouvait-elle dans Saint-Giles, alors que le jour déclinait ? Parce qu'elle s'était portée volontaire pour représenter le comité de soutien à l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles lors de la visite d'inspection du nouveau bâtiment de l'établissement. Isabel se reprochait amèrement son idiotie.

Plus jamais volontaire, se jura-t-elle. Tout avait pourtant bien commencé. Isabel avait été accueillie par du thé chaud et des scones faits maison, probablement par lady Hero Reading en personne, l'une des deux dames patronnesses de l'hospice. Tandis qu'elle lui servait de nouveau du thé, lady Hero avait demandé à Isabel si elle accepterait d'inspecter le nouveau bâtiment en compagnie de l'austère - et un peu glacial - directeur de l'établissement, M. Winter Makepeace. Isabel, amadouée par le thé et les scones, avait accepté.

Mais M. Makepeace ne s'était pas donné la peine de se montrer !

Isabel fit la moue, oublieuse des convenances, à l'instant où la portière de sa voiture s'ouvrait pour laisser monter Pinkney, sa carriériste.

— Quelque chose ne va pas, madame ? demanda Pinkney, ses grands yeux bleus écarquillés.

Le regard de cette jeune femme était l'un des nombreux attributs qui la rendaient particulièrement séduisante. À vingt et un ans seulement, et quoique encore un peu naïve, elle était l'une des femmes de chambre les plus recherchées de Londres. Elle excellait dans l'art de l'habillement, connaissant tout des dernières modes.

— Non, rien, répondit Isabel, le visage de nouveau circonspect. As-tu découvert pourquoi il fallait autant de temps pour déplacer ce cadavre ?

— Oui, milady. Tout simplement parce qu'il n'est pas mort. Enfin, pas tout à fait. Harold et l'autre valet ont réussi à le tirer sur le bas-côté. Et vous n'allez pas le croire, madame, mais c'est un acteur comique.

Isabel cligna des yeux.

— Harold ?

— Non, madame ! Pouffa Pinkney. Le... euh, le cadavre qui n'est pas encore mort. Il porte une tenue d'Arlequin, avec le masque. Et il...

Isabel n'écoutait déjà plus. Elle avait ouvert la portière pour descendre de voiture.

Dehors, les ombres s'allongeaient et la lumière devenait grisâtre, à mesure que le soleil disparaissait derrière les toits. Un bruit assourdissant se faisait entendre vers l'ouest. Les émeutiers. Ils semblaient se rapprocher dangereusement. Isabel frissonna et se dépêcha de rejoindre les deux domestiques penchés sur le faux cadavre. Pinkney avait dû se tromper en...

Mais non.

Isabel retint son souffle. Elle n'avait encore jamais rencontré le célèbre Fantôme de Saint-Giles, mais elle était convaincue qu'il s'agissait de lui. La fameuse tenue d'Arlequin. Dans sa chute, il avait perdu son chapeau, révélant sa chevelure châtain foncé coiffée en queue-de-cheval. Une petite dague était attachée à sa ceinture et il tenait encore son épée à la main. Un masque noir, affublé d'un nez recourbé d'une longueur ridicule, ne laissait visibles que sa mâchoire carrée et sa bouche aux lèvres sensuelles.

— Vit-il encore ? demanda Isabel à ses valets. Harold se pinça les lèvres.

— Il respire, milady. Mais sans doute plus pour très longtemps.

Le vacarme des émeutiers se rapprochait toujours. Isabel et ses valets se retournèrent au bruit d'une vitre brisée.

— Chargez-le dans la voiture, ordonna Isabel, qui s'était penchée pour ramasser le chapeau du Fantôme.

Will, le second valet, fronça les sourcils.

— Mais, milady...

— Tout de suite. Et n'oubliez pas son épée.

Les premiers émeutiers s'apercevaient déjà au bout de la rue. Les domestiques échangèrent un regard, avant de soulever le Fantôme par les pieds et les épaules.

Au loin, une voix lança un cri hostile.

Les émeutiers avaient repéré la voiture.

Harold et Will conjuguèrent leurs forces pour hisser le Fantôme et son épée dans la voiture. Isabel s'engouffra à son tour à l'intérieur, aussi vite qu'elle put. Vu l'urgence, la grâce n'était pas à l'ordre du jour.

Abasourdie, Pinkney fixait le Fantôme allongé sur le plancher de la voiture. Isabel préféra ignorer le corps dans l'immédiat. Elle jeta le chapeau dessus, souleva la banquette et en tira deux pistolets cachés dans un compartiment secret.

Pinkney poussa un petit cri d'effroi.

La portière était toujours grande ouverte. Isabel tendit les pistolets à ses deux valets.

— Ne laissez personne grimper sur la voiture. Harold crispa les mâchoires, l'air grave.

— Comptez sur nous, milady.

Il prit les deux pistolets, en donna un à Will et monta sur le marchepied de la voiture.

— Vite, John ! cria Isabel à son cocher, avant de refermer la portière.

L'attelage s'ébranla juste au moment où un projectile venait frapper l'une des parois de l'habitacle.

— Milady ! s'écria Pinkney.

— Chut ! Lui intima Isabel.

Elle attrapa un plaid posé à côté de sa camériste et le déplaça sur le Fantôme. Puis elle se rassit et se cramponna à sa banquette, tandis que l'attelage penchait de côté pour tourner au coin de la rue.

Un autre projectile atterrit sur le toit. Puis un visage déformé apparut à la vitre.

Pinkney poussa un cri.

Isabel croisa le regard de l'homme qui grimaçait. Ses yeux, injectés de sang, trahissaient une rage démentielle.

L'attelage bifurqua, et l'homme disparut. Isabel tira les rideaux de la fenêtre. Un coup de feu partit. Certainement un des valets.

— Milady, murmura Pinkney, livide, le cadavre...

— Qui n'est pas encore mort, lui rappela Isabel, baissant les yeux sur le plaid.

De la vitre de la portière on n'apercevait qu'une couverture jetée négligemment sur le plancher. Aucune raison à ce que le célèbre Fantôme de Saint-Giles se cache dessous.

— Qui n'est pas encore mort, répéta Pinkney, avec obéissance. Qui est-ce ?

— Le Fantôme de Saint-Giles.

Pinkney écarquilla de nouveau ses grands yeux bleus.

— Qui' ?

Isabel lança un regard exaspéré à sa camériste.

— Le Fantôme de Saint-Giles ! Le plus célèbre forban de Londres. Toujours vêtu d'une combinaison d'Arlequin. Il viole et tue selon les uns, il sauve et défend selon les autres.

Les yeux de Pinkney menaçaient à présent de sortir de leurs orbites.

— Ces gens veulent sa mort, ajouta Isabel, avec un geste de la main en direction de la fenêtre pour désigner les émeutiers.

Pinkney contemplait le plaid d'un air horrifié.

— Mais pour... pourquoi, milady ?

Un deuxième coup de feu se fit entendre. Pinkney sursauta et souleva l'un des rideaux

pour regarder par la vitre.

Isabel pria le ciel pour que ses valets réussissent à maîtriser la situation. Elle avait beau être de noble naissance, cela ne suffisait pas à la protéger. L'an dernier, dans ce même quartier, un vicomte avait été tiré hors de sa voiture, dévalisé et passé à tabac.

La jeune femme prit une grande inspiration et souleva le plaid pour chercher à tâtons l'épée du Fantôme qu'elle posa sur ses genoux. Si quelqu'un enfonçait la portière, elle pourrait toujours se défendre en lui donnant un coup sur la tête.

— Ils veulent le tuer parce que, ce matin, il a sauvé Mickey le Charmeur de la potence.

Le visage de Pinkney s'éclaira soudain.

— Mickey le Charmeur, le pirate ? J'ai entendu parler de lui. On raconte qu'il est beau comme le diable et presque aussi riche que le roi.

Un projectile heurta la vitre. Isabel tressaillit.

— Oui, le pirate, acquiesça-t-elle. Et ces gens devaient poursuivre le Fantôme depuis le gibet de Tyburn. Pauvre homme.

— Pardonnez-moi, milady, mais pourquoi l'avoir pris dans votre voiture ?

— Il me semble que la charité chrétienne commandait de lui éviter d'être réduit en pièces par une foule en colère, répliqua Isabel.

— Oui, milady, mais si ces gens veulent lui mettre la main dessus et s'en prennent à notre voiture...

Isabel rassembla tout son courage pour sourire avec assurance. Elle serra plus fort dans sa main le pommeau de l'épée posée sur ses genoux.

— C'est précisément ce pour quoi ils ne doivent pas deviner que le Fantôme se trouve avec nous.

Pinkney cligna des yeux plusieurs fois, comme si elle essayait de suivre ce raisonnement, avant de sourire. Elle était vraiment ravissante, quand elle souriait ainsi.

— Oui, bien sûr, milady.

Et elle s'adossa tranquillement à sa banquette. Probablement devait-elle se penser hors de danger, maintenant qu'elle s'était fait expliquer la situation.

Isabel écarta discrètement un pan de rideau pour jeter un coup d'œil par la vitre de la portière. La plupart des rues de Saint-Giles étaient étroites et tortueuses, ce qui empêchait les voitures d'aller vite. Dans ce quartier, des poursuivants à pied pouvaient facilement vous rattraper. Heureusement, John, le cocher, avait trouvé une rue à peu près droite. Il pressait l'allure des chevaux et les émeutiers se faisaient distancer. Isabel laissa retomber le rideau avec un soupir de soulagement.

C'est alors que l'attelage s'arrêta brutalement.

Pinkney poussa un nouveau cri.

— Du calme, lui ordonna Isabel, le regard sévère. S'ils étaient attaqués, ce n'était vraiment pas le moment que Pinkney fasse une crise d'hystérie.

La jeune femme écarta encore discrètement le rideau, puis s'empressa de cacher l'épée du Fantôme sous le plaid.

Juste à temps. La portière s'ouvrait déjà, révélant un officier des dragons en uniforme écarlate et à la mine austère.

Isabel lui sourit mielleusement.

— Capitaine Trevillion ! Quel plaisir de vous voir. A quelques minutes près, vous auriez pu nous aider à nous débarrasser des émeutiers.

Le capitaine rougit légèrement tout en inspectant l'intérieur de la voiture avec soin. Son regard s'arrêta sur la couverture.

Isabel souriait toujours. Elle posa négligemment ses pieds sur le plaid.

Le capitaine releva les yeux sur elle.

— Je suis soulagé de constater que vous et votre équipage êtes sains et saufs, milady. Saint-Giles n'est vraiment pas un quartier pour se promener, aujourd'hui.

— En effet. Mais je l'ignorais lorsque je suis partie de chez moi, répondit Isabel. Avez-vous pu rattraper ce pirate qui a échappé à la pendaison ? S'enquit-elle en haussant délicatement un sourcil.

Le capitaine pinça les lèvres.

— Ce n'est qu'une question de temps. Nous finirons par le capturer. Et le Fantôme de Saint-Giles aussi. Les émeutiers nous apportent leur aide : ils les traquent tout autant que nous. Au revoir, milady.

Isabel hocha la tête. Elle n'osa reprendre sa respiration que lorsque l'officier des dragons eut refermé la portière et donné l'ordre au cocher de poursuivre sa route.

Pinkney renifla avec mépris.

— Les perruques des militaires sont affreusement démodées.

Isabel récupéra l'épée du Fantôme et sourit à sa camériste.

Une demi-heure plus tard, l'attelage s'arrêtait devant son hôtel particulier.

— Portez-le à l'intérieur, ordonna-t-elle à Harold dès qu'il ouvrit la portière.

— Bien, milady.

Isabel descendit de voiture, l'épée du Fantôme à la main.

— Ah, Harold...

— Oui, milady.

— Bravo à tous les deux, congratula-t-elle en désignant Will. Vous nous avez bien défendus.

Un sourire timide éclaira le beau visage d'Harold.

— Merci, milady.

Isabel le lui rendit, avant de pénétrer dans la maison. Edmund, son cher et défunt mari, lui avait acheté Fair-mont House peu avant de mourir et lui avait offert cette maison en cadeau d'anniversaire le jour de ses vingt-huit ans. Il savait alors qu'il était condamné et qu'à sa mort, les propriétés liées à son titre nobiliaire iraient à un cousin éloigné. Aussi avait-il tenu à installer la jeune femme dans ses meubles, avec l'argent dont il pouvait encore disposer.

Isabel vivait depuis maintenant quatre ans dans cette demeure. Elle avait commencé par refaire entièrement la décoration. A présent, le hall d'entrée était lambrissé de panneaux de chêne doré, qui réchauffaient l'atmosphère. Et divers objets étaient venus égayer l'espace : un miroir ovale bordé de nacre ; un petit faune retenant un lièvre, le tout en marbre noir ; un guéridon à pieds cambrés... Des objets qu'Isabel aimait pour leur originalité ou pour leur forme plutôt que pour leur valeur marchande.

La jeune femme glissa l'épée sous son bras et ôta ses gants et son chapeau, qu'elle tendit à son majordome.

— Merci, Butterman. J'ai besoin que l'on prépare immédiatement une chambre d'amis.

Butterman, en majordome apprêté et discret, ne cilla pas devant l'épée et accueillit très calmement l'ordre concis et pour le moins inhabituel de sa maîtresse.

— Bien, milady. La chambre bleue conviendra-t-elle ?

— Ce sera parfait.

Butterman fit signe à une femme de chambre et, aussitôt, la soubrette se précipita vers l'escalier.

Isabel se retourna vers la porte. Harold et Will entraient à leur tour, portant le Fantôme par les bras et les jambes. Son chapeau mou était toujours posé sur son ventre.

Butterman haussa une fraction de seconde un millimètre de sourcil avant d'ordonner, imperturbable :

— Dans la chambre bleue, Harold.

— Oui, monsieur, répondit Harold, le souffle court.

— Si vous le permettez, milady, murmura Butterman à Isabel, je pense que Mme Butterman pourrait vous être utile.

— Oui, merci Butterman, répondit Isabel, qui suivait déjà les deux valets dans l'escalier.

Faites monter Mme Butterman aussi vite que possible.

La femme de chambre terminait de faire le lit quand les valets pénétrèrent avec leur fardeau dans la pièce. Le feu crépitait déjà dans l'âtre.

Harold parut hésiter, sans doute parce que le Fantôme était couvert de poussière et ensanglanté, mais Isabel lui désigna le lit.

Les deux valets déposèrent leur charge sur la courtepoinle d'une propreté impeccable. Le Fantôme, toujours inconscient, laissa échapper un grognement.

Isabel jeta l'épée dans un coin de la pièce pour se porter à son chevet. Tous étaient maintenant hors de danger, mais le pouls de la jeune femme continuait de battre la chamade. Elle prit conscience que toutes ces péripéties l'excitaient. Après tout, ils venaient de sauver le Fantôme de Saint-Giles ! Ce qui avait débuté comme une journée monotone avait tourné à l'aventure inattendue.

Le Fantôme gardait les yeux clos. Isabel lui ôta son masque avec précaution. A sa grande surprise, elle en découvrit un autre en dessous, un simple carré de soie avec deux trous pour les yeux. Isabel examina le masque d'Arlequin qu'elle tenait à la main. Tout en cuir et teint en noir. L'arcade des sourcils et le nez recourbé de façon grotesque évoquaient une figure de satyre. La jeune femme posa le masque sur la table de chevet et reporta son attention sur le Fantôme. Du sang tachait sa combinaison au niveau de la cuisse. Isabel tressaillit en s'apercevant que du sang frais s'était mêlé au sang coagulé.

— Butterman m'a parlé d'un homme blessé ? fit Mme Butterman en pénétrant dans la pièce.

Elle s'approcha du lit et détailla le Fantôme quelques secondes, avant d'ajouter :

— Bon, si nous voulons nous rendre compte de ses blessures, la première chose à faire est de le déshabiller, milady.

— Euh, oui, bien sûr, acquiesça Isabel.

Les deux femmes s'attaquèrent aux boutons de la combinaison d'Arlequin. Mme Butterman démarrait du haut, Isabel du bas.

— Oh, milady ! s'exclama Pinkney, dans son dos.

— Qu'y a-t-il, Pinkney ? demanda Isabel sans se retourner.

— C'est inconvenant, fit valoir Pinkney, qui semblait aussi scandalisée que si Isabel avait suggéré d'entrer toute nue dans la cathédrale de Westminster. Ce Fantôme est UN homme, milady.

— Je puis te certifier que j'ai déjà vu un homme nu, répliqua Isabel amusée, tandis qu'elle baissait le pantalon du Fantôme sur ses cuisses. Ses sous-vêtements étaient maculés. Juste ciel ! Un homme pouvait-il survivre après avoir perdu autant de sang ?

— Il a des plaies à l'épaule et aux côtes, ainsi que quelques égratignures, mais rien

d'alarmant jusque-là, constata Mme Butterman, qui achevait de dénuder la poitrine du blessé.

Isabel leva les yeux. Le torse du Fantôme était sculpté tout en muscles et deux tétons foncés ressortaient sur sa peau claire. Son ventre était ferme et plat. Son nombril s'apercevait sous quelques boucles de poils clairs qui se retrouvaient également entre ses pectoraux. La jeune femme était fascinée. Elle n'avait pas menti en disant à sa camériste qu'elle avait déjà vu un homme nu - plusieurs, même. Mais Edmund avait dépassé les soixante ans lorsque la maladie l'avait emporté, et il n'avait jamais ressemblé à cet homme fort qui se tenait sous elle. Quant aux rares amants qu'Isabel s'était autorisés, en toute discrétion, après la mort d'Edmund, tous étaient des aristocrates vivant dans l'oisiveté. Ils n'avaient pas beaucoup plus de muscles qu'elle.

Le regard de la jeune femme suivit le sillon de poils qui descendait du nombril pour disparaître dans le caleçon.

Sur lequel elle avait posé sa main.

Isabel déglutit avant de tirer sur la ficelle du sous-vêtement, d'une main tremblante, pour le faire glisser sur ses jambes. Son membre viril, au repos, lui apparut, long et épais ; ses testicules, sombres et lourds.

— Eh bien, commenta Mme Butterman avec ironie, au moins, il n'a pas l'air blessé à cet endroit.

— Oh, là, là, ajouta Pinkney, les joues empourprées. Isabel fronça les sourcils et souleva un coin du couvre-lit pour cacher l'intimité du Fantôme inconscient. Elle n'avait pas réalisé que sa camériste s'était rapprochée.

— Aidez-moi à lui retirer ses bottes, que nous puissions lui enlever son pantalon, demanda-t-elle à Mme Butterman. Si nous ne voyons toujours pas de blessure grave, il faudra le retourner.

A peine les deux femmes firent-elles glisser le tissu de quelques centimètres sur ses jambes qu'elles découvrirent une belle estafilade sur sa cuisse droite. Du sang en coulait.

— Il n'y a sans doute pas besoin de chercher plus loin, conclut Mme Butterman. Nous pouvons appeler un médecin, si vous le souhaitez, milady, mais je sais me servir d'une aiguille et d'un fil.

Isabel hocha la tête. Elle était soulagée de voir que la blessure n'était pas si profonde qu'elle l'avait d'abord craint.

— Allez chercher tout le nécessaire, madame Butterman. Pinkney vous aidera. J'ai le sentiment que cet homme n'aimerait pas tomber entre les mains d'un médecin.

Mme Butterman quitta la pièce, Pinkney sur ses talons.

Isabel se retrouva seule avec le Fantôme. Pourquoi l'avait-elle sauvé ? Dans le feu de l'action, elle n'avait pas vraiment réfléchi : l'idée d'abandonner un homme sans défense à une foule en furie la révoltait. Mais à présent que le Fantôme se trouvait chez elle, elle réalisait que ce personnage avait piqué sa curiosité. Quel genre d'homme pouvait ainsi risquer sa vie,

déguisé en Arlequin ? Était-il un vulgaire vide-gousset ou bien un escrimeur aguerri ? A moins qu'il n'ait simplement l'esprit un peu dérangé ? Quoi qu'il en soit, c'était un homme en pleine force de l'âge. Athlétique. Attirant. Et nu sous ses yeux.

Enfin, presque.

Isabel tendit la main pour retirer le carré de soie qui couvrait encore le haut de son visage. Était-il beau ? Monstrueux ? Ou juste ordinaire ?

Mais au moment où la jeune femme allait s'emparer de son masque, la main du Fantôme saisit brusquement la sienne.

Il ouvrit les yeux. Derrière son masque, son regard la foudroya, implacable.

— Ne faites pas cela, murmura-t-il d'une voix impérieuse.

Cette journée ne se déroulait décidément pas comme prévu.

Winter Makepeace contemplait les beaux yeux bleus de lady Isabel Beckinhall et il se demandait comment il pourrait s'extraire de cette situation délicate sans révéler son identité.

— Ne faites pas cela, répéta-t-il à voix basse.

Le poignet de la jeune femme était menu, mais opposait une résistance certaine sous ses doigts. Ses propres muscles, eux, manquaient désespérément d'énergie.

— Très bien, répondit-elle. Depuis combien de temps êtes-vous réveillé ?

Elle ne faisait aucun mouvement pour libérer son poignet.

— Je suis revenu à moi quand vous m'avez baissé le pantalon.

Winter aurait pu imaginer des circonstances beaucoup moins agréables pour reprendre conscience.

— Alors vous n'êtes pas aussi étourdi que nous le pensions, ironisa-t-elle.

Winter tourna la tête pour inspecter le décor qui l'entourait. Une vague de nausée le submergea et il faillit s'évanouir de nouveau.

— Où suis-je ?

Il parlait toujours à voix basse. Peut-être que s'il se contentait de murmurer, lady Beckinhall ne pourrait pas reconnaître sa voix.

— Chez moi, répondit-elle. Je ne toucherai pas à votre masque si vous ne le voulez pas.

Winter ne se faisait guère d'illusions ; il n'était pas en mesure d'user d'autorité. Il était nu, blessé et il se trouvait dans une maison qu'il ne connaissait pas. La situation n'était pas à son avantage. La jeune femme haussa délicatement un sourcil.

— En revanche, vous pourriez peut-être lâcher mon poignet ?

Il écarta les doigts.

— Pardonnez-moi.

Lady Beckinhall se massa le poignet.

— Je vous ai sauvé la vie, tout à l'heure. Mais vous êtes désormais à ma merci, dit-elle, balayant du regard la nudité du Fantôme. Je doute que vous soyez sincère dans vos excuses.

Elle était intelligente. Calculatrice. Et elle savait s'y prendre pour séduire un homme. Winter devinait le danger.

— Une chose est sûre, je n'ai pas à me faire pardonner ma nudité devant une dame. Je me suis réveillé dans le plus simple appareil. Et je sais qui en est responsable. **VOUS.**

Elle écarquilla légèrement les yeux et se mordit la lèvre, comme si elle voulait se retenir de rire.

— Je puis vous assurer que ma... euh, curiosité n'était dictée que par le désir d'analyser la gravité de votre état, monsieur.

— Alors, vous me voyez honoré par votre curiosité, madame.

Winter n'avait pas pour habitude de badiner ainsi avec les femmes. Il se sentait meurtri par son accident et déboussolé par cette conversation inattendue. En outre, lady Beckinhall lui avait fait comprendre, lors de leurs précédents échanges - quand il n'était pour elle que M. Makepeace, le directeur de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles -, qu'elle ne le tenait pas en très haute estime.

Peut-être se laissait-il aller parce qu'il portait son masque. Et qu'il se trouvait dans une pièce au décor intimiste.

Ou peut-être était-ce la conséquence du coup qu'il avait reçu sur la tête.

— Avez-vous découvert ce que vous cherchiez ? La jeune femme esquissa un sourire.

— Au-delà de mes espérances.

Winter inspira profondément. Il devait se concentrer pour calmer la tension qui montait de son entrejambe. Heureusement, la porte s'ouvrit et il ferma les yeux. Winter devinait qu'il était préférable que les autres ignorent son réveil. Il n'aurait pas pu expliquer pourquoi et il préférerait ne pas se poser de questions inutiles et obéir à son instinct, qui lui avait déjà sauvé la vie des dizaines de fois.

Cependant, il souleva légèrement les paupières pour tenter d'apercevoir quelque chose.

Son champ de vision était limité : deux femmes, au moins, s'étaient jointes à lady Beckinhall.

— Comment va-t-il ? demanda l'une d'elles - une domestique, à en juger par le ton de sa

voix.

— Il n'a pas bougé, répondit lady Beckinhall.

Elle se garda bien d'expliquer qu'ils avaient eu une petite conversation. Mais Winter n'était pas surpris : lady Beckinhall avait l'esprit vif, il l'avait compris depuis longtemps.

— Nous devrions lui ôter son masque, suggéra une autre voix, plus jeune.

— Cela ne me paraît pas raisonnable, objecta lady Beckinhall. Il pourrait nous tuer s'il apprenait que nous connaissons son identité.

La plus jeune poussa un petit cri d'effroi sans comprendre que la voix de lady Beckinhall était un peu trop solennelle pour être sérieuse.

La dame la plus âgée soupira.

— Bon, je vais recoudre sa plaie. Ensuite, nous pourrons l'installer plus à son aise.

A ces mots, Winter comprit qu'il allait passer un très mauvais moment.

Comme tout son corps était endolori, il ne s'était pas rendu compte que sa cuisse droite s'élançait plus particulièrement. C'était donc là que se situait la blessure qu'avait cherchée lady Beckinhall.

Il ferma les yeux et attendit, s'efforçant de contrôler sa respiration et de se détendre.

C'est l'effet de surprise qui rend la douleur insupportable, lui avait expliqué son mentor, bien des années plus tôt. Si tu t'y attends, la douleur ne devient qu'une sensation parmi d'autres, que tu peux maîtriser.

Il pensait à l'hospice et aux efforts qu'il faudrait déployer pour déménager les quatre-vingt-deux enfants dans le nouveau bâtiment, tandis que des doigts s'activaient sur sa blessure pour en rapprocher les bords. La douleur fusa jusque dans son dos mais il réussit à ne pas ciller. Toute son attention était concentrée sur le déménagement. Il essayait d'imaginer comment réagirait chacun des petits pensionnaires à ce grand chambardement.

Les nouveaux dortoirs étaient beaucoup plus spacieux que les précédents et éclairés par de grandes fenêtres. Une aiguille lui transperçait les chairs. La plupart des enfants seraient heureux du changement. Joseph Tinbox, par exemple. Il avait déjà onze ans, mais il s'amuserait beaucoup à courir dans les couloirs. La douleur causée par l'aiguille était à peine supportable. En revanche, un garçon comme Henry Putnam, qui venait d'arriver à l'hospice et qui se souvenait encore de son abandon, pourrait en être perturbé. Et cette aiguille qui traçait un sillon dans la chair. Winter se promit de faire très attention à Henry Putnam.

Tout à coup, il sentit un liquide en contact avec sa blessure. Winter eut l'impression que sa jambe prenait feu. Il dut faire appel à toute sa volonté et à toute son expérience pour ne

pas tressauter. Il inspirait. Expirait. Se concentrait sur le déménagement...

Au bout de quelques minutes, il réalisa que l'aiguille avait cessé son va-et-vient étourdissant. Une main se posa sur son front. Il n'eut pas besoin d'ouvrir les yeux pour deviner que lady Beckinhall était penchée sur lui.

— Il ne semble pas avoir de fièvre, murmura-t-elle. Winter sentait le souffle de la jeune femme balayer son front. Cette douce caresse sembla un instant voyager sur son corps dénudé et électriser ses terminaisons nerveuses... Il divaguait. Le coup qu'il avait reçu sur la tête s'avérait plus sérieux qu'il ne l'avait imaginé.

— J'ai aussi monté de l'eau chaude pour le laver, dit la domestique.

— Merci, madame Butterman, mais vous en avez assez fait pour ce soir, répondit lady Beckinhall. Je vais m'en charger moi-même.

— Mais, milady... protesta la jeune personne.

— Vous m'avez été d'un grand secours toutes les deux, la coupa lady Beckinhall. Laissez-moi l'eau chaude et des linges propres. Vous pouvez emporter le reste.

Une petite agitation, un bruit d'objet métallique tombant dans une bassine en étain, la porte qui s'ouvre et se referme dans la foulée.

— Êtes-vous toujours réveillé ? demanda lady Beckinhall une fois le silence revenu dans la chambre.

Winter ouvrit les yeux. Elle tenait un linge humide à la main et le fixait. Il se raidit à l'idée qu'elle s'apprêtait à le toucher.

— Votre blessure saigne encore un peu, l'avertit-elle. J'ai pensé qu'il serait préférable de la nettoyer. A moins que vous n'ayez peur d'avoir mal ?

Le mettait-elle au défi ?

— Je n'ai pas peur de ce que vous pourriez m'infliger, milady.

Isabel prit une profonde inspiration. La lueur de défiance qui brillait dans les yeux du Fantôme ne lui avait pas échappé. Il était resté immobile pendant que Mme Butterman le recousait et elle avait redouté qu'il ne se soit de nouveau évanoui. Mais à présent, ses joues reprenaient des couleurs.

— Vous n'avez donc peur de rien ? demanda-t-elle. Ni de moi, ni d'une foule en colère sur le point de vous massacrer ? Dites-moi, monsieur le Fantôme, que craignez-vous ?

Winter soutint son regard.

— Dieu, je suppose. Tout homme est supposé craindre son Créateur.

— Non, pas tous les hommes, objecta Isabel, qui n'avait encore jamais tenu de conversation philosophique avec un homme dénudé et masqué.

Elle appliqua délicatement le linge humide sur la blessure avant d'ajouter :

— Certains hommes n'ont peur ni de Dieu ni de la religion.

Elle sentit les muscles du Fantôme se raidir.

— C'est vrai, acquiesça-t-il, suivant des yeux les mouvements de la jeune femme. En revanche, la plupart craignent la mort. Et leur juge dans l'au-delà.

— Et vous, murmura-t-elle. Avez-vous peur de la mort ?

— Non, répondit-il sans la moindre émotion.

Elle se pencha sur sa blessure pour l'examiner plus en détail. Mme Butterman avait fait du bon travail. Si la guérison se passait bien, le Fantôme garderait une cicatrice, mais elle serait discrète. Il aurait été trop dommage d'abîmer une aussi belle cuisse.

— Je ne vous crois pas.

Il sourit subitement, comme si son amusement le surprénait lui-même.

— Non ? Et pourquoi vous mentirais-je ? Elle haussa les épaules.

— Par bravade. Cela correspondrait bien à votre manie de vous déguiser.

— Précisément, acquiesça-t-il. Je hante les rues de Saint-Giles avec un masque, une tenue d'Arlequin et une épée. Pourquoi ferais-je cela si j'avais peur de la mort ?

— Parfois, les gens déjouent leur peur de la mort en s'en moquant.

Elle lavait à présent le haut de sa cuisse, s'approchant dangereusement de son entrejambe. Winter sentit son sexe se dresser et le couvre-lit se souleva à cet endroit. Lady Beckinhall rinça son linge dans la cuvette comme si de rien n'était et reprit sa tâche.

Winter lui saisit le poignet.

— Et vous, je crois que vous jouez à me provoquer. Isabel contemplait la bosse qui déformait le couvre-lit.

— En admettant que vous ayez deviné juste, dit-elle, avant d'accrocher son regard, la question est de savoir si vous aimez ce genre de provocation ?

— Quelle importance ? demanda-t-il avec une grimace cynique.

— Vous avez raison. Pourquoi provoquer un homme qui resterait indifférent ?

— Pour le simple plaisir du jeu sans doute.

La jeune femme baissa les yeux sur son poignet, qu'il serrait toujours.

— Vous me faites mal.

Au lieu de la libérer, le Fantôme tira sur son bras pour la forcer à se pencher sur lui. Elle était si près de son visage qu'elle pouvait voir l'anneau ambré qui entourait son iris.

— Je suis désolé de vous faire mal, madame. Mais sachez que je ne suis pas une poupée avec laquelle on s'amuse.

Isabel aurait voulu qu'il enlève son masque afin qu'elle puisse enfin voir le visage de ce Fantôme qui avait réussi à piquer son intérêt. Elle n'était pas habituée à tant de franchise. Les gentlemen de sa connaissance préféraient s'exprimer par énigmes distinguées, qui souvent finissaient par ne plus rien signifier. Était-il un homme du peuple ? Cependant, il ne s'adressait pas à elle comme s'il se savait d'un milieu social inférieur.

Au contraire, il conversait avec elle sur un plan d'égalité. Et comme s'ils s'étaient déjà rencontrés.

— Non, en effet, vous n'êtes pas une poupée. Excusez-moi.

Il écarquilla les yeux, comme s'il était surpris, et la relâcha subitement.

— C'est moi qui devrais m'excuser. Vous m'avez sauvé la vie. J'en ai parfaitement conscience. Merci.

Isabel se sentit rougir devant ces aveux. Bonté divine ! Cela ne lui était plus arrivé depuis qu'elle était jeune fille. Elle avait badiné avec des ducs, flirté avec des princes. Pourquoi cet inconnu, avec ses paroles si simples, l'émouvait-il autant ?

— Oublions cela, répondit-elle, jetant le linge dans la cuvette. Vous avez perdu beaucoup de sang. Reposez-vous jusqu'à demain matin. Vous n'êtes pas en état de bouger pour l'instant.

— Vous êtes bien généreuse. Elle secoua la tête.

— Je croyais que nous étions tombés d'accord pour dire que je n'avais pas de cœur.

Il ferma les yeux et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Vous venez de me prouver le contraire, lady Beckinhall.

Isabel le regarda, attendant qu'il ajoute autre chose. Mais sa respiration se fit plus sourde. Le Fantôme de Saint-Giles s'était endormi.

La lumière gris-rose de l'aube perçait par la fenêtre quand Isabel ouvrit les yeux. Un instant, elle se demanda pourquoi son dos la faisait souffrir et pourquoi elle avait dormi dans un fauteuil. Puis son regard tomba sur le lit à côté.

Il était vide.

Elle se releva, les muscles raidis. Le couvre-lit avait été remis grossièrement et une tache de sang ressortait au milieu des draps blancs. Isabel posa sa main sur le matelas. Il était froid. Le Fantôme avait dû s'éclipser depuis un moment.

La jeune femme alla ouvrir la porte pour appeler une femme de chambre. Elle voulait se renseigner, même si elle savait déjà, en son for intérieur, qu'il était parti sans laisser de traces - à part cette tache de sang.

Elle revint vers le lit vide, qu'elle contempla d'un air morose en attendant la femme de chambre. Tout à coup, un détail lui revint en mémoire, qui ne l'avait pas frappée hier soir - elle était sans doute trop fatiguée pour réagir. **Lady Beckinhall**. Il l'avait appelée par son nom, alors que personne ne l'avait prononcé en sa présence.

Isabel retint son souffle. Le Fantôme de Saint-Giles la connaissait.

2

Vous n'allez pas le croire, mais le Fantôme de Saint-Giles n'était qu'un simple mortel. Acteur de théâtre, il interprétait le rôle d'Arlequin au sein d'une troupe itinérante qui se déplaçait de ville en ville. Et quand il dégainait son épée de bois contre le méchant de la pièce, cela faisait un drôle de bruit - Clip ! Clap ! - qui déclenchait l'hilarité des enfants.

Winter Makepeace, le très austère directeur de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles, crapahutait, à l'aube, sur les toits de Londres. Parvenu à destination, il se laissa glisser le long des tuiles et resta quelques instants suspendu dans le vide, les doigts accrochés à la bordure du toit. Puis, d'un mouvement de reins, il s'engouffra dans un grenier par une fenêtre ouverte. Il atterrit sur le plancher en grimaçant : sa cuisse le faisait souffrir et ses pieds

endoloris s'étaient écrasés sur le sol avec un bruit mat.

D'ordinaire, il était capable de rentrer par la fenêtre de sa chambre sans faire le moindre bruit.

Winter grimaça de nouveau quand il s'assit sur son lit pour examiner sa combinaison d'Arlequin. Elle était sale, maculée de sang et surtout déchirée sur une grande partie de la jambe droite. Il la retira, en prenant soin de la faire glisser doucement sur sa blessure pansée, puis il la roula en boule et la glissa sous son lit avec son épée, son masque et le reste de son déguisement. Il n'était pas sûr de pouvoir réparer les dégâts : il était capable de se débrouiller avec une aiguille, mais pas d'accomplir des miracles. Winter soupira. Il serait probablement obligé de se procurer un nouveau costume. Le problème, c'est qu'il n'en avait pas les moyens.

Il se releva et se dirigea, nu, vers sa table de toilette où il versa l'eau du pichet dans la cuvette pour se débarbouiller. Pour la première fois de sa vie, il regrettait de ne pas disposer d'un miroir, qui lui aurait permis de savoir s'il avait des bleus ou des égratignures sur le visage.

Winter soupira une nouvelle fois et s'agrippa quelques instants au rebord de sa table de toilette, laissant l'eau ruisseler sur son visage et retomber goutte à goutte dans la cuvette. Il avait mal partout. Et il n'aurait su dire à quand remontait son dernier repas. Il lui fallait pourtant s'habiller et remplir ses obligations de la journée comme si de rien n'était. Donner la classe à des garçons turbulents et récalcitrants, préparer le déménagement de l'orphelinat et, en premier lieu, s'assurer que sa sœur cadette, Silence, était saine et sauve.

Son programme était chargé.

Mais Winter se sentait si las qu'il s'écroula sur son lit. Quelques minutes de repos lui paraissaient indispensables avant de se jeter dans le tumulte du quotidien.

Il ferma les yeux avec l'impression qu'une main délicate et féminine lui caressait la joue.

Bang ! Bang ! Bang !

Réveillé par les coups frappés à sa porte, Winter se redressa d'un bond dans son lit, ce qui lui provoqua un élancement douloureux à la cuisse droite. Le soleil pénétrait à flots dans sa chambre. Et à en juger par l'inclinaison des rayons, la matinée touchait à sa fin. Winter avait beaucoup trop dormi.

— Winter ! Appela une voix féminine alors que les coups reprenaient contre sa porte. Tu es là ?

— Une seconde !

Winter tira sa chemise de nuit de sous son oreiller et la passa par-dessus sa tête. Il chercha son pantalon du regard sans réussir à se rappeler où il l'avait posé la veille.

— Winter !

Avec un soupir, Winter arracha son drap de lit pour l'enrouler autour de lui, avant d'aller

ouvrir la porte.

— Ce n'est pas trop tôt ! s'exclama Tempérance Huntington, baronne Caire, sa sœur aînée.

Elle s'engouffra dans la pièce, suivie d'une fillette de treize ans aux cheveux noirs et aux joues toutes roses. Mary Pentecôte était l'aînée des pensionnaires de l'orphelinat, aussi s'acquittait-elle d'un certain nombre de tâches.

Tempérance se tourna vers elle.

— Va dire aux autres que nous l'avons trouvé.

— Oui, madame, acquiesça Mary. Je suis bien contente que vous soyez sain et sauf, monsieur, ajouta-t-elle à l'attention de Winter.

Et elle s'éclipsa.

Tempérance inspecta la chambre comme si elle cherchait quelqu'un qui se serait caché dans un coin, puis elle fronça les sourcils avec sévérité.

— Enfin, Winter ! Nous avons passé une partie de la nuit et de la matinée à te chercher. J'ai craint le pire, hier soir, en apprenant que les émeutiers écumaient le quartier Saint-Giles. D'autant que tu avais disparu.

Tempérance se laissa choir sur le lit. Winter ouvrit la bouche pour répondre, mais sa sœur n'en avait pas terminé.

— Et puis, Silence nous a fait prévenir dans la soirée qu'elle avait épousé Mickey O'Connor et qu'elle était partie se terrer avec lui. Son message avait été apporté par deux des hommes d'O'Connor, à qui nous devons confier Mary Darling. Ils avaient des mines patibulaires, mais je dois reconnaître qu'ils semblaient beaucoup aimer Mary Darling. Et que c'était réciproque.

Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration et Winter en profita pour s'engouffrer dans la brèche.

— Donc, Silence est saine et sauve ? Tempérance lança ses mains en l'air.

— Espérons-le ! Les militaires ont patrouillé dans la ville toute la nuit, et encore ce matin, dans l'espoir de retrouver Mickey O'Connor. Imagine un peu : on raconte qu'il se balançait déjà au bout d'une corde quand le Fantôme de Saint-Giles a surgi pour le libérer. Mais c'est probablement exagéré. Tu sais comme les rumeurs vont bon train.

Winter demeurait impassible. Pourtant, cette fois, les racontars n'exagéraient pas : il était arrivé juste à temps pour sauver O'Connor de la pendaison. Cela, bien sûr, il ne pouvait pas le dire à sa sœur.

— Et le « palais » de M. O'Connor a brûlé dans la soirée, ajouta Tempérance à voix basse. Ce matin, on a retrouvé un cadavre au milieu des cendres, et tout le monde pense qu'il s'agit du pirate, mais cela me paraît impossible. Le mot de Silence nous est parvenu après

l'incendie. Donc, j'en déduis que M. O'Connor est toujours vivant. Qu'en penses-tu, Winter ? Crois-tu que Silence puisse être en sécurité avec un tel homme ?

Voilà au moins une question à laquelle Winter pouvait répondre sans hésiter.

— Oui, dit-il, accrochant le regard de Tempérance, pour qu'elle puisse se convaincre de son assurance. Mickey O'Connor était peut-être un dangereux pirate - et présentement, l'homme le plus recherché de Londres - et quelqu'un que Winter n'appréciait guère, mais il était fou de sa sœur cadette. M. O'Connor aime Silence et Silence est amoureuse de lui, précisa-t-il. J'ai eu l'occasion de les voir ensemble. Je suis sûr qu'il serait prêt à donner sa vie pour elle.

— Espérons quand même qu'il ne leur arrivera rien, murmura Tempérance en fermant les yeux.

Elle n'avait que vingt-neuf ans - à peine trois ans de plus que lui - mais Winter fut frappé de constater que quelques ridules se creusaient aux coins de ses yeux. Avaient-elles toujours existé, sans qu'il s'en aperçoive, ou étaient-elles apparues récemment, dans l'excitation de ces dernières semaines ?

Sa sœur ouvrit soudain les yeux.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Où étais-tu passé ?

Winter s'assit sur le lit, son épaule contre celle de Tempérance.

— J'ai été surpris par les émeutiers. J'étais en retard pour mon rendez-vous avec lady Beckinshall et en voulant me dépêcher, je me suis retrouvé encerclé par cette foule qui vociférait.

— Oh, mon Dieu, Winter ! s'exclama sa sœur, posant une main sur son bras. Que t'est-il arrivé ?

Il haussa les épaules.

— Je ne courais pas assez vite pour leur échapper. Je suis tombé et quelqu'un m'a frappé à la jambe, expliqua-t-il, montrant sa jambe droite. Dieu merci, elle n'est pas cassée, s'empressa-t-il d'ajouter devant l'expression horrifiée de sa sœur. Mais comme j'avais du mal à marcher, je me suis abrité dans une taverne pour attendre que le calme revienne. Et je ne suis rentré ici que très tard dans la nuit.

Tempérance fronça les sourcils.

— Personne ne t'a vu rentrer.

— Comme je te l'ai dit, il était très tard.

Winter s'étonnait parfois de la facilité qu'il avait désormais à mentir - même à ceux qui lui étaient proches. Il faudrait un jour qu'il réfléchisse à ce défaut, qu'il ne jugeait guère à son avantage.

— Et maintenant, je suppose qu'il n'est pas loin de midi, ajouta-t-il, regardant par la

fenêtre. Il serait temps que je remplisse mes obligations.

— Ne dis pas de bêtises ! Se récria Tempérance. Tu es blessé, Winter. Ce n'est pas parce que tu passeras une journée au lit que la maison se retrouvera sens dessus dessous.

— Tu as peut-être raison, commença-t-il, avant de s'interrompre devant les sourcils froncés de sa sœur. Qu'y a-t-il ?

— Tu ne cherches pas à discuter, murmura Tempérance. Ce n'est pas dans tes habitudes. Montre-moi ta blessure à la jambe.

— C'est juste un vilain bleu, mentit Winter. Rien d'inquiétant, je t'assure.

A la façon dont elle le regardait, il était clair qu'elle n'en croyait pas un mot.

— Mais je vais suivre ton conseil et rester au lit aujourd'hui, s'empressa-t-il d'ajouter pour la calmer. Du reste, Winter n'était pas certain de pouvoir tenir debout très longtemps.

— Parfait, approuva Tempérance, se relevant avec entrain. Je vais demander à un domestique de te monter un bol de soupe. Ne crois-tu pas que je devrais faire venir un médecin ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répliqua Winter, un peu trop sèchement. Un médecin comprendrait tout de suite que sa blessure avait été causée par une lame. Et la gouvernante de lady Beckinhall l'avait recousue proprement. Je t'assure, Tempérance, ajouta-t-il, d'une voix radoucie. J'ai juste besoin d'un peu de repos.

— Hmm, répliqua sa sœur, qui ne semblait guère convaincue. Si je ne devais pas partir dans l'instant, je m'assurerais personnellement qu'un médecin vienne t'examiner.

— Où vas-tu ? demanda Winter dans l'espoir de détourner la conversation.

Le visage de Tempérance s'assombrit légèrement.

— Une réception à la campagne, à laquelle Caire veut absolument que nous nous rendions. J'ai peur qu'il n'y ait que des aristocrates. Ils vont tous me regarder de haut.

— J'en doute fort. Caire ne le permettrait pas. Tempérance avait déjà retrouvé le sourire.

— C'est vrai. Tu as raison.

Winter était heureux que sa sœur ait pu épouser un mari qui l'adorait - même s'il était de noble naissance.

Il ressentit un petit pincement au cœur. A présent, Tempérance et Silence, les deux personnes dont il était le plus proche, étaient l'une et l'autre mariées. Bientôt, elles auraient des enfants. Elles resteraient ses sœurs, bien sûr, mais leur nouvelle vie de famille les éloignerait fatalement de lui.

Et Winter se retrouverait seul.

Cependant, il refusa de se laisser aller à ces sombres idées.

— Tu t'en sortiras très bien, assura-t-il à Tempérance. Tu es intelligente, honnête et sincère. Des qualités qu'à mon avis, peu d'aristocrates possèdent.

Elle soupira, avant d'ouvrir la porte.

— Tu as sans doute raison. Mais je ne suis pas certaine que l'intelligence, l'honnêteté et la sincérité soient très estimées chez les aristocrates.

Mary Pentecôte apparut de l'autre côté de la porte.

— Madame, lord Caire vous fait dire qu'il vous attend dans la voiture.

— Merci. Mary, répondit Tempérance, caressant la joue de la fillette. Je suis désolée de t'abandonner déjà, ma chérie. Nous n'avons pas eu beaucoup le temps de parler toutes les deux.

L'expression stoïque de Mary parut, un instant, se fissurer de l'intérieur. Tempérance avait habité à l'orphelinat jusqu'à son mariage et elle s'était liée à la petite.

— Non, madame, convint la fillette. Mais vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ?

Tempérance se mordit la lèvre.

— Pas avant un bon mois, j'en ai peur. J'ai toute une liste de réceptions à honorer.

Mary hocha la tête avec résignation.

— Je comprends que ce n'est plus pareil, maintenant que vous êtes une lady. Vous n'êtes plus tout à fait comme nous.

A ses paroles, Tempérance grimaça. Winter frissonna. Mary avait raison : l'univers aristocratique était un monde à part où Mary et lui n'auraient peut-être jamais leur place. Faire fusionner ces deux mondes ne donnait pas forcément de bons résultats. Winter ferait bien de s'en souvenir la prochaine fois qu'il verrait lady Beckinhall.

Le mobilier et la décoration respiraient l'opulence. Mais Isabel trouvait que le luxe de la demeure londonienne du comte de Brightmore était si ostentatoire qu'il versait dans le ridicule. Des colonnes de marbre rose accolées aux murs du grand salon étaient surmontées par des chapiteaux corinthiens ornés à la feuille d'or. Et les dorures se retrouvaient aussi sur les meubles ou les bibelots. Même la fille du comte, lady Pénélope Chadwicke, portait une robe brodée d'or. Isabel jugeait absurde d'arborer une pareille toilette pour un simple thé, mais une chose était sûre : lady Pénélope cadrerait parfaitement avec le décor.

— M. Makepeace est certainement très intelligent, disait lady Pénélope, avec une inflexion de voix qui laissait entendre qu'elle n'était pas convaincue des capacités intellectuelles du responsable de l'orphelinat. Mais il n'a pas l'étoffe pour diriger une telle institution charitable. Je pense que nous devrions toutes nous mettre d'accord sur ce point.

Isabel mordit dans son scone, attendant le verdict des autres. Le comité de soutien à l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles tenait une réunion d'urgence qui rassemblait tous ses membres présents à Londres : lady Phoebe Batten, lady Margaret Reading, lady Pénélope et sa dame de compagnie, Mlle Artemis Greaves, qui faisait partie de facto du comité et suivait lady Pénélope partout. Manquaient Tempérance Huntington, la jeune lady Caire, sa belle-mère, lady Amelia Caire, et lady Hero.

A en juger par l'expression des visages, le jugement tranchant de lady Pénélope sur M. Makepeace était loin de faire l'unanimité. Mais comme cette dernière, en plus d'être une beauté, était une richissime héritière, personne n'osait se risquer à provoquer son ire.

Cependant lady Margaret fit mine de s'éclaircir délicatement mais fermement la voix. Lady Margaret était presque aussi jeune que lady Pénélope. Elle avait les cheveux noirs, un visage avenant et semblait dotée d'une personnalité affirmée.

— Il est dommage que M. Makepeace ne puisse plus compter sur ses sœurs pour le seconder, hasarda-t-elle. Mais cela fait déjà plusieurs années qu'il dirige l'orphelinat et je trouve qu'il se débrouille plutôt bien.

— Pfft ! rétorqua lady Pénélope, presque dédaigneuse. Ce n'est pas l'absence d'autorité féminine que je mets en cause. Vous ne pouvez pas prétendre sérieusement que M. Makepeace saurait dignement représenter l'orphelinat à toutes les réceptions auxquelles il sera convié maintenant que nous sommes dames patronnesses de l'établissement.

Lady Margaret parut troublée.

— Euh...

— La formation de notre comité de soutien a considérablement rehaussé l'image de l'orphelinat, reprit lady Pénélope. Désormais, son directeur sera invité partout. Et le comportement de M. Makepeace risque de nous porter ombrage !

Lady Pénélope avait ponctué sa tirade d'un geste dramatique de la main, qui avait manqué heurter le nez de Mlle Greaves, assise juste à côté d'elle. La jeune femme au physique ordinaire et qui s'exprimait rarement ne put s'empêcher de sursauter. Isabel se demanda si elle ne s'était pas assoupie, le petit chien de lady Pénélope sur ses genoux.

— Non ! poursuivit lady Pénélope. Cet homme est d'une gaucherie impossible. Il y a trois jours, il avait rendez-vous avec lady Beckinhall pour lui faire visiter les nouveaux locaux. Il n'est pas venu. Et le plus beau, c'est qu'il n'a même pas envoyé de mot d'excuse !

Isabel s'amusait de voir lady Pénélope tout exagérer, comme à son habitude.

— Remettons les choses dans leur contexte, rappela-t-elle. Ce jour-là, le quartier était sillonné par des émeutiers.

Et pour sa part, elle avait été trop occupée à sauver un mystérieux homme masqué, dont le corps athlétique hantait ses rêves depuis lors.

Isabel s'empressa de boire une gorgée de thé pour chasser l'image du Fantôme.

— Émeute ou pas émeute, ne pas envoyer de mot d'excuse à une lady est la pire des impolitesse ! S'entêta lady Pénélope.

Isabel haussa les épaules et prit un autre scone. Personnellement, elle jugeait qu'une émeute constituait un motif suffisant pour ne pas se rendre à un rendez-vous. En outre, M. Makepeace s'était excusé le lendemain, ce qu'ignorait manifestement lady Pénélope. Mais Isabel ne voulait pas se disputer avec elle. M. Makepeace était un bon directeur, mais elle devait convenir qu'il n'avait pas sa place dans les réceptions mondaines.

— Il nous faut absolument un nouveau directeur pour l'inauguration des locaux, conclut lady Pénélope.

Quelqu'un qui soit capable de converser avec une lady sans risquer de l'offenser à tout moment. Quelqu'un qui puisse se présenter sur un pied d'égalité avec des gentlemen. En résumé, quelqu'un qui ne soit pas le fils d'un vulgaire brasseur de bière.

Ses lèvres s'étaient plissées avec dédain en prononçant ces derniers mots, comme si brasser la bière était une activité infâme.

Le Fantôme de Saint-Giles serait capable de faire jeu égal avec n'importe quel gentleman, pensa un instant Isabel, avant de se concentrer de nouveau sur la conversation.

— Tempérance Huntington est la sœur de M. Makepeace, fit-elle valoir. Par conséquent, elle est également la fille d'un brasseur de bière.

— En effet, convint lady Pénélope. Mais elle s'est mariée à un très bon parti.

— Quoi qu'il en soit, intervint lady Margaret, je ne vois pas de quel droit nous retirerions l'orphelinat à M. Makepeace. Il a été fondé par son père.

— Mais l'orphelinat n'est plus ce qu'il était, objecta lady Pénélope. C'est devenu une grande institution, dont le prestige ne cessera de croître. Et une institution à laquelle nos noms sont désormais attachés. Dans moins de quinze jours, son directeur sera tenu d'assister au grand bal de la duchesse d'Arlington. Essayez de vous représenter la rencontre entre M. Makepeace et la duchesse ! C'est tout simplement inimaginable.

Hélas, lady Pénélope marquait un point. Avec la création du comité de soutien à l'orphelinat, généreusement doté par toutes ces dames, le directeur de l'établissement était devenu une figure de la bonne société londonienne. Il devrait représenter l'orphelinat dans diverses mondanités. Or, de toute évidence, M. Makepeace n'était pas rompu à un tel exercice.

— Je pourrais lui apprendre les bonnes manières, proposa lady Phoebe.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Lady Phoebe n'avait guère plus de dix-sept ans. Elle n'avait même pas officiellement fait ses débuts dans le monde. Ce qui, d'ailleurs, n'arriverait sans doute jamais, car la malheureuse était affublée de lunettes à verres grossissants qui semblaient de moins en moins efficaces. Lady Phoebe perdait la vue et serait

sans doute bientôt aveugle.

Cependant, elle redressa fièrement le menton.

— Je pourrais aider M. Makepeace, insista-t-elle. Je suis certaine que je pourrais y arriver.

— Nous n'en doutons pas, ma chère, répondit Isabel. Mais il ne serait pas convenable qu'un célibataire comme M. Makepeace soit coraqué par une jeune fille.

Lady Margaret ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais elle la referma aussitôt. Lady Margaret n'était pas non plus mariée. Aussi, plutôt que de proposer sa candidature, elle se contenta de soutenir le projet de lady Phoebe :

— C'est une bonne idée, se réjouit-elle. M. Makepeace est intelligent. Si quelqu'un lui enseignait les us et coutumes de la bonne société, je suis sûre qu'il serait capable d'acquérir la sophistication qui lui fait défaut.

Elle se tourna vers lady Pénélope - laquelle faisait la moue. Quant à Mlle Greaves, elle regardait obstinément le petit chien lové sur son giron. En tant que dame de compagnie de lady Pénélope, il aurait été suicidaire pour elle d'émettre un avis différent de celui de sa maîtresse.

Lady Margaret se tourna alors vers Isabel. Celle-ci esquissa un sourire machiavélique.

— Ce qu'il nous faut, c'est une dame qui connaisse parfaitement les ressorts de la bonne société, et qui ne soit plus vierge, résuma Isabel. Une dame qui saura faire briller M. Makepeace comme le diamant qu'il est, mais qui se cache encore sous sa gangue.

Trois jours plus tard, Winter Makepeace descendait prudemment le grand escalier en marbre du nouveau bâtiment qui devait abriter l'orphelinat. Cet escalier n'avait évidemment plus rien à voir avec les vieilles marches en bois toutes de guingois de l'ancienne résidence. Mais le marbre n'était pas moins périlleux pour quelqu'un qui devait s'aider d'une canne en attendant que sa blessure à la cuisse guérisse.

— Waow ! s'exclama Joseph Tinbox. La rampe pourrait faire un joli toboggan.

A peine eut-il proféré cet avis qu'il réalisa son erreur et offrit à Winter un sourire angélique :

— Je disais ça comme ça. Je ne me le permettrais pas, bien sûr.

— Ce ne serait pas très raisonnable, en effet, répondit Winter.

Il se promit d'ajouter un nouvel article au règlement intérieur, qui interdirait aux enfants d'enfourcher la rampe de l'escalier.

— Ah, vous voilà, monsieur ! s'exclama Nell Jones, la plus ancienne domestique de

l'orphelinat et désormais bras droit de Winter. Une dame vous attend dans le salon. Malheureusement, nous n'avons plus de muffins. Et Alice ne trouve plus le sucre.

— Des gâteaux secs suffiront, la rassura Winter. Et tu sais bien que je ne prends jamais de sucre dans mon thé, Nell.

— Vous, non. Mais lady Beckinhall, si. Winter s'immobilisa sur la dernière marche.

— Lady Beckinhall ?

— Oui, elle est venue avec sa camériste, murmura Nell, comme si lady Beckinhall pouvait l'entendre à travers les murs. Et elle porte des boucles dorées à ses souliers - la camériste, pas lady Beckinhall !

Nell semblait littéralement subjuguée.

Winter se retint de soupirer. L'idée de revoir lady Beckinhall n'était pas pour lui déplaire - du moins, elle ne déplairait pas à une certaine partie de son anatomie - mais il n'avait guère envie d'endurer la curiosité de la jeune femme.

— Apporte-nous le thé et les gâteaux secs, dit-il à Nell.

— Et pour le sucre ?

— Je m'en débrouillerai. Ne t'inquiète pas, il ne s'agit que d'une invitée.

— Oui, mais avec une camériste à la dernière mode, marmonna Nell, avant de s'éclipser en cuisine.

— Nell ! la rappela Winter, se souvenant de la raison pour laquelle il était descendu. Les filles sont arrivées ?

— Non, monsieur.

— Comment cela ?

Il avait reçu un mot, ce matin, l'informant que deux sœurs orphelines, âgées de cinq ans, mendiaient sur Hog Lane. Winter avait aussitôt décidé d'envoyer Tommy, le seul domestique masculin de l'hospice, les chercher.

Nell haussa les épaules.

— Tommy a dit qu'elles n'étaient plus dans Hog Lane quand il est arrivé.

Winter fronça les sourcils. Pas plus tard que la semaine dernière, il était parti récupérer une fillette d'environ sept ans abandonnée à Saint-Giles-in-the-Fields. Mais quand il était arrivé à l'église, la fillette avait disparu. Des êtres malfaisants étaient souvent à l'affût de fillettes esseulées ; cependant, à huit jours d'intervalle, voilà que trois fillettes se volatilisèrent. C'était incompréhensible et surtout inquiétant...

Quelqu'un tirait sur sa manche. Winter baissa les yeux et découvrit le regard implorant de Joseph Tinbox.

— S'il vous plaît, monsieur. Je n'ai jamais vu de souliers à boucles dorées. Je pourrais vous accompagner pour voir la dame et sa camériste ?

— Viens.

Winter descendit la dernière marche et cacha sa canne dans un coin. Puis il appuya une main sur l'épaule du garçonnet. Avec un peu de chance, le subterfuge passerait inaperçu. Il voulait à tout prix éviter que lady Beckinhall ne s'aperçoive qu'il boitait de la jambe droite pour qu'elle ne puisse opérer de rapprochement avec la blessure du Fantôme.

— Tu seras ma béquille, ajouta-t-il, avec un sourire pour l'enfant.

Joseph lui rendit son sourire avec une telle spontanéité que Winter s'obligea à maîtriser l'élan chaleureux qu'il sentait monter dans sa poitrine. En tant que directeur de l'orphelinat, il ne pouvait témoigner une affection particulière à tel ou tel enfant. Les quatre-vingt-deux pensionnaires de l'établissement devaient tous être traités avec la même impartialité. Son père, qui avait fondé l'hospice, avait toujours su se montrer à la fois attentionné et distant vis-à-vis de chacun. Mais Winter avait beaucoup de mal à suivre son exemple à la lettre.

Il étreignit l'épaule du garçonnet.

— Je compte sur toi pour bien te tenir, Joseph Tinbox.

— Oui, monsieur.

Joseph se composa une expression qu'il voulait sans doute solennelle, mais qui parut à Winter parfaitement espiègle.

Winter bomba le torse et cala son poids sur ses deux jambes - ignorant la douleur qui l'élançait à la cuisse droite - avant d'ouvrir la porte du salon.

Lady Beckinhall se retourna. Tous les sens de Winter furent en alerte, lui faisant comprendre l'évidence : qu'il était un homme et qu'elle était une femme.

Son hôte portait une robe couleur bordeaux ornée de dentelle qui bouffait le long de ses manches, du poignet jusqu'au coude. La même dentelle se retrouvait en bordure du décolleté, comme pour souligner sa poitrine généreuse.

— Bonjour, monsieur Makepeace.

— Bonjour, milady.

Il s'avança prudemment vers elle, s'appuyant toujours discrètement sur l'épaule de Joseph.

Elle lui tendit la main. Sans doute s'attendait-elle à ce qu'il la baise, mais Winter se contenta de la serrer furtivement. Le contact de ses doigts délicats dans les siens était déjà plus qu'il n'en pouvait supporter.

— Que me vaut l'honneur de votre visite, milady ? Elle eut un sourire taquin.

— Auriez-vous déjà oublié votre promesse de me faire visiter le nouvel établissement,

monsieur Makepeace ? Je vous rappelle que nous avons rendez-vous la semaine dernière.

Winter se retint encore de soupirer. La camériste de lady Beckinhall se tenait juste derrière elle, et Nell avait raison : cette fille prenait grand soin à se vêtir. C'est tout juste si elle n'arborait pas davantage de dentelle que sa maîtresse. Joseph penchait la tête de côté, sans doute pour tenter d'apercevoir les fameux souliers à boucles dorées.

— Je m'excuse encore d'avoir manqué notre rendez-vous, assura Winter.

Lady Beckinhall inclina gracieusement la tête, faisant se balancer les perles qu'elle portait à ses oreilles.

— Vous êtes tout excusé. J'ai cru comprendre que vous vous étiez laissé surprendre par les émeutiers.

Winter voulut répondre, mais Joseph le devança :

— M. Makepeace a failli se faire piétiner. Il a passé presque toute la semaine au lit.

Lady Beckinhall haussa les sourcils avec intérêt.

— Vraiment ? J'ignorais que vous étiez si gravement blessé, monsieur Makepeace.

Winter accrocha son regard. Cette femme était tout sauf naïve.

— Joseph a tendance à en rajouter.

— Mais... protesta Joseph, offensé.

Winter lui tapota gentiment l'épaule, avant de transférer sa main sur le dossier d'un canapé.

— Va voir en cuisine si le thé est bientôt prêt, s'il te plaît, Joseph.

Le garçonnet grimaça, mais Winter fronça les sourcils pour lui montrer qu'il ne se laisserait pas attendre.

Joseph partit vers la porte, les épaules douloureusement affaissées.

Winter reporta son attention sur lady Beckinhall :

— J'ai peur que nous ne soyons pas encore totalement installés dans nos meubles. Revenez plutôt la semaine prochaine, milady. Je serai ravi de vous faire faire le tour du propriétaire.

Dieu merci, elle acquiesça d'un hochement de tête. Mais au lieu de tourner les talons, elle s'assit dans un fauteuil. Winter se laissa glisser sur le canapé. La carriériste s'installa sur une chaise, en retrait, et regarda par la fenêtre.

— Volontiers, monsieur Makepeace, répondit lady Beckinhall. J'ai hâte de visiter les lieux. Mais je n'étais pas venue uniquement pour cela.

Winter haussa un sourcil légèrement interrogateur. Il ne voulait pas se montrer impoli et manifester son impatience, mais il n'avait guère le temps de jouer aux devinettes. Son

travail l'attendait, bien sûr, et, surtout, chaque minute supplémentaire passée en compagnie de la jeune femme augmentait le risque qu'elle ne fasse le lien entre lui et le Fantôme. Plus vite elle repartirait, mieux cela vaudrait.

Elle sourit. Un sourire irrésistible.

— Le bal de la duchesse d'Arlington a lieu la semaine prochaine.

— Oui?

— Et nous - les dames du comité de soutien - nous espérons que vous y assisterez pour représenter l'orphelinat.

— J'ai déjà informé lady Hero que je m'y rendrai puisqu'elle le souhaitait, quoique je ne voie guère l'intérêt de ma présence à ce genre de réception. Pas plus... (Il se tourna vers la porte qui s'ouvrait pour laisser entrer Nell avec le plateau du thé), pas plus que je ne voie votre intérêt à m'y pousser.

— Oh, cela n'a rien de personnel.

Winter la regarda. Un petit sourire, presque aguicheur, éclairait le visage de la jeune femme. Il se raidit, sur la défensive. Le sourire de lady Beckinhall s'élargit.

— J'ai été choisie pour être votre préceptrice mondaine.

3

Deux fois par an, la troupe dans laquelle jouait notre Arlequin venait donner des représentations à Saint-Giles. Un jour, l'attelage d'une belle dame se trouva immobilisé, une foule s'étant assemblée dans la rue, devant la scène. La dame écarta les rideaux de sa portière pour jeter un coup d'œil. Son regard accrocha alors celui d'Arlequin.

Isabel vit Winter Makepeace cligner des yeux le temps d'absorber la nouvelle. Ce fut sa seule réaction, mais elle était déjà éloquente, de la part de quelqu'un qui aurait fait passer une statue de pierre pour un modèle d'animation.

— Je vous demande pardon ? demanda-t-il poliment de sa belle voix grave.

On pouvait éventuellement le considérer comme un bel homme, à condition de ne pas s'arrêter sur ses manières un peu trop austères. Il avait un visage plaisant - menton carré, nez droit, lèvres fermes. Mais Isabel ne l'avait vu que très rarement sourire, et jamais rire aux éclats. Ses cheveux châtain foncé étaient coiffés très simplement, sans poudre, et il s'habillait toujours de couleurs sombres. Probablement n'avait-il pas encore trente ans, mais il

paraissait plus vieux que son âge.

Il était assis sur le canapé, l'air détendu. Mais Isabel avait remarqué qu'il boitait lorsqu'il était entré dans la pièce. Le souvenir du Fantôme avait alors fait surface, son aura virile, son corps nu sur le lit de la chambre bleue, ses muscles puissants.

Winter Makepeace, à l'opposé, avait plutôt le physique d'un intellectuel. Sa poitrine était sans doute creuse et ses bras décharnés. Pourtant, Isabel essayait de se le représenter sans ses habits. Quelle idée !

La jeune femme s'intéressa au plateau apporté par Mlle Jones. Celle-ci semblait hésiter, regardant tour à tour Isabel et M. Makepeace.

— Dois-je servir ? demanda-t-elle.

— Non, ce ne sera pas nécessaire, Nell, répondit M. Makepeace. Merci.

Il attendit que la porte se soit refermée sur la domestique pour demander à Isabel :

— Pouvez-vous vous expliquer ? Isabel remplit une première tasse.

— Oh, je vois qu'il n'y a pas de sucre, dit-elle avec un grand sourire. Voulez-vous que je rappelle Mlle Jones ?

Apparemment, M. Makepeace était immunisé contre ses sourires.

— C'est inutile, nous n'avons pas de sucre. Vous devrez faire sans. Maintenant, si vous voulez bien me...

— Quel dommage. J'adore mettre du sucre dans mon thé.

Isabel grimaça de déception. Et M. Makepeace ne manqua pas de pincer ses lèvres. C'était sans doute puéril de sa part, mais elle s'amusait beaucoup à le taquiner. Il était si réservé - rigide, même ! Cependant, Isabel était prête à parier qu'un volcan sommeillait sous cette carapace de granit. Et si ce volcan devait exploser un jour, elle voulait être là pour assister à l'éruption.

— Lady Beckinhall, je déplore l'absence de sucre pour votre thé, en revanche j'apprécierais beaucoup que vous consentiez à vous expliquer.

— Bon, très bien.

Elle lui tendit la tasse qu'elle venait de remplir, avant de se servir à son tour.

— Les dames du comité de soutien ont décidé que vous... que vous auriez tout intérêt à prendre des leçons d'étiquette. Oh, rassurez-vous, il ne s'agira que de...

— Non.

— ... quelques leçons, termina Isabel dans un souffle.

M. Makepeace serrait les lèvres, ce qui chez lui devait sans doute signifier une très grande colère.

— Qu'avez-vous dit ? lui demanda-t-elle.

— J'ai dit non, répéta-t-il, reposant sa tasse sans y avoir touché. Je n'ai ni le temps ni l'envie de me plonger dans des histoires d'étiquette. Je suis désolé, mais...

— Vous n'avez pas l'air très désolé, le coupa Isabel. Et vous apportez de l'eau à mon moulin, monsieur Makepeace. Pour quelqu'un qui s'ingénie à masquer ses émotions, vous ne cherchez même pas à dissimuler le dédain que vous inspire une lady.

Il la regarda sans un mot et Isabel se demanda à quoi il pouvait bien penser. Puis il inclina la tête.

— Je m'excuse si j'ai pu paraître vous dédaigner, milady. C'est... c'est tout le contraire. Mais, très honnêtement, je ne vois pas l'utilité de ces leçons d'étiquette. Mon emploi du temps est surchargé. Et je suppose que vous conviendrez avec moi qu'il est préférable que je consacre mon énergie à diriger cette maison, plutôt qu'à savoir comment flatter des aristocrates.

— Mais supposez que l'avenir de cette maison dépende de votre aptitude à flatter des aristocrates ?

Il fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Isabel but une gorgée de thé - affreusement amer, faute de sucre - pour se donner le temps de réfléchir à ses arguments. M. Makepeace était quelqu'un de très têtu et, si elle ne parvenait à lui faire comprendre la gravité de la situation, il risquait de refuser son aide. Alors, il perdrait son poste de directeur. Or, Winter Makepeace avait beau s'ingénier à cacher ses sentiments, Isabel savait à quel point l'orphelinat comptait pour lui. Et puis, il serait injuste qu'il se retrouve privé de son emploi, simplement parce qu'il était quelque peu... Spartiate.

Isabel reposa sa tasse et gratifia M. Makepeace de son plus beau sourire - ce même sourire qui axait fait trébucher bien des jeunes gens dans les salles de bal.

A en juger par l'expression de M. Makepeace, elle aurait sans doute provoqué la même réaction si elle lui avait présenté une tranche de colin froid.

— Vous devez comprendre l'importance de vous montrer à certaines réceptions mondaines, maintenant que l'orphelinat est patronné par des dames comme lady Caire, lady Hero et lady Pénélope ?

C'est à peine s'il hocha la tête.

— Donc, vous devez également comprendre la nécessité d'apparaître sous votre meilleur jour. Tout ce que vous pourrez dire ou faire aura des répercussions non seulement sur vous, mais sur l'orphelinat - et les dames qui le soutiennent.

— Craindriez-vous que je ne vous fasse honte ?

— J'ai surtout peur que vous ne mettiez l'orphelinat en danger.

Il resta silencieux un moment. C'était la preuve qu'il ne s'attendait pas du tout à pareille réponse.

— Qu'entendez-vous exactement par là ?

— Que vous risquez de perdre votre poste de directeur, ou le soutien de ces dames ou, pire encore, les deux à la fois.

Elle prit un gâteau sec et mordit dedans. Il était franchement rassis.

— Aucune lady de la bonne société ne voudrait voir son nom associé à celui d'un homme un peu fruste, ajouta-t-elle. Si vous ne polissez pas un minimum vos manières, soit vous serez remplacé à la direction de l'orphelinat, soit vous perdrez le patronage du comité de soutien.

Elle but une gorgée de thé amer, pour faire passer la sécheresse du biscuit, et elle en profita pour observer M. Makepeace par-dessus le rebord de sa tasse. Il regardait droit devant lui, le visage de marbre, comme s'il était en proie à un débat intérieur.

Puis il posa les yeux sur elle et Isabel faillit tressaillir. Elle avait l'impression que son regard... la touchait. Le doute n'était plus permis : cet homme était bien capable d'émotions. Leur donnait-il libre cours lorsqu'il se retrouvait en intime compagnie ?

Mais pourquoi se posait-elle ce genre de question à son propos ? Pour autant qu'elle pût en juger, M. Makepeace était l'homme le moins sensuel qu'elle connaissait.

— Non, dit-il, en se relevant.

Et, massant - sans doute inconsciemment - sa cuisse droite, il ajouta :

— Je n'ai décidément ni le temps ni l'envie que vous m'enseigniez les bonnes manières, milady.

Et sur ce refus brutal, il tourna les talons et quitta la pièce.

Pourquoi lady Beckinhall mettait-elle si facilement à mal sa réserve habituelle ?

Winter Makepeace arpentait en boitant les rues de Saint-Giles alors que les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière les toits des maisons. Une bonne demi-heure s'était écoulée depuis qu'il avait faussé compagnie à son hôte et il ne parvenait toujours pas à analyser la dangereuse attirance qu'elle exerçait sur lui. Certes, lady Beckinhall avait fait preuve de beaucoup de courage en le sauvant des griffes des émeutiers. Si elle aimait se donner une apparence frivole, ses actes prouvaient que sa véritable nature était tout autre. Du reste, si elle avait été la fille d'un cordonnier ou d'un boucher, Winter aurait été très tenté de percer sa vraie nature.

Mais lady Beckinhall n'était ni fille de cordonnier ni fille de boucher. Et Winter savait pertinemment qu'elle n'était pas pour lui. Pourtant, alors qu'il jugeait préférable de garder le plus possible ses distances avec elle, il avait bien failli acquiescer à son projet ridicule de le « piloter » dans le grand monde. Et il avait eu la plus grande peine à mettre un terme à leur conversation. Cela ne lui ressemblait pas.

Lady Beckinhall était très au-dessus de lui - presque autant que les étoiles qui commençaient d'apparaître dans le ciel. Elle était née dans un monde de luxe et de privilèges alors qu'il n'était que le fils d'un modeste brasseur. Elle était riche. Il se débrouillait avec peu. Elle habitait les beaux quartiers de Londres, où les mets étaient larges et rutilantes. Et lui, il vivait...

Ici.

Winter sauta par-dessus une flaque de boue tandis qu'il longeait un vieux mur de pierre, à moitié écroulé. Ce ne fut pas sans résonner dans sa jambe... Une porte de fer forgé, ménagée dans le mur et ballottée par le vent, grinçait sur ses gonds. Winter la franchit. Il avait l'habitude d'emprunter ce raccourci et de traverser le petit cimetière juif dont les pierres tombales étaient toutes rédigées en hébreu.

Une ombre bougea alors qu'il atteignait l'autre extrémité du cimetière - un chat, ou un gros rat. Il n'y avait pas de porte, de ce côté-ci, mais le mur était si bas que Winter le franchit sans peine - en grimaçant, toujours à cause de sa blessure à la cuisse.

Il atterrit dans une petite ruelle déserte. Seuls les plus courageux - ou les plus inconscients - osaient s'aventurer dans cette partie de Saint-Giles à la nuit tombée. Et au moins prenaient-ils la peine d'emporter une lanterne avec eux. Mais Winter avait toujours trouvé plus confortable de se repérer à la lumière de la lune.

Un chat feula, s'attirant aussitôt la réponse d'un rival.

Winter bifurqua dans une ruelle couverte en réalité, une sorte de tunnel, dont les murs suintaient d'humidité. Le bruit de ses pas résonnait sous la voûte. Devant lui, une forme - homme ou animal - se déplaça dans la pénombre.

Sans ralentir, Winter sortit l'épée qu'il cachait sous son manteau. En tant que roturier, il n'avait pas le droit de se promener avec une épée, mais cela faisait bien longtemps qu'il avait pris certaines libertés au regard de la loi.

Quand il était question de vie ou de mort, il préférait opter pour la vie.

La forme venait à sa rencontre. Winter brandit son épée. L'attaque frontale est la meilleure des défenses, lui avait souvent répété son mentor.

Le vide-gousset reconsidéra manifestement son plan, car il y eut un bruit de cavalcade et la voie fut de nouveau libre.

Winter aurait dû être soulagé de voir disparaître le danger. Ce fut tout le contraire : l'irritation se mêlait à la déception. Il avait envie de se battre, de mesurer sa force à celle d'un

adversaire et de goûter à l'ivresse de la victoire.

Il s'immobilisa net.

Je ne suis pas un animal.

C'était en partie à cela que lui servait son masque d'Arlequin : à donner libre cours à ses instincts primaires. Tout en gardant le contrôle de ses actes, bien sûr. Mais ce soir, il ne portait pas de masque.

Il rangea l'épée sous son manteau.

Le tunnel débouchait sur une petite place cernée d'immeubles aux balcons délabrés, menaçant de s'écrouler sur les malchanceux qui auraient la mauvaise idée de se tenir dessous. Winter traversa la place pour frapper à une porte en bois. Il attendit un peu, avant de frapper une deuxième fois.

Il entendit tirer le verrou. Puis la porte s'ouvrit sur une femme toute menue, au visage malmené par les années, comme les pages d'un livre de prières.

— Bonsoir, madame Medina. Murmura Winter.

Sans lui rendre son salut, la femme lui fit signe de rentrer à l'intérieur d'un mouvement impatient de la tête.

Winter se baissa pour passer sous le linteau cintré. La porte donnait sur une petite pièce qui servait tout à la fois de pièce à vivre, de chambre et d'atelier. Le feu dans la cheminée servait à faire sécher le linge accroché au plafond par un système de câbles et de poulies. Un lit occupait l'un des coins de la pièce. Un tabouret et une table trônaient devant l'âtre. La table supportait plusieurs chandelles et les outils de Mme Medina : des ciseaux, des aiguilles et du fil.

— Je viens juste de terminer, dit-elle en refermant la porte. Puis elle se dirigea vers le lit et prit la tunique colorée posée dessus.

Les gens ne s'intéressent qu'à l'apparence, disait toujours le mentor de Winter. Montre-leur un costume étrange, ajoutes-y une cape et un masque et ils jureront avoir croisé un fantôme, sans même avoir remarqué l'homme qui se cachait derrière le déguisement.

Winter examina la tunique neuve.

— Vous avez fait de l'excellent travail, comme d'habitude, madame Medina.

La couturière s'esclaffa.

— Vous feriez mieux d'en prendre soin, dit-elle, car je ne sais pas si je pourrai vous en coudre une autre. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

Désignant la table d'un mouvement du menton, elle ajouta :

— Même avec toutes ces chandelles, j'ai de plus en plus de mal à voir où je plante mon aiguille.

— Je suis désolé de l'apprendre, répondit Winter - et il était sincère. Avez-vous un autre moyen de gagner votre vie ?

Elle haussa les épaules.

— Je pourrais essayer de me faire engager comme cuisinière. Dans le temps, je ne me débrouillais pas trop mal aux fourneaux.

— C'est vrai, acquiesça Winter. Je me souviens m'être régalé de vos tartes aux pommes.

— Oui. Et moi, je me souviens que vous étiez un garçon tout frêle. Je pensais que vous ne seriez jamais capable de tenir une épée. Mais sir Stanley assurait que vous étiez doué pour l'escrime.

Un petit sourire nostalgique avait ponctué son propos. Winter se demanda une nouvelle fois si la petite couturière n'avait pas été davantage pour son mentor, sir Stanley Gilpin, qu'une simple servante.

— Vous avez bien changé depuis, ajouta-t-elle.

— C'était il y a neuf ans, lui rappela Winter. Un homme de vingt-six ans ne peut pas ressembler à un garçon de dix-sept ans.

Elle s'esclaffa encore, avant de commencer à emballer le nouveau costume d'Arlequin.

— Sans doute. Mais je me demande si sir Stanley savait ce qu'il faisait quand il vous donnait ces leçons d'escrime.

— Désapprouveriez-vous mon action ? Elle eut un geste impatient de la main.

— N'essayez pas de m'embobiner avec vos arguments, monsieur Makepeace. Je ne trouve pas normal de passer ses nuits à hanter les rues de Saint-Giles pour se mêler des affaires des autres.

— Vous préféreriez que j'abandonne les gens à leurs problèmes ?

Elle se tourna brusquement vers lui. Ses yeux étaient peut-être usés par des années de métier, mais son regard avait gardé toute son acuité.

— Votre ancienne tunique était irrécupérable. Je me suis bien doutée que la déchirure du pantalon avait été causée par un coup de lame. D'ailleurs, le tissu était tout taché de sang. J'en ai conclu que vous aviez été très sérieusement blessé.

Winter secoua la tête.

— Je suis jeune et fort. Je cicatrise vite.

— Oui, pour cette fois.

Elle prit le paquet contenant la tunique et le pressa contre le torse de Winter.

— Mais quand la blessure sera encore plus grave ? Vous n'êtes pas immortel, Winter Makepeace, quoi que sir Stanley ait pu vous mettre dans la tête.

— Merci, madame Medina.

Winter prit le paquet et sortit une petite bourse de sa poche. Elle contenait l'argent qu'il avait pu économiser depuis que l'orphelinat avait la chance d'être soutenu par des dames de la bonne société.

— Passez demain matin à l'orphelinat, dit-il, tendant la bourse à la couturière. Je suis convaincu que nous aurons besoin d'une cuisinière, maintenant que nous avons emménagé dans notre nouveau bâtiment. Et je garderai votre avertissement à l'esprit.

— Hmm. maugréa la couturière.

Elle prit la bourse et ouvrit la porte. Mais au moment de sortir, Winter l'entendit murmurer :

— Soyez prudent, monsieur Makepeace. Saint-Giles a besoin de vous.

— Bonne nuit, madame Medina.

Winter resserra son manteau pour affronter la nuit. S'il avait porté sa tenue d'Arlequin, il se serait tout de suite lancé à l'aventure, en quête de gens à sauver ou de méchants à affronter. Son bras le démangeait de donner quelques bons coups d'épée à droite ou à gauche. Il avait gardé le lit pendant près d'une semaine, et à présent il se sentait l'énergie pour repartir au combat.

Demain soir, se promit-il. Demain soir, il trouverait bien une occasion de se battre.

Cette idée l'arrêta net. Winter s'était toujours considéré comme un homme pacifique en dépit de ses errances nocturnes. Et il entendait le rester. S'il revêtait le costume du Fantôme de Saint-Giles, c'était uniquement pour réparer les torts commis. Pour aider ceux qui étaient incapables de se défendre eux-mêmes.

Saint-Giles était le réceptacle de toute la misère du monde. Ceux qui étaient trop pauvres pour vivre ailleurs aboutissaient là. Les prostituées, les voleurs, les alcooliques... Ils formaient tous ensemble une marmite en perpétuelle ébullition de désespoir, de violence et de souffrance.

Au coin d'une rue, Winter fit sursauter un chien squelettique qui ne l'avait pas entendu venir. L'animal glapit et s'aplatit sur les vieux haillons qui lui servaient de paillasse. Winter passa son chemin, mais quelque chose avait attiré son attention.

Ou alors c'était la Providence qui lui adressait un signe.

Il revint sur ses pas. Une main d'enfant s'accrochait au pelage du chien. Winter se baissa et écarta les haillons, ignorant les grondements qui montaient de la poitrine de l'animal. Un petit visage terrorisé apparut.

Winter s'agenouilla pour se rendre moins intimidant.

— Je ne te ferai pas de mal, dit-il à l'enfant. Es-tu seul ?

La pauvre créature semblait pétrifiée.

— Viens. Je vais t'emmener dans un endroit chaud. L'enfant s'accrochait au chien et aux haillons. Winter souleva le tout, malgré les efforts de l'enfant pour le repousser.

Le chien lâcha prise et tomba sur le pavé en glapissant.

L'enfant murmura quelque chose et tendit une main implorante vers l'animal. Winter se tourna vers celui-ci :

— Bon, je crois que tu ferais mieux de nous suivre, lui lança-t-il.

Et il continua son chemin, en direction de l'hospice, sans un regard en arrière. Peu lui importait, au fond, que le chien suive ou non.

Sa priorité était l'enfant.

Il le sentait trembler dans ses bras - de froid ou de peur, il n'aurait pas su dire.

Une demi-heure plus tard, il arrivait en vue des nouveaux bâtiments de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles. La construction en brique se dressait, flambant neuve, dans son environnement délabré et semblait diffuser un message d'espoir. Winter repensa à sa conversation avec lady Beckinhall. Et si elle disait vrai et qu'il était congédié de son poste de directeur ? L'hospice - et s'occuper des enfants malheureux - était toute sa vie. S'il perdait cela, il ne serait plus rien.

Il préféra chasser cette idée et hâter le pas. L'enfant serait mieux à l'intérieur.

L'entrée principale, imposante, était précédée d'un perron. Mais Winter préféra prendre l'entrée de service, réservée au personnel.

— Vous voilà, monsieur Makepeace ? s'exclama Alice, l'une des servantes, en le voyant arriver. L'entrée de service donnait directement sur les cuisines et Alice s'était manifestement octroyé une tasse de thé avant de monter se coucher. J'ignorais que vous étiez sorti si tard, ajouta-t-elle.

— Sers une autre tasse de thé, avec beaucoup de lait, s'il te plaît, Alice, lui demanda Winter, alors qu'il déposait l'enfant devant le foyer.

— Oh, va-t'en, toi !

Winter se retourna. Alice essayait de faire sortir le chien de la cuisine. L'enfant se mit à pleurer de désarroi.

— Non, c'est bon, Alice. Le chien peut rester.

— Il est sale et il sent mauvais, marmonna Alice, scandalisée.

— Je sais.

Le chien s'avança devant la cheminée. Il semblait partagé entre son désir de rester près

de l'enfant et l'envie de fuir tous ces inconnus. Son pelage dégageait une odeur de caniveau.

— Voilà le thé, dit Alice, sans sucre malheureusement. Et s'apitoyant devant l'enfant, elle ajouta :

— Pauvre petite chose.

— Oui, murmura Winter.

Il écarta doucement les cheveux qui retombaient sur le visage tout sale de l'enfant. Il devait avoir quatre ou cinq ans, peut-être un peu plus, car la plupart des enfants de Saint-Giles étaient tous chétifs pour leur âge.

Le chien soupira et se coucha dans un coin, près de la cheminée.

Les paupières de l'enfant étaient lourdes de fatigue. Winter lui ôta ses haillons.

— Apporte une couverture, murmura-t-il à Alice.

— Il aurait besoin d'un bon bain, suggéra-t-elle quand elle revint avec la couverture.

— Oui, mais je crois qu'il en a eu assez pour ce soir. Nous le laverons demain matin.

En espérant que le pauvre gamin serait toujours vivant d'ici là. Winter continua de le dévêtir, avant de s'arrêter :

— Je crois que tu devrais terminer, Alice.

— Pourquoi, monsieur ?

Il enroula l'enfant dans la couverture et tendit le tout à la servante :

— C'est une fille.

Ce même soir, lady Margaret Reading - Meg, pour les intimes - se faufila discrètement dans la salle de bal de lady Lanston en prenant soin de ne pas regarder autour d'elle.

D'abord, c'était inutile, car elle connaissait tous les invités - l'élite de la société londonienne, à commencer par son frère Thomas et sa femme. Depuis bientôt cinq ans qu'elle avait fait ses débuts dans le monde, Meg avait l'habitude de retrouver tous ces gens à des réceptions comme celle-ci.

Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle elle évitait de regarder autour d'elle. Il était beaucoup plus discret de ne pas le reluquer comme une vulgaire collégienne. Et elle ne voulait pas que les autres - et surtout pas son frère - devinent leur relation. Pour l'instant, c'était un secret qu'elle chérissait dans son cœur. Quand ils annonceraient leur liaison, celle-ci deviendrait une affaire publique et ils seraient interrogés de toute part. Or, Meg préférait garder cet amour pour elle encore quelque temps.

Il y avait enfin une troisième raison pour laquelle elle évitait de scruter la foule du

regard, et c'était la plus évidente : dès qu'elle apercevait M. Roger Fraser-Burnsby, elle en avait des frissons et elle sentait ses jambes vaciller.

— Ma chère Meg, tu es en beauté ce soir, murmura une voix derrière elle.

La jeune femme se retourna. Son frère aîné, Thomas, lui souriait.

C'était assez étonnant. Jusqu'à récemment - en fait, jusqu'à son mariage avec la scandaleuse Lavinia Tate, en décembre dernier - Thomas ne s'était jamais soucié de lui sourire. Du moins, pas sincèrement. En tant que membre du Parlement et marquis de Mandeville, Thomas avait l'habitude d'afficher en société un sourire de pure façade. Mais l'arrivée de Lavinia dans la famille Reading l'avait métamorphosé. Il était heureux, tout simplement, réalisait soudain Meg. Si l'amour pouvait changer un homme aussi austère que son frère aîné, alors c'est qu'il était capable des plus grands prodiges pour le commun des mortels.

— Je suppose que Lavinia est là également ? demanda Meg, lui retournant son sourire.

— Bien sûr, nous sommes arrivés ensemble.

— Parfait. J'espère que j'aurai l'occasion d'échanger un mot avec elle.

Thomas fronça légèrement les sourcils.

— Je crois qu'elle est déjà très occupée à parler de ce pirate qui s'est échappé du gibet pour mourir carbonisé dans l'incendie de sa maison. Je ne suis pas sûr qu'une lady devrait s'intéresser à des histoires pareilles, mais Lavinia s'est passionnée pour ce fait-divers.

Meg pouvait comprendre sa belle-sœur. Si l'étiquette réprouvait qu'une femme convenable discute de telles choses, la curiosité y incitait évidemment.

— Tout Londres ne parle plus que de ce pirate et du Fantôme qui...

Meg s'interrompit. Elle avait brusquement perdu tout intérêt à la conversation.

Elle venait d'apercevoir Roger, et comme c'était prévisible, ses jambes menaçaient de se dérober sous elle. Il était en compagnie d'autres gentlemen et la conversation devait être amusante, car il riait à gorge déployée. Roger n'était pas à proprement parler bel homme dans le sens classique du terme. Son visage était un peu trop large, son nez un peu trop plat. Mais ses yeux marron étaient chaleureux, son sourire communicatif. Et quand il dirigeait ce sourire sur elle, Meg avait l'impression que le reste du monde disparaissait.

— Un dîner ou un bal, nous ne savons pas encore pour l'instant, lui disait Thomas. Quoi qu'il en soit, je compte sur ta présence.

Meg sursauta. Elle ignorait de quoi parlait Thomas, mais elle le découvrirait bien assez tôt.

— Bien sûr, je serai enchantée, répondit-elle machinalement.

— Parfait. Mère sera à Londres à ce moment-là. Mais c'est dommage que Griffin et Hero soient partis à la campagne. En plein milieu de la saison mondaine.

— Hmm, murmura Meg.

Roger parlait avec trois gentlemen dont elle savait qu'ils étaient ses amis proches : lord d'Arqué, M. Charles Seymour et le comte de Kershaw. Malheureusement, Meg les connaissait assez mal et ils l'intimidaient. Surtout lord d'Arqué, qui avait une solide réputation de débauché. Si elle pouvait accrocher le regard de Roger, elle lui ferait signe de le retrouver dans le jardin.

Une femme en robe de soie couleur prune brodée d'or et d'argent lui boucha soudain la vue.

— Oh, lady Margaret ! Vous tombez bien !

Lady Penelope s'adressait à elle, mais c'est Thomas qu'elle fixait en battant des cils. Mlle Greaves, sa dame de compagnie, souriait timidement à Margaret.

— Je voudrais vous parler de M. Makepeace, précisa lady Penelope.

Thomas fronça les sourcils.

— Makepeace ? Qui est-ce, Meg ?

Meg ouvrit la bouche pour répondre, mais lady Penelope fut plus rapide :

— C'est le directeur de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles, milord. Ou, plutôt, devrais-je dire l'actuel directeur. Pour tout vous avouer, je doute beaucoup des compétences de M. Makepeace. Si nous pouvions lui trouver un remplaçant davantage policé, l'hospice ne pourrait que s'en porter mieux.

Thomas semblait ne rien comprendre à cette conversation et en même temps, la trouver parfaitement fastidieuse. Mais Meg ne pouvait pas permettre qu'on en reste là. M. Makepeace était certainement aussi austère que Thomas, mais il était entièrement dévoué à l'hospice, et depuis toujours. Il serait désolant de laisser un tyran comme lady Pénélope l'en écarter.

— Nous avons confié à lady Beckinhall le soin de se charger du problème, rappela-t-elle à lady Pénélope avec un grand sourire. Laissons-lui le temps de travailler à l'éducation de M. Makepeace. Nous verrons bien si elle y réussit.

Lady Pénélope renifla avec dédain.

— Lady Beckinhall a bien sûr toute mon admiration, mais j'ai peu d'espoir qu'elle parvienne à changer M. Makepeace. Je crois vraiment qu'il serait préférable de chercher un autre directeur. D'ailleurs, j'ai commencé, aujourd'hui même, à rencontrer des hommes qui pourraient convenir pour le poste.

Meg se raidit.

— Mais nous avons déjà un directeur...

— Qui ne convient pas, la coupa lady Pénélope. Elle s'efforçait de sourire poliment, elle aussi, mais son sourire dévoilait des dents de carnassier.

— Les messieurs que j'ai déjà rencontrés ont de bien meilleures manières. Et ils m'ont été recommandés par des amies.

— Mais possèdent-ils une expérience pour diriger un orphelinat ? demanda Thomas, qui ne cachait pas son amusement.

— Pfff ! rétorqua lady Pénélope, avec un geste vague de la main. Celui que je recruterai sera capable d'apprendre. Au besoin, j'en recruterai deux.

Mlle Greaves leva furtivement les yeux au ciel. Meg aurait bien aimé en faire autant - sans être vue de lady Pénélope. Au moins, cette dernière semblait consciente de la quantité de travail que fournissait M. Makepeace.

— Je ne pense pas que nous puissions décider d'un tel changement en l'absence de lady Hero, de lady Caire et de la jeune lady Caire, insista Meg avec fermeté. Après tout, ce sont elles qui sont à l'origine du comité de soutien.

Lady Pénélope pinça les lèvres d'un air dépité et Meg soupira de soulagement. Lady Pénélope était forcément consciente qu'elle nuirait à sa cause si elle agissait dans le dos des dames patronnesses historiques de l'orphelinat. Mais Meg se promit d'écrire aux trois ladies pour les informer du danger qui menaçait M. Makepeace.

Roger regarda tout à coup vers elle et Meg se désintéressa brutalement de la conversation. Roger lui adressa un clin d'œil et lui fit discrètement un signe de tête en direction de la terrasse.

— Oh, je viens d'apercevoir un ami, dit Meg. Voulez-vous bien m'excuser ?

Meg n'entendit les réponses de Thomas et de lady Pénélope que d'une oreille distraite. Roger se dirigeait déjà vers les portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Meg devrait se montrer prudente, mais bientôt - très bientôt - elle serait dans les bras de son amant.

Beaucoup d'hommes très avisés ont essayé d'expliquer l'amour, et ils ont tous échoué. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'Arlequin et la belle dame tombèrent amoureux ce jour-là. D'un amour sincère, qui se fichait éperdument de leur différence sociale. D'un amour dévastateur, à la fois merveilleux et terrifiant.

— On raconte que le roi lui-même a mis sa tête à prix, assura Pinkney, le lendemain matin.

Isabel regarda, dans le miroir de sa coiffeuse, sa camériste piquer une épingle dans ses cheveux.

— La tête du Fantôme ? S'inquiéta-t-elle, la gorge sèche.

— Oui, milady.

Sa tête, mise à prix. Mickey le charmeur était mort carbonisé dans l'incendie de son palais - du moins, c'est ce que tout le monde croyait - et les autorités concentraient à présent leurs efforts sur le Fantôme de Saint-Giles. Sans doute était-il averti du danger et prendrait-il la précaution de se faire discret pendant quelque temps. Malheureusement, Isabel n'en était pas certaine. Pour ce qu'elle pouvait en savoir, le Fantôme n'était pas homme à se cacher du danger. Mais pourquoi s'inquiétait-elle encore de lui ? Leurs chemins ne s'étaient croisés que par le plus grand des hasards. Et Isabel ne l'avait secouru que par charité chrétienne. Probablement ne le reverrait-elle jamais.

— J'espère qu'ils ne le prendront pas, dit Pinkney. Un si bel homme, et tellement audacieux !

Prenant une expression tragique, elle ajouta :

— Avec Mickey le Charmeur qui est mort, nous n'aurons bientôt plus de belles canailles à Londres.

— Ce serait dommage, en effet, ironisa Isabel.

— Oh, j'ai failli oublier ! s'exclama tout à coup sa camériste. Et, fouillant dans ses poches, elle en tira une enveloppe, qu'elle tendit à sa maîtresse : Cette lettre est arrivée pour vous, ce matin.

— Merci, dit Isabel en prenant l'enveloppe.

— Elle a été apportée par un coursier, pas par le facteur, précisa Pinkney. C'est peut-être une lettre d'amour ?

Isabel, amusée, ouvrit l'enveloppe. La lettre, succincte, tenait en deux lignes :

Lady Pénélope rencontre actuellement des messieurs susceptibles de remplacer M. Makepeace.

Isabel tourna et retourna la lettre, intriguée. Elle n'était pas signée. Cependant, elle croyait savoir qui en était l'auteur.

— Alors ? demanda Pinkney. C'est une lettre d'amour ?

— Euh... non, murmura Isabel. L'incorrigible M. Makepeace lui avait tourné les talons la dernière fois qu'ils s'étaient parlés. Probablement refuserait-il de la recevoir si elle venait l'avertir de ce que tramait lady Pénélope. Cependant, si Isabel ne tentait pas de le convaincre de changer d'avis, il perdrait à coup sûr la direction de l'orphelinat.

Pinkney avait terminé de la coiffer. Isabel se releva et jeta la lettre au feu. Elle avait prévu de sortir tout à l'heure faire les boutiques et de rendre visite à quelques connaissances. Mais rien de tout cela n'était urgent.

— Demande au cocher de faire atteler ma voiture, s'il te plaît.

— Oui. Milady.

Pinkney se rua vers la porte. Pour tromper son attente, Isabel fit les cent pas devant la cheminée. Cette fois, elle ne devrait tolérer aucun refus de sa part. Au besoin, elle n'hésiterait pas à le poursuivre jusque dans sa chambre à coucher. Il finirait bien par céder et...

Son pied heurta un objet qui se trouvait par terre et l'envoya valser à quelques mètres. Isabel alla se pencher pour le ramasser. C'était un petit jouet en bois peint, de la taille de sa paume. Elle le regarda quelques instants, avant de le poser sur sa coiffeuse et de quitter sa chambre.

Dans le hall, Pinkney mettait son chapeau.

— Nous allons faire les boutiques, milady ?

— Non, nous retournons à l'orphelinat, répondit Isabel, ignorant la moue de sa camériste. Dis à Carruthers qu'il y a un jouet sur ma coiffeuse. Je voudrais qu'elle l'enlève.

— Bien, milady.

Le temps que Pinkney s'acquitte de sa mission, la voiture était prête. Isabel s'installa sur la banquette et lissa les jupes de sa robe couleur émeraude. Elle était un peu trop apprêtée pour se rendre à l'orphelinat et M. Makepeace lui en ferait très certainement la remarque. Mais tant pis. Isabel se moquait de ce que M. Makepeace pouvait penser d'elle ou de ses tenues. Cet homme paraissait trois fois son âge. Ce que, du reste, elle entendait bien corriger

en lui donnant quelques leçons de maintien.

Le trajet se passa sans encombre. Une demi-heure plus tard, leur attelage s'immobilisait devant l'entrée du nouveau bâtiment de l'orphelinat. Harold ouvrit la portière.

— Merci, lui dit Isabel, qui descendit aussitôt. Pinkney s'était assoupie durant le trajet. Elle bâilla, avant de suivre sa maîtresse sur le perron.

— Je frappe ? demanda-t-elle.

— Oui, s'il te plaît.

Pinkney souleva le lourd heurtoir de bronze et le laissa retomber. Puis elle arrangea les plis de sa robe turquoise finement brodée. Isabel se demanda - et ce n'était pas la première fois - si sa camériste ne lui faisait pas de l'ombre.

La porte s'ouvrit sur un visage parsemé de taches de rousseur.

Isabel ne se souvenait plus du nom de l'enfant, mais cela n'avait pas grande importance. A l'orphelinat, tous les garçons - ou presque - s'appelaient Joseph et les filles Mary.

— Bonjour, Joseph, dit-elle, avec un sourire déterminé. M. Makepeace est là ?

— Il est avec la fille, répondit mystérieusement l'enfant d'un air solennel. Et avant qu'Isabel ait pu demander des précisions, il s'effaça pour la laisser entrer.

Jusqu'au récent déménagement, l'orphelinat avait élu domicile dans une vieille bâtisse qui menaçait de tomber en ruines. Elle avait d'ailleurs brûlé l'an dernier, ce qui avait décidé le comité de soutien à lancer la construction du nouveau bâtiment. Le couloir que traversait à présent Isabel était large et bien éclairé avec des murs peints en beige clair. Sur la droite, un salon servait à recevoir les visiteurs - c'était d'ailleurs là qu'Isabel s'était entretenue avec M. Makepeace, l'avant-veille. Le garçonnet les entraîna plus loin. Le couloir desservait ensuite le réfectoire, puis les cuisines. Sur la gauche, un grand escalier en marbre accédait aux étages supérieurs. Tout était parfait. Et solide. Cependant, Isabel ne put s'empêcher de penser que l'ensemble manquait de quelques artifices de décoration, qui lui auraient fait perdre un peu de son apparence froide - pour ne pas dire sévère.

Le garçonnet gravit les marches sans un mot. Isabel le suivit, Pinkney sur ses talons. Arrivées sur le palier du premier étage, les deux femmes entendirent des voix d'enfants leur parvenir des salles de classe. Mais Joseph montait toujours, jusqu'à l'étage des dortoirs, déserts durant la journée. Il marcha jusqu'au bout du couloir et ouvrit une porte.

Derrière, une petite pièce chaleureuse - l'infirmierie - pourvue d'une cheminée ornée de carreaux de céramique bleus et blancs et de deux grandes fenêtres qui prodiguaient la lumière du jour. Quatre lits étaient alignés contre un mur. Un seul était occupé, par une fillette couchée dans les draps blancs. Un chien au pelage blanc tacheté de roux était lové contre elle.

Winter Makepeace, assis au chevet de la petite, leva les yeux dans leur direction. La fatigue marquait ses traits, mais il se redressa en découvrant Isabel - comme s'il était soudain en alerte.

— Lady Beckinhall, dit-il, se levant de son siège. A quoi dois-je cette nouvelle visite ?

— A mon entêtement, répondit Isabel. Mais rasseyez-vous donc.

Il avait de toute évidence veillé l'enfant toute la nuit. Isabel s'approcha du lit. Le chien grogna, mais sans grande conviction. La fillette dormait.

— Elle est malade ?

M. Makepeace contemplant l'enfant. Isabel s'aperçut que sa lèvre supérieure était plus large que sa lèvre inférieure. Où donc avait-elle déjà vu...

— Je l'ignore, répondit-il, interrompant le cours de ses pensées. Je l'ai trouvée hier soir, dans une ruelle, le chien couché à côté d'elle. Le docteur est venu l'ausculter. D'après lui, elle souffre simplement de malnutrition et d'épuisement.

— Comment s'appelle-t-elle ?

M. Makepeace secoua la tête.

— Elle ne parle pas.

— Moi, elle m'a dit que son chien s'appelait Dodo, intervint Joseph.

Le garçonnet s'était assis de l'autre côté du lit, et il caressait affectueusement le bras de la fillette. M. Makepeace hocha la tête.

— J'aurais dû préciser qu'elle ne parle ni à moi ni aux autres adultes. En revanche, Joseph Tinbox a pu échanger quelques mots avec elle, pendant qu'ils étaient seuls.

Joseph Tinbox acquiesça, fier de lui.

— Et elle s'appelle Peach.

Les adultes se tournèrent dans sa direction. Pinkney gloussa, avant de se reprendre en voyant le regard sévère de sa maîtresse.

Il y eut un silence. Puis Isabel s'éclaircit la voix.

— C'est un nom un peu bizarre, Peach... Joseph Tinbox prit un air buté.

— C'est le nom qu'elle a donné et nous ne lui changerons pas.

— Nous l'appellerons bien sûr comme elle le souhaite, offrit M. Makepeace, conciliant. Mais attendons qu'elle se réveille avant de trancher.

Joseph Tinbox ouvrit la bouche, sans doute pour protester, mais la fillette se réveilla à cet instant. Elle regarda tout autour d'elle, le regard paniqué, avant de refermer bien vite les paupières - et d'étreindre désespérément la main de Joseph Tinbox dans la sienne.

— Joseph, je vais conduire lady Beckinhall dans le salon du rez-de-chaussée pour m'entretenir avec elle, dit M. Makepeace. Tu pourrais peut-être en profiter pour voir si... Peach aimerait goûter à la soupe que nous lui avons fait monter tout à l'heure.

Il se releva, contourna le lit pour tapoter affectueusement l'épaule de Joseph Tinbox, puis entraîna Isabel et Pinkney vers la porte.

— Pourquoi ne parle-t-elle qu'à Joseph Tinbox ? demanda Isabel alors qu'ils descendaient l'escalier.

— Parce qu'elle lui fait confiance, de toute évidence. Et que de toute évidence, également, elle n'a pas confiance en moi.

— Oh, mais... voulut protester Isabel.

Quels que soient ses défauts, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que M. Makepeace était très attaché aux orphelins placés sous sa responsabilité. Et Isabel ne pouvait pas imaginer une seconde qu'il puisse leur causer le moindre mal.

M. Makepeace secoua la tête en ouvrant la porte du salon.

— Je ne le prends pas contre moi, milady. Cette enfant a dû être maltraitée par les adultes qu'elle connaissait. Il est donc naturel qu'elle se méfie des grandes personnes et qu'elle préfère accorder sa confiance à Joseph Tinbox.

— Je vois, fit Isabel, qui se laissa choir distraitement sur un canapé.

Elle était bouleversée à l'idée que cette pauvre petite fille ait subi des mauvais traitements. Puis, se souvenant de la main de M. Makepeace sur l'épaule du garçonnet, elle demanda :

— Joseph Tinbox est l'un de vos préférés, n'est-ce pas ? M. Makepeace se raidit.

— Je n'ai pas de préférence.

Pourtant Isabel se souvenait parfaitement de la tendresse avec lequel il avait regardé Joseph.

— Mais...

M. Makepeace s'assit dans un fauteuil et prit sa tête entre ses mains, comme abattu. Probablement n'avait-il pas dormi de la nuit.

— Pinkney, s'il te plaît, va en cuisine demander qu'on nous apporte un plateau avec une collation pour M. Makepeace. Du pain, du fromage et des fruits feront l'affaire. Et aussi du thé bien fort.

— C'est inutile, rétorqua M. Makepeace.

— A quand remonte votre dernier repas ? Il fronça les sourcils, irrité.

— A hier soir.

— Alors, c'est très utile, au contraire, insista Isabel, qui venait de penser à autre chose : Il serait urgent d'engager une cuisinière attitrée, maintenant que l'orphelinat est installé dans ses nouveaux locaux. Nell Jones et les autres servantes ont déjà assez de travail comme cela sur les bras.

M. Makepeace étouffa un bâillement derrière sa main.

— Les filles apprennent à cuisiner.

— Certes. Mais elles ne peuvent pas fournir tous les repas. Et j'ai eu l'occasion de goûter à leurs travaux culinaires. Leurs biscuits, par exemple, sont loin d'être inoubliables. Mieux vaudrait pouvoir compter sur quelqu'un de plus fiable.

Isabel attendit la réponse de M. Makepeace, mais il ne lui renvoya qu'un ronflement étouffé. Le pauvre homme s'était endormi, la tête posée sur ses poings. Pendant un moment, la jeune femme le détailla. Les traits de son visage s'étaient adoucis et il aurait presque pu ressembler à un enfant, si une ombre de barbe naissante ne lui avait donné un petit air de débauché.

Pourtant, Isabel n'avait pas encore rencontré d'homme qui fasse moins débauché que M. Winter Makepeace. Il consacrait tant de temps et d'énergie à l'orphelinat qu'il s'était endormi devant elle, en plein jour. Ce qui incitait Isabel à se demander ce qu'il pouvait bien faire de ses rares loisirs. Aimait-il lire ? Tenait-il un journal ? Se recueillait-il à l'église ? Isabel avait beau réfléchir, elle ne voyait pas. Cet homme était une énigme. En apparence, il se dévouait aux autres, mais elle était convaincue qu'il gardait ses petits secrets. Si seulement...

La porte du salon grinça. Isabel tourna la tête, pensant voir Pinkney.

Mais c'était une femme toute menue et d'un âge respectable qui se tenait sur le seuil.

— Oh, je vous demande pardon, madame ! S'excusa la vieille femme.

— Bonjour, madame Medina, fit Winter Makepeace. Sa voix trahissait son ensommeillement, mais il s'était manifestement réveillé dès que la porte s'était ouverte. Nous aurons besoin de vos services.

— Oui, monsieur ?

M. Makepeace lui désigna Isabel :

— Lady Beckinhal me morigénait justement sur l'absence d'une bonne cuisinière.

— C'est faux ! protesta Isabel.

Il l'ignora.

— Pourriez-vous commencer tout de suite, madame Medina ?

— Certainement, monsieur.

— Parfait. Alors...

Trois petites filles portant des plateaux et conduites par Pinkney firent irruption dans la pièce.

— Voici le thé et la collation, milady, annonça Pinkney.

— Très bien, la félicita Isabel.

Et souriant aux fillettes, elle leur désigna une table basse.

— Déposez vos plateaux ici. Nous mangerons pendant que j'expliquerai certaines choses à M. Makepeace.

Winter Makepeace fronça les sourcils.

— Quelles choses ?

Isabel lui sourit avec fermeté.

— Et bien, par exemple, comment je pourrais vous aider à garder votre emploi.

Bien sûr, les trois fillettes gloussèrent aux propos de lady Beckinhall.

Winter n'avait pas dormi plus de quelques minutes depuis qu'il avait découvert « Peach » la veille au soir, mais la présence de lady Beckinhall s'avérait étonnamment revigorante.

Et tout autant irritante.

Il se tourna vers les fillettes :

— Mary Pentecôte, montre les cuisines à Mme Medina, s'il te plaît. Elle sera notre nouvelle cuisinière. Tu devras donc lui obéir et l'aider du mieux que tu le pourras. Vous autres, allez en cours.

Les deux fillettes concernées baissèrent la tête et s'éclipsèrent sans broncher. Mary Pentecôte sourit chaleureusement à Mme Medina, avant de l'entraîner vers les cuisines.

Winter reporta son attention sur lady Beckinhall. Elle était redoutablement séduisante, dans sa robe émeraude qui magnifiait les reflets d'acajou de sa chevelure.

— Maintenant, si vous m'expliquiez de quoi il retourne ?

— Mangeons d'abord, suggéra Isabel. Elle se leva pour remplir une assiette de viande froide, de pain et de fromage. Si nous devons nous disputer, autant le faire le ventre plein.

Winter la regardait avec perplexité. Que mijotait-elle ?

Lady Beckinhall se retourna vers lui avec un grand sourire.

— Vous vous sentirez mieux quand vous aurez mangé.

Et elle lui tendit l'assiette.

Winter ne pouvait pas continuer à froncer les sourcils, alors qu'elle se montrait si attentionnée envers lui. Il prit l'assiette avec un sentiment de reconnaissance.

Ce n'était pas si souvent que les gens s'occupaient de lui. D'ordinaire, c'était plutôt le contraire.

— Merci, dit-il.

Elle hocha la tête, imperturbable, et se servit à son tour, avant de se rasseoir sur le canapé.

— Avez-vous pensé à mettre quelque chose dans ce coin ? dit-elle, en désignant le côté droit de la cheminée. Une statue, peut-être ? J'ai chez moi une petite statue en marbre qui conviendrait parfaitement. Elle représente un renard et une grenouille.

Winter cligna des yeux.

— Un renard ?

— Oui. Et une grenouille. C'est d'origine romaine. Ou grecque. Je crois que c'est inspiré d'une fable d'Esopé. Il était grec, n'est-ce pas ?

— Il me semble, murmura Winter. Et, reposant son assiette, il ajouta : Si nous en venions au fait, milady ?

Elle lui sourit.

— Voulez-vous que nous nous disputions déjà ? Son sourire n'était pas sans effet sur Winter. Mais il se garda bien de le montrer.

— S'il faut en passer par là.

— J'en ai peur. J'ai appris que lady Pénélope cherchait à engager un nouveau directeur pour l'orphelinat.

Winter s'y attendait plus ou moins, mais la nouvelle lui causa tout de même un choc. Cette maison n'était pas seulement celle des enfants, c'était aussi la sienne. Ce qui s'était passé hier soir, le sauvetage de Peach, le lui avait bien prouvé. Il ne se voyait pas plus abandonner l'orphelinat qu'il n'avait envie de se couper la main droite.

Cependant, il s'efforça de garder un visage parfaitement impassible.

— Et comment comptez-vous m'aider à garder mon poste ?

La jeune femme haussa les épaules avec beaucoup de grâce, mais Winter la devinait tendue. Peut-être n'était-il pas le seul à dissimuler ses émotions ?

— Je vous enseignerai les bonnes manières afin que vous puissiez démontrer que vous valez, sur ce point, n'importe quel beau parleur que lady Pénélope pourrait recruter. C'est le seul moyen de contrecarrer ses projets.

Winter eut un sourire amusé.

— Vous voudriez me sauver ? Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Ces derniers temps, il semblerait que je sois destinée à me porter au secours des messieurs en détresse. Saviez-vous que l'autre jour, j'ai aidé le Fantôme de Saint-Giles à échapper à la foule des émeutiers ?

Winter crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Non, je l'ignorais.

— C'est courageux de ma part, vous ne trouvez pas ? dit-elle avec un sourire d'autodérision.

— Oui, acquiesça-t-il avec le plus grand sérieux. Très courageux.

Qu'avait-elle donc en tête ? Lady Beckinhall ne semblait pas à sa place dans ce petit salon bien ordinaire. Elle n'avait pas non plus sa place à Saint-Giles. Ni dans la vie de Winter. Pourtant, il éprouvait une envie irrésistible de l'attirer sur ses genoux pour l'embrasser.

Il s'obligea à refréner ses instincts.

— Bon. Je suppose que je ferais mieux de vous accepter comme préceptrice.

— Parfait, dit-elle, se relevant avec énergie. Nous commencerons dès demain matin. Chez moi.

Le lendemain matin, Winter contempla la façade de l'hôtel particulier de lady Beckinhall avant de frapper à la porte. C'était exactement ce à quoi il s'attendait : une grande bâtisse de construction récente, d'apparence luxueuse et située dans l'un des quartiers les plus en vue de Londres.

L'intérieur racontait une autre histoire, cependant.

Ignorant le majordome hautain qui lui avait ouvert, Winter s'arrêta sur le seuil, à la fois pour reposer sa jambe droite et pour tenter de comprendre où se situait la différence. Le hall était imposant, bien sûr, et richement décoré. Mais il y avait quelque chose en plus.

Le majordome s'éclaircit la voix.

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, attendre lady Beckinhall dans le petit salon ?

Winter hocha distraitement la tête.

Le majordome le conduisit dans le « petit salon » qui, naturellement, n'avait rien de petit. Il était presque aussi vaste que le réfectoire du nouvel orphelinat. Mais la pièce avait été décorée de façon que ses dimensions ne paraissent pas trop intimidantes. Les murs étaient peints en jaune et lambrissés de panneaux gris-bleu. Des sièges - fauteuils et sofas - étaient regroupés ici et là, invitant à la confiance et au repos. Le plafond était orné d'une fresque de chérubins folâtrant sur un fond de ciel bleu parsemé de nuages.

Winter se dirigea vers la cheminée, sans se soucier de dissimuler son boitillement, maintenant qu'il était tout seul. Une pendule rose et blanche surchargée de fioritures qui cachaient presque le cadran s'avérait être la seule source de bruit. Tic, tac, tic... Ce salon se trouvait à l'arrière de la maison, si bien que les bruits de la rue ne venaient pas troubler la tranquillité du lieu.

Winter toucha la pendule. C'était un objet totalement grotesque et en même temps... adorable. Elle se fondait parfaitement dans le décor. Winter fronça les sourcils. Depuis quand trouvait-il une pendule « adorable » ?

Quelque chose bougea derrière un sofa.

Winter haussa les sourcils. Lady Beckinhall n'avait quand même pas de rats chez elle ? Peut-être possédait-elle un petit chien, comme beaucoup de ladies. Il se pencha par-dessus le dossier du sofa.

Deux yeux marron, sur un visage de petit garçon, le regardaient. L'enfant ne devait pas avoir plus de cinq ans, était vêtu d'une jolie veste écarlate et portait de la dentelle autour du cou. Ce n'était pas le fils d'un domestique.

Winter ne s'était pas douté une seconde que lady Beckinhall pût être mère. Cette découverte, bizarrement, lui serra le cœur.

— Bonjour, dit-il à l'enfant.

Le garçonnet sortit de sa cachette.

— Qui êtes-vous ?

Winter inclina la tête.

— M. Makepeace.

L'enfant, bien élevé, lui rendit son salut. Winter sourit, amusé.

— Et vous, jeune homme, qui êtes-vous ?

— Christopher !

La réponse fusa de derrière son dos, de la bouche d'une domestique à la porte.

— Je suis désolée, monsieur, s'il vous a importuné. Winter secoua la tête.

— Il ne m'a pas importuné le moins du monde. Lady Beckinhall se matérialisa derrière la servante.

— Christopher, tu as inquiété Carruthers inutilement. Excuse-toi auprès d'elle.

Christopher inclina la tête.

— Désolé, Ruthers.

Carruthers lui sourit avec bienveillance.

— Ce n'est pas grave, Christopher. Mais il est grand temps que vous preniez votre bain si vous voulez que nous nous promenions dans le parc cet après-midi.

Le garçonnet quitta la pièce l'air renfrogné, comme s'il se résignait à subir la torture du savon.

Lady Beckinhall referma la porte derrière la domestique.

— J'ignorais que vous aviez un fils, milady, dit Winter.

L'espace d'un instant, une expression douloureuse se dessina sur le visage de la jeune femme. Winter se sentit mal à l'aise. Puis elle sourit, comme si elle voulait masquer son émotion.

— Je n'ai pas d'enfants.

Winter haussa les sourcils.

— Alors, qui...

Mais elle s'asseyait déjà sur le sofa.

— Il est urgent que nous commencions dès aujourd'hui, dit-elle. Le bal de la duchesse d'Arlington aura lieu dans une semaine. Et je suppose que vous ne savez pas danser ?

Elle ne voulait pas parler de l'enfant. Voilà qui était curieux. Winter secoua la tête en réponse à sa question.

— Non, bien sûr, soupira-t-elle. J'aurais dû m'en douter. Vous allez donc devoir apprendre les pas de base. Je ne me fais pas d'illusions : ce n'est pas en une semaine que vous deviendrez un bon danseur. Mais si vous parvenez au moins à ne pas écraser les pieds de vos cavalières, je m'estimerai satisfaite.

— Vous êtes trop aimable.

Elle plissa les yeux, comme si elle s'offusquait de son ironie.

— Il vous faudra aussi un costume neuf. Peut-être un habit crème ? Ou en soie bleu clair ?

La fierté de Winter se rebella.

— Non.

— Vous ne pouvez pas vous montrer à une réception avec l'une de vos tenues. Votre veste semble avoir au moins dix ans d'âge.

— Seulement quatre ans, rectifia Winter. Et je ne peux pas accepter un tel cadeau de votre part, milady.

— Considérez-le comme un cadeau du comité de soutien. Nous apprécions toutes le travail que vous accomplissez pour l'orphelinat et un costume neuf pour briller en société ne serait en rien une dépense extravagante.

Winter aurait voulu refuser de nouveau mais les arguments de la partie adverse étaient convaincants. Il soupira.

— Bon, très bien. Mais j'insiste pour ne porter que des couleurs sombres. Du noir ou du marron.

Elle semblait désirer le convaincre de porter des couleurs plus voyantes - du rose, ou du

mauve, par exemple -, mais finalement elle accepta le compromis.

— C'est d'accord, répondit-elle. Maintenant, abordons le sujet des conversations mondaines. J'ai commandé du thé afin de nous mettre davantage dans l'ambiance. Mais d'abord, sachez que si les sarcasmes ont toute leur place en société, il faut savoir en user avec modération. Je dirais même avec la plus grande modération.

Winter hocha la tête.

— De quoi voudriez-vous que nous discussions ? Elle sourit encore, et son sourire bouleversa Winter qui s'obligea, bien sûr, à refouler cette émotion.

— Un gentleman doit savoir flatter une dame.

Elle voulait qu'il la flatte ? Winter se demanda si elle ne plaisantait pas, mais non, elle semblait très sérieuse. Il soupira intérieurement.

— Votre maison est très... confortable.

Le plus drôle, c'est que c'était vrai. Winter se sentait parfaitement à l'aise chez elle.

Il était donc plutôt satisfait de son commentaire et il espérait avoir réussi l'exercice avec brio.

— Je ne suis pas certaine qu'il s'agisse d'un compliment, répliqua-t-elle pourtant.

— Comment cela ?

— Vous êtes supposé faire des compliments sur le décor par exemple, pour flatter la maîtresse de maison.

— Mais je me moque du décor, objecta Winter, pris par la discussion. La première qualité d'une maison n'est-elle pas d'être confortable ? Dire de la vôtre qu'elle est très confortable me semblait le plus beau des compliments.

Elle pencha la tête, comme si elle méditait l'argument.

— Vous avez sans doute raison. L'idéal est de se sentir à l'aise chez soi. Je vous remercie donc de votre aimable compliment.

Bizarrement, Winter éprouva du plaisir à la voir se rendre à son avis. Un plaisir, évidemment, qu'il se garda de manifester.

La porte s'ouvrit, pour laisser entrer deux soubrettes avec le thé.

Winter attendit que les deux domestiques aient déposé leurs plateaux sur la table basse et soient reparties avant de croiser le regard de son hôtesse. Cette femme était décidément trop intelligente pour l'univers de frivolités dans lequel elle évoluait.

— J'ai peur que vous ne désiriez me changer du tout au tout, dit-il.

Elle soupira et se pencha pour servir le thé.

— Non, pas entièrement. Du reste, je doute fort que vous soyez une personnalité facilement influençable. Mais asseyez-vous donc à côté de moi.

Winter était resté debout, malgré la douleur à sa jambe droite, comme s'il voulait être prêt à s'enfuir à tout moment. Il se résolut à s'asseoir, mais face à lady Beckinhall, les plateaux du thé formant une barrière protectrice entre eux. Il résista à l'envie de masser sa cuisse endolorie.

Elle le regarda avec amusement, mais elle ne fit aucun commentaire sur le siège qu'il avait choisi.

— Je crois que vous ne prenez ni lait ni sucre ? dit-elle, lui tendant sa tasse.

— Non, en effet.

Le thé était chaud, corsé et d'une qualité à laquelle Winter n'était guère habitué.

Lady Beckinhall touillait avec sa petite cuiller le liquide dans sa tasse.

— Passons aux choses sérieuses, dit-elle. Même si j'apprécie votre compliment sur ma maison, ceux que vous décernerez dans une réception devront être de nature plus personnelle. Quelque chose sur les yeux d'une dame, ou sa coiffure, ou sa robe, par exemple.

Elle but une gorgée de thé, le regardant par-dessus le rebord de sa tasse, avec ses beaux yeux bleus qui semblaient sonder son âme. Winter savait qu'une lady était supposée s'asseoir bien droite. Mais lady Beckinhall prenait ses aises sur le sofa, les épaules enfoncées dans les coussins, ce qui faisait ressortir sa poitrine. Winter était convaincu que son attitude n'avait rien de délibéré, mais la vision de ce décolleté était un supplice.

J'adorerais voir vos seins nus. Et je donnerais toute ma fortune pour sucer leurs tétons.

Non. Ce n'était probablement pas le genre de compliment qu'elle attendait.

Winter se racla la gorge.

— Votre voix, milady, rendrait jaloux un rossignol. Lady Beckinhall cligna des yeux de surprise.

— Personne ne m'avait encore jamais complimentée sur ma voix, monsieur Makepeace. Bien joué.

Rêvait-il ou ses joues avaient-elles pris des couleurs ? Elle battit des cils.

— Encore quelques flatteries de ce genre, monsieur Makepeace, et vous pourriez flirter avec moi.

Winter n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous voudriez que je flirte avec vous ? Elle haussa les épaules avec nonchalance.

— Dans une réception mondaine, toute conversation entre un gentleman et une lady se

résumé plus ou moins à un flirt.

— Dans ce cas, vous devez flirter avec des dizaines de gentlemen chaque fois que vous sortez.

— Serait-ce un reproche, monsieur Makepeace ?

— Pas du tout, s'empressa de corriger Winter. Je constate simplement que vous devez en savoir bien plus que moi sur le sujet.

— Voulez-vous dire que j'ai davantage d'expérience ? Winter se contenta de la regarder, car la réponse était plus qu'évidente. Lady Beckinhall était beaucoup plus expérimentée que lui - non seulement en matière de flirt, mais dans tout ce qui concernait les rapports entre hommes et femmes.

Cette idée, du reste, le mettait mal à l'aise. En fait, il réalisa, à son grand étonnement, qu'il en éprouvait de la jalousie. Winter s'était imposé des règles qui bannissaient toute présence féminine de sa vie personnelle. Mais...

Mais il se rendait compte qu'il avait de plus en plus de mal à supporter cette vie de moine.

— Pourtant, il a bien dû vous arriver de flirter, à l'occasion? ajouta-t-elle, d'une voix veloutée de séductrice accomplie.

— Non.

Elle haussa les sourcils.

— Je sais combien votre emploi du temps est chargé, mais cela n'a quand même pas dû vous empêcher de fréquenter une jeune fille par le passé ? Une amie de votre sœur, par exemple ? Ou une voisine ?

Winter secoua lentement la tête.

— Non, personne.

Prenait-elle toute la mesure de son aveu ?

— Je m'en remets complètement à vous, lady Beckinhall, ajouta-t-il. Soyez mon professeur.

La belle dame et l'Arlequin devinrent amants. Leur liaison ne put rester secrète bien longtemps, car la dame avait beaucoup de prétendants, riches et jaloux, qui ne tardèrent pas à apprendre l'existence de l'Arlequin. Un soir de pleine lune, ils le suivirent dans les rues de Saint-Giles et ils lui tombèrent dessus avec leurs épées d'acier tranchant. L'Arlequin n'avait que son épée de bois pour se défendre. La bataille fut courte. Quand les prétendants se retirèrent, l'Arlequin gisait sur le pavé, agonisant.

Isabel avala sa salive. Avait-elle bien entendu M. Makepeace ? Venait-il de lui avouer qu'il était vierge ? Certes, il n'était pas marié. Et il avait reconnu n'avoir jamais eu de petite amie. Mais tout de même. Beaucoup d'hommes se rendaient dans des maisons pour satisfaire leurs besoins - et M. Makepeace vivait dans un quartier où les prostituées abondaient.

Cependant, Isabel commençait à appréhender son interlocuteur et elle savait qu'il était orgueilleux. Il ne voudrait jamais payer pour goûter à un peu d'intimité.

Ce qui voulait donc dire qu'elle avait deviné juste. Et il venait de lui demander d'être son professeur ! Il ne voulait quand même pas...

— Votre silence est inhabituel, milady, insista-t-il, de cette voix profonde qui pénétrait Isabel jusqu'à la moelle. J'espère que je ne vous ai pas choquée en vous confessant manquer d'expérience... en matière de flirt.

Flirter. Bien sûr. C'est de cela qu'ils discutaient. Mais Isabel n'avait certainement pas imaginé la lueur particulière de son regard. Ni sa subtile hésitation avant de terminer sa phrase.

La jeune femme se redressa sur les coussins. Puisqu'elle était la seule à posséder la clef, il était temps d'ouvrir le coffre au trésor.

— Je pense que nous devrions commencer par les présentations, dit-elle.

Il haussa les sourcils.

— Le flirt peut s'engager immédiatement, expliqua-t-elle. Dès l'instant des présentations. Pouvez-vous me montrer comment vous saluez ?

Il se releva et, sans la quitter des yeux, il s'inclina furtivement. Isabel secoua la tête.

— Non. Essayez d'être plus élégant. Voulez-vous que je vous fasse une démonstration ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répliqua-t-il. Et son regard était ironique.

Il recommença. Mais cette fois, il recula d'un pas, et fit semblant de soulever un chapeau imaginaire, avant de s'incliner jusqu'à la taille, les bras tendus, avec beaucoup de grâce.

Isabel écarquilla les yeux.

— Si vous saviez comment saluer correctement, pourquoi ne pas l'avoir fait tout de suite ?

Il se redressa et haussa les épaules.

— Franchement, je ne vois pas la différence entre un simple signe de tête et ces courbettes ostentatoires.

Isabel leva les yeux au ciel.

— Merci de recourir aux courbettes ostentatoires lorsque vous serez dans le beau monde.

— Comme vous voudrez, acquiesça-t-il.

— Maintenant, montrez-moi comment vous baisez la main d'une dame.

Isabel lui tendit sa main, en espérant qu'il ne remarquerait pas le léger tremblement de ses doigts.

Il s'avança vers elle, lui prit la main et se pencha dessus. Ses cheveux, à présent, cachaient leurs mains, mais Isabel sentit la caresse de ses lèvres sur ses doigts.

Elle tressaillit.

— Vous êtes supposé embrasser l'air au-dessus de mes doigts.

Il releva la tête.

— Je croyais que c'était une leçon de flirt ?

— Oui, mais...

Il se redressa complètement.

— Dans ce cas, il me semble qu'un vrai baiser est plus adapté qu'un baiser au vent.

Isabel s'aperçut qu'une lueur joyeuse dansait dans ses yeux. Elle voulut retirer sa main, mais il la tenait fermement dans la sienne.

— Monsieur Makepeace.

Il écarta légèrement les doigts pour qu'elle puisse retirer sa main.

— Peut-être n'avez-vous pas besoin de leçons, après tout, murmura-t-elle.

— Oh, si, assura-t-il en s'asseyant. Combien d'amants avez-vous eus ?

Isabel sursauta, choquée.

— Vous ne pouvez pas poser une question pareille à une femme.

— Vous me l'avez bien posée, à moi, lui rappela-t-il, sans se troubler.

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir employé le mot « maîtresses ».

— Mais la signification était la même, non ? Elle plissa les lèvres.

— Pardonnez-moi, reprit-il. Je ne pensais pas votre sensibilité si délicate.

Cet homme diabolique se moquait d'elle ! Oh, son expression était tout ce qu'il y a de plus sérieux, mais Isabel n'était pas dupe. Il s'amusait à la provoquer.

Elle s'adossa aux coussins du canapé et leva trois doigts de sa main droite.

— Trois, dit-elle.

Elle vit à son regard qu'elle l'avait surpris.

— Quatre, si l'on compte mon mari. Mais je suppose que les maris ne sont pas classés dans la catégorie des « amants » ?

— Aviez-vous des amants, pendant que vous étiez mariée ?

— Non, répliqua-t-elle, avec une petite moue. C'est très bourgeois de ma part, j'en conviens, mais c'est ainsi. Je n'ai jamais trahi mes vœux matrimoniaux.

— Et lui ?

Elle détourna le regard.

— Je n'aime pas vos questions.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous blesser. Ses aveux étaient sincères.

— Je ne le suis pas.

— Donc, vous avez recruté vos amants après la mort de votre mari.

Comment l'avait-elle laissé prendre les commandes de cette conversation pour le moins périlleuse ? Mais à présent, il n'était plus question de reculer.

— Oui. Naturellement, j'ai attendu que la période de deuil s'achève.

— Naturellement.

Isabel aurait juré qu'il désapprouvait l'idée qu'une femme puisse avoir des amants. Cependant, son ton n'était nullement désapprobateur. Et il semblait aussi détendu que s'ils discutaient du beau temps ou du prix du pain.

— Avez-vous un amant, en ce moment ?

Serait-il plaisant d'enseigner à un tel homme l'art de s'aimer ?

Isabel fut surprise par ses propres pensées. M. Makepeace n'était pas de son milieu. Et il n'était pas le genre d'homme auquel elle s'intéressait. Elle aimait les hommes sophistiqués, qui savaient quand placer un trait d'esprit. Les hommes qui pouvaient se montrer enflammés au lit, mais qui savaient tenir leurs distances en dehors de la chambre à coucher. Les hommes qui ne prenaient pas les histoires d'amour au sérieux.

— Non, assura-t-elle.

Et, se penchant vers lui, elle demanda :

— Seriez-vous intéressé par le poste ?

Si elle avait espéré le choquer, elle s'était trompée. Il se contenta de froncer les sourcils, comme s'il réfléchissait.

— Je suis intéressé par beaucoup de choses, milady. Mais je doute fort que votre proposition soit sérieuse. Après tout, ne vous ai-je pas confessé mon manque de références ?

N'importe quel autre homme aurait eu honte d'avoir à lui rappeler cette réalité. Mais pas M. Makepeace. Isabel en déduisit qu'il était du genre à prendre les histoires d'amour très au sérieux. Une fois qu'il aurait trouvé la femme dont il voudrait faire sa maîtresse, il se jetterait corps et âme dans cette relation.

Isabel frissonna. La perspective ne manquait pas d'être excitante.

Attention, lui souffla son instinct. Ne t'engage pas avec lui sans y avoir bien réfléchi. Quand tu n'en voudras plus, il ne sera pas aussi facile à repousser que les autres.

Elle s'adossa à son siège.

— Si nous poursuivions la leçon de conversation ? suggéra-t-elle.

Il hocha la tête. Son regard trahissait une certaine déception, mais Isabel décida de l'ignorer. Elle aimait flirter, ce qui ne l'empêchait pas de garder la tête froide.

Winter regardait lady Beckinhall se servir du thé. Il avait été trop loin dans leur conversation. Elle avait décidé d'y couper court, et sans doute ne voudrait-elle plus parler que de la pluie et du beau temps, ou d'autres sujets tout aussi assommants.

Le plus étrange, c'est qu'il en éprouvait une certaine déception. Il avait pris plaisir à cet échange. Et plus encore aux éclats de sincérité que lady Beckinhall avait laissé percer sous

son masque de femme du monde. Winter avait compris que son mari lui avait fait du mal. Et bien qu'il n'eût aucune envie de lui rappeler de tristes souvenirs, il désirait ardemment revoir le visage qu'elle lui avait montré à cet instant. Celui de la vraie lady Beckinhall.

Elle darda ses yeux sur lui. La parfaite maîtresse de maison avait repris le dessus.

— Avez-vous vu le dernier opéra ?

— Non. Je n'ai jamais été à l'opéra.

Elle plissa légèrement les yeux - d'irritation, devina Winter.

— Et au théâtre ? Il secoua la tête.

— A un concert ?

Winter se contenta de la regarder, attendant la suite. Mais elle n'avait pas beaucoup de patience.

— Vous êtes l'homme le plus ennuyeux que j'aie jamais rencontré, monsieur Makepeace. Ne me faites pas croire que vous travaillez jour et nuit. Comment occupez-vous votre temps libre ?

— Il m'arrive de lire.

— Ne me dites pas que vous dévorez les romans de Daniel Defoe !

— J'avoue avoir beaucoup aimé Robinson Crusoé. Et je trouve ses pamphlets sur le gin et les distillateurs intéressants, même s'il est dans l'erreur.

Isabel, tout à coup intéressée, ne put s'empêcher de cligner des yeux.

— Comment cela ?

— Defoe prétend que la distillation du gin est un bienfait pour nos agriculteurs, car ils peuvent écouler leurs surplus de grain aux distillateurs. L'argument est recevable, mais il ne tient pas compte des ravages que produit le gin sur la population misérable de Londres.

Isabel secoua la tête.

— Mais Defoe a fini par convenir que des mères alcooliques engendreraient une génération de... pourquoi souriez-vous ?

— Alors, comme cela, vous lisez les pamphlets politiques, milady ? dit-il, feignant d'être choqué. Les dames du comité de soutien sont-elles au courant ?

Isabel piqua un fard comme si elle avait été surprise en train de faire une bêtise. Mais elle redressa fièrement le menton.

— Vous seriez étonné d'apprendre combien de femmes s'intéressent à la politique.

— Non. Je pense que je ne serais pas étonné. Je n'ai jamais douté que le beau sexe puisse avoir autant d'intérêt que les hommes à se passionner pour la politique. En revanche, je suis étonné que, vous, vous vous y intéressiez.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi donc ? Il se pencha vers elle.

— Parce que vous consacrez beaucoup d'efforts pour donner l'illusion que vous ne vous intéressez à rien de sérieux. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

Winter crut qu'elle allait lui répondre sans détour. Mais elle baissa les yeux avec un geste vague de la main.

— Je suis supposée vous apprendre à parler en société. La politique n'est pas un sujet qu'on aborde devant une dame.

— Milady...

— Non, le coupa-t-elle, déterminée à ne pas croiser son regard. Vous ne m'aurez pas une deuxième fois. La littérature, en revanche, est un excellent sujet de conversation. Nous pouvons parler de n'importe quel roman.

— Même de **Moll Flanders** ?

— Surtout de **Moll Flanders**. Un roman qui raconte la vie d'une femme de mauvaise réputation constitue un sujet de débat en or.

— Malgré le tragique de son existence, je ne parviens pas à l'aimer autant que M. Crusoé.

Son visage s'éclaira, comme celui d'une fillette passionnée par un jeu.

— Oh ! Vous vous souvenez du moment où il trouve l'empreinte dans le sable ?

— C'était excitant, n'est-ce pas ?

— J'ai veillé toute une nuit pour achever la lecture, confessa-t-elle. Et je l'ai relu deux fois depuis.

Plongeant soudain son regard dans le sien, elle ajouta :

— Mais si vous racontez aux dames du comité de soutien que je préfère **Robinson Crusoé** à **Moll Flanders**, je vous égorge.

— Ne vous inquiétez pas. Votre secret sera bien gardé, milady.

Elle esquissa un sourire.

— Qui aurait pu penser que le si sérieux M. Makepeace aimait les romans d'aventure ?

— Ou que la si frivole lady Beckinhall préférait les romans d'aventure aux biographies scandaleuses ?

L'espace d'un tout petit instant, elle renonça à sa façade pour lui sourire vraiment et presque avec timidité.

Winter lui retourna son sourire. Son cœur battait à peu près trois fois plus vite que la normale.

Elle finit par détourner le regard. Et consulta la pendule.

— Oh, comme le temps passe vite ! Je crois que nous allons arrêter là pour ce matin. Je passerai demain à l'orphelinat. Nous reprendrons les leçons là-bas.

Winter s'abstint de tout commentaire. Il l'avait déjà suffisamment poussée dans ses retranchements. Après s'être levé et l'avoir saluée, il quitta la pièce.

Mais tandis que le majordome le raccompagnait jusqu'à la porte d'entrée, Winter se demanda lequel des deux se dévoilait le plus dans leur petit jeu.

Ce soir-là, Isabel s'assit à sa coiffeuse pour se brosser les cheveux, après avoir envoyé Pinkney se coucher. Elle était consciente de jouer un jeu dangereux avec M. Makepeace. Il n'était pas de son milieu. Il n'avait pas non plus le même âge qu'elle. Pourtant, elle se sentait irrésistiblement attirée par lui. Et par son regard intense. Aucun homme ne l'avait jamais regardée comme Winter Makepeace. Ni ses amants. Ni son mari.

Elle reposa sa brosse. Pourquoi s'ingéniait-elle à le provoquer ? Dans quel but ? Pour l'obliger à tomber le masque ?

Cette image en amena une autre. A bien y réfléchir, la franchise de M. Makepeace lui rappelait un autre homme - le Fantôme de Saint-Giles. Pourtant, quel rapport pouvait-il y avoir entre un maître d'école trop rigide et le scandaleux Fantôme de Saint-Giles ?

Un mouvement, dans le miroir, attira son attention. Les tentures du lit à baldaquin ondulaient.

Isabel se retourna.

— Christopher ?

Il y eut un silence, et Isabel se demanda si elle n'avait pas rêvé. Puis une petite voix murmura :

— Oui, madame ? Isabel soupira.

— Christopher, je t'ai déjà dit de ne pas te cacher dans ma chambre.

Silence.

Isabel regarda le lit, perplexe. S'il refusait de sortir, devrait-elle le tirer de force hors du lit ? Et où diable était passée Carruthers ?

Les tentures s'agitèrent de nouveau.

— J'aime bien être ici.

Isabel inspira profondément pour contenir les larmes qui voilaient ses yeux.

— Tu devrais déjà être couché.

— Je n'arrivais pas à dormir.

Isabel inspecta la chambre du regard, comme si elle cherchait de l'aide.

— Je vais te faire monter du lait chaud.

— Je n'aime pas le lait.

Isabel fixa les tentures, exaspérée.

— Qu'aimes-tu, alors ?

— J'aimerais... commença-t-il, avant d'hésiter, ce qui serra le cœur d'Isabel. J'aimerais que vous me racontiez une histoire, milady.

Une histoire. Isabel était à court d'imagination. Spontanément, elle n'avait que Cendrillon en tête, mais elle voyait mal un petit garçon se passionner pour une histoire de jeune fille et de prince charmant. Elle baissa les yeux pour réfléchir et contempla sa brosse à cheveux posée sur sa coiffeuse.

— As-tu déjà entendu parler du Fantôme de Saint-Giles ?

— Un fantôme ? Un vrai fantôme ?

— Eh bien... c'est un homme en chair et en os, mais il se déplace à la manière d'un fantôme. Et il chasse la nuit, comme les fantômes.

— Que chasse-t-il ?

— Les méchants, répondit Isabel sans hésiter.

Elle avait entendu toutes sortes de fables sur le Fantôme - par exemple qu'il violait les vierges et enlevait des femmes - mais depuis qu'elle l'avait vu, elle était convaincue que ce n'étaient que des racontars.

— Il châtie les voleurs, et tous ceux qui s'en prennent aux innocents, ajouta-t-elle.

— Oh.

Les tentures s'écartèrent légèrement et un regard innocent observa Isabel. La jeune femme s'obligea à sourire.

— Maintenant, il est temps que tu ailles au lit, Christopher.

— Mais ce n'était pas une histoire, objecta-t-il.

— Malheureusement, je n'en vois pas d'autre pour l'instant.

— Etes-vous ma maman ?

Isabel dut détourner le regard pour répondre.

lit.
— Tu sais bien que non. Je te l'ai déjà expliqué. Elle se leva et alla écarter les rideaux du

— Dois-je appeler Carruthers ou tu retrouveras tout seul le chemin de la nursery ?

— J'y vais, répondit Christopher.

Il sauta du lit et se dirigea vers la porte.

— Bonne nuit, milady.

— Bonne nuit, Christopher, chuchota une voix altérée par l'émotion.

Isabel réussit à contenir ses larmes jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte derrière lui.

— La voiture de lady Beckinhall est devant l'entrée, annonça Mary Pentecôte depuis la porte du salon de l'orphelinat, le lendemain après-midi.

Juste au moment où Winter levait les yeux de la lettre qu'il lisait, un petit chien de terrier pénétra en trotinant dans la pièce, comme s'il était le maître des lieux.

— Oh, viens là, Dodo ! s'exclama Mary.

Elle se baissa pour prendre dans ses bras l'animal conciliant.

Winter, impressionné, haussa les sourcils. Dès qu'il voulait s'approcher de Dodo, celui-ci lui grognait dessus.

— Peach s'est levée ?

— Non, monsieur, répondit Mary. Elle est toujours à l'infirmerie. Et elle ne dit rien, la pauvre petite. Mais Dodo a décidé d'explorer la maison. Ce matin, Mme Medina a sauvé de justesse les tartes qu'il convoitait sur la table de la cuisine.

— Ah, fit Winter, qui observait la boule de poils. Celle-ci avait fermé les yeux, comme si elle s'apprêtait à s'assoupir dans les bras de Mary.

— Nous ferions bien de charger deux ou trois garçons de le surveiller et de s'occuper de le sortir pour qu'il fasse ses besoins. Peux-tu t'en charger, Mary ?

— Oui, monsieur.

La fillette tournait déjà les talons, mais Winter se souvint de quelque chose.

— Attends une seconde, Mary.

— Monsieur ?

Winter examina la pile de papiers posée sur ses genoux et prit une feuille qu'il tendit à la fillette.

— Ma sœur a réservé un petit mot pour toi, dans la lettre qu'elle m'a adressée.

Le visage de la fillette s'éclaira et Winter réalisa que Mary Pentecôte devenait ravissante. Encore un an ou deux et il devrait se préoccuper des garçons qui la fréquenteraient d'un peu trop près.

— Oh, merci, monsieur.

Elle prit la lettre et disparut avant que Winter ait pu protester qu'il n'avait pas à être remercié de quoi que ce soit.

Il finissait juste de classer ses papiers, quand la porte s'ouvrit de nouveau. Lady Beckinhall entra, une main sur son chapeau pour l'ôter. Sa camériste la suivait avec un panier. Et un étrange petit homme vêtu d'un magnifique costume en soie couleur pêche fermait la marche.

Winter se leva pour s'incliner.

— Bonjour, milady.

— Bonjour, répondit-elle, avant de se tourner vers sa camériste. Occupe-toi de nous faire apporter du thé, s'il te plaît, Pinkney.

Elle lui prit le panier des mains et le déposa sur la table, puis elle reporta son attention sur Winter.

— J'ai amené des petits gâteaux succulents. Vous allez vous régaler.

— Je viens de déjeuner, fit valoir Winter.

— Mais je parierais que vous n'avez pas assez mangé.

— Auriez-vous l'intention de m'engraisser, milady ?

— Entre autres projets vous concernant, oui, répliqua-t-elle avec désinvolture.

Elle portait une robe rayée, bleu et blanc, qui rehaussait le bleu de ses yeux.

Winter préféra détourner le regard de sa silhouette aux formes appétissantes.

— Et qui est ce monsieur ? demanda-t-il, désignant l'homme en costume resté légèrement en retrait.

— Votre tailleur. Soyez gentil de retirer votre pantalon.

La camériste revint au même instant. Bien sûr, elle ne put s'empêcher de glousser à cette injonction, avant de mettre une main sur sa bouche et de s'asseoir discrètement sur une chaise, dans un coin de la pièce.

— Si ce tailleur doit prendre mes mesures, je pense qu'il serait plus judicieux que vous vous retiriez avec votre camériste.

— Ce n'est pas nécessaire. Il nous suffira de tourner le dos pendant que vous vous déshabillerez.

Winter serra les lèvres, pour contenir un sentiment de panique.

— Je préfère que vous vous retiriez.

— Et moi, je préfère rester, au cas où M. Hurt voudrait me consulter sur la coupe du costume qu'il vous destine.

Winter se demandait comment se sortir de ce guêpier. Outre l'inconvenance qu'il y avait à se dévêtir devant deux femmes - même si elles lui tournaient le dos - le tailleur risquerait de l'interroger sur sa cicatrice à la cuisse et de lui poser des questions embarrassantes.

Mais lady Beckinhall s'affairait en l'ignorant. Deux pensionnaires de l'orphelinat venaient d'arriver avec le thé et elle leur donnait ses directives pour disposer le tout.

— Le bal de la duchesse d'Arlington est dans cinq jours. Je suppose que vous pouvez fabriquer un costume dans ce laps de temps, monsieur Hurt ? S'enquit-elle, lorsque les pensionnaires furent reparties.

Elle servit deux tasses de thé, en tendit une à Winter avant d'ajouter lait et sucre à la sienne. Le tailleur s'inclina avec respect.

— Oui, milady. Je mettrai tous mes commis à la tâche.

— Magnifique ! approuva lady Beckinhall.

Elle trempa les lèvres dans son thé et ajouta, enthousiaste :

— Oh, mais il est bien meilleur que la dernière fois.

— Je suis ravi qu'il reçoive votre approbation, milady.

— Attention aux sarcasmes, monsieur Makepeace. Nous en avons déjà discuté l'autre jour, le taquina-t-elle. Je constate que votre éloquence s'améliore. Mais nous n'avons pas dansé, avant-hier. Aussitôt que M. Hurt en aura terminé...

Le tailleur profita de la perche qui lui était tendue.

— Si vous voulez bien vous lever et vous déshabiller, monsieur Makepeace.

Winter soupira intérieurement. Il posa sa tasse de thé. Puis, voyant que ni lady Beckinhall ni sa camériste ne se retournaient - au contraire, elles le fixaient avec attention -, il arqua poliment un sourcil.

— Oh, oui, bien sûr ! s'exclama lady Beckinhall. Elle fit signe à sa camériste de se tourner. Puis elle interrogea Winter du regard et, comme celui-ci ne cillait pas, elle se résolut à se tourner.

— Ah, ces idées puritaines sur la décence ! marmonna-t-elle.

Winter attendit un moment, pour s'assurer qu'elle n'allait pas faire volte-face, avant de se débarrasser de son veston et de son gilet. Il ne pouvait pas oublier qu'il s'était déjà trouvé nu devant cette femme.

Mais bien sûr, elle l'ignorait.

Son pantalon suivit. Si bien qu'il se retrouva en manches de chemise et caleçon.

— La chemise également, monsieur Makepeace, intervint le tailleur. La mode est aux costumes ajustés.

— C'est vrai, commenta lady Beckinhall, sans se retourner. Et je veux que son costume soit à la dernière mode.

Winter ôta sa chemise. Le tailleur s'approcha avec son mètre. Winter serra les dents. Le tailleur remarqua tout de suite sa cicatrice, mais il prit ses mesures sans faire le moindre commentaire.

— Vous êtes-vous exercé à la flatterie, depuis l'autre jour ? interrogea lady Beckinhall.

— J'attendais votre venue, milady, répliqua Winter. Et, après une pause, il risqua :

— Je suis admiratif de l'efficacité avec laquelle vous commandez le thé, milady.

M. Hurt lui lança un regard apitoyé. Il y eut un silence.

— Merci, monsieur Makepeace. Je dois dire que vos compliments sont... originaux.

— J'ai un professeur qui m'inspire, madame.

Le tailleur ne semblait toujours pas très convaincu. Winter s'éclaircit la voix.

— Du reste, qui ne serait pas... en admiration devant vous, madame ? Et je parle autant de votre personnalité charmante que des charmes de votre personne.

Là-dessus, il interrogea M. Hurt du regard. Le tailleur eut une moue qui semblait signifier « Pas si mal ».

Winter pensait avoir atteint là ses limites dans l'art de la flatterie.

Malheureusement, lady Beckinhall ne voulait pas clore déjà la leçon.

— Qu'entendez-vous par « charmes », monsieur Makepeace ?

Ah. Le terrain devenait glissant.

— Vous êtes une personne très féminine, se rattrapa Winter. Mais je suppose que vous le saviez déjà.

Elle s'esclaffa.

— Oui. Mais une femme ne se lasse jamais d'entendre des compliments. Je vous conseille de l'avoir toujours à l'esprit, monsieur Makepeace.

La carriériste hocha vigoureusement la tête, en signe d'acquiescement.

Winter fixait le dos de lady Beckinhall. Il aurait aimé voir son visage. Ses lèvres devaient esquisser un petit sourire amusé et une lueur d'excitation devait briller dans ses yeux. Son anatomie s'enhardit à cette pensée heureusement, M. Hurt prenait les mesures de son dos.

— J'imagine que vous nagez déjà dans une mer de compliments, milady. Tous les hommes que vous rencontrez doivent vous témoigner leur dévouement. Et encore, je ne parle là que des gentlemen. Les seuls qui sont autorisés à flirter avec vous. Les autres, tous ces pauvres gens qui ne peuvent vous manifester leur flamme en raison de leur différence sociale, ne sont pas moins émus par votre beauté. Et leurs pensées admiratives vous enveloppent et vous suivent, tel un nuage de parfum.

Il entendit la jeune femme inspirer profondément.

La camériste soupira de façon théâtrale. M. Hurt avait interrompu son travail mais, au regard lancé par Winter, il s'empressa de le reprendre.

— Merci, monsieur Makepeace, répondit lady Beckinhall. C'était... très bien tourné.

Il haussa les épaules, bien qu'elle ne pût le voir.

— Je n'ai fait que rapporter la vérité.

— Me trouvez-vous... me trouvez-vous frivole d'apprécier de tels compliments ?

— Je pense que vous aimez vous cacher derrière une façade de gaieté et de frivolité, milady. Je pense aussi que dès que vous pénétrez dans une pièce, tous les visages se tournent naturellement vers vous. Vous irradiez comme une lumière qui s'infiltrerait dans les moindres recoins, et qui envoûte même ceux qui se croient les mieux éclairés.

— Et vous, monsieur Makepeace ? Faites-vous partie de ceux qui se considèrent comme bien éclairés ?

— Je suis aussi noir qu'un cul-de-basse-fosse. Même votre lumière ne pourrait en éclairer le fond.

Un cul-de-basse-fosse ? A ces mots, Isabel ne put s'empêcher de se retourner.

Il était debout, les bras le long du corps, pendant que M. Hurt le mesurait sous toutes les coutures. Isabel retint son souffle. Il ressemblait aux études de nus de Léonard de Vinci. Son torse était aussi magnifique que ceux des modèles du peintre. Et à l'exception de quelques poils entre ses pectoraux, et sous son nombril, il était imberbe.

Isabel était consciente de mal agir. Elle n'aurait pas dû le reluquer ainsi. Mais elle était fascinée par le spectacle et elle se demandait comment un simple maître d'école avait pu se doter d'un corps aussi musclé. A croire que ses vêtements ternes servaient à le cacher. C'était d'autant plus dommage qu'il possédait un aussi beau corps que le dernier homme qu'elle avait vu nu - le Fantôme de Saint-Giles.

Quand elle baissa les yeux, il se tourna légèrement, cachant sa cuisse droite. Isabel plissa les yeux.

Le tailleur grommela une récrimination et tira la jeune femme de sa rêverie. Elle leva les yeux et accrocha le regard de M. Makepeace. Il ne témoignait plus aucune gêne, à présent qu'il se tenait devant elle en caleçon.

— Pourquoi seriez-vous un cul-de-basse-fosse ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Je vis et je travaille dans le pire quartier de Londres, milady. Ici, les gens mendient, volent ou se prostituent pour survivre : se nourrir, s'habiller, se loger. Ils n'ont pas de temps à consacrer aux plaisirs de la vie, comme le rire ou l'amour.

Ignorant les protestations du tailleur, il se rapprocha d'elle et pointa le plafond du doigt :

— Peach est toujours couchée à l'infirmierie. Elle a été abandonnée et violentée. Une enfant. Mais c'est le quotidien de Saint-Giles. Et c'est mon quotidien. Ne trouveriez-vous pas déplacé, dans ces conditions, que je me perde en futilités ?

Son torse se soulevait avec véhémence tandis qu'il parlait. Isabel était fascinée. Il incarnait la virilité brute. Elle déglutit.

— D'autres gens travaillent ici et ne se considèrent pas pour autant comme des culs-de-basse-fosse. Votre sœur, par exemple. La jugez-vous plus futile que nous ?

— Je n'en sais rien. Je sais simplement que les ténèbres m'entourent et que je dois lutter chaque jour pour ne pas me faire engloutir.

Était-ce là le véritable Winter Makepeace ? Isabel avait envie de le toucher, de le rassurer. Elle était prête à combattre les ténèbres avec lui, s'il le fallait.

Pourtant, elle s'interrogeait.

Cet homme n'était-il que noirceur, ainsi qu'il le prétendait ? Ou cachait-il une nature passionnée ? Mais M. Hurt s'éclaircit soudain la voix.

— J'ai terminé, milady.

M. Makepeace récupéra aussitôt sa chemise. Isabel déglutit une nouvelle fois.

— Merci, monsieur Hurt.

Le tailleur salua la petite assemblée avec respect et s'éclipsa, ses notes sous le bras.

M. Makepeace remettait son pantalon et tournait le dos à Isabel.

Mais Pinkney, en revanche, ne ratait rien du spectacle.

Isabel décocha un regard sévère à sa camériste tout en cherchant quoi répondre à M. Makepeace. Mais il n'était pas facile de poursuivre une conversation intime avec quelqu'un qui vous tournait le dos.

— J'aimerais que ma... lumière, comme vous l'appellez, puisse éclairer vos ténèbres, monsieur Makepeace. Je suis sincèrement...

Il se retourna pour attraper son veston et son gilet.

— Pardonnez-moi, lady Beckinhall, mais j'ai du travail qui ne peut attendre. J'espère que vous voudrez bien m'excuser.

Isabel était capable de reconnaître une rebuffade lorsqu'elle y était confrontée. Elle sourit chaleureusement, pour masquer la tristesse que lui inspiraient ses propos.

— Bien sûr. Je ne voudrais pas vous interrompre trop longtemps dans votre tâche. Mais nous n'avons toujours pas commencé vos leçons de danse. Serez-vous libre demain après-midi ?

— Oui, ça devrait aller, répondit-il presque sèchement.

Et sur un simple salut de la tête, il quitta la pièce.

— Il a encore besoin de beaucoup de leçons, commenta Pinkney, apparemment pour elle-même. Oh, pardon, milady, s'empressa-t-elle d'ajouter en croisant le regard de sa

maîtresse.

— Ce n'est pas grave, répondit distraitement Isabel. Pinkney avait raison. M. Makepeace avait encore besoin de beaucoup de leçons de courtoisie. Et probablement plus qu'Isabel ne pourrait lui en donner avant le bal de la duchesse d'Arlington.

La jeune femme envoya Pinkney avertir les valets de leur départ et, une fois seule, elle fit les cent pas dans le petit salon, pour réfléchir. La brusquerie de M. Makepeace - qui pouvait passer pour de l'impolitesse, voire de la grossièreté - ne s'expliquait pas seulement par un manque de savoir-vivre. Après tout, il n'était pas né dans une cave et n'avait pas été élevé par une meute de loups. Il venait au contraire d'une famille très respectable. Sa sœur Tempérance s'était parfaitement adaptée à son titre de baronne - même si elle n'était pas encore complètement acceptée par le cercle très fermé de l'aristocratie.

Pinkney revint pour annoncer que la voiture était prête. Isabel hocha la tête comme un automate et prit la direction de la sortie. Elle murmura un mot de remerciement pour Harold, qui l'aida à monter dans le véhicule, puis elle se cala dans les coussins.

Pinkney s'assit face à elle.

— Avez-vous décidé ce que vous porterez pour le bal de la duchesse d'Arlington ?

Isabel, tirée de sa rêverie, cligna des yeux.

— Ma nouvelle robe couleur crème avec des broderies, je suppose. Ou alors, celle avec des rayures dorées ?

Toute conversation sur la mode passionnait Pinkney.

— La robe crème brodée, répondit-elle, d'un ton sans appel. Vos émeraudes s'accorderont à merveille au tissu. Et nous venons juste de recevoir la douzaine de bas ornés de dentelles que j'avais commandés. C'est à la dernière mode, en France.

— Hmm, murmura Isabel, les yeux baissés elle n'était pas vraiment concentrée sur le sujet. Je pourrais aussi mettre mes escarpins du même ton.

Le silence désapprobateur de sa camériste lui fit relever les yeux. Pinkney fronçait les sourcils.

— Le talon est élimé.

— Vraiment ? S'étonna Isabel, qui n'avait rien remarqué. Ce ne doit pas être grand-chose. Je pourrais quand même...

— Vous feriez mieux d'en acheter une nouvelle paire. Des escarpins dorés seraient parfaits. Nous pourrions faire les boutiques cette après-midi.

— Bon, soupira Isabel, comme si elle se résignait à une après-midi de shopping.

D'ordinaire, elle adorait faire les boutiques. Mais pour l'instant, elle n'était préoccupée que de M. Makepeace comme si le ciel s'était tout à coup dégagé.

Si la rudesse de M. Makepeace ne venait pas de son éducation, alors c'est qu'elle faisait partie de son caractère. Dans ce cas, lui enseigner l'étiquette serait beaucoup plus compliqué que prévu. Car soit M. Makepeace devrait apprendre à porter constamment un masque en société - ce dont il ne serait sans doute pas capable bien longtemps - soit Isabel devrait éclairer son point de vue et lui faire prendre conscience que le monde ne se résumait pas à un cul-de-basse-fosse. Et cela, c'était une tâche colossale.

6

L'Arlequin gisait sur le pavé et son sang se déversait dans le caniveau, quand un inconnu approcha. Il portait une cape qui masquait sa silhouette ; cependant on pouvait voir qu'il marchait sur des sabots semblables à ceux d'une chèvre.

L'inconnu s'agenouilla aux côtés du mourant et sortit de sa poche une pipe en terre cuite. Il l'alluma, puis fixa l'Arlequin. « Dis-moi, Arlequin, aimerais-tu te venger de tes ennemis ? »

Winter Makepeace sauta du toit d'un immeuble et atterrit accroupi sur le toit de l'immeuble voisin, fort de plusieurs années de pratique.

Ce soir, il était le Fantôme de Saint-Giles.

Il prenait des risques car le soleil n'avait pas encore totalement disparu. Mais il n'était pas question qu'il se laisse voler un autre enfant. Un peu plus tôt dans la soirée, alors que les pensionnaires de l'orphelinat venaient tout juste de s'asseoir à table pour le dîner, un message était arrivé, expliquant qu'un enfant avait besoin d'être secouru. Une prostituée avait succombé à l'une des nombreuses maladies qui ravageaient les filles de cette profession et elle laissait derrière elle un enfant de trois ans.

De tels drames étaient chose courante à Saint-Giles d'où la création de l'orphelinat. Winter n'aurait su dire le nombre de fois où il avait envoyé quelqu'un chercher un enfant abandonné pour le ramener à l'hospice quand il ne s'en chargeait pas lui-même. Les deux dernières fois, cependant, l'enfant leur avait mystérieusement échappé.

Winter redoutait que quelqu'un - quelqu'un de très bien organisé n'ait entrepris de kidnapper les orphelins de Saint-Giles.

Winter courut jusqu'au bout du toit et sauta sur un autre immeuble. La construction de Saint-Giles n'avait jamais été planifiée par personne. Les immeubles s'étaient accolés les uns aux autres dans le plus grand désordre, si bien qu'on se perdait facilement dans ces ruelles tortueuses. Mais Winter était capable de traverser tout le quartier les yeux fermés.

Et de le survoler.

Bien sûr, il avait envoyé Tommy chercher l'enfant. Mais Winter espérait arriver avant Tommy. Il avait quitté la table en prétextant que sa jambe le faisait souffrir et il était monté dans sa chambre pour revêtir sa tenue d'Arlequin. Puis il était sorti par la fenêtre.

Un coup d'œil en bas lui apprit qu'il était au niveau de Chapel Allev. Le commerçant qui les avait prévenus précisait, dans son mot, que la mère avait habité dans Phoenix Street, juste à côté. Winter se laissa tomber sur un balcon qui courait tout le long de l'immeuble, puis il enjamba la rambarde à l'angle, pour descendre le mur jusque dans la rue.

Une fillette d'environ dix ans le regardait faire, les yeux écarquillés. Elle serrait sur sa poitrine un panier d'où dépassaient quelques petits bouquets de fleurs fanées, les rebuts de sa journée de vendeuse ambulante.

— Où habite Nelly Broom ? lui demanda Winter.

La fillette désigna une mesure délabrée au bout de la ruelle.

— Au premier étage, sur l'arrière de la maison. Mais elle est morte ce matin.

— Je sais, acquiesça Winter. Je suis venu récupérer son enfant.

— Vous feriez bien de vous presser alors, dit la fillette.

— Pourquoi ?

— Les Kidnappeurs sont déjà sur place.

Winter se précipita vers l'extrémité de la ruelle. Des ravisseurs d'enfants ? Il ne s'était donc pas trompé. Une bande organisée sévissait dans Saint-Giles. Et ils étaient assez célèbres pour qu'une fillette de dix ans connaisse leur existence.

Winter ouvrit la porte de la maison indiquée par la fillette. Un escalier étroit lui faisait face. Winter monta sur la pointe des pieds pour n'alerter personne.

Les marches donnaient sur un minuscule palier. Winter ouvrit la porte en face de lui, surprenant une famille en plein dîner. Trois enfants entouraient leur mère, chacun une tartine de pain à la main. Le père, un rouquin décharné, leva le pouce par-dessus son épaule pour désigner une autre porte sur le palier. Winter hocha la tête et fit demi-tour. La porte donnait sur une petite pièce. Deux femmes étaient accroupies dans un coin, l'œil vitreux. En face d'elles, la fenêtre était grande ouverte.

Winter n'eut pas à poser de question. Il se dirigea vers la fenêtre et regarda en bas. Un

peu haut pour sauter. Une corniche passait juste en dessous de lui et courait tout du long de la façade. Winter enjamba la fenêtre, s'agrippa au rebord et mit le pied sur la corniche. C'est alors qu'il vit, au-dessus de sa tête, une jambe disparaître sur les tuiles. Winter se redressa, attrapa à deux mains le rebord du toit et grimpa dessus. Ils étaient deux là-haut : l'homme qu'il avait vu disparaître et un plus jeune. Ce dernier tenait dans ses bras un petit garçon si terrorisé qu'il ne criait même pas. Le plus âgé sursauta en voyant Winter apparaître.

— Le Fantôme ! Le Fantôme de Saint-Giles est venu nous chercher pour nous tirer jusqu'en enfer !

— Filons ! cria le jeune homme. Et ils s'enfuirent en courant.

Mais Winter s'était déjà lancé à leur poursuite. Son pouls cognait à ses tempes et la rage l'aveuglait presque. Il attrapa l'homme mûr par sa veste. Celui-ci voulut se défendre, mais Winter para facilement son attaque et, d'un coup de poing en pleine mâchoire, le mit à terre.

Le jeune, cependant, courait toujours. Il était arrivé au bord du toit et s'apprêtait à sauter sur le toit suivant, sans lâcher l'enfant.

Winter le rattrapa alors qu'il prenait son élan pour sauter. Mais l'autre, aussi fuyant qu'un serpent, réussit à se libérer et le mordit sauvagement au poignet.

Winter serra les dents et saisit son adversaire par les cheveux, le secouant comme il l'aurait fait avec un rat. Le jeune homme finit par céder et lâcha l'enfant. Celui-ci tomba sur les dernières tuiles.

Winter, de sa main libre, tira l'enfant par le pied, pour l'écarter du rebord du toit.

— Ne bouge plus, lui ordonna-t-il. Le petit garçon acquiesça en silence.

Puis Winter reporta son attention sur le jeune homme qu'il tenait toujours par les cheveux. Il le secoua de nouveau.

— Tu aurais pu le faire tomber dans le vide en sautant sur le toit d'en face.

— Bah, par ici, ce ne sont pas les enfants qui manquent. En plus, c'est un garçon.

Winter plissa les yeux.

— Le pervers pour qui tu travailles ne s'intéresse pas aux petits garçons ?

— Ils n'ont pas les doigts aussi agiles que les petites filles, répliqua le jeune avec un sourire méchant. Et je ne travaille pas pour un pervers. Mon patron est de la haute.

— Précise.

Le jeune homme jeta furtivement un regard par-dessus l'épaule de Winter.

Ce dernier se pencha juste à temps pour éviter le coup qui allait le frapper à la nuque. L'autre ravisseur, voyant qu'il avait manqué son but, s'enfuit en courant. Et le jeune, que Winter avait lâché en se penchant, le suivit. Ils sautèrent tous deux sur le toit voisin.

Le premier réflexe de Winter fut de les poursuivre, mais il se ravisa en songeant à

l'enfant. Le petit garçon n'avait pas bougé et regardait son sauveur avec des grands yeux étonnés. Winter se pencha pour le prendre dans ses bras. Il était incroyablement léger. Probablement souffrait-il de malnutrition, comme la plupart des enfants du quartier.

— Comment t'appelles-tu ? murmura Winter, écartant de sa main une mèche de cheveux blonds qui retombait sur les yeux de l'enfant.

L'enfant, intrigué, tendit une petite main pour tirer sur le nez du masque. En écartant les doigts, il laissa échapper un bout de papier qu'il serrait dans sa paume.

Winter se baissa pour le ramasser. L'enfant avait dû arracher ce bout de papier au jeune homme qui l'avait enlevé. Dans l'obscurité, Winter ignorait si cela lui serait d'une quelconque utilité pour retrouver ces hommes, mais il pouvait sentir, sous ses doigts, le relief d'un cachet à la cire. Winter glissa soigneusement le bout de papier dans sa poche, avant de serrer bien fort l'enfant dans ses bras.

— Et maintenant, je t'emmène à la maison, Joseph Chance.

— Le plus important, quand vous dansez, est de ne pas marcher sur les pieds de votre cavalière, expliqua Isabel, le lendemain après-midi.

Winter Makepeace, vêtu de noir, comme à son habitude, hocha la tête en faisant la moue.

— Je vous promets de préserver vos orteils, milady.

— Parfait.

Isabel prit une inspiration et s'avança face à lui. Ils se trouvaient dans sa salle de bal - une pièce immense, dallée de marbre noir et vert.

— M. Butterman a quelque talent pour la musique ; ainsi il a accepté de s'en charger.

Le majordome, assis au clavecin, inclina solennellement la tête.

— C'est très gentil à lui, murmura M. Makepeace. Isabel crut à un sarcasme de sa part, mais il semblait sincère - d'ailleurs, il remercia le majordome d'un signe de tête. Peut-être ne réservait-il ses piques que pour elle.

Cette idée n'avait rien de réjouissant.

— Nous commençons ? demanda-t-elle, lui tendant sa main.

M. Makepeace regarda Isabel avec gravité.

— Comme il vous plaira.

— A trois. Un, et deux et trois.

Isabel entama la chorégraphie qu'elle avait précédemment montrée à M. Makepeace.

Elle fut surprise de constater que non seulement il avait mémorisé les pas du premier coup, mais qu'il était également capable de les reproduire avec grâce.

— Quand avez-vous appris à danser, milady ? demanda-t-il.

— Oh, quand j'étais toute petite. A douze ans, j'avais un professeur que je devais partager avec ma cousine. C'était horrible, car je ne m'entendais pas avec elle.

Ils se tournèrent d'un même mouvement, avant de se retrouver de nouveau face à face.

— Vous n'aviez pas de frères et sœurs ?

— J'ai eu un frère aîné, mais il est mort juste avant ma naissance. Maintenant, prenez ma main.

Il s'exécuta, sa main large et chaude enveloppant celle d'Isabel tandis qu'il décrivait un cercle autour d'elle.

— J'ai le sentiment que vous avez connu une enfance solitaire, murmura-t-il, assez bas pour que Butterman ne puisse pas entendre.

— C'est l'impression que je vous donne ? Pourtant, je n'étais pas seule. J'avais des camarades. Nous organisions beaucoup de sorties dans la campagne environnante. Non, j'ai eu une enfance très heureuse. Et cette même cousine avec qui je me disputais sans cesse à l'époque est à présent l'une de mes amies intimes.

— Mais un jour, vous avez abandonné la campagne pour faire vos débuts mondains à Londres.

— Oui. Avec un certain succès, je dois dire.

— Je n'en doute pas une seconde. Vous deviez avoir une nuée de jeunes aristocrates à vos pieds.

— C'est possible.

— A quoi pensiez-vous en vous cherchant un mari ? Avec quel genre d'homme souhaitiez-vous passer le restant de votre vie ?

Qu'avait-il en tête ?

— Je pense que j'étais comme la plupart des jeunes filles, je m'intéressais surtout à l'apparence et à l'élégance des messieurs.

— Et cependant, vous avez épousé Beckinhall. Elle ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— A vous entendre, ce pauvre Edmund n'avait rien de séduisant. Pas du tout. J'étais très éprise de lui. Et lui de moi.

— Mais il était beaucoup plus âgé que vous.

— Non, contournez-moi par la gauche, le corrigea-t-elle, avant de hausser les épaules en réponse à sa question. Quel est le problème ? La différence d'âge est légion ; surtout dans

notre milieu.

Il restait imperturbable. Et il était si solennel, aujourd'hui, qu'Isabel avait une furieuse envie de le provoquer.

— Je puis vous assurer que j'étais une femme... comblée, ajouta-t-elle.

Leurs mains s'accrochèrent furtivement, pour une nouvelle manœuvre de contournement. Mais M. Makepeace attira si brusquement Isabel à lui qu'elle faillit heurter son torse.

— Ouf ! S'exclama-t-elle, surprise.

Le clavecin émit une note discordante, avant que M. Butterman ne se reprenne.

— Je vous demande pardon, dit M. Makepeace. Mais il ne semblait nullement contrit.

Isabel plissa les yeux.

— Prenez garde, monsieur Makepeace. Ces figures délicates, comme celle que vous venez d'essayer, sont réservées aux danseurs expérimentés.

Il esquissa un sourire.

— J'espère, lady Beckinhall, que grâce à vos leçons je ne tarderai pas à devenir moi-même un danseur émérite.

— Euh, oui, très bien, fit Isabel, reculant d'un pas pour reprendre son souffle. Nous recommençons ?

Il s'inclina poliment.

— Si vous le souhaitez.

— Je le souhaite, répliqua Isabel, en faisant signe à Butterman de reprendre au début du morceau.

Ils se retrouvèrent de nouveau face à face, pour répéter les mêmes pas. Isabel, cependant, n'était pas sûre que cela fût nécessaire, car il avait été capable de retenir la chorégraphie en un temps éclair.

Au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'il la regardait d'un air songeur.

— A quoi pensez-vous, monsieur Makepeace ?

— Je pensais que votre mari avait été stupide d'aller voir ailleurs.

Isabel inspira profondément pour ne pas paraître déstabilisée.

— Vous savez, dans mon milieu, les mariages réussis se bâtissent davantage sur une amitié que sur la passion.

— Mais vous êtes une femme passionnée, murmura-t-il. Quelqu'un ne vous a-t-il jamais chérie ?

Elle s'esclaffa.

— Voilà une étrange question, de la part d'un homme qui s'occupe de tout le monde, mais dont personne ne s'occupe.

Il fronça les sourcils.

— Je ne...

— Non, non, passez à droite, le coupa-t-elle, corrigeant encore son mouvement. Vous savez pertinemment de quoi je veux parler, ajouta-t-elle en guise de réponse.

Ils s'arrêtèrent de danser alors que la musique continuait.

— Ah bon ? fit-il.

— Nous n'avons peut-être pas les mêmes origines sociales, monsieur Makepeace, mais je sais reconnaître quelqu'un qui me ressemble.

Il se raidit.

— Vous me surprendrez toujours, milady.

— Que faites-vous, la nuit ? demanda-t-elle, sur une impulsion. Quand les enfants sont couchés, rejoignez-vous votre lit pour y dormir seul ou arpentez-vous les rues de Saint-Giles ?

Son visage se ferma, aussi hermétique qu'une porte.

— Je pense que notre leçon est terminée pour aujourd'hui, dit-il.

Là-dessus, il s'inclina pour la saluer et quitta la pièce avant qu'Isabel ait pu riposter.

— Dois-je me retirer, milady ? demanda Butterman, derrière le clavecin.

— Oui, ce sera tout, merci, Butterman, répondit Isabel d'un air absent, avant de se reprendre : Attendez.

— Milady ?

Butterman était au service d'Isabel depuis son union avec Beckinhall. Elle ne s'était jamais posé la question ouvertement, mais elle avait le sentiment de pouvoir lui faire confiance.

— Je souhaiterais vous demander un service qui sort un peu de l'ordinaire, Butterman.

Le majordome s'inclina avec respect.

— Je suis à votre service, milady.

— Et je vous en remercie, Butterman. J'aimerais que vous glaniez tout ce que vous pourrez sur le Fantôme de Saint-Giles.

Butterman ne cilla pas.

— C'est entendu, milady.

Après le départ de son majordome, Isabel continua de fixer la porte par laquelle était également sorti M. Makepeace.

Elle avait touché, sans le savoir, une corde sensible -elle ne voyait pas d'autre explication à sa réaction inattendue. Elle devait donc réfléchir soigneusement à l'étape suivante.

Le dîner, à l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles, se déroulait toujours dans une ambiance animée.

— Amen, lança Winter, pour conclure le bénédicité.

Un chœur de voix enfantines lui fit écho.

Winter était heureux d'avoir retrouvé l'orphelinat sa « maison » après son après-midi passée avec lady Beckinhall. Cette femme s'approchait un peu trop dangereusement à la fois du Fantôme de Saint-Giles et de la bête lubrique qui était tapie au plus profond de Winter et qu'il s'était toujours employé à combattre. La nuit dernière, il avait rêvé d'Isabel, et de manière on ne peut plus explicite. Il s'était réveillé le membre dressé, et il lui avait fallu préparer les leçons de la journée pendant plus d'une demi-heure pour que son érection ne retombe. Encore maintenant, les souvenirs de son rêve lui...

— Pouvez-vous me passer le sel ? demanda Joseph Tinbox, le tirant de sa méditation inconvenante.

— Oui, bien sûr.

Winter lui tendit le condiment avant de reporter son attention sur son assiette, qu'il contempla avec appétit. Ce soir, un délicieux ragoût de bœuf, accompagné de pain frais à la croûte craquante. Mme Medina se révélait meilleure cuisinière que Winter ne l'avait espéré.

— J'adore le ragoût de bœuf ! s'exclama Joseph Tinbox, aux anges.

— Moi aussi, renchérit Henry Putnam. Et toi, Joseph Chance ?

— Ouais ! fit le petit nouveau, hochant vigoureusement la tête avant de porter une cuillerée de ragoût à sa bouche.

— Si ça ne tenait qu'à moi, nous aurions du ragoût de bœuf tous les soirs, assura Henry Putnam.

— Mais alors, on ne pourrait plus manger de tourte au poisson, objecta Joseph Smith, assis à la droite de Winter.

— Personne n'aime la tourte au poisson, à part toi, Joseph Smith, fit valoir Joseph Tinbox.

Devinant que les goûts culinaires des uns et des autres pouvaient devenir une source de conflit, Winter jugea bon de détourner la conversation :

— Dis-moi, Henry, quel psaume étudiez-vous en classe, cette semaine ?

— Le Psaume 139, monsieur. Il est long !

— Mais charmant, tu ne trouves pas ? rétorqua Winter, qui cita de mémoire : « Et je dis : Au moins les ténèbres me couvriront, et la nuit sera la seule lumière qui m'entoure. Les ténèbres mêmes n'ont pas pour toi d'obscurité : pour toi, la nuit brille comme le jour et les ténèbres comme la lumière. » Henry se gratta le nez d'un air sceptique.

— Si vous le dites, monsieur. Pour ma part, je ne comprends rien à ce que ça signifie.

— Ça signifie que le Seigneur peut voir dans le noir, répondit Joseph Tinbox, avec toute l'autorité de ses onze ans.

— Et aussi qu'on ne peut pas se cacher de Dieu, pas plus la nuit que le jour, ajouta Winter.

Pendant quelques secondes, Winter ne vit plus que des visages inquiets autour de lui. Il soupira.

— S'est-il passé quelque chose ici en mon absence ?

— Dodo s'est bagarré avec Soot, dit Joseph Smith.

— Ah oui ! s'exclama Henry Putnam, avec un mouvement de sa cuiller qui faillit envoyer du ragoût dans les cheveux de Joseph Chance. Dodo est entré dans la cuisine et il a voulu s'approcher de Soot qui dormait près du feu. Soot s'est réveillé en sursaut, il a feulé et donné un coup de patte sur le nez de Dodo. Mais Dodo ne s'est pas démonté. Il a rendu coup pour coup et aboyé jusqu'à ce que Soot quitte la cuisine.

— C'est vrai ? S'étonna Winter. J'ignorais que Dodo était un valeureux guerrier.

— Elle, corrigea Joseph Tinbox. En fait, Dodo est une chienne.

Winter haussa les sourcils.

— Ah bon ?

— Oui, confirma Joseph Tinbox. Et elle adore le fromage.

— Hmm, fit Winter. Les chiens aiment souvent le fromage. Mais nous n'avons pas les moyens de gaspiller le précieux fromage pour un chien, n'est-ce pas ?

— Euh, non, bien sûr, répondit Joseph Tinbox, d'une voix peu assurée.

Winter décida de se montrer indulgent et de changer de sujet.

— Comment va Peach ?

— Elle s'assoit, à présent, annonça Joseph Tinbox, le visage soudain radieux.

— Ah. Et dit-elle quelque chose ? Joseph fronça les sourcils.

— Non. Mais vous ne pensez pas qu'il faut d'abord qu'elle reprenne des forces, monsieur ?

Winter acquiesça distraitement et les garçons s'engagèrent dans une autre conversation. Winter avait déjà certaines informations et une idée derrière la tête. Peach ne semblait pas atteinte de déficience mentale. Et d'après Nell Jones et Mary Pentecôte, elle avait bien récupéré physiquement. Mais elle refusait de parler à qui que ce soit, excepté Joseph Tinbox.

Aussi, à la fin du repas, Winter s'éclipsa-t-il en cuisines.

Mme Medina supervisait la vaisselle. Elle se tourna vers lui :

— Vous êtes venu voir comment je m'en sors, monsieur Makepeace ?

— Pas du tout. Je sais que vous vous en sortez très bien. Je suis venu vous demander un service.

— Lequel ?

— Vous reste-t-il de cet excellent fromage que vous nous avez servi à dîner ?

— Je crois, oui.

Mme Medina ouvrit un placard avec une clé pendue à sa ceinture.

— Vous n'avez pas eu assez à manger, monsieur Makepeace ?

— Si, si, j'ai très bien mangé. En fait, c'est pour... c'est pour Peach.

— Ah.

La cuisinière découpa un morceau de fromage en hochant la tête d'un air entendu, puis elle l'enveloppa dans un linge avant de le tendre à Winter.

— J'ai cru comprendre que cette pauvre petite méritait bien un supplément.

— En effet, acquiesça Winter avec gravité. Mme Medina désigna un plateau :

— Je lui avais préparé son dîner, mais personne n'a encore eu le temps de le lui monter. Ça vous embête, si je viens avec vous ?

— Au contraire, c'est très gentil à vous, répliqua Winter.

La présence d'une figure maternelle aiderait peut-être Peach à prononcer quelques mots.

La cuisinière prit le plateau et ils montèrent l'escalier.

Winter crut, en entrant dans l'infirmierie, que la fillette et le chien étaient endormis, serrés l'un contre l'autre. Mais Dodo redressa la tête et le gratifia de son grognement habituel. S'approchant du lit, Winter constata que Peach avait les yeux grands ouverts.

Mme Medina posa le plateau sur la table de chevet en maugréant.

— Cet après-midi, ce maudit chien s'est battu avec le chat dans la cuisine.

— Je suis au courant, dit Winter, amusé. Bonsoir, Peach.

Si la fillette l'avait entendu, elle ne manifesta aucune réaction. Mais ses yeux étaient rivés sur Winter. Winter prit une chaise et s'assit à côté du lit.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi, mais c'est moi qui t'ai trouvée, l'autre soir, dans la rue.

Pas de réponse.

— Ah, j'allais oublier !

Winter déballa le morceau de fromage. Dodo tendit aussitôt le museau, les narines en alerte. Joseph Tinbox avait raison : cette chienne adorait le fromage.

— Mme Medina, ici présente, est notre cuisinière. Elle t'a préparé à dîner. Et je peux t'assurer que c'est délicieux.

Il coula un regard en direction de Mme Medina, qui s'était retirée près de la porte. La cuisinière hochait sobrement la tête.

Winter reporta son attention sur la fillette.

— J'ai aussi apporté un cadeau pour ta petite chienne. Sans doute préféreras-tu le donner toi-même ?

Winter crut bien que sa ruse ne fonctionnerait pas. Mais Peach finit par tendre la main.

Winter rompit le fromage et plaça un petit morceau dans la paume de la fillette.

— Tu as dû être bien effrayée, l'autre soir ? dit-il, tandis que la fillette donnait le fromage à la chienne.

Pas de réponse.

Winter rompit un autre morceau. Après une hésitation, Peach le donna également à sa chienne.

— De mon côté, je me demandais d'où tu pouvais bien sortir. Il faisait si froid, ce soir-là, qu'à mon avis tu ne devais pas être dans la rue depuis très longtemps. Habitais-tu tout près ? Ou étais-tu venue à pied, avec Dodo ?

Toujours pas de réponse. Le silence était seulement troublé par le bruit de mastication de la chienne aux anges.

Bientôt, tout le morceau de fromage fut englouti. Et Winter eut le sentiment que la fillette ne toucherait pas à son souper tant qu'il resterait dans la chambre.

Il se releva.

— Quand tu seras en état de parler, je serais très heureux d'entendre ta voix, Peach.

Il tournait déjà les talons, si bien qu'il ne put comprendre le murmure qui était monté du lit. Il se retourna.

— Je te demande pardon ?

— Peela, murmura la fillette. Je m'appelle Peela. Winter cligna des yeux.

— Peela ?

— Ce ne serait pas plutôt Pilar ? Intervint Mme Medina, qui s'était approchée du lit.

La fillette hocha la tête, avant de se cacher sous les couvertures.

La cuisinière échangea un regard avec Winter et quitta la pièce. Winter la suivit et referma la porte derrière lui.

— Comment connaissez-vous son nom ? demanda-t-il, intrigué. Et Pilar est un nom espagnol, n'est-ce pas ?

Mme Medina semblait très émue. Winter crut qu'elle allait pleurer.

— Pilar est aussi un nom portugais, dit-elle. Et je le sais parce qu'elle est comme moi. C'est une fille d'Abraham.

— Je ne porterai jamais cela, décréta Winter, cinq jours plus tard, avec le plus grand calme.

Isabel se retint à grand-peine de lever les yeux au plafond.

— C'est noir et marron, répliqua-t-elle, assise dans l'un des fauteuils de son salon. Vos couleurs habituelles.

M. Makepeace lui jeta un regard dubitatif. Car si le pantalon et la veste de son nouveau costume étaient bien noirs, et le gilet marron, l'ensemble ne ressemblait en rien à ce qu'il portait d'ordinaire.

La veste et le pantalon étaient magnifiquement coupés dans une soie si noire qu'elle en avait des reflets bleus. Des boutons en argent ornaient les poignets, les poches et le devant. Quant au gilet... C'était un chef-d'œuvre, aux yeux d'Isabel. Il était taillé dans une soie couleur havane et brodé, sur tout le devant, de vert pomme, d'argent, de bleu clair et de rose.

— Je n'avais encore jamais vu d'aussi beau gilet, assura-t-elle. Un duc serait fier de le porter.

Isabel était très satisfaite. Non seulement de l'effet produit par le costume, mais aussi parce que M. Makepeace avait enfin consenti à revenir chez elle. Après leur leçon de danse de l'autre jour, il s'était décommandé à deux reprises, et elle avait craint de l'avoir effarouché pour de bon.

Il se tenait à présent devant le miroir de la cheminée et tirait sur son col de chemise.

— Je ne suis pas un duc, rétorqua-t-il, avec un regard sarcastique.

— Non, mais ce soir, vous croiserez plusieurs ducs au bal des Arlington.

La jeune femme abandonna son siège pour lui saisir la main.

— Arrêtez de toucher à votre col. Vous allez détruire le travail de mon valet qui s'est donné beaucoup de peine pour vous habiller.

M. Makepeace tourna sa main d'un geste vif, si bien que c'est la main d'Isabel qui se retrouva dans la sienne. Et il la porta à ses lèvres pour l'embrasser.

Isabel inspira profondément. Que le diable emporte cet homme ! Pourquoi le simple contact de ses lèvres sur ses doigts lui donnait-il des bouffées de chaleur ? Et à quoi jouait-il ?

— Comme vous voudrez, dit-il. Isabel se dégagea et lissa ses jupes.

— La voiture nous attend. Allons-y, si vous avez fini de vous conduire comme un gamin.

— C'est terminé.

— Parfait.

Elle marcha vers la porte.

La nuit était délicieusement fraîche. Ce soir, Isabel portait sa robe brodée couleur crème, comme prévu, et elle réalisa, alors que M. Makepeace l'aidait à monter en voiture, que sa toilette était assortie à son costume.

Ils s'assirent face à face. Isabel remarqua que la poche de son veston était déformée par une petite proéminence.

— Auriez-vous quelque chose dans votre poche ? demanda-t-elle. J'ai du mal à croire que M. Hurt vous ait fabriqué des vraies poches.

— Je le lui ai demandé. A quoi bon gaspiller du tissu, si c'est pour faire de fausses poches ?

— Mais vous allez ruiner la silhouette de l'ensemble, si vous remplissez vos poches. Qu'avez-vous mis dedans ?

Il haussa les épaules et tira un bout de papier de sa poche.

— Quelque chose que j'ai trouvé dans la main d'un petit garçon.

Isabel se pencha. Elle vit que le bout de papier était orné d'un sceau à la cire.

— Ce sont les armes d'Arqué, dit-elle. Qui était ce petit garçon ?

Il haussa les sourcils.

— Vous connaissez ce sceau ?

— Je crois.

Elle prit le bout de papier dans sa main, pour l'examiner de plus près.

— Oui, je reconnais la chouette. C'est l'emblème caractéristique de la famille d'Arqué.

Le bout de papier semblait avoir été arraché d'une lettre. D'un côté, Isabel ne put lire que deux mots :

Chapl allée

De l'autre côté, dans un style plus soigné, figurait une date:

12 octob

Mais les deux dernières lettres du mot « octobre » manquaient. Isabel tourna et retourna encore le papier, avant de lever les yeux sur M. Makepeace.

— Je doute que ce soit l'écriture d'Arqué de ce côté-ci ; en revanche, il aurait pu écrire la date. Et c'est son sceau. C'est étrange. Comment un petit garçon de Saint-Giles aurait pu trouver ce papier ?

M. Makepeace récupéra le bout de papier.

— C'est une bonne question. Parlez-moi de ce d'Arqué.

Isabel haussa légèrement les épaules.

— Vous ne devriez pas tarder à le rencontrer. Je suis sûre qu'il sera là ce soir. C'est le vicomte d'Arqué. Il a hérité le titre de son oncle il n'y a pas très longtemps, trois ans je crois.

— Il est jeune ?

Isabel le regarda dans les yeux.

— La jeunesse est une notion toute relative, ne pensez-vous pas ? Je pense qu'il n'est pas beaucoup plus âgé que moi, si vous appelez cela jeune.

Il sourit.

— Oui.

Isabel se sentit rougir - diable d'homme !

— Tout le monde n'est pas de votre avis. J'ai trente-deux ans et j'ai enterré un mari. Je ne suis plus vraiment une gamine, monsieur Makepeace.

— Mais vous n'êtes pas non plus une antiquité, milady. Considérez-vous lord d'Arqué comme vieux ?

— Bien sûr que non. Mais les hommes vieillissent moins vite que les femmes. Certains doivent le prendre pour un jeune homme.

— Et vous ? Elle sourit.

— Moi aussi.

Il plissa les lèvres.

— Est-il bel homme ?

Isabel se demanda s'il était jaloux. Bizarrement, cette idée la ravissait.

— Oui, ne put-elle s'empêcher de répondre avec un petit soupir extatique. Il est grand, bien bâti et il émane de lui une aura virile qui plaît beaucoup aux femmes. En outre, il a un don pour dire des horreurs, sous des airs de parfaite mondanité. C'est un vrai talent, vous savez.

— Hmm. Je suppose que moi, en revanche, je parle souvent avec trop de franchise ?

— Exactement.

Il se pencha soudain vers elle et Isabel tressaillit.

— M'apprécieriez-vous davantage si je réfléchissais davantage avant de parler ?

Son regard était si intense qu'Isabel répondit sans hésiter, du fond du cœur.

— Non, je vous aime tel que vous êtes.

Surprise par son aveu, elle passa la langue sur ses lèvres et les yeux de M. Makepeace se rivèrent sur sa bouche.

Dieu que son regard était brûlant ! Comment avait-il pu dissimuler, pendant des années, la passion qui l'animait sous ses dehors austères de maître d'école ? Ses pulsions se devinaient si puissantes qu'Isabel s'étonnait qu'il puisse arriver à les contrôler. A son regard, on aurait pu penser qu'il s'apprêtait à se jeter sur elle pour la violer, avant de partir conquérir Londres et le monde entier. C'était un guerrier.

L'attelage s'immobilisa soudain. M. Makepeace se leva aussitôt et lui tendit la main.

— Descendons. J'ai hâte de faire la connaissance du vicomte d'Arqué.

Isabel prit la main qu'il lui offrait. Elle avait le sentiment, sans bien comprendre pourquoi, d'avoir accepté un défi.

7

« Oui », murmura l'Arlequin dans un dernier souffle.

Les yeux de l'inconnu brillèrent comme des rubis, tandis que l'Arlequin devenait blanc comme la mort. « Qu'il en soit ainsi », dit alors l'inconnu.

L'Arlequin ressuscita sur-le-champ, toute sa force retrouvée. Il était le même qu'auparavant, à deux détails près : dans ses yeux, la flamme de vie s'était éteinte et, à présent, il possédait deux épées. Et aucune n'était en bois.

Winter sentit la main d'Isabel s'emparer de la sienne avec un sentiment de triomphe. Elle était peut-être attirée par ce d'Arqué, un bellâtre de son monde aristocratique, mais pour l'instant, elle tenait sa main.

Il descendit le premier de voiture, puis se tourna pour aider la jeune femme. Elle le remercia d'un sourire, alors qu'un autre attelage démarrait au même instant devant le leur, après avoir libéré ses passagers. Winter tourna brièvement la tête, juste à temps pour voir une chouette figurer sur les armoiries de la portière. Il grimaça. Le cocher lui paraissait vaguement familier.

— Vous n'avez pas de raison d'être nerveux, lui murmura Isabel, se méprenant sur sa réaction.

Winter hocha la tête.

— En tout cas, pas en vous ayant à mon bras, répondit-il.

Puis il observa la façade de l'hôtel particulier de la duchesse d'Arlington. C'était l'une des plus grandes demeures londoniennes qui, selon la rumeur, avait été offerte à la précédente duchesse par un amant de sang royal. La duchesse actuelle avait entièrement refait la décoration, en puisant sans vergogne dans les finances de son mari.

Le bal était bien sûr à l'image de toute cette opulence.

Une armada de laquais en livrées escortait les invités dans un vaste hall éclairé par d'immenses chandeliers. Un grand escalier conduisait à la salle de bal, déjà presque comble.

Winter se pencha pour murmurer à l'oreille d'Isabel s'enivrant au passage de son parfum à la lavande :

— Vous êtes sûre que me mêler à tous ces aristocrates profitera à l'orphelinat ?

— Sûre et certaine, assura-t-elle, un rire dans la voix. Venez. Laissez-moi vous présenter à quelques personnes.

Ils pénétrèrent dans la salle de bal et Winter posta ses sens en alerte. D'Arqué se trouvait effectivement parmi les invités. Le Fantôme déguisé en grand du monde rencontrerait bientôt l'homme qui avait un lien avec les ravisseurs d'enfants de Saint-Giles.

Isabel lui tenait le bras pour le guider discrètement dans la foule. Les murs de la salle de bal, très clairs, étaient à dominante bleu-vert avec des touches de crème et de doré. De telles couleurs incitaient à la détente, mais le moment aurait été mal choisi. Les invités riaient et parlaient si fort que l'orchestre avait du mal à se faire entendre.

— A qui voulez-vous me présenter ? demanda Winter.

Isabel haussa les épaules.

— Oh, à l'élite de la bonne société tout simplement, répondit-elle en tapotant le bras de Winter avec son éventail replié. A tous ceux qui pourraient être utiles à l'orphelinat, en fait.

— Mais encore ?

Elle lui désigna deux gentlemen qui penchaient la tête l'un vers l'autre, comme s'ils discutaient d'un sujet d'importance.

— Le duc de Wakefield, par exemple.

— Je crois me souvenir qu'il est le frère aîné de lady Hero et de lady Phoebe ?

— Lui-même, acquiesça Isabel. C'est un homme d'influence et, bien sûr, fabuleusement riche. On raconte que sir Robert Walpole, le Premier ministre, ne prend pas une décision sans le consulter. Son ami, avec qui il discute, le marquis de Mandeville, est à peu près aussi influent. C'est le frère aîné de lady Margaret. Je vous présenterais bien tout de suite, mais j'ai l'impression qu'ils parlent de choses très sérieuses.

— Alors, cherchons une autre proie, en attendant.

— Oui.

Isabel scrutait la foule du regard. Quant à Winter, il avait le plus grand mal à détourner son regard des lèvres de la jeune femme.

— Oh, le pauvre homme ! S'exclama-t-elle soudain, avec compassion.

— Qui cela ?

Mais elle l'entraînait déjà vers un homme qui se tenait, tout seul, dans un coin de la pièce. Il portait une perruque grise et des lunettes en demi-lunes et il donnait l'impression d'être mis à l'écart.

— Bonsoir, monsieur Saint-John, lui lança lady Beckinhall.

Saint-John écarquilla les yeux derrière ses lunettes.

— Lady Beckinhall !

La jeune femme lui désigna Winter :

— Puis-je vous présenter M. Winter Makepeace, le directeur de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles ? Monsieur Makepeace, je vous présente M. Godric Saint-John.

Winter tendit la main à Saint-John.

— En fait, nous nous sommes déjà rencontrés. Lady Beckinhall haussa les sourcils.

— C'est vrai ?

— Je suis un ami de lord Caire, expliqua Saint-John, tandis qu'il serrait la main de Winter. J'étais là quand l'orphelinat a brûlé, l'an dernier. Je suis ravi de vous revoir, Makepeace.

Il ne souriait pas, mais ses manières étaient charmantes.

— Moi de même, monsieur, répondit Winter. Vous nous avez bien aidés, ce soir-là. Mais

j'ai été surpris de ne pas vous voir au mariage de ma sœur.

Saint-John se raidit imperceptiblement.

— Je l'ai regretté, croyez-le bien. Mais c'était juste après que Clara...

Il ne termina pas sa phrase et détourna le regard.

— J'ai été navrée d'apprendre la mort de Mme Saint-John, murmura lady Beckinhall.

Saint-John hocha la tête et déglutit péniblement.

— Nous allons continuer notre chemin, reprit lady Beckinhall. Je souhaiterais présenter M. Makepeace à d'autres gentlemen.

Godric Saint-John ne parut pas s'apercevoir qu'ils s'éloignaient déjà. Lady Beckinhall se tourna vers Winter.

— M. Saint-John a perdu sa femme l'an dernier, des suites d'une longue maladie. Ils étaient très épris l'un de l'autre. C'est la première fois que je le vois assister à une réception depuis qu'il est veuf.

— Ah, fit Winter, qui jeta un coup d'œil derrière lui. M. Saint-John était de nouveau seul, le regard perdu dans le vide. Il a l'air bien malheureux, ajouta-t-il.

— Pauvre homme, murmura lady Beckinhall, avec un frisson. Venez, que je vous présente à ces messieurs que j'aperçois là-bas.

— Je vous suis.

Ils se dirigèrent vers un groupe de trois gentlemen, auquel lady Beckinhall sourit généreusement.

— Bonsoir, messieurs. Je me demandais si vous aviez déjà eu le plaisir de rencontrer mon ami, M. Winter Makepeace ?

Bien évidemment non. Elle présenta donc Winter aux trois gentlemen.

— L'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles ? Répéta sir Beverly Williams. Je suppose donc qu'il se trouve dans ce quartier malfamé ?

— En effet, confirma Winter.

— Vous feriez mieux de déménager de cette fosse à rats, si vous voulez mon avis, reprit sir Beverly, d'un ton dédaigneux. Et de vous installer plus à l'ouest. Le quartier d'Hanover Square serait parfait, par exemple.

— Je ne pense pas que nous aurions les moyens de nous payer les loyers d'Hanover Square, objecta Winter. En outre, nos invités ne fréquentent pas les beaux quartiers.

— Vos invités ?

— Il veut parler des orphelins, Williams, intervint le comte de Kershaw, un homme d'allure sympathique, doté d'un visage tout en rondeurs, d'un grand nez et de deux yeux

pétillants. N'est-ce pas, Makepeace ?

Winter hochait la tête.

— Oui, milord. Les orphelins étant tous issus de Saint-Giles, nous avons jugé préférable d'y établir l'hospice.

— C'est assez logique, convint le troisième homme, M. Roger Fraser-Burnsby. Mais Saint-Giles est un quartier dangereux. J'ai entendu parler d'un fou qui rôdait par là-bas.

— Le Fantôme de Saint-Giles, acquiesça Kershaw, avec un sourire amusé. Ne me dites pas que vous avez peur des croque-mitaines, Fraser-Burnsby. Ce n'est qu'une légende, rien de plus.

Winter sentit qu'Isabel le regardait, mais il se garda bien de changer d'expression.

— J'ai rencontré le Fantôme, dit-elle. Il y a près d'une quinzaine de jours. Je l'ai trouvé qui gisait, inconscient, dans la rue, et naturellement j'ai fait arrêter ma voiture pour lui venir en aide.

Elle accrocha le regard de Winter, comme pour le mettre au défi. Winter hochait la tête.

— J'imagine que le Fantôme vous est très reconnaissant.

— Grands dieux, il vous faut veiller à votre sécurité, lady Beckinhall ! Se récria sir Beverly, scandalisé.

Isabel haussa les épaules avec élégance.

— Il n'était pas vraiment en état de m'agresser.

— Remercions-en Dieu, marmonna Kershaw. Car si la moitié seulement de ce qu'on raconte sur lui est vraie, ce Fantôme est capable des pires atrocités. L'avez-vous déjà rencontré, monsieur Makepeace ?

— Uniquement de loin, répondit Winter, d'un ton détaché. J'ai l'impression qu'il est plutôt timide. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai promis à lady Beckinhall un verre de punch.

Les trois gentlemen saluèrent poliment le couple, tandis que Winter entraînait Isabel à l'écart.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Siffla-t-elle, dès qu'ils furent assez loin pour ne pas être entendus du petit groupe.

Il haussa les sourcils.

— N'était-ce pas la façon la plus polie de prendre congé ?

— Si, bien sûr, c'était tout à fait courtois. Mais nous aurions pu rester encore un moment avec eux.

— Je croyais que le but de cette soirée était de rencontrer le plus de monde possible ?

Isabel n'eut pas le temps de répliquer : lady Margaret Reading venait de se matérialiser devant eux.

— Oh, lady Beckinhall ! Comme je suis ravie de vous voir.

Les deux femmes s'embrassèrent sur la joue, selon cette nouvelle façon, un peu étrange, qu'avaient deux amies de se manifester leur amitié.

Puis lady Margaret, après une hésitation, tendit la main à Winter. Il la prit pour la baiser se contentant d'embrasser l'air au-dessus de ses doigts.

Quand il se redressa, lady Margaret souriait aux anges, comme s'il était un petit chien qui venait d'accomplir un numéro de cirque.

— Monsieur Makepeace, vous avez fière allure.

— Merci, milady.

Isabel plissa les yeux à son intention, probablement pour lui reprocher la sécheresse de son remerciement. Winter s'éclaircit la voix.

— Votre sourire illumine cette soirée, lady Margaret.

— Oh, merci.

Elle regarda furtivement par-dessus son épaule et Winter dut refréner son envie de se retourner. Ils ne se trouvaient pas dans Saint-Giles, aussi risquait-il assez peu d'être agressé.

Ou du moins n'avait-il pas à redouter, ici, le genre d'agressions auquel il était habitué.

— Lady Beckinhall ! s'exclama un beau jeune homme qui venait à son tour d'apparaître. J'avais peur de vous manquer à cette soirée. Mais vous voilà, et votre glorieuse présence suffit à me transporter d'allégresse.

Isabel rit de ce compliment outrancier.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez, d'Arqué ?

— Pas du tout, répliqua d'Arqué, avant de lui baiser la main.

Winter se retint de grogner, car il était à peu près certain que le vicomte lui avait vraiment baisé la main.

D'Arqué se redressa avec langueur, les yeux rivés sur Isabel.

— Si vous pensez que je dois faire des progrès en matière de compliments, milady, peut-être seriez-vous disposée à m'aider ? Si je vous avais comme professeur, j'aurais sans doute une chance d'attirer enfin votre regard.

— Elle a déjà un élève, intervint Winter.

Isabel sursauta, comme si elle était vraiment tombée sous le charme de ces flatteries imbéciles.

— Milord, permettez-moi de vous présenter M. Winter Makepeace, le directeur de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles. Monsieur Makepeace, voici Adam Rutledge, Vicomte d'Arqué.

Les deux hommes se saluèrent de la tête, puis d'Arqué demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Makepeace ? Vous êtes son élève ?

— Lady Beckinhall a eu la gentillesse de m'offrir ses services pour m'aider à me policer. Ceci afin de mieux représenter l'orphelinat dans des soirées comme celle-ci.

D'Arqué haussa les sourcils.

— Quel est l'intérêt ? De toute façon, je dois bientôt vous remplacer au poste de directeur.

Winter se raidit. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

— Je vous demande pardon ? D'Arqué semblait sincèrement surpris.

— J'ai cru comprendre, d'après lady Pénélope, que vous souhaitiez démissionner. Ne me dites pas que vous avez changé d'avis ! Je me faisais une joie de reprendre le poste.

— Je n'ai aucune intention de démissionner, répliqua Winter, les mâchoires serrées. Ni maintenant, ni jamais.

Winter Makepeace semblait littéralement fou de rage.

Pour un homme qui contrôlait d'ordinaire ses émotions, le spectacle avait de quoi en effrayer plus d'un. D'instinct, Isabel, voulut s'écarter de lui, mais il lui prit le bras avec autorité pour la garder, au contraire, à ses côtés.

Lord d'Arqué avait suivi son geste. Il eut un sourire cynique.

— Il paraît que vous n'êtes plus à la hauteur de vos fonctions, Makepeace.

Isabel ouvrit la bouche pour contrer l'argument, mais Winter répondait déjà :

— Je devine d'où vous tirez vos informations, milord. Lady Pénélope s'y connaît en accessoires de mode, mais elle n'a aucune expérience de la direction d'un orphelinat en plein cœur de Saint-Giles. Je suis et je resterai la meilleure personne pour ce poste.

— Croyez-vous ? répliqua d'Arqué, et son sourire était à présent cruel. Vous n'avez pas l'air de réaliser que l'image de votre établissement s'est redorée à votre insu. Je pense même qu'avec ces dames qui le soutiennent désormais, votre présence pourrait constituer une gêne.

— Adam ! Se récria Isabel, sans même réfléchir. Elle sentit le bras de Winter se raidir. Sans doute parce qu'elle avait appelé d'Arqué par son prénom.

D'Arqué prit un air suffisant. Isabel lui décocha un regard glacial. Ces derniers mois, ils

avaient joué à se séduire l'un l'autre. Adam Rutledge lui avait fait subtilement savoir qu'il était intéressé par une liaison, en retour elle lui avait fait comprendre qu'elle n'était pas opposée à cette idée. Mais Isabel s'était bien gardée de s'engager plus avant.

Il n'avait donc aucune raison de se montrer si condescendant avec Winter, ni de l'agresser verbalement, comme s'il voulait lui signifier qu'il possédait Isabel.

Lady Margaret s'éclaircit la voix dans le silence embarrassé qui s'était installé.

— J'estime, pour ma part, que M. Makepeace est un excellent directeur, et qu'il représente très bien l'orphelinat.

D'Arqué s'inclina dans sa direction.

— Votre défense reflète bien votre générosité de caractère, milady.

Lady Margaret lui sourit poliment.

— A vous entendre, je ne serais qu'un gros chat ronronnant, milord.

— Un chat avec des griffes, la taquina Isabel. Et pour d'Arqué, elle ajouta :

— Je ne comprends pas votre attitude à l'égard de M. Makepeace, milord. Du reste, quel intérêt auriez-vous à diriger un orphelinat ?

Le vicomte haussa les épaules avec indolence.

— Peut-être me suis-je découvert une soudaine envie de répandre le bien ?

— Ou peut-être Saint-Giles vous intéresse-t-il pour une tout autre raison ? suggéra Winter, d'une voix douce.

D'Arqué fronça les sourcils, dérouté.

— Mais encore ? M'accuseriez-vous d'avoir un penchant secret pour le gin ?

Ce fut au tour de Winter de hausser les épaules d'un air négligent.

— Saint-Giles peut offrir bien d'autres plaisirs illicites que le gin. Les petites filles, par exemple.

D'Arqua haussa les sourcils.

— Vous ne suggérez quand même pas que je suis attiré par les enfants ?

— Je ne sais pas, répondit Winter, d'un ton glacial. Après tout, je ne vous connais pas. Mais certains dépravés n'hésitent pas à débaucher des enfants pour satisfaire leurs envies.

— Je puis vous assurer que j'aime les femmes... avec des formes, rétorqua le vicomte, avec un coup d'œil éloquent pour Isabel.

La jeune femme détourna le regard.

D'Arqué frappa soudain dans ses mains, avec une telle violence que lady Margaret tressaillit. C'était un homme rompu aux mondanités de façade, mais à présent une véritable

colère se lisait dans ses yeux.

— Allez. Makepeace, dit-il, je propose que nous testions tous les deux notre habileté en société. Que diriez-vous d'une joute mondaine entre gentlemen, un de ces prochains soirs à l'opéra ?

Isabel voulut secouer la tête. Elle craignait que d'Arqué n'aille trop loin.

— Marché conclu, lança Winter, comme s'il venait d'accepter un duel en bonne et due forme.

— Magnifique ! s'exclama le vicomte. Pour corser le jeu, j'inviterai quelques gentlemen pour nous juger.

— C'est entendu, acquiesça Winter. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, lady Beckinhall et moi-même avons besoin d'un rafraîchissement.

D'Arqué sourit avec ironie.

— Je ne voudrais surtout pas vous en priver. Winter tourna les talons et se fraya un chemin dans la foule. Les invités, à son expression, s'empressaient de s'écarter pour lui livrer passage, tandis qu'Isabel était obligée de forcer l'allure pour le suivre.

— Vous n'avez pas besoin de vous enfuir de la pièce, lui murmura-t-elle, haletante.

— Vous préféreriez que je reste et que je lui inflige une correction ?

— Vous ne feriez pas cela. Ce n'est pas dans votre nature.

Il lui jeta un regard oblique.

— Que savez-vous de ma nature ? Isabel redressa le menton.

— Beaucoup de choses. Par exemple, que vous tirez fierté de cacher vos émotions derrière un masque d'impassibilité. En réalité, je suis convaincue que vous avez peur de dévoiler votre sensibilité.

Son regard se fit incrédule.

— C'est la vérité, insista Isabel. Je vous ai beaucoup observé, ces derniers temps. Et puis, frapper d'Arqué ne ferait que lui rendre service.

Ils passèrent devant une alcôve de la salle de bal, protégée par des statues et des plantes vertes. Winter poussa la jeune femme dedans, lui serrant le bras sans ménagement.

— Il semble penser que je ne suis qu'une espèce de singe savant, inapte à la vie mondaine, dit-il. Et vous, qu'en pensez-vous, milady ? Aviez-vous honte d'être vue à mon bras devant votre amant ?

— Il n'est pas mon amant.

— Il aimerait l'être.

— Oui. Il aimerait l'être ! répliqua Isabel, qui commençait à se lasser de ces colères et

jalousies masculines.

— Et vous ? Avez-vous envie de coucher avec lui ?

— Peut-être.

Leurs visages étaient si proches l'un de l'autre qu'Isabel pouvait sentir le souffle de Winter sur ses lèvres. Il baissa les yeux sur sa bouche et elle comprit aussitôt qu'il allait l'embrasser.

Les lèvres de Winter Makepeace se posèrent sur les siennes. L'espace d'un moment, Isabel en oublia où ils étaient et qui ils étaient. Elle le désirait. Elle brûlait d'envie de lui défaire sa cravate et de lui ouvrir sa chemise pour couvrir sa poitrine de baisers.

Elle ouvrit les lèvres, l'encourageant à aller plus avant.

Winter Makepeace croisa son regard. Il ferma un instant les paupières avant de les rouvrir, une lueur nouvelle dans les yeux, comme s'il venait de se réveiller en sursaut après un doux rêve.

Il recula d'un pas.

— Excusez-moi, lady Beckinhall. Je suis impardonnable. Isabel aurait voulu crier sa frustration. Elle se contenta de prendre une grande bouffée d'air, dans l'espoir qu'elle pourrait aussi vite passer à autre chose qu'il en était apparemment capable.

— Non, monsieur Makepeace. Ce qui est impardonnable, ce sont vos excuses.

Winter avait bien failli rompre son vœu implicite de chasteté. Il avait failli embrasser une femme. Et pas n'importe laquelle : Isabel, lady Beckinhall.

Une fois, une fille l'avait embrassé alors qu'il n'était qu'un tout jeune homme - il n'avait pas dix-sept ans. A l'époque, Winter n'avait pas encore pris conscience que son destin l'appellerait à se consacrer à Saint-Giles. Il avait rencontré cette fille alors qu'il se rendait à Oxford et c'était si lointain qu'il avait oublié son prénom à supposer qu'il l'ait connu. Un baiser maladroit. Winter n'avait jamais revu la fille.

Isabel ne lui était en rien comparable. Le soleil à côté d'une vulgaire chandelle. Winter brûlait d'envie de la prendre dans ses bras et de donner libre cours à ses instincts charnels, qu'il avait toujours soigneusement réprimés. Il rêvait de la conquérir et de la posséder avec la sauvagerie d'un guerrier viking.

Mais il ne le pouvait pas.

Les enfants de l'orphelinat, Pilar, mais aussi tous les autres dépendaient de lui. Il avait commis une erreur en se laissant aller un instant. Isabel lui avait fait oublier son devoir.

Cette femme était la tentation incarnée.

Il voulut se détourner.

Elle lui prit le bras, avec une vigueur étonnante.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

Il regardait vers le centre de la salle de bal.

— Nous devrions retourner nous mélanger aux invités.

— Pourquoi ?

Winter grimaça.

— Ne suis-je pas supposé rencontrer des gentlemen d'influence ?

— Je constate que vous n'hésitez pas à me congédier comme si je n'étais rien du tout.

Winter s'obligea à la regarder dans les yeux.

L'expression de la jeune femme trahissait combien il l'avait blessée. Dieu tout-puissant Winter eut l'impression que son cœur saignait.

— Qu'auriez-vous voulu que je fasse ? murmura-t-il. Je me suis excusé, mais vous vous jugez quand même offensée.

— Ne détournez pas la conversation. Vous me fuyez. Il n'y a pas une minute, vous vous apprêtiez à m'embrasser, et...

— Et je ne l'ai pas fait.

Winter aurait voulu s'arracher les cheveux, donner des coups de poing dans le mur et, par-dessus tout, la prendre de nouveau dans ses bras pour l'aimer tout à loisir. Et l'embrasser jusqu'à ce qu'elle perde cette expression qui le chagrinait.

Mais bien sûr, il ne fit rien de tout cela.

— Non, en effet, répondit-elle. Apparemment, il est facile de me résister.

Facile ? Winter s'esclaffa. Comment pouvait-elle penser une chose pareille ? Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Je me doute que vous êtes habituée à ce que les hommes vous embrassent. Et plus encore quand vous les regardez de la façon dont vous me regardez.

— Insinueriez-vous que je suis une catin ?

— Non ! Je...

Elle enfonça un doigt dans son gilet brodé.

— Ce n'est pas parce que je n'ai pas vos manières de moine que je suis pour autant une femme perdue. Êtes-vous capable de comprendre cela, monsieur Makepeace ? J'aime la compagnie des hommes, et j'aime coucher avec eux. Si cela ne vous plaît pas, peut-être feriez-vous mieux de réviser d'abord votre propre conduite ?

Là-dessus, elle tourna brusquement les talons, comme si elle avait l'intention de l'abandonner tout seul dans l'alcôve.

Ce fut au tour de Winter de lui saisir le bras pour la retenir.

— Je ne pense aucun mal de vous, assura-t-il.

— Alors, pourquoi refusez-vous de monter la marche suivante ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? répliqua-t-elle, ses yeux lançant des éclairs. Seriez-vous impuissant ?

— Non. Pas à ma connaissance. Son regard se radoucit.

— Si c'est votre inexpérience qui vous retient, vous avez tort. Je ne cherche pas un amant confirmé. Du moins, pas pour la première fois.

Winter secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ça. Vous ne comprenez pas.

— Alors, expliquez-vous.

Winter soupira. Puis il renversa la tête en arrière, pour contempler les cupidons qui ornaient le plafond.

— Je me suis dévoué corps et âme à l'orphelinat de Saint-Giles. Ma mission est d'aider tous ceux qui ont besoin de moi dans ce quartier déshérité.

Elle parut étonnée.

— A vous entendre, on jurerait que vous avez prononcé des vœux religieux.

Winter détourna un instant le regard, pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Il n'avait jamais exposé sa mission à quiconque.

Finalement, il prit une profonde inspiration et reporta son attention sur la jeune femme.

— C'est très semblable, du moins dans l'esprit, à des vœux religieux. Je ne suis pas comme les séducteurs que vous fréquentez, Isabel. Je considère le plaisir charnel comme quelque chose de sacré, qui doit aller de pair avec l'amour. Et si un jour j'aimais assez une femme pour l'inviter dans mon lit, alors cela voudrait dire que je l'aimerais assez pour l'épouser. Mais comme je n'ai pas l'intention de me marier, je préfère ne pas trop m'approcher, ni physiquement, ni émotionnellement, des femmes.

— Mais vous n'êtes pas prêtre ! objecta Isabel. Rien ne vous empêcherait de fonder une famille et de continuer à aider les miséreux de Saint-Giles.

— Non, je ne pense pas que cela serait possible. Un mari doit d'abord se consacrer à sa femme et à ses enfants. Tout le reste passe au second plan. Si je me mariais, les gens de Saint-Giles seraient relégués au second plan.

Elle écarquillait les yeux.

— Je n'arrive pas à y croire ! Vous voudriez devenir un saint.

Winter plissa les lèvres.

— Non. J'ai simplement dédié mon existence au secours de mon prochain.

— Mais pourquoi ?

— Je vous ai déjà expliqué pourquoi, répliqua Winter, qui s'efforçait de contenir son impatience. Cette conversation le mettait au supplice et il souhaitait l'abréger au plus vite. Les enfants, les habitants de Saint-Giles et leur misérable existence, ajouta-t-il. Ne m'avez-vous donc pas écouté ?

— Si, bien sûr. Je ne suis pas sourde. Mais je voulais savoir pourquoi vous ? Pourquoi seriez-vous celui qui doit consentir à un tel sacrifice ?

Il secoua la tête, d'un air impuissant. Isabel appartenait à la classe des privilégiés. Elle n'avait jamais connu la misère. Pas plus qu'elle n'avait eu à compter ses sous, chaque soir, pour savoir si elle pouvait s'acheter du charbon pour se chauffer ou du pain pour se nourrir et quoi qu'il en soit, jamais les deux en même temps. Elle ne pouvait donc pas comprendre.

Winter relâcha le bras de la jeune femme et recula d'un pas, pour mettre de la distance entre eux.

— Si ce n'est pas moi, alors qui ?

Meg s'étira de tout son long pour savourer la langueur d'après l'amour. C'était l'une de ses plus belles découvertes, depuis que son cher Roger l'avait invitée dans l'intimité de sa chambre à coucher : son corps, après chaque étreinte, était incroyablement détendu.

Malheureusement, ils n'avaient pas toujours l'occasion de se rencontrer dans un lit.

Pour l'heure, la jeune femme était allongée sur un sofa, dans l'un des petits salons de la duchesse d'Arlington. Malgré l'épaisseur des murs, elle pouvait entendre le bruit des voix dans la salle de bal. C'était tout de même un délicieux refuge, rien que pour eux deux.

— Il est temps d'y retourner, chérie, lui chuchota Roger à l'oreille.

Meg fit la moue.

— Déjà ?

Roger s'assit pour remettre de l'ordre dans sa tenue.

— Tu ne voudrais pas que les matrones s'aperçoivent de ton absence ? Ou pire encore, que ton frère le marquis se lance à ta recherche ?

Meg frissonna à cette idée. Ses deux frères avaient fait des mariages scandaleux, mais ce

n'était pas pour autant qu'ils étaient disposés à lui pardonner la moindre inconvenance.

Elle s'assit à son tour à contrecœur.

— Et je ne voudrais pas me fâcher avec mon futur beau-frère.

Meg sentit un sentiment de joie lui gonfler la poitrine. Elle retint pourtant son souffle. Roger éclata de rire devant son expression.

— Pensais-tu que je ne te voudrais pas pour femme ? N'as-tu donc pas compris que j'étais fou amoureux de toi ?

Comme elle le fixait toujours, il cessa soudain de rire.

— Ah, je crains d'avoir parlé trop vite. Peut-être ne veux-tu pas...

Elle se jeta dans ses bras, avant qu'il ait pu terminer.

— Ouf ! s'exclama Roger, qui tomba à la renverse sur le sofa, écrasé par la jeune femme.

— Oui ! Oui ! Oui ! s'exclama Meg, le couvrant de baisers. Oh, Roger ! Comment peux-tu t'imaginer que je ne t'aime pas de tout mon cœur ?

Il prit le visage de la jeune femme dans ses mains et l'embrassa passionnément

— Oh, chérie, murmura-t-il, quand il relâcha son étreinte. Tu fais de moi l'homme le plus heureux du monde.

Meg posa sa tête sur son torse pour savourer le bonheur de cet instant. Mais Roger lui donna une tape sur les fesses.

— Allez, debout !

Meg s'exécuta en grommelant. Elle se regarda dans une glace, avant de se tourner vers son amant :

— Allons-nous nous fiancer ?

— Oui, répondit-il avec un sourire. Mais je te demande une faveur : garde nos fiançailles secrètes, le temps que je mette de l'ordre dans mes affaires. Je ne suis pas aussi riche que le voudrait sans doute ton frère, mais je...

— Chut ! Lui intima la jeune femme, posant un doigt sur ses lèvres. Je t'épouse parce que je t'aime, pas pour ton argent.

Il fronça les sourcils.

— Tu pourrais épouser un homme plus riche. Et titré.

— Je pourrais, mais je ne le veux pas. Et j'entends l'expliquer fermement à Thomas, le moment venu.

Roger appuya son front contre celui de la jeune femme.

— Je t'aime.

— Moi aussi, dit-elle, posant un baiser sur ses lèvres. Je ne parlerai à personne de nos fiançailles, si tu me promets d'en parler rapidement à Thomas.

— Accorde-moi une quinzaine de jours, pas plus. Tu sais, Meggie, j'ai réalisé un excellent investissement. Quand il donnera ses fruits, même ton frère sera impressionné.

Elle secoua la tête, avec un sourire d'extase.

— Tu n'as pas besoin de m'impressionner avec ton argent, Roger Fraser-Burnsby.

Elle le regarda dans les yeux, avec l'envie d'en dire davantage, mais elle ne trouvait pas les mots.

Alors, comme il fallait bien se séparer, elle lui caressa la joue, lissa ses jupes et quitta la pièce.

Isabel se tenait sur le seuil du salon de repos réservé aux dames et elle contemplait le couloir d'un œil songeur. Si elle ne s'était pas trompée, elle avait vu lady Margaret sortir discrètement d'un autre salon, un peu plus loin, à l'endroit où le couloir était moins éclairé. Que...

Isabel écarquilla les yeux. Maintenant, c'était au tour de Roger Fraser-Burnsby de quitter le même salon, et tout aussi furtivement.

Bon.

Isabel était assez rompue aux mondanités pour savoir que des tête-à-tête clandestins avaient lieu lors de certaines soirées. Mais lady Margaret était une jeune héritière. Certes, M. Fraser-Burnsby était un jeune homme charmant. Il n'en demeurerait pas moins que Meg risquait sa réputation et son avenir en le voyant en privé.

Isabel s'éloigna. Elle s'arrangerait pour faire comprendre subtilement à Meg qu'elle n'était pas aussi discrète qu'elle se l'imaginait. De toute façon, Isabel devait rejoindre le bal et M. Winter Makepeace. Elle était déjà restée trop longtemps dans le salon de repos, et elle ne voulait pas qu'il s' imagine qu'elle se cachait de lui.

Isabel soupira. Elle n'avait jamais été lâche de sa vie. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de retrouver M. Makepeace et de poursuivre avec lui une conversation anodine, jusqu'à ce que cette maudite soirée se termine.

Après, elle devrait trouver un moyen de sortir M. Winter Makepeace de sa tête. Et peut-être de son cœur.

8

Ce soir-là, l'Arlequin se vengea de tous ceux qui lui avaient fait du mal. Ses agresseurs n'avaient même pas encore quitté Saint-Giles quand il les retrouva. Ils eurent beau se défendre, ils n'avaient aucune chance contre le Fantôme de Saint-Giles !

Avec une force surhumaine, il se battit contre eux et les tua sans pitié. Et il ne s'arrêta pas là.

L'Arlequin se remit en chasse la nuit suivante. Bientôt, tous ceux qui avaient quelque chose à se reprocher comprirent qu'il valait mieux éviter Saint-Giles la nuit, car son Fantôme était assoiffé de sang.

— Oh, milady, ces bas sont d'une élégance folle ! s'enflamma Pinkney, le lendemain soir, tandis qu'Isabel enfilait ses nouveaux bas. Et ils ne coûtent pas si cher, en plus ! Voulez-vous que j'en commande une autre douzaine de paires ?

Isabel tendit le pied, pour mieux juger de l'effet. Les bas étaient brodés et ornés de dentelle au-dessus de la cheville. C'était en effet très élégant et raffiné. Mais Winter Makepeace trouverait probablement que porter de tels bas relevait du gaspillage.

Elle hocha la tête avec défi à l'intention de Pinkney.

— Commandes-en deux douzaines.

Sa camériste sourit avec enthousiasme. Pinkney adorait dépenser des fortunes en vêtements.

— Bien, milady.

— Parfait, murmura Isabel, d'une voix distraite, tandis qu'elle s'observait dans le miroir. Sa chemise était ornée de dentelle aux coudes et autour du cou et la fine gaze de l'étoffe laissait voir le rouge foncé de ses tétons. Un tel spectacle saurait-il tenter l'abbé Makepeace ?

A supposer qu'Isabel ait envie de le tenter, bien sûr.

Il avait expliqué qu'il ne voulait pas d'une liaison, ni avec elle, ni avec une autre femme,

dans des termes on ne peut plus clairs. Il avait dévoué son corps, son âme et même son sexe, apparemment au quartier Saint-Giles et à ses habitants les plus miséreux. Pourquoi Isabel irait-elle s'humilier à courir après un tel homme un simple maître d'école, en plus, alors que tant de gentlemen étaient tout disposés à lui succomber ? Lord d'Arqué, par exemple. Il était bel homme, il avait de l'esprit et Isabel était convaincue qu'il se révélerait un amant expérimenté.

— Milady?

Pinkney tira Isabel de ses pensées. Sa camériste, aidée de Suzy, une femme de chambre, lui tendait sa robe. Isabel écarta les bras pour que les deux domestiques puissent la lui enfiler plus facilement.

Ce soir, Isabel porterait une robe de brocart violet, ornée de médaillons de couleur pourpre tissés à même l'étoffe.

Le problème, c'est qu'elle ne se sentait pas spécialement attirée par d'Arqué. Ni par personne d'autre, d'ailleurs à l'exception de Winter Makepeace. La vie était quand même étrange ! Une semaine plus tôt, Isabel aurait éclaté de rire à l'idée qu'elle pourrait rêver un jour d'une liaison avec le directeur de l'orphelinat de Saint-Giles. Mais, au cours de ces derniers jours, elle avait complètement révisé son jugement sur lui.

Il s'exprimait avec elle d'égal à égal, ce qui laissait penser qu'il ne se souciait ni de son rang social ni de sa position. Mais il n'y avait pas que cela. Beaucoup d'hommes considéraient les femmes soit comme des créatures éthérées, qu'ils plaçaient sur un piédestal, soit comme de grands enfants incapables de suivre un raisonnement logique. Winter, au contraire, lui parlait comme si elle était aussi intelligente que lui et qu'elle pouvait s'intéresser aux mêmes choses que lui. Mieux encore : comme si son avis lui importait.

Pour Isabel, c'était entièrement nouveau. Aucun homme, dans sa vie, ne s'était comporté ainsi avec elle. Elle avait été successivement fille, épouse et maîtresse, mais personne n'avait jamais cherché à savoir ce qu'elle pensait.

Il était donc logique qu'elle se sente attirée par quelqu'un qui la considérait enfin comme un être humain à part entière.

Pinkney l'aida à rentrer dans le bustier de sa robe. Un grand décolleté en « V » laissait deviner la plus belle vallée.

— Voilà, dit Pinkney quand sa camériste eut terminé de lui lacer sa robe dans le dos. Vous êtes tout simplement splendide, ce soir, milady.

Isabel se tourna d'un côté et de l'autre devant la glace, pour s'admirer.

— Me crois-tu assez splendide pour séduire un prêtre ?

— Milady ? fit Pinkney, désarçonnée.

— N'y pense plus, répliqua Isabel.

Elle toucha la rose rouge en soie incrustée de pierreries qui ornait sa coiffure, avant de

demander :

— M. Makepeace est-il arrivé ?

— Non, milady.

Isabel retint un juron. Elle venait d'apercevoir un pied d'enfant dépasser de sous un fauteuil.

— Va t'assurer que la voiture est prête, dit-elle à Pinkney. Je descends dans deux minutes.

Isabel attendit que les deux domestiques se soient éclipsées, avant de s'approcher du fauteuil.

— Christopher ?

— Milady ? répondit une voix de sous le fauteuil. Isabel soupira.

— Que fais-tu là ?

Silence.

— Christophe ?

— Je ne veux pas prendre mon bain, répondit l'enfant d'une voix mutine.

Isabel se mordit la lèvre pour ne pas sourire, bien que le garçonnet ne pût pas la voir.

— Si tu ne prends jamais de bain, la crasse finira par former une croûte sur ton corps, et nous serons obligées de l'enlever à la truelle.

Un gloussement amusé monta du fauteuil.

— Parlez-moi encore du Fantôme, milady.

Isabel haussa un sourcil. Ce garnement s'essaierait-il déjà au chantage ?

— Très bien. Je vais te raconter une histoire du Fantôme. Mais ensuite, promets-moi de rejoindre Carruthers pour qu'elle s'occupe de ta toilette.

Un soupir déchirant s'éleva du fauteuil.

— Bon, d'accord.

Isabel inspecta sa chambre du regard, à la recherche d'une inspiration. Butterman lui avait fait son rapport sur le Fantôme précisément cet après-midi. Pour l'essentiel, ce qu'il avait pu glaner s'inspirait de rumeurs et de contes à dormir debout, manifestement destinés à effrayer les petits enfants. Par exemple, le Fantôme se cachait derrière un masque parce qu'il était horriblement défiguré et il se nourrissait des entrailles des jeunes filles. D'autres racontaient qu'il pouvait se trouver à deux endroits en même temps et qu'une flamme orange dansait dans ses yeux. Certains, enfin, assuraient qu'il était capable de voler dans les airs et de venir frapper aux fenêtres des chambres des petits garçons désobéissants.

Toutefois, certaines des histoires colportées au sujet du Fantôme semblaient posséder un fond de vérité.

— Milady ? S'impatienta Christopher. Isabel s'éclaircit la voix.

— Il était une fois... commença-t-elle. Il était une fois une pauvre veuve, qui vendait des petits pains aux raisins. Chaque jour, elle se levait bien avant l'aube, pour fabriquer ses petits pains. Puis elle les empilait dans un grand panier, et elle partait déambuler dans les rues de Londres en criant « Pains aux raisins ! Achetez mes bons pains aux raisins ! » Elle marchait ainsi toute la journée et le soir son panier était vide et ses pieds enflés. La pauvre veuve revenait chez elle avec quelques sous en poche. Elle pourrait s'acheter du pain, un peu de viande et du lait pour nourrir ses enfants.

Isabel s'interrompit, pour s'assurer qu'elle n'avait pas perdu l'attention de son auditoire, mais Christopher demanda aussitôt :

— Et le Fantôme, dans tout ça ?

— J'y arrive. Un jour, alors que la veuve rentrait chez elle, une bande de gredins lui tomba dessus et la frappa pour lui voler sa recette de la journée. « Arrêtez ! Arrêtez ! » Criait la veuve, qui appelait ainsi à l'aide. Mais personne ne vint à son secours, car tous les gens avaient peur des gredins. La veuve, ce soir-là, dut vendre son châte pour payer le dîner de ses enfants. Le lendemain, la même bande de gredins l'agressa encore à la fin de sa journée de travail. Et la malheureuse appela encore en vain à l'aide.

— Oh, murmura Christopher. Si j'avais un pistolet, j'irais tuer ces gredins !

— Ce serait très courageux de ta part, répondit Isabel, émue que ce petit enfant désire secourir une inconnue. Cette fois, la veuve fut obligée de vendre ses chaussures pour nourrir ses enfants. Le troisième jour, elle était au désespoir, mais il fallait bien qu'elle reparte dans les rues, vendre ses pains aux raisins. Ce soir-là, au moment de rentrer chez elle, elle avait les pieds en sang. Et les gredins s'en prirent encore à elle. Mais cette fois, quelqu'un entendit ses appels à l'aide. Le Fantôme de Saint-Giles s'abattit sur les gredins sans qu'ils l'aient vu venir.

— Hourrah ! s'écria Christopher avec enthousiasme. Et il sortit la tête de sa cachette, pour mieux entendre la fin de l'histoire.

— Le Fantôme avait deux épées. Une longue et une courte, et il se servait des deux pour combattre les voleurs. Il ferrailait si bien qu'il lacéra leurs vêtements. Quand il eut terminé, les gredins n'eurent pas d'autre choix que de s'enfuir tout nus. Crois-moi, ils ne s'attaquèrent plus jamais à la pauvre veuve.

— Oh ! dit Christopher, qui avait pris ses genoux dans ses bras. Oh !

Il écarquillait les yeux, les joues rosies. Isabel espéra ne pas l'avoir trop excité.

— C'est la meilleure histoire que j'aie jamais entendue, dit-il.

Isabel lui sourit, un peu confuse, car elle s'était elle-même laissé emporter par l'histoire. Elle n'en revenait toujours pas d'avoir rencontré en vrai le mythique Fantôme de Saint-Giles. Du reste, elle commençait à nourrir des soupçons sur sa véritable identité.

Elle reporta son attention sur l'enfant.

— Ce n'est pas tout. Veux-tu connaître la fin ? Christopher hocha la tête.

L'épilogue manquait d'action, cependant c'était la partie que préférait Isabel.

— Le lendemain matin, quand la veuve se leva pour préparer ses petits pains aux raisins, devine ce qu'elle trouva à côté de son four ? Une bourse pleine de pièces qui contenait plus d'argent que ce que les voleurs lui avaient dérobé. Et une paire de chaussures neuves.

— Comment le Fantôme a pu rentrer chez elle ? Sa porte n'était pas verrouillée ?

— Si, bien sûr. Personne n'a jamais su comment le Fantôme s'y était pris.

Christopher écarquilla de nouveau les yeux, comme si cet ultime détail lui ouvrait des abîmes de réflexion.

— Maintenant, dit Isabel, je dois partir à l'opéra. Et toi, tu dois prendre ton bain. Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas ?

Christopher grimaça, mais il sortit de sa cachette et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta sur le seuil.

— Vous viendrez me souhaiter bonne nuit ? Isabel déglutit péniblement.

— Tu sais bien que je ne le pourrai pas.

Il hocha la tête et s'en alla sans se retourner.

Isabel resta un instant à contempler la porte, désarçonnée. Qu'attendait-il exactement d'elle ? Et serait-elle capable de le lui donner ? Quoi qu'il en soit, pour ce soir elle serait dans l'impossibilité de satisfaire à son désir. Elle devait se rendre à l'opéra.

La jeune femme quitta sa chambre et dévala l'escalier presque en courant. On aurait pu croire qu'elle fuyait le diable, alors qu'il ne s'agissait que d'un petit garçon, songea-t-elle amèrement.

Butterman l'attendait devant la porte d'entrée.

— M. Makepeace a fait prévenir qu'il serait en retard. Il vous retrouvera directement à l'opéra.

— Bon, très bien, marmonna Isabel, irritée. A quoi jouait Winter ? Voulait-il déjà se dérober au défi lancé par lord d'Arqué, avant même que les hostilités n'aient commencé ? Dans ce cas, je pars tout de suite, ajouta-t-elle. Le majordome ouvrit la porte.

— Ah, Butterman...

— Milady ?

Isabel inspira un grand coup.

— Dites à Carruthers que Christopher était encore dans ma chambre.

— Bien, milady.

Isabel descendit le perron l'esprit préoccupé. Peut-être serait-il temps qu'elle demande à Louise, la mère de Christopher, de prendre certaines dispositions concernant son fils. Le problème, c'est que Louise n'avait pas les moyens de prendre Christopher avec elle. Et qu'elle était incapable de gérer correctement une maisonnée. Sans compter qu'elle fréquentait...

— Bonsoir, milady, salua Harold alors qu'il tendait le bras pour aider Isabel à monter en voiture.

— Bonsoir, Harold. Merci.

La jeune femme s'installa confortablement sur les coussins et l'attelage démarra.

Une longue file de voitures s'étirait déjà devant l'opéra de Covent Garden et celle d'Isabel dut attendre son tour. Isabel en profita pour sortir la tête par la fenêtre de la portière, dans l'espoir d'apercevoir Winter. Elle vit la voiture de d'Arqué, si reconnaissable à ses armoiries, et la minute d'après le vicomte en personne, qui pénétrait dans l'opéra accompagné de deux femmes. Isabel eut un haut-le-cœur en réalisant qu'il s'agissait de lady Pénélope et de sa dame de compagnie, Mlle Greaves. Cela commençait bien. D'Arqué avait choisi les pires ennemies de son adversaire pour servir de juges à leur défi de bonnes manières.

Quant à Winter Makepeace, il n'était visible nulle part.

Winter se déshabillait dans les coulisses de l'opéra avec des gestes rapides et efficaces.

Il avait été retenu à l'orphelinat par une urgence de dernière minute : l'une des plus jeunes pensionnaires avait soudain disparu. Mary Morning n'avait que deux ans. Heureusement, tout s'était bien terminé. Mary avait été retrouvée, saine et sauve, dans un placard de la cuisine. Winter avait confié la fillette à Nell, mais les recherches avaient pris du temps et il était finalement arrivé à l'opéra beaucoup plus tard que prévu.

Winter enfila sa tunique d'Arlequin et calcula qu'il n'avait pas plus de vingt minutes pour finir de se changer en Fantôme, ressortir par l'arrière de l'opéra, trouver le cocher de d'Arqué et l'interroger sur ses activités nocturnes à Saint-Giles. Car Winter avait finalement compris pourquoi le cocher de d'Arqué, aperçu l'autre soir au bal de la duchesse d'Arlington, lui avait paru familier. Il était à peu près certain qu'il s'agissait du plus âgé des deux ravisseurs de Joseph Chance.

Il tira son masque du sac qu'il avait apporté avec lui. Pour plus de discrétion, il s'était rendu à l'opéra à pied, son costume de Fantôme, son épée et sa dague cachés dans ce sac. Tout à l'heure, quand la soirée se terminerait, il rentrerait également à pied jusqu'à l'hospice.

Winter ajusta le masque sur son nez, éprouvant immédiatement le sentiment de liberté qu'il ressentait chaque fois qu'il se déguisait ainsi. Comme un fauve prenant une dernière inspiration avant de bondir sur sa proie.

Contiens tes pulsions, lui intima une voix intérieure.

Une véritable composition : le Fantôme devait libérer ses instincts s'il voulait réussir ses

missions, mais il lui fallait aussi les contrôler pour ne pas risquer d'aller trop loin. Comment réagirait-il, par exemple, s'il croisait lady Beckinhall ainsi déguisé ? S'emparerait-il de ce qu'il n'osait même pas toucher quand il n'était que Winter Makepeace ?

Winter préféra chasser cette obsession de son esprit. Il cacha le sac et ses vêtements dans un coin, puis il ouvrit prudemment la porte pour jeter un œil dans le couloir. Vingt minutes. Le temps de faire parler le cocher de d'Arqué, puis de revenir ici et de se changer à nouveau pour remettre son costume. Le Fantôme redeviendrait le très sage et très rigide Winter Makepeace, maître d'école et directeur d'un orphelinat.

Un homme qui n'osait embrasser lady Isabel Beckinhall que dans ses rêves les plus intimes.

La voiture d'Isabel s'immobilisa enfin devant le perron de l'opéra. Harold ouvrit la portière et aida la jeune femme à descendre.

— Merci, lui dit-elle.

L'attelage redémarrera, pour laisser place aux autres, et Isabel se retrouva seule pour gravir le perron. Elle n'aurait pas d'autre choix que de se présenter à la loge de d'Arqué sans son « élève ». Lady Pénélope ne manquerait évidemment pas de relever le retard de Winter.

La foule était déjà dense dans le foyer de l'opéra. Isabel se fit bousculer par une vieille dame, qui marcha sur sa robe.

— Zut ! marmonna Isabel, constatant qu'un morceau de dentelle s'était décousu.

Elle se souvint qu'un petit salon de repos se trouvait à l'arrière du bâtiment. Elle emprunta donc le couloir pour le rejoindre. Si elle se pressait, elle aurait le temps de raccommoder le bas de sa robe avec quelques épingles et de rejoindre la loge de d'Arqué avant le lever de rideau.

Le couloir était mal éclairé, mais le salon était la première pièce sur la droite. Isabel en poussait déjà la porte quand son œil fut attiré par une étrange silhouette à l'autre extrémité du couloir.

Une silhouette en tenue d'Arlequin.

Non, c'était impossible ! Isabel voulut se persuader qu'elle avait mal vu. Le Fantôme n'avait jamais été aperçu en dehors de Saint-Giles. Sauf, bien sûr, le jour où Isabel l'avait trouvé inconscient sur le pavé. Ce jour-là, il s'était aventuré jusqu'au gibet de Tyburn, pour sauver un pirate de la pendaison. Et Winter Makepeace était supposé assister à l'opéra en tant que spectateur.

A supposer qu'il fût bien le Fantôme...

Le cœur battant la chamade, Isabel pressa le pas jusqu'au bout du couloir, qui donnait

sur un petit escalier de service montant à l'étage.

Personne.

Isabel en fut presque déçue.

— Vous cherchez quelque chose, lady Beckinhall ? Murmura soudain une voix familière dans son dos.

Isabel se retourna.

Il s'était tapi dans un recoin du mur, avec la grâce indolente d'un félin. La dernière fois, Isabel n'avait pas pu le voir debout il était blessé, alors. A présent, elle pouvait constater à quel point il était impressionnant de virilité. Sa tenue moulante d'Arlequin mettait en valeur sa musculature, tandis que son nez grotesque lui donnait l'aspect d'un satyre.

Un sourire sardonique étira ses lèvres.

— A moins que vous ne cherchiez quelqu'un, milady ?

— Peut-être, répondit Isabel.

Et bien qu'elle se sentît rougir, elle redressa fièrement le menton :

— Que faites-vous ici ? Il haussa les épaules.

— Quelle importance ?

Elle s'approcha d'un pas. La voix était bien la même. Et la carrure identique. Mais le Fantôme témoignait d'une audace, dans le ton et les manières, dont Winter Makepeace n'avait jamais fait preuve avec elle. Cependant. Winter Makepeace ne s'était pas davantage montré violent. Or, si les histoires circulant sur le Fantôme étaient fondées, l'homme qui se trouvait présentement devant elle se montrerait peut-être brutal. Isabel était fascinée.

— Je ne comprends pas que vous ne vous inquiétez pas pour votre vie, dit-elle. Beaucoup de gens souhaitent votre arrestation, et même votre exécution.

— Et alors, si cela devait se produire ? La questionna-t-il.

Isabel s'avança d'un autre pas.

— Je... je serais très triste qu'il vous arrive quelque chose.

— Vraiment ?

Elle tendit la main, pour caresser du bout du doigt le nez de son masque.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis celui que vous souhaitez. Isabel s'esclaffa.

— Ne faites pas de promesses que vous ne pourriez pas tenir.

— Ce n'est pas mon genre, murmura-t-il, d'une voix qui pénétra la jeune femme jusqu'à la moelle.

Elle accrocha son regard, qui brillait derrière son masque. Puis elle aventura sa main plus loin, pour atteindre la lanière de cuir qui attachait son masque sur sa nuque.

Il leva une main, et Isabel crut, avec déception, qu'il allait l'empêcher de continuer.

Elle se trompait. Il défit lui-même la lanière de cuir qui retenait son masque.

— C'est ce que vous vouliez ?

— Non, répliqua Isabel, dans un souffle et se haussant sur la pointe des pieds. C'est cela, que je voulais.

Sans même lui donner le temps de répondre, elle plaqua ses lèvres sur les siennes. Il s'en empara comme un guerrier barbare. Son baiser était rude, sans finesse, en un mot inexpérimenté. Mais Isabel fut parcourue d'un long frisson. Elle était habituée aux étreintes policées « civilisées ». Le Fantôme de Saint-Giles ignorait tout cela.

Il se comportait en homme primitif.

Elle sentit qu'il l'enlaçait pour la serrer plus fort contre lui. Le cœur d'Isabel s'emballa dans sa poitrine. Elle comprit avec une certitude absolue qu'elle n'embrassait pas seulement le Fantôme de Saint-Giles, mais également Winter Makepeace.

Soudain, une main s'abattit sur son épaule, et elle se trouva arrachée des bras du Fantôme.

— Comment osez-vous ! Jeta d'Arqué au Fantôme, tandis qu'il poussait sans ménagement Isabel de côté.

La jeune femme, choquée, pantelante, vit le Fantôme remettre son masque sur le carré de soie.

— Répondez-moi, lâche ! Insista d'Arqué. Et il dégaina son épée.

— N'on ! Se récria Isabel. Mais il était déjà trop tard. D'Arqué s'était jeté sur le Fantôme.

Winter tira son épée juste à temps pour contrer l'offensive du vicomte. Il était furieux de la manière cavalière dont d'Arqué avait repoussé Isabel de côté.

Winter recula en direction de l'escalier. Non pas qu'il eût peur de se battre contre le vicomte. Mais Isabel se trouvait juste derrière d'Arqué et il ne voulait pas prendre le risque que la jeune femme reçoive un coup d'épée.

Cependant, le vicomte n'était pas décidé à lâcher sa proie. De toute évidence, il était trop content de tenir le Fantôme de Saint-Giles à portée de sa lame.

Winter agita furieusement son épée, dans l'espoir d'impressionner d'Arqué. Sans succès. Le vicomte était sans doute excellent bretteur.

A court d'inspiration, Winter tourna brusquement les talons, pour gravir l'escalier, quatre à quatre.

D'Arqué le suivit ce gredin ! obligeant Winter à se retourner en arrivant sur le palier, pour éviter un coup d'épée dans le dos.

— Alors, Fantôme, on cherche à fuir ? Ironisa d'Arqué, qui ne semblait même pas essoufflé d'avoir monté l'escalier en courant. On ne m'avait pas dit que vous étiez couard. C'est vrai qu'il est plus facile de se battre dans le noir, contre des gens qui ne savent pas manier l'épée.

Winter renonça au plaisir de lui répondre. Il avait déjà pris trop de risques en parlant avec Isabel. Il se contenta donc de bondir sur lui.

D'Arqué, qui ne s'attendait pas à cette riposte, recula tout au bord des marches, dans un équilibre précaire.

Il suffirait d'un coup, songea Winter, pour envoyer son adversaire au bas des marches et s'en débarrasser.

Mais il n'était pas un animal.

Il recula jusqu'à une porte et l'ouvrit.

D'Arqué, revenu de sa surprise, repartait déjà à l'assaut.

Winter leva son épée. Les deux lames s'entrechoquèrent avec un bruit effroyable, tandis que Winter reculait par la porte ouverte, entraînant le vicomte avec lui.

Une femme poussa un cri.

Ils venaient de déboucher dans un couloir desservant les loges et encombré de spectateurs arrivant pour la représentation.

— Rendez-vous, gredin ! Cria d'Arqué, qui commençait à transpirer abondamment.

Winter secoua la tête.

Puis, sans prévenir, il s'engouffra dans une des loges.

Elle était occupée, bien sûr. Deux gentlemen s'empressèrent de la quitter, abandonnant derrière eux une jeune lady qui se retrouva seule face à Winter.

— Excusez-moi, lui murmura-t-il au passage.

Il s'arrêta devant la balustrade de la loge. Cette dernière surplombait la salle de la hauteur d'un étage et courait tout le long des loges jusqu'à la scène. S'il parvenait à...

La jeune femme, dans son dos, poussa un cri.

Winter se retourna. D'Arqué arrivait déjà sur lui, son épée à la main. Winter le contra avec sa lame, mais il était en position délicate, acculé contre la balustrade. Et d'Arqué exerçait une forte pression avec son épée. Winter se vit basculer en arrière.

— Rendez-vous, lui intima le vicomte. Vous êtes fait.

— Non ! Hurla une voix féminine depuis la salle une voix familière aux oreilles de Winter. Non, Adam ! Laissez-le partir.

Le vicomte ne sembla pas apprécier l'intervention d'Isabel. Winter devina, à son expression, que la jeune femme avait perdu là un excellent parti.

Heureusement, Winter avait des ressources. Il profita de la distraction momentanée du vicomte pour repousser de toutes ses forces son assaillant.

D'Arqué recula. Winter put sauter sur la balustrade.

Il entendit crier sous lui, mais il préféra ne pas regarder. D'Arqué avait bondi, lui aussi, sur la balustrade. Il voulut viser Winter à la tête, mais celui-ci se pencha et dirigea son épée vers son entrejambe.

Aucun homme n'aime recevoir un coup de lame à cet endroit. Comme c'était prévisible, d'Arqué réagit par un bond en arrière, qui menaça de le déséquilibrer. Pendant quelques secondes, il tenta de se rétablir en faisant des moulinets avec son bras libre.

En bas, dans la salle, le public retenait son souffle.

Winter n'aimait pas d'Arqué, mais il n'avait pas pour autant envie de le tuer. Pour l'instant, il ne disposait d'aucune preuve contre lui. Il n'était donc pas impossible que le vicomte fût innocent des crimes dont il le soupçonnait. Aussi, profitant de ce que d'Arqué était occupé à retrouver l'équilibre, Winter courut sur la balustrade, en direction de la scène.

Il courait en riant.

Il n'y a que les idiots pour s'imaginer la victoire acquise, lui avait souvent répété sir Stanley.

De fait, d'Arqué était déjà reparti à sa poursuite. Les deux hommes ferrailèrent sans relâche sur la balustrade, obligeant les occupants des diverses loges qu'ils traversaient à s'enfuir.

Finalement, la pointe de la lame de Winter déchira en diagonale la manche du veston de soie bleu pâle du vicomte.

Une tache rouge apparut sur l'étoffe.

D'Arqué, aveuglé par la rage, voulut riposter, mais Winter évita facilement l'attaque. Et le vicomte avait mis tant d'énergie dans son offensive qu'il perdit à nouveau l'équilibre.

Plusieurs cris montèrent de la salle.

Winter ne réfléchit même pas. Il attrapa le bras libre du vicomte pour l'empêcher de s'écraser trois mètres plus bas.

L'épée de d'Arqué tomba dans la salle, se fichant tout droit dans l'assise d'un fauteuil vide, heureusement.

Winter croisa le regard du vicomte.

— Merci, lui dit son adversaire.

Winter hocha la tête et lâcha le bras du vicomte. Puis il tourna les talons et s'enfuit en direction de la scène. Là, il s'accrocha au rideau et se laissa glisser jusqu'au sol.

Il atterrit sur la scène, son épée à la main. Les ouvriers chargés de manoeuvrer les décors s'empressèrent de déguerpir. Winter, tournant le dos au chaos qui régnait à présent dans la salle, s'enfuit par les coulisses, gagna un couloir qui passait derrière la scène et repéra une porte qui devait donner sur une ruelle.

De la pure folie ! Il n'aurait jamais dû alerter Isabel de sa présence. C'était beaucoup trop risqué. Mais quand il avait vu la jeune femme et qu'il s'était rendu compte qu'elle l'avait également repéré, et qu'elle cherchait à le retrouver, il n'avait pas pu résister à l'envie de l'embrasser sauvagement.

La nuit, le Fantôme de Saint-Giles était capable de faire ce que Winter Makepeace n'oserait jamais entreprendre à la lumière du jour.

Winter ouvrit prudemment la porte. En fait de ruelle, la porte donnait sur une voie de dégagement pour les véhicules ayant convoyé les aristocrates à l'opéra. Si bien qu'une file d'attelages attendait derrière le battant.

A cause de ce duel, Winter n'avait maintenant plus que quelques minutes pour obtenir l'information qu'il était venu chercher.

Winter rengaina son épée et tira la dague de sa ceinture. Puis il se faufila à l'extérieur et remonta la file d'attelages en prenant soin de marcher le long du mur pour ne pas risquer d'être repéré. Un groupe de cochers et de valets s'était rassemblé un peu plus loin, discutant et fumant la pipe. Le cocher de d'Arqué ne se trouvait pas parmi eux.

Poursuivant son chemin, il aperçut la voiture du comte et reconnu la chouette sur les armoiries. Le cocher était à l'intérieur, assoupi sur son siège.

Winter grimpa à côté de lui et agrippa le cocher par le col avant même que celui-ci ait le temps de se réveiller.

— Que... qu'y a-t-il ? bredouilla le cocher. Mais, voyant la dague de Winter il s'interrompit brusquement. Puis, il écarquilla des yeux horrifiés en découvrant le masque du Fantôme.

Malgré la pénombre, Winter le reconnut sans hésitation. C'était bien lui qui avait voulu kidnapper Joseph Chance.

Il le secoua sans ménagement.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Mi... milord d'Arqué.

— Pourquoi vous ordonne-t-il d'enlever des petites filles dans Saint-Giles ?

Le cocher détourna le regard.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Winter pointa la lame de sa dague sur le cou du cocher.

— Réfléchis.

— Ce... ce n'est pas pour d'Arqué, lâcha le cocher. Winter plissa les yeux.

— Comment cela, pas pour d'Arqué ? Que veux-tu dire ?

Le cocher secoua la tête. Il semblait terrorisé à l'idée de révéler le nom de son commanditaire. Winter enfonça légèrement la lame dans son cou.

— Parle !

— Aïe !

Ils risquaient d'attirer l'attention du groupe de fumeurs de pipe. Winter hésita une fraction de seconde et le cocher en profita pour lui échapper. Il sauta à terre et s'enfuit dans la nuit.

Winter descendit à son tour et rebroussa chemin, en direction de la porte par laquelle il était sorti.

Il n'avait rien pu apprendre du cocher.

Et la représentation l'attendait.

La belle dame éprise de l'Arlequin apprit bientôt ce qui lui était arrivé. Comment il avait été agressé et laissé pour mort. Comment il avait finalement survécu, pour hanter désormais les rues de Saint-Giles la nuit

et tuer les mécréants. Elle savait que l'homme qu'elle aimait ne pouvait être capable d'autant de violence. Aussi décida-t-elle de partir à sa recherche, pour tenter de lui faire entendre raison.

Dix minutes plus tard, lady Pénélope s'exclama :

— Ah, voilà M. Makepeace. La respiration d'Isabel s'apaisa.

Elle s'obligea à continuer de regarder droit devant elle, pendant que M. Makepeace saluait les occupants de la luxueuse loge de lord d'Arqué. Ce dernier avait invité beaucoup de monde pour arbitrer son duel mondain avec Winter : outre Isabel, lady Pénélope et Mlle Greaves, il y avait là le comte de Kershaw, un ami de longue date de lord d'Arqué, ainsi que M. Charles Seymour et son épouse, une femme au physique très ordinaire et beaucoup plus âgée que son mari.

— Il me semble évident que M. Makepeace a déjà perdu, commenta lady Pénélope. Nous gagnerions du temps en déclarant lord d'Arqué vainqueur.

— Vous me flattez, milady, répondit d'Arqué. Mais je pense que la survenue inattendue du Fantôme nous oblige à annuler l'épreuve et à la reporter. Le bal que donnera ma grand-mère, demain soir, pourrait très bien convenir.

— Mais... voulut protester lady Pénélope.

Elle fut interrompue par la douce voix de Mlle Greaves.

— Bien joué, lord d'Arqué. L'équité vis-à-vis de son adversaire est la marque des gentlemen. N'est-ce pas votre avis, monsieur Makepeace ?

Isabel se retint de s'esclaffer. Mlle Greaves n'était pas allée dans le sens de lady Pénélope. Pourvu qu'elle ne paie pas son audace à leur retour à la maison 1

— C'est aussi mon avis, mademoiselle Greaves, répondit M. Makepeace, clôturant ainsi le débat.

Isabel fixait la scène, où le rideau ne tarderait plus à se lever. Les machinistes et les spectateurs s'étaient remis de leur émoi causé par le duel entre d'Arqué et le Fantôme et la soirée avait repris son cours normal. Isabel ne voulait pas montrer à Winter combien elle s'était inquiétée pour lui et aussi combien elle était furieuse. Après tout, s'il voulait parader partout en tenue d'Arlequin et se croire invincible, qu'il se débrouille !

Il finit par s'asseoir à côté d'elle.

— Bonsoir, milady.

La jeune femme inclina la tête, sans même la tourner dans sa direction.

Après le duel, lord d'Arqué, qui n'était que très superficiellement blessé au bras, avait

réuni ses invités dans sa loge, située face à la scène. Le vicomte avait même commandé des rafraîchissements pour tout le monde. Isabel se fit la réflexion, un peu cynique, que le vrai duel celui contre le Fantôme avait déjà fait de lord d'Arqué le héros de la soirée. M. Makepeace soupira.

— Il semblerait que vous me boudiez, milady. Je m'excuse d'être arrivé en retard. J'ai été retenu à L'orphelinat. L'un de nos petits pensionnaires...

Isabel plissa les lèvres. Elle commençait à en avoir assez de ses mensonges.

— Je suppose que vous êtes déjà au courant que vous avez manqué une apparition mouvementée du Fantôme de Saint-Giles ?

Sur ces mots, elle se tourna vers lui. Il serrait simplement les lèvres un signe d'impatience, chez lui. Lady Pénélope s'éventa vigoureusement.

— J'ai bien failli m'évanouir, quand j'ai vu lord d'Arqué risquer sa vie contre ce gremlin ! Oh, milord, si vous étiez tombé de la balustrade... dit-elle en frissonnant avec emphase. Votre bravoure nous a tous sauvés.

Le vicomte d'Arqué avait depuis longtemps recouvré son aplomb habituel. Sa blessure au bras était bandée par un mouchoir écarlate du plus bel effet. Plusieurs dames avaient failli en venir aux mains pour avoir le privilège de lui offrir mouchoir ou fichu en guise de bandage.

Lord d'Arqué s'inclina en direction de lady Pénélope.

— Si j'avais perdu ma vie pour sauver la vôtre, le sacrifice n'aurait pas été vain.

— Il est très dommage qu'aucun autre gentleman n'ait eu assez de courage pour défier le Fantôme, répondit lady Pénélope, avec un regard éloquent pour Winter.

— Quelques-uns d'entre nous sont trop âgés pour se battre à l'épée sur une balustrade, fit valoir lord Kershaw avec une pointe d'ironie lui qui n'avait pas dépassé la quarantaine. Cela dit, je pense que Seymour aurait pu donner du fil à retordre au Fantôme. Il a bonne réputation à son club d'escrime. La dernière fois, il a même battu Rushmore et Gibbons. Pas vrai, Seymour ?

M. Seymour prit un air modeste.

Mais lady Pénélope les ignora tous les deux.

— Je voulais dire un jeune gentleman. Comme M. Makepeace, par exemple.

— M. Makepeace n'était pas arrivé, protesta Mlle Greaves. Et il ne porte pas d'épée. Vous n'auriez quand même pas voulu qu'il affronte le Fantôme à mains nues ?

— Non, en effet, acquiesça malicieusement lady Pénélope. Et j'oubliais que M. Makepeace n'a pas le droit de porter l'épée. Ce privilège est réservé aux aristocrates.

— C'est exact, acquiesça Winter, qui ne paraissait nullement offensé.

— Porteriez-vous l'épée, si vous en aviez le droit ? Voulut savoir Mlle Greaves.

— J'estime que les hommes civilisés devraient être capables de résoudre leurs querelles sans recourir à la violence. Alors, pour répondre à votre question, mademoiselle Greaves, non, je n'en porterais pas.

Mlle Greaves sourit d'un air satisfait. Isabel renifla bruyamment, et Winter lui jeta un regard circonspect.

— Que voilà un noble sentiment, Makepeace, ironisa d'Arqué. Pour ma part, quand j'ai vu que le Fantôme accostait lady Beckinshall, j'ai préféré dégainer mon épée plutôt que de me lancer dans une conversation philosophique.

Lord Kershaw haussa les sourcils.

— J'ignorais que le Fantôme vous avait abordée, milady.

Isabel croisa son regard.

— Pardonnez-moi de ne pas vous en avoir informé, milord.

— Vous avez eu parfaitement raison d'agir ainsi, lord d'Arqué, poursuivit lady Pénélope. J'imagine que lady Beckinshall était terrorisée.

Mais fronçant les sourcils, elle demanda :

— Comment se fait-il que vous vous soyez retrouvée seule avec le Fantôme, milady ?

Il fallait faire confiance à lady Pénélope pour lever le lièvre.

Le comte de Kershaw se tourna vers Isabel :

— Vous nous avez expliqué, l'autre jour, avoir sauvé la vie de ce Fantôme. Le connaissiez-vous mieux que nous ne le pensions ?

Isabel s'éclaircit la voix.

— J'ai vu le Fantôme se faufiler dans un couloir de service et je l'ai suivi.

— Comme cela ? S'étonna lady Pénélope. C'était très courageux de votre part, milady. Comptiez-vous l'arrêter toute seule ou aviez-vous une autre raison de le suivre dans un couloir de service ?

Isabel s'obligea à sourire à lady Pénélope, les dents serrées.

— J'ai peur que la curiosité n'ait altéré mon jugement, milady, répondit-elle.

— Hélas, la curiosité a tué bien des petits chats, murmura Winter.

Lord d'Arqué plissa les yeux et regarda tour à tour Isabel et Winter.

— La curiosité ne valait certainement pas que vous mettiez votre vie en danger, lady Beckinshall. J'espère que vous saurez vous montrer plus réfléchie à l'avenir, lui intima-t-il.

— Vous feriez-vous l'avocat de la prudence, milord ? lui répliqua Isabel, surprise.

— Quand il s'agit de fous dangereux, oui. Je ne voudrais pas me disputer avec vous, milady, mais quand je vous ai vue avec le Fantôme, je vous ai crue... en péril.

Isabel retint son souffle. Jusqu'ici, lord d'Arqué s'était conduit en parfait gentleman. Il n'avait pas soufflé mot qu'il l'avait découverte dans les bras du Fantôme. Isabel lui avait été reconnaissante de sa discrétion. Si la nouvelle se répandait qu'elle avait embrassé le Fantôme de Saint-Giles, sa réputation serait détruite.

Mais, à présent, lord d'Arqué semblait la menacer de tout révéler. Cependant, Isabel ne pouvait se résoudre à les laisser attaquer le Fantôme.

— Je ne pensais pas courir de réel danger.

— Non ? Insista lord d'Arqué.

— Non, répliqua-t-elle sèchement.

— Comment pouvez-vous dire cela, alors que le Fantôme est un assassin assoiffé de sang ? Se récria lady Pénélope.

— Je pense que les histoires le concernant ne sont que des rumeurs, rétorqua Isabel. Quoi qu'il en soit, le Fantôme ne m'a nullement menacée.

— Combien de fois l'avez-vous rencontré ? demanda M. Seymour.

Isabel sentit le feu lui monter aux joues.

— Deux fois, en comptant ce soir.

— Beaucoup de gens, à Saint-Giles, ont eu l'occasion de croiser le Fantôme à diverses reprises, intervint Winter. D'après ce que j'ai pu voir de lui, il m'a donné le sentiment de se conduire très civilement.

Isabel lui décocha un regard sceptique.

— A mes yeux non plus, poursuivit Winter, le Fantôme ne semble pas constituer un danger. Au contraire. L'an dernier, il a aidé à capturer un dangereux meurtrier.

— Lord d'Arqué a peut-être eu tort de se battre contre lui, suggéra Mlle Greaves. Supposons que le Fantôme soit innocent de tous les crimes dont on l'accuse ?

— C'est ridicule ! Riposta lady Pénélope. Vous avez le cœur trop sensible, ma pauvre Artémise. De tels criminels ne méritent pas notre sympathie. Leur place est derrière les barreaux. Ou au bout d'une corde. Mlle Greaves était devenue blême.

— Pour ma part, je suis convaincue que lord d'Arqué nous a évité une tragédie, conclut lady Pénélope.

Le vicomte inclina la tête dans sa direction.

— Merci, milady.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, intervint lord Kershaw.

Isabel haussa les sourcils.

— Laquelle, milord ?

— Que faisait le Fantôme ici ce soir ? Je croyais qu'il ne sortait jamais de Saint-Giles d'où son nom, d'ailleurs.

— Il y a quinze jours, il s'est aventuré jusqu'à Tyburn, rappela Isabel.

— C'est un criminel. Il voulait nous voler nos bourses et nos bijoux, assura lady Pénélope.

— A moins qu'il ne soit venu sauver quelqu'un, risqua Mlle Greaves.

Lady Pénélope leva les yeux au plafond.

— Peut-être était-il en chasse, suggéra Winter.

— M. Makepeace est de mon avis, triompha lady Pénélope.

— Je vous demande pardon, milady, précisa Winter, mais je voulais dire que le Fantôme cherchait peut-être quelqu'un qui aurait fait quelque chose de mal dans Saint-Giles.

— Quelle étrange idée, commenta lord d'Arqué. Winter le défia du regard.

— Je crois que l'opéra va commencer, remarqua Isabel.

Les musiciens avaient fini d'accorder leurs instruments. L'orchestre attaqua la dernière composition de M. Haendel.

— Oui ! S'enthousiasma Mlle Greaves. Voilà La Veneziana. C'est la plus grande soprano de notre temps.

— Elle ? fit lady Pénélope, ajustant ses jumelles. Mais elle est minuscule. Et laide à pleurer.

Isabel fixa son attention sur la cantatrice. Elle portait une robe rayée, rouge et blanche. Malgré sa petite taille, elle irradiait.

Et encore, c'était avant qu'elle n'ouvre la bouche.

— Sa voix est magnifique, murmura Winter à l'oreille d'Isabel, quand la soprano chanta. Elle en devient belle.

Isabel tourna la tête vers lui et accrocha son regard. Moins d'une demi-heure plus tôt, elle avait vu briller dans ses yeux une passion dévorante. Et ce souvenir la faisait frissonner.

Dieu tout-puissant !

Si elle n'y prenait pas garde, cet homme serait capable de la détruire.

Il était plus de minuit quand Winter reprit le chemin de l'orphelinat. Covent Garden se trouvait à moins d'un kilomètre de Saint-Giles et il ne voulait pas dépenser inutilement son argent en prenant un fiacre pour parcourir une aussi courte distance.

Winter soupira. Cette soirée avait tourné au désastre. S'il n'avait pas perdu son duel mondain contre lord d'Arqué, c'était uniquement parce que le vicomte avait décidé de reporter l'épreuve au lendemain. Et lady Beckinhall s'était montrée glaciale avec lui tout le restant de la soirée. Avait-elle compris qu'il était le Fantôme ? Probablement devait-elle au moins nourrir des soupçons après leur baiser. Pas si sûr... Si elle avait deviné qu'il était le Fantôme, une femme aussi libre d'esprit que lady Beckinhall se serait empressée de le lui faire comprendre. En revanche, si elle n'avait rien deviné du tout, il était fort possible qu'elle ne soit plus intéressée par Winter Makepeace. Probablement préférerait-elle embrasser des hommes masqués dans des couloirs mal éclairés. C'était plus excitant.

Winter donna un coup de pied rageur dans un caillou, qui alla rebondir contre le mur d'un immeuble voisin.

Il s'arrêta pour se calmer. Il n'aurait jamais dû l'embrasser. S'il n'avait pas été habillé en Fantôme, il aurait été capable de lui résister, enfin, il voulait le croire. La vérité, c'est qu'à l'instant où la jeune femme avait plaqué ses lèvres sur les siennes, il s'était senti perdu. Isabel avait éveillé chez lui les tourments de la passion.

La prudence exigeait désormais qu'il se tienne le plus possible à distance de lady Beckinhall. Ce qui s'était passé ce soir devrait lui servir d'avertissement et ne plus jamais se reproduire. Malheureusement, Winter réalisait qu'il lui était impossible de couper les ponts avec Isabel. Elle était sa seule chance qu'il puisse conserver la direction de l'orphelinat. En outre, elle lui permettrait d'en savoir plus sur les éventuelles activités illicites de d'Arqué. Car sans Isabel, il n'aurait aucune chance de fréquenter les mêmes cercles que le vicomte.

Winter s'esclaffa. Il se mentait effrontément, s'il pensait vraiment que c'était l'unique raison pour laquelle il continuerait à voir la jeune femme. Winter savait, au fond de son cœur, qu'il ne pourrait pas se détourner d'Isabel. Elle l'attirait irrésistiblement. Il n'aurait pas su dire si c'était uniquement charnel, ses instincts virils, trop longtemps étouffés, avaient fini par se rebeller ou si cette attirance avait une dimension plus émotionnelle. De toute façon, cela n'avait pas d'importance. Il ne pourrait pas davantage tourner le dos à la jeune femme qu'il ne pouvait s'arrêter de respirer.

Winter s'adossa à un vieil immeuble en brique, pour réfléchir. Qu'avait voulu dire le cocher de d'Arqué en assurant que « ce n'était pas » le vicomte ? Un autre aristocrate se cachait-il derrière la bande des Kidnappeurs ? Si c'était le cas, pourquoi Joseph Chance avait-il serré dans sa main ce bout de papier portant le sceau des d'Arqué le soir de son enlèvement ?

Winter s'écarta du mur et secoua la tête. Il cherchait sans doute dans la mauvaise direction. Le cocher avait dû simplement mentir pour protéger son maître. Et se protéger par la même occasion. D'Arqué était forcément impliqué, sinon comment...

Un bruit de sabots sur le pavé l'incita à se tapir contre le mur.

Le capitaine Trevillion apparut au coin de la rue, suivi par une demi-douzaine de ses dragons.

Trevillion avait vu Winter, car il tira aussitôt sur les rênes de sa jument pour la forcer à s'arrêter.

— Monsieur Makepeace, Saint-Giles n'est pas un endroit sûr pour se promener la nuit. Je pensais que vous en aviez conscience ?

— Oui, bien sûr.

Puisque le capitaine des dragons l'avait de toute façon repéré, Winter s'avança au clair de lune.

— Alors, capitaine, vous pourchassez quelques vieilles vendeuses ambulantes de gin ?

Trevillion pinça les lèvres. Winter se demanda combien de plaisanteries de ce genre il avait dû essayer depuis qu'il s'était lancé dans sa campagne pour nettoyer Saint-Giles des distillateurs et vendeurs de gin, pour l'instant sans grand succès.

— Je poursuis des proies plus intéressantes, ce soir, répondit sèchement Trevillion. Le Fantôme a été aperçu près de Saint-Giles-in-the-Fields.

Winter haussa les sourcils.

— Ah bon ? Il semblerait qu'il soit très actif, ce soir. Je sors de l'opéra, où il s'est également montré, avant le lever de rideau.

— L'opéra ? Vous fréquentez un milieu privilégié pour quelqu'un qui vit à Saint-Giles, Makepeace.

— Où est le problème ? rétorqua Winter d'une voix glaciale.

— Je suppose que cela ne me regarde pas, concéda Trevillion.

Et, avisant le sac que Winter portait en travers de son épaule, il ajouta :

— Vous vous rendez toujours à l'opéra avec un bagage ?

— Bien sûr que non, répondit Winter, d'une voix radoucie. Je me suis arrêté chez un ami sur le chemin du retour. Il m'a donné quelques livres pour l'orphelinat.

Winter s'obligeait à paraître détendu, le souffle court. Si le capitaine des dragons demandait à voir le contenu du sac, il ne saurait lui expliquer pourquoi il renfermait le costume du Fantôme.

Mais Trevillion détourna le regard.

— Soyez prudent en rentrant chez vous, Makepeace. J'ai déjà assez de travail comme cela, pour ne pas avoir envie de me retrouver avec votre meurtre sur les bras.

— Votre sollicitude me touche, capitaine, ironisa Winter.

Trevillion le salua d'un signe de la tête et partit au galop.

Winter attendit que la petite troupe de soldats se fonde dans la nuit avant d'expirer bruyamment.

Le reste du trajet jusqu'à l'orphelinat s'effectua sans incident. Vingt minutes après la fin du spectacle, Winter pénétrait dans la cuisine de l'établissement. Soot, le chat de gouttière noir qui faisait partie de la maison, était couché devant la cheminée. Il se leva et s'étira, avant de venir se frotter contre la jambe de Winter.

Winter se baissa pour le caresser entre les oreilles.

— Ça va, mon vieux Soot ?

En réponse, l'animal bâilla à s'en décrocher la mâchoire, avant de retourner se coucher devant le feu. Une lampe avait été laissée allumée à l'attention de Winter. Il s'en empara pour monter l'escalier de service qui menait sous les combles, là où se trouvait sa chambre. Mais au moment d'attaquer la première marche, la lumière de la lampe éclaira une forme.

Joseph Tinbox dormait sur une chaise.

Winter sentit son cœur se serrer à ce spectacle. Joseph avait-il attendu son retour ?

Il posa une main affectueuse sur l'épaule du garçonnet.

— Joseph.

Joseph cligna des yeux, un peu perdu. Winter se souvint alors du petit garçon de deux ans qu'il avait trouvé sur les marches de l'orphelinat, près d'une dizaine d'années plus tôt. Le malheureux pleurait à chaudes larmes et serrait une petite boîte en fer-blanc dans sa main [1]. Quand Winter l'avait soulevé dans ses bras, l'enfant avait lové sa tête dans son cou, avec toute la confiance du monde.

Joseph Tinbox cligna encore des yeux, avant de reprendre ses esprits.

— Oh, monsieur ! Je vous attendais.

— Je vois ça, dit Winter. Mais tu devrais être au lit depuis longtemps.

— Oui, monsieur, mais c'est important.

Winter était rompu à ce que les garçons considéraient comme « important ». Une chamaillerie par exemple. Ou la découverte d'une portée de chatons dans une ruelle.

— Je n'en doute pas, mais...

— Peach a parlé ! l'interrompt Joseph. Elle m'a dit d'où elle venait.

Winter, qui s'apprêtait à réprimander Joseph pour lui avoir coupé la parole, se ravisa.

— Que t'a-t-elle dit ?

[1]. Boîte en fer-blanc se dit « tin box », d'où le nom de l'enfant. (N.d.T.)

— Je pense qu'il serait préférable qu'elle vous le répète elle-même, répondit Joseph avec la solennité d'un membre du Parlement.

— Elle doit dormir.

— Non, monsieur. Elle a peur. Elle m'a dit qu'elle attendrait votre retour.

Winter haussa les sourcils, intrigué.

— Bon, très bien.

Joseph Tinbox le devança dans l'escalier. Winter suivit, avec la lampe et son sac, qu'il portait toujours en travers de son épaule.

L'orphelinat était calme à cette heure de la nuit. Winter se demanda quel lourd secret avait empêché une fillette de parler pendant une semaine entière. Et il avait l'intuition qu'il devrait compter sur le pouvoir de persuasion de Joseph pour que Peach accepte de lui raconter son histoire.

Joseph s'arrêta au niveau des dortoirs et se retourna, pour s'assurer que Winter suivait toujours. Puis il remonta le couloir jusqu'à l'infirmerie.

A peine Joseph eut-il poussé la porte que Winter comprit qu'il avait dit vrai : Peach ne dormait pas. La fillette était couchée dans son lit, les couvertures remontées jusqu'au menton, un bras posé sur sa chienne qui sommeillait à ses côtés. Peach avait les yeux grands ouverts.

Une chandelle brûlait sur la table de chevet.

Winter regarda la chandelle, puis Joseph.

Le garçonnet piqua un fard.

— Je sais que vous interdisez que les chandelles brûlent en pleine nuit, pour ne pas risquer de déclencher un incendie, mais...

— Je n'aime pas le noir, dit Peach, d'une voix claire. Winter hocha la tête. Puis il déposa son sac sur le plancher, avant de s'asseoir sur la chaise au chevet du lit.

— Beaucoup de gens n'aiment pas la nuit. Tu n'as pas à en avoir honte, Pilar.

— J'aime bien « Peach », si ça ne vous gêne pas, monsieur.

Winter hocha encore la tête. Joseph Tinbox s'installa de l'autre côté du lit et prit la main de la fillette dans la sienne.

— Très bien, Peach, reprit Winter. Joseph me dit que tu as quelque chose à me confier.

Peach acquiesça immédiatement.

— J'ai été victime des Kidnappeurs.

Winter sentit son pouls s'accélérer. Mais il resta impassible, comme si la fillette n'avait rien dit de spécialement important.

— Peux-tu m'en apprendre davantage ?

La fillette enfouit sa main dans le pelage de Dodo.

— Je... j'étais dans le quartier de l'église.

— Saint-Giles-in-the-Fields? Murmura Winter.

La fillette se gratta le front.

— Oui, je crois. J'étais là pour mendier.

Winter hocha la tête. Il ne voulait pas interrompre la fillette dans son histoire, mais il avait besoin de savoir quelque chose avant qu'elle ne commence.

— Tes parents étaient-ils avec toi ?

— Ils sont morts. Ma petite sœur aussi. La fièvre les a emportés.

Le cœur de Winter se serra. Il avait entendu ce genre d'histoire des centaines de fois. La maladie et la misère ravageaient des familles entières, laissant derrière elles des orphelins forcés de se débrouiller par eux-mêmes dans un monde qui ne leur prêtait aucune attention. Mais c'était toujours aussi insupportable à entendre.

— Je suis désolé, dit-il.

Peach haussa les épaules.

— Avant de mourir, papa avait demandé à Mme Calvo de s'occuper de moi. Je suis restée un peu chez elle. Puis Mme Calvo m'a dit qu'elle avait déjà assez de bouches à nourrir comme ça et que je devais partir.

— Encore une garce sans cœur, marmonna Joseph avec colère.

Winter le fusilla du regard. Joseph baissa les yeux, mais il ne semblait nullement contrit par son éclat.

— Continue, Peach, s'il te plaît, dit Winter.

— J'ai essayé de trouver du travail, mais il n'y avait rien pour moi, expliqua la fillette. Et mendier n'était pas mieux. Je devais toujours être sur mes gardes.

Winter comprenait ce qu'elle voulait dire. Il n'existait aucune solidarité entre mendiants. Au contraire, les plus forts n'hésitaient pas à rançonner les plus faibles. Une fillette isolée comme Peach aurait été totalement désarmée face à ces gangs.

— Raconte-lui ce qui t'est arrivé, Peach, l'encouragea Joseph Tinbox.

Peach regarda Joseph comme si elle voulait puiser du courage dans ses yeux, puis elle prit une grande inspiration et se tourna vers Winter.

— C'est le deuxième soir que j'étais devant l'église qu'ils m'ont prise. Les Kidnappeurs. J'ai cru qu'ils voulaient me tuer, mais non.

— Qu'ont-ils fait, Peach ? demanda Winter.

— Ils m'ont conduite dans une cave. Elle était pleine de petites filles, toutes occupées à coudre. Au début, j'ai pensé que ce n'était pas si mal. Le travail ne m'a jamais fait peur, vous savez, monsieur. Maman disait toujours que je l'aidais beaucoup. Et Dodo était là. Ils essayaient de la chasser, mais elle revenait toujours.

La fillette enfouit quelques instants son visage dans le pelage de Dodo. La chienne s'était réveillée et lui léchait le visage.

— Mais ils ne nous nourrissaient pas à notre faim, reprit Peach, d'une voix si basse que Winter dut tendre l'oreille. Nous n'avions que du gruau et de l'eau. Et le gruau était immangeable.

Peach se mit à sangloter.

Joseph Tinbox se mordait la lèvre. Il semblait très soucieux. Après une hésitation, il tendit la main pour caresser l'épaule de la fillette, avant de s'interrompre dans son geste et d'interroger Winter du regard.

Winter hocha la tête.

Joseph posa sa main sur l'épaule de Peach. La fillette releva la tête.

— Ce n'était pas tout, reprit-elle. Ils nous battaient, aussi, quand ils trouvaient que le travail n'avancait pas assez vite. Il y avait avec nous une fille qui s'appelait Tilly. Un jour, ils l'ont battue si méchamment qu'elle a perdu connaissance. Et le lendemain, nous ne l'avons pas revue. Ni les jours suivants.

Peach regarda Winter avec des yeux désespérés. Elle ne l'avait pas exprimé verbalement, mais elle avait dû comprendre, malgré son jeune âge, que sa camarade était morte.

— Comment as-tu pu t'enfuir ? Voulut savoir Winter.

— Un soir, les Kidnappeurs ont amené une nouvelle fille. Ils se sont disputés avec Mme Cook, c'était elle qui dirigeait l'atelier et ils sont ressortis sans verrouiller la porte. Alors, avec Dodo, on est parties en courant aussi vite qu'on a pu.

— C'était très courageux de ta part, la félicita Winter, tandis que Joseph acquiesçait fièrement. Sais-tu où se trouvait cette cave, Peach ?

La fillette secoua la tête.

— Non, monsieur. Je sais seulement qu'elle se trouvait sous une boutique de chandelles.

— Ah, fit Winter, qui voulait masquer sa déception. Il existait des dizaines de petites boutiques de chandelles, dans Saint-Giles. Toutefois, c'était toujours mieux que rien. Bravo, ajouta-t-il. C'est très intelligent de ta part d'avoir remarqué ce détail.

La fillette rougit.

— Maintenant, je crois qu'il est temps que vous dormiez, tous les deux, reprit Winter, s'adressant à la fillette et à Joseph Tinbox.

Il se leva. Joseph l'imita et donna une dernière petite tape affectueuse à Peach avant de le suivre vers la porte.

Winter ouvrit le battant. Une question lui traversa soudain l'esprit.

— Peach ?

— Oui, monsieur ?

— Que cousiez-vous, dans cette cave ?

— Des bas, répondit Peach, d'une drôle de voix, comme si ce mot lui répugnait, à présent. Des bas ornés de dentelle.

Winter ne se gêna pas pour bâiller devant le majordome d'Isabel quand celui-ci lui ouvrit la porte de sa maîtresse, le lendemain après-midi.

Le majordome arqua une fraction de seconde un sourcil désapprobateur.

— Lady Beckinhall vous attend dans le petit salon, monsieur.

Winter acquiesça machinalement et suivit le majordome. Il s'était levé à l'aube pour rechercher, dans les rues de Saint-Giles, quelle boutique de chandelles était susceptible d'héberger un atelier clandestin dans sa cave. Mais pour l'instant, il n'avait encore rien trouvé. Et personne n'avait entendu parler d'une Mme Cook. Peach avait pu se tromper sur la boutique en question lors de sa fuite après tout, elle était affolée. Ou Mme Cook, entre-temps, avait déménagé son atelier.

Il existait une troisième hypothèse, plus embarrassante. La plupart de ceux qu'il avait interrogés et qui servaient d'ordinaire d'informateurs à Winter s'étaient montrés nerveux. Peut-être les Kidnappeurs, ou cette fameuse Mme Cook, exerçaient-ils une sorte de terreur sur le quartier.

Le majordome ouvrit la porte du petit salon et Winter bomba le torse avant de pénétrer dans la pièce. Isabel se tenait debout devant l'une des fenêtres. Le soleil éclairait son profil et donnait des reflets cuivrés à sa chevelure.

Winter se retrouva, une fois de plus, sous le choc de sa beauté. C'était extraordinaire : plus il voyait Isabel et plus il la désirait.

La jeune femme se tourna vers lui. Sa silhouette se détacha en contre-jour et son visage resta dans l'ombre.

— Monsieur Makepeace. Je commençais à me demander si vous viendriez.

Ah. Elle ne lui avait toujours pas pardonné son retard d'hier soir. Et il s'aperçut que le thé était déjà servi.

— Vraiment, milady ? Je vous avais dit que j'arriverais à quatre heures. Et si j'en juge

par la pendule de votre cheminée, il est précisément quatre heures.

Elle s'écarta de la fenêtre. Winter put voir son expression : de toute évidence, sa réponse ne lui convenait pas.

— Pour une fois que vous êtes à l'heure, monsieur Makepeace. J'ai bien peur que ce ne soit l'exception qui confirme la règle.

— Ne pourriez-vous pas m'appeler Winter, désormais ? suggéra-t-il, essayant une autre tactique, car il était sûr de ne pouvoir gagner une joute verbale sur sa ponctualité.

— Croyez-vous ?

— Oui, Isabel.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne...

Un bruit de sanglot s'échappa soudain d'un bahut.

Winter et Isabel se tournèrent en même temps vers le meuble. La jeune femme n'était plus en colère, elle semblait désarçonnée. Elle fit un pas en direction du bahut, avant de se fixer.

Voyant qu'elle ne savait pas quoi faire, Winter se dirigea vers le bahut et ouvrit les portes du bas. Un petit visage ravagé de larmes lui apparut.

— Bonjour, Christopher, lança Winter, qui se souvenait du nom de l'enfant.

Winter jeta un regard par-dessus son épaule. Isabel n'avait pas bougé de place. Il reporta son attention sur l'enfant.

— C'est confortable, là-dedans ?

Le garçonnet s'essuya la joue avec sa manche.

— Non, monsieur.

— Si tu sortais ?

L'enfant répondit par un hochement de tête. Winter l'aida à s'extirper de sa cachette et le prit dans ses bras. Christopher était un très joli garçonnet, mais il ne devait pas avoir plus de quatre ou cinq ans.

Winter s'approcha d'Isabel. La plupart des femmes auraient sans doute cherché à récupérer l'enfant par pur instinct maternel. Mais pas Isabel. Au contraire, elle croisa les bras sur sa poitrine, comme si elle voulait s'empêcher de les tendre vers Christopher.

Winter haussa les sourcils. La jeune femme finit par secouer la tête, comme si elle avait réussi à reprendre ses esprits.

— Je vais sonner Carruthers, dit-elle. Elle s'occupera de lui.

— Je veux rester, pleurnicha Christopher. Isabel déglutit.

— Je... je pense qu'il est préférable que tu rejoignes ta nounou.

C'était bien la première fois que Winter voyait lady Beckinhall aussi peu sûre d'elle. Voilà qui méritait des éclaircissements.

— J'ai bien envie de goûter à l'un de ces scones que j'aperçois sur la table basse, murmura-t-il à Christopher. Qu'en dis-tu ?

Christopher hocha la tête.

Winter s'assit sur un canapé, face à la table basse et il installa l'enfant sur ses genoux. Il donna un scone à Christopher, avant de se servir.

Il mordit dans son gâteau, un œil sur Isabel. La jeune femme était retournée près de la fenêtre et elle les ignorait tous les deux, le dos tourné. Décidément, son comportement était de plus en plus étrange.

— C'est bon, n'est-ce pas ? demanda-t-il à l'enfant. Christopher acquiesça avec enthousiasme.

— Les scones de la cuisinière sont les meilleurs du monde.

Pendant un moment, ils mâchonnèrent de conserve, comme deux vieux amis.

— Où diable est passée Carruthers ? marmonna Isabel, depuis la fenêtre.

Christopher, qui s'apprêtait à mordre dans un autre scone, confia à Winter, à voix basse

— Elle ne m'aime pas beaucoup.

Winter aurait voulu le contredire, mais il n'aimait pas mentir aux enfants et l'attitude d'Isabel était éloquente : elle se tenait à distance et feignait d'ignorer la présence du garçonnet. Il versa du lait dans une tasse, y ajouta du sucre et quelques gouttes de thé chaud et tendit le tout à l'enfant.

Christopher lâcha son scone qui tomba malencontreusement sur le plancher pour prendre la tasse à deux mains et boire avidement. Quand il baissa la tasse, il avait des moustaches de lait.

— Elle m'a quand même raconté une histoire, hier soir, confia-t-il.

La nurse fit irruption sur ces entrefaites.

— Oh, milady, je suis désolée !

Elle se précipita pour arracher l'enfant à Winter, avant d'ajouter, pour Isabel :

— Je vous promets que ça ne se reproduira plus. Isabel tournait toujours le dos à la pièce.

— J'y compte bien, dit-elle.

La malheureuse Carruthers, qui n'avait déjà pas beaucoup de couleurs, pâlit encore davantage avant de quitter la pièce avec Christopher.

Winter se servit une tasse de thé, l'air songeur.

— Vous devez me trouver sévère, dit Isabel.

Winter la regarda. Son dos était raide, mais elle avait croisé les bras sur sa poitrine, comme pour se soutenir elle-même.

— J'aimerais surtout savoir qui est Christopher, et ce qu'il représente pour vous.

Il y eut un long silence. Winter commençait à se demander si elle lui répondrait, quand elle lâcha finalement, sans la moindre émotion :

— Christopher est le fils de mon défunt mari.

Winter fronça les sourcils, interloqué. Mais avant qu'il ait pu poser une autre question, Isabel s'était retournée.

— Sa mère était la maîtresse d'Edmund.

— Je... je vois, fit Winter, qui en réalité ne voyait rien du tout. Et il habite avec vous. C'était le souhait de votre mari ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai appris l'existence de Christopher et de Louise sa mère qu'après la mort d'Edmund. Il n'avait rien prévu pour eux.

Winter la regarda, attendant la suite.

— Louise est venue me voir un mois après l'enterrement d'Edmund. Elle m'a expliqué qu'il l'avait installée dans une petite maison de ville, mais que depuis sa mort le loyer n'était plus payé. Et elle n'avait pas un sou devant elle. J'ai vite compris qu'elle était incapable de gérer ses finances. Elle m'a demandé de lui donner de l'argent et...

Elle s'interrompit, les bras ballants, plantée au milieu de la pièce.

— Isabel, venez boire un peu de thé, l'encouragea Winter.

A son grand soulagement, elle accepta et vint s'asseoir face à lui, le regard dans le vague pendant qu'il servait le thé.

— Lait. Et sucre, annonça-t-il en lui tendant la tasse

— Vous ne devriez pas faire le service, dit-elle machinalement, en acceptant la tasse qu'il lui tendait.

Il eut un sourire ironique.

— Vous savez, à l'orphelinat, personne n'est chargé de me servir.

— Oui, bien sûr.

Elle but une gorgée de thé. Winter était convaincu qu'elle ne lui avait pas tout dit.

— Etiez-vous au courant que votre mari entretenait une maîtresse ?

Elle posa sa tasse sur ses genoux, la tenant à deux mains.

— Non. Enfin, pas avec certitude. Mais je n'ai pas vraiment été surprise de l'apprendre. Edmund était resté veuf plusieurs années avant notre mariage, et il avait des besoins à satisfaire.

Winter goûta à son propre thé. Il commençait déjà à refroidir.

— Vous m'avez dit, un jour, avoir été fidèle à votre mari. Vous avez dû ressentir comme une trahison le fait qu'il ne l'ait pas été envers vous.

Le regard d'Isabel se fit cynique.

— Vous oubliez que dans mon milieu, il est courant et même bien vu que les maris aient des maîtresses. L'existence de Louise ne m'a pas du tout choquée. Après tout, notre mariage n'était pas un mariage d'amour. Mais Edmund m'a toujours manifesté la plus grande courtoisie. Et il avait tout prévu pour que je ne manque de rien après sa mort. Que pourrait espérer de plus une femme de son époux ?

— La loyauté. La passion. L'amour, répondit Winter un peu trop rapidement.

Elle le dévisagea avec curiosité.

— Vraiment ? C'est ainsi que vous voyez le mariage ?

— Oui.

— Alors, il est bien dommage que vous ayez décidé de ne jamais vous marier, monsieur Makepeace.

Il détourna le regard.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas contentée de donner de l'argent à Louise ?

La jeune femme dessina le contour de sa tasse avec le bout de son doigt.

— C'est d'abord ce que j'ai fait. Mais... mais Christopher n'était encore qu'un bébé, à l'époque. Et Louise ne semblait pas dévorée par l'instinct maternel.

— Alors, vous lui avez proposé de vous occuper de son fils. Le fils de votre mari.

Elle hocha la tête.

— Oui.

— C'était très généreux de votre part.

— Au début, quand Christopher était tout petit, ce ne fut pas bien compliqué. J'avais engagé Carruthers, qui veillait à tout. Mais...

— Mais ? la pressa Winter.

— Mais en grandissant, Christopher s'est de plus en plus intéressé à moi. Il passe son temps à se faufiler dans ma chambre pour m'épier. Il fouille même dans mes penderies et dans mon coffre à bijoux.

Winter cligna des yeux.

— Vous vole-t-il des choses ? Elle secoua la tête avec énergie.

— Non, non. Jamais rien. Mais... pourquoi agit-il ainsi ?

— Cela ne me paraît pas un grand mystère, répondit Winter. Vous êtes la maîtresse de maison. Ajoutez à cela que vous êtes belle et charmante. C'est tout à fait naturel que vous le fascinie.

Elle sourit pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble aujourd'hui.

— Monsieur Makepeace, je crois bien que c'est le plus beau compliment que vous m'avez jamais fait.

Winter refusa de se laisser distraire.

— Cet enfant vous cause du souci. Pourquoi ?

Il regretta presque sa question, car le sourire de la jeune femme s'évanouit aussitôt.

— Peut-être que je n'aime pas beaucoup les enfants.

Dans ce cas, pourquoi avoir accepté de financer un orphelinat ? se demanda Winter mais il prit garde de ne pas formuler son interrogation à haute voix.

Isabel termina sa tasse de thé, la reposa sur la table et se leva.

— Bien, dit-elle. Lady Whimble la grand-mère de lord d'Arqué donne un bal ce soir, chez le vicomte. Je suggère que nous peaufinions vos pas.

Winter soupira. Il n'était pas sûr de prendre du plaisir à danser.

— A supposer, bien sûr, que vous comptiez vous rendre à cette soirée, précisa Isabel.

Winter se leva à son tour. L'invitation chez lord d'Arqué lui fournirait une occasion inespérée de fouiller le bureau du vicomte.

— Je ne la manquerais pour rien au monde, milady.

Deux nuits de suite, la belle dame amoureuse de l'Arlequin brava les rues dangereuses de Saint-Giles à la recherche de son amant. Mais à l'aube, elle rentrait chez elle bredouille. La troisième nuit, cependant, elle finit par le trouver debout devant le cadavre d'un voleur qu'il venait juste de tuer.

« Arlequin ! Oh, mon Arlequin ! s'exclama la belle dame. Ne te souviens-tu pas de moi ? »

Mais il s'éloigna sans se retourner, comme s'il ne pouvait plus ni l'entendre, ni la voir.

Malgré l'assurance de Winter qu'il se rendrait à la soirée de lady Whimple, Isabel fit son entrée dans la salle de bal de lord d'Arqué sans s'attendre à le voir réellement. Une fois de plus, il avait décidé d'arriver de son côté, ce soir avec l'excuse qu'il devait s'attarder à l'orphelinat pour préparer ses cours du lendemain.

Isabel commençait à se lasser de ces petits mensonges à répétition de la part d'un homme qui, par ailleurs, vivait selon les préceptes d'une morale très stricte. Finirait-il par lui avouer qu'il était le Fantôme ? Ou la croyait-il assez naïve pour qu'elle soit incapable de le reconnaître sous son masque ? Plus longtemps il ferait l'innocent, plus Isabel enragerait contre lui.

La jeune femme prit une grande inspiration et scruta les alentours. La salle de bal avait naturellement été décorée avec extravagance et repeinte dans un incarnat très élégant. Le vicomte avait également dépensé une fortune en arrangements floraux, où le rouge la couleur préférée de sa grand-mère dominait partout. Tous ces bouquets dégageaient une odeur capiteuse à laquelle se mêlait la fragrance des clous de girofle.

Le vicomte d'Arqué se tenait à côté de sa grand-mère pour accueillir leurs invités. Lady Whimple vivait désormais chez son petit-fils. On racontait qu'elle avait été une beauté, mais l'âge avait apposé son empreinte sur son visage. Ses yeux, en revanche, n'avaient rien perdu de leur éclat.

— Bonsoir, lady Beckinhall, dit-elle, alors qu'Isabel lui faisait la révérence. Mon petit-fils m'a expliqué que vous aviez pris sous votre aile un directeur d'orphelinat.

Isabel sourit poliment.

— C'est exact, madame.

Lady Whimple renifla.

— De mon temps, les femmes de la bonne société ne s'intéressaient qu'aux intrigues amoureuses et aux ragots. Mais je suppose que les jeunes femmes d'aujourd'hui peuvent davantage prétendre à la sainteté, avec toutes leurs œuvres charitables.

A son intonation de voix, il était facile de comprendre qu'elle ne considérait pas la sainteté comme une vertu digne d'éloges.

— Je fais mon possible, murmura Isabel.

— Hmm, répondit lady Whimple d'un air sceptique. D'Arqué m'a confié qu'il pensait reprendre la direction de ce fameux orphelinat. Mais comme il aime bien me taquiner, je ne l'ai pas pris au sérieux.

— Grand-mère ! Intervint d'Arqué. Je sais que vous ne voyez pas l'intérêt que je puisse faire quelque chose qui ne me profite pas immédiatement, mais nous devons vivre avec notre temps. Il jeta un regard ironique à Isabel avant d'ajouter :

— Et si je me lasse du poste, je pourrai toujours engager quelqu'un d'autre pour faire le travail à ma place.

Isabel n'était pas surprise de le découvrir d'humeur si versatile. L'avantage de tels revirements, c'est que d'Arqué renoncerait peut-être à son défi avec Winter avant qu'il ne soit trop tard.

— Bah, fit lady Whimple. Du moment qu'on ne me demande pas de me mêler de cette folie.

— Je suis bien de votre avis, milady, intervint une voix masculine.

Isabel se retourna pour constater que M. et Mme Seymour les suivaient dans la file d'invités. Lord d'Arqué sourit.

— Auriez-vous décidé de vous liguier contre moi, Seymour ?

M. Seymour s'esclaffa.

— Je n'ai rien contre vous, d'Arqué. Mais lady Whimple à raison de mal vous imaginer en directeur d'orphelinat.

— Que cela vous semble étrange ou non, c'est pourtant mon ambition, s'entêta d'Arqué. Londres commence à m'ennuyer. M'occuper d'enfants pourrait peut-être réussir à me distraire.

Sa grand-mère renifla dédaigneusement.

— Si vous le dites, répondit M. Seymour, sceptique. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas me fatiguer inutilement à vouloir vous en dissuader. Je préfère demander à lady Beckinhall si elle s'est remise de sa rencontre avec le Fantôme de Saint-Giles ?

Isabel voulut répliquer, mais le vicomte s'exclama soudain :

— Ah, voici mon rival. Pour une fois, il arrive à l'heure.

Winter se matérialisa comme par miracle à côté d'Isabel. Il portait son nouveau costume, avec le gilet havane brodé, et la jeune femme fut frappée de voir combien il était superbe dedans.

— Bonsoir, milord, dit-il à d'Arqué, avant de prendre le bras d'Isabel. Veuillez nous excuser. La file d'attente s'allonge.

Isabel eut à peine le temps de saluer les autres. Makepeace l'entraînait déjà.

— Vous vous êtes montré grossier, lui souffla-t-elle.

— Ah bon ? Mais n'est-ce pas encore plus grossier, pour un hôte, de faire attendre trop longtemps ses invités ?

— Peut-être, concéda Isabel, tandis qu'ils s'avançaient dans la salle. Mais vous auriez pu au moins dire un mot.

— J'ai salué le vicomte.

Isabel s'arrêta pour lui faire face. Pourquoi avait-il autant de répartie ce soir ?

— Mais moi, vous ne m'avez pas saluée. Ni lady Whimple. Ni M. et Mme Seymour.

Il regardait la salle.

— Je crois que l'orchestre va jouer.

La jeune femme haussa les sourcils, incrédule.

— Serait-ce une invitation ?

Il fit la moue, comme s'il avait le droit d'être fâché contre elle.

— Si vous y tenez.

— J'y tiens, répliqua-t-elle sincèrement.

Durant leurs leçons, il s'était montré d'une grâce surprenante. Et puis, il y avait une autre raison, toute simple : malgré sa fureur contre lui, elle avait envie d'être en sa compagnie.

Elle avait envie de lui.

Aussi, dès qu'il lui tendit la main, elle s'en empara sans hésiter, le laissant la conduire jusqu'à la piste de danse.

C'était une danse campagnarde. Il se révéla étonnamment bon danseur, mais sans ostentation. Il ne cherchait pas à attirer l'attention des autres sur lui.

Quand ils s'immobilisèrent, face à face, main dans la main, il n'était même pas essoufflé même si sa poitrine se soulevait plus vite qu'à l'ordinaire.

Il posa son regard sur elle.

— Désirez-vous me dire quelque chose ? L'encouragea Isabel.

— Si vous voulez que je m'excuse de mon attitude de tout à l'heure, vous perdez votre temps.

Isabel pinça les lèvres. Le gremlin ne voulait toujours pas lui avouer qu'il était le Fantôme.

— Non, dit-elle. J'avais autre chose en tête.

— Quoi donc ?

Elle lui opposa un sourire déterminé.

— A propos d'hier soir. Vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous êtes arrivé si tard à l'opéra, où vous avez manqué l'apparition du Fantôme.

— Je vous ai dit qu'il y avait eu une urgence à l'orphelinat et...

— Ces urgences se produisent un peu trop souvent, le coupa-t-elle.

Il riva son regard à celui de la jeune femme.

— En effet. Il se trouve que nos pensionnaires sont des enfants, et que les enfants sont par nature imprévisibles.

— Il n'y a pas qu'eux.

Il la fixa encore un moment, avant de détourner le regard.

— Vous m'avez l'air perturbée. Je vais aller vous chercher un verre de punch. Un rafraîchissement vous fera le plus grand bien.

Il la laissa avant qu'elle ait pu lui répondre qu'elle détestait le punch.

C'était incroyable ! M. Makepeace l'avait tout simplement abandonnée au beau milieu d'une piste de danse.

Une telle avanie n'était jamais arrivée à Isabel. Dieu du ciel! Pour qui se prenait-il ? N'était-elle à ses yeux qu'une gourgandine ?

Elle sourit à une matrone qui la regardait, puis elle tourna les talons et quitta la piste. Quelques connaissances lui adressèrent des saluts auxquels elle répondit distraitement.

Les minutes s'écoulèrent et Isabel se retrouva de nouveau sur la piste, sans pouvoir dire combien de fois elle avait fait le tour de la salle de bal. Elle aurait quelques mots salés à dire à Winter quand il serait de retour. Mais où diable avait-il pu passer ? Il ne fallait quand même pas une heure pour aller chercher un verre de punch ! Sauf s'il voulait l'éviter, bien sûr.

Ou s'il était parti se livrer à quelques activités «fantomatiques».

Cette hypothèse alarma Isabel. Winter semblait bel et bien avoir disparu. Il n'avait quand même pas l'intention de... pas ici!

Isabel reprit ses recherches. Cette fois, en s'aventurant hors de la salle de bal. La jeune femme était déjà venue chez d'Arqué et elle se souvenait à peu près de la disposition des lieux.

Elle commença par se rendre du côté de la bibliothèque. Un chandelier brûlait dans la pièce, mais celle-ci était déserte. Et après avoir poussé toutes les autres portes, Isabel dut se rendre à l'évidence que Winter ne se trouvait pas au rez-de-chaussée.

La jeune femme inspira profondément, avant de monter à l'étage. Elle risquait sa réputation, là-haut. Tant qu'elle fouillait au même niveau que la salle de bal, elle pouvait toujours dire qu'elle s'était perdue si quelqu'un la découvrait. Mais à l'étage, l'explication serait plus difficile à faire passer.

Elle ouvrit précautionneusement une première porte et découvrit une chambre de femme, probablement celle de lady Whimple. Par chance, il ne s'y trouvait aucun domestique. Mais Winter n'était pas là non plus. Remontant le couloir, elle poussa une autre porte.

Cette fois, la pièce était décorée dans des tons masculins marron et bordeaux. Isabel en déduisit qu'il s'agissait des appartements privés de lord d'Arqué. Un grand lit à baldaquin trônait au centre. Ses rideaux étaient coordonnés aux tentures des fenêtres. Mue par une impulsion, Isabel se faufila à l'intérieur pour regarder sous le lit. Rien. Elle se redressa, déçue. C'est alors qu'elle s'aperçut que quelqu'un fredonnait dans la pièce d'à côté. Bonté divine ! Il devait s'agir du valet de chambre de lord d'Arqué. Et sa voix se rapprochait, ce qui voulait dire qu'il venait vers la chambre.

La jeune femme s'apprêtait à s'enfuir, quand un bras surgit d'une des tentures des fenêtres pour l'attirer derrière.

Isabel n'eut pas le temps de crier : son agresseur avait plaqué une main sur sa bouche. Et bien que ses yeux ne fussent pas encore complètement habitués à l'obscurité, elle avait déjà compris qui il était.

— Chut, lui murmura-t-il à l'oreille.

La jeune femme se figea. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, comme celui d'un petit lapin pris au piège. Winter la serrait contre lui et ils purent entendre tous les deux le valet, qui n'avait pas cessé de fredonner, aller et venir dans la chambre.

La main de Winter était chaude. Et Isabel pouvait sentir son torse musclé se presser contre son dos. A présent, son cœur battait toujours aussi vite, mais pour une tout autre raison.

Une raison parfaitement inconvenante.

Le valet de chambre ouvrait et refermait des tiroirs. A en juger par le bruit, il se trouvait juste derrière les rideaux. Pourtant, la respiration de Winter était parfaitement normale.

Isabel n'en revenait pas. Comment pouvait-il rester si calme ? Elle en était furieuse après lui. Elle sentait ses tétons se presser contre le tissu de sa robe, parce qu'il l'excitait follement. Et lui continuait à faire comme si rien ne se passait entre eux !

Le valet fredonna un nouvel air, qui résonna familièrement aux oreilles de la jeune femme, bien qu'elle fût incapable de le reconnaître. Isabel glissa une main derrière elle et toucha la cuisse de Winter. Il parut vouloir se reculer, mais il n'y avait pas d'espace : ils étaient coincés entre la fenêtre et le rideau.

Winter ne pourrait pas lui échapper. Mais si elle restait dans cette position, Isabel n'aurait qu'une liberté de mouvement très limitée. Aussi n'hésita-t-elle pas une seconde : elle

se retourna dans ses bras. Il aurait pu l'en empêcher, bien sûr, mais le moindre signe de lutte n'aurait pas manqué de faire bouger les rideaux et d'alerter le valet de chambre.

Les yeux de Winter brillaient sous son masque. Était-il furieux ? se demanda Isabel. Ou simplement intrigué ? Ou excité ?

Cela n'avait plus d'importance, de toute façon. Elle était fatiguée d'attendre qu'il se dévoile. Et bon sang, puisqu'il ne se décidait pas à faire le premier pas, elle s'en chargerait à sa place!

Elle se laissa tomber à genoux devant lui.

Il se raidit instinctivement.

Isabel entreprit de lui dégrafer le pantalon.

Il lui saisit le poignet avec fermeté, mais il laissa la main de la jeune femme à hauteur de son membre.

Elle entendit le bruit distinctif d'une porte qui s'ouvrait puis se refermait.

Et ce fut le silence.

Winter penchait la tête vers elle pour la regarder. Isabel attendit, mais il ne bougeait pas. Elle lui embrassa la main.

— Non, murmura-t-il, d'une voix si étouffée que cela aurait pu passer pour un soupir.

Isabel pouvait voir, au renflement de son pantalon, que son sexe, lui, s'impatiait.

— Laissez-moi faire.

Lentement, comme après un long débat intérieur, il ouvrit la main pour relâcher celle de la jeune femme.

Isabel n'attendit pas qu'il risque de changer d'avis. Elle lui dégrafa complètement le pantalon, glissa une main à l'intérieur et trouva ce qu'elle cherchait.

Son membre était bien comme dans son souvenir : d'une taille imposante, magnifique en pleine érection. Elle le sortit du caleçon pour le caresser.

Winter se raidit, comme s'il s'apprêtait à fuir, ou à lutter. Aussi s'empressa-t-elle de passer à l'étape suivante : elle ouvrit grand la bouche pour y engouffrer l'extrémité de son sexe.

Il laissa échapper un gémissement.

Isabel ferma les yeux, pour mieux s'enivrer de son odeur virile. Elle le suçait avec avidité, heureuse de sentir la vie palpiter sous sa langue. En même temps, elle caressait la base de son membre avec sa main droite, doucement pour ne pas hâter son plaisir. Elle avait envie que Winter se souvienne de ce moment tout le reste de sa vie.

Il se mit à lui caresser les cheveux, d'une main hésitante d'abord, puis avec plus

d'assurance.

Isabel était émue aux larmes.

Elle se retira et leva les yeux vers lui.

— Isabel... murmura-t-il.

— Non, répondit-elle. Et elle engloutit de plus belle son sexe frémissant.

Elle ne put retenir plus longtemps ses larmes, qui roulèrent sur ses joues. Des larmes de bonheur. Son membre était si dur, si puissant ! Elle le lécha pendant quelques instants, avant de le reprendre en bouche et de refermer les yeux. Elle voulait se concentrer uniquement sur ce sexe dressé qui lui emplissait si délicieusement la bouche et qu'elle suçait avec de plus en plus d'avidité.

Tout à coup, il lui empoigna les cheveux avec une telle force qu'elle comprit qu'il était sur le point de se laisser aller. Elle ouvrit les yeux pour le regarder jouir. Il avait basculé la tête en arrière et tout son corps était agité de spasmes.

La première giclée fut puissante mais sans saveur. La seconde, en revanche, avait le goût merveilleux de cet homme. Un grognement sourd monta des lèvres de Winter, comme s'il était à l'agonie.

Isabel le suçait toujours, les mains sur ses fesses musclées pour le garder en bouche et ne pas perdre une goutte de sa semence. Quand son membre commença de se détendre, elle le retira de sa bouche pour le lécher avec tendresse. Elle-même mouillait d'excitation. Elle était prête à le recevoir, mais il ne serait pas en état de...

Il tira brutalement sur ses bras, pour l'obliger à se relever. Isabel ne put retenir un petit cri, de douleur et de surprise mêlées. Cependant, elle n'eut pas le temps d'émettre la moindre protestation : il s'empara de ses lèvres avec une brutalité possessive.

Isabel s'abandonna à son baiser. Elle était prête à endurer tout ce qu'il voudrait lui faire subir.

Mais il relâcha soudain son étreinte et disparut avant qu'elle ait pu réagir.

La jeune femme cligna des yeux, désarçonnée. Puis elle se caressa les lèvres. Dieu tout-puissant ! Qu'avait-elle fait ? La réalité commençait à reprendre ses droits. Elle se souvenait, à présent, de qui elle était. Et plus important encore, de qui Il était. Mais une image la hantait : avant que Winter ne l'embrasse, elle avait eu le temps de voir que ses yeux brillaient, voilés, comme des yeux ...

Pleins de larmes.

Winter Makepeace tituba jusque dans l'ombre du couloir et, s'adossant au mur, il souleva son masque pour s'essuyer le visage de ses mains. Ses joues étaient mouillées de larmes. Bon sang, il avait pleuré comme un bébé ! Mais ce qu'avait fait Isabel avec sa bouche et sa langue était tout simplement merveilleux. Tout à l'heure, quand elle était agenouillée devant lui, à le sucer, Winter avait compris qu'elle l'initiait à un nouveau monde de

sensations. Et l'animal terré depuis si longtemps en lui s'était d'un coup libéré de sa cage, pour rugir de plaisir.

Il se redressa et remit son masque. Avait-elle deviné qui il était ? Et à qui elle avait donné tant de plaisir ? A Winter Makepeace ou au Fantôme ? Car si c'était à lui, l'homme, alors elle avait tout simplement bouleversé sa vie. Quelle femme, quand même ! Et à quoi jouait-elle ?

Winter secoua la tête, pris de remords. Il aurait pu l'arrêter. Il était plus fort qu'elle. Mais la vérité, c'est qu'il n'avait pas **VOULU** l'arrêter. Dès l'instant où elle avait refermé ses lèvres sur son membre gonflé de désir...

Le simple fait d'y repenser suffisait à lui provoquer une nouvelle érection.

Winter étouffa un juron et quitta sa cachette. Il savait qu'il aurait dû rejoindre le bal et se montrer, mais il avait d'autres priorités dans l'immédiat.

Des pas résonnèrent dans l'escalier. Winter s'engouffra dans une pièce. Elle était petite et sombre un dressing, peut-être ? Et pourvue d'une fenêtre. Il récupéra le sac où il avait rangé son costume après s'être changé tout à l'heure en Fantôme. Winter avait jugé préférable de fouiller la maison du vicomte déguisé en Fantôme de Saint-Giles, au cas où il serait découvert. Son plan initial avait été de remettre son costume et de redescendre dans la salle de bal. Mais ce n'était plus au programme.

Winter ouvrit la fenêtre et regarda au-dehors. Elle donnait sur le jardin. La lumière du clair de lune dans les parterres dessinait des formes géométriques.

Winter enjamba le rebord de fenêtre, jeta son sac en premier avant de se laisser tomber dans l'herbe. Puis il se baissa pour prendre le papier qu'il avait dissimulé dans sa botte sa combinaison d'Arlequin étant dépourvue de poches et exposa l'écriture à la clarté de la lune. Il lut : 10, Calfshead Lane.

C'était une adresse dans Saint-Giles. Winter avait trouvé ce papier dans l'un des tiroirs de d'Arqué. Il était peu probable que d'Arqué se sente assez sûr de lui pour laisser traîner dans son bureau l'adresse de l'atelier clandestin. Mais Winter ne pouvait pas se permettre d'ignorer cette piste.

Un rire de femme se fit entendre. Winter se retourna vers la maison, sur ses gardes. Une porte s'ouvrit et un couple sortit dans le jardin. La femme s'appuyait contre son compagnon et semblait impatiente de ce qui allait suivre.

Winter ramassa son sac et s'éloigna à pas feutrés vers la porte de derrière.

Qu'avait signifié leur étreinte pour Isabel ? Un jeu ? Une distraction à l'occasion d'une réception frivole ?

Ou savait-elle pertinemment à qui elle avait offert cette gâterie ?

Isabel se dépêcha de rejoindre la salle de bal, dans l'espoir que son absence n'avait pas été trop remarquée. Elle découvrit bien vite qu'elle avait eu tort de s'inquiéter.

Un événement s'était produit entre-temps, qui monopolisait l'attention générale.

Plusieurs personnes faisaient cercle autour d'un homme, à l'entrée de la salle de bal. Des murmures choqués s'échappaient de ce petit groupe. Isabel était trop loin pour comprendre de quoi il retournait, mais lord d'Arqué passa soudain à côté d'elle. La jeune femme l'attrapa par la manche de son veston.

— Qu'y a-t-il ? Qui est cet homme ?

— Je n'en sais rien. Venez, allons voir.

Le vicomte se fraya un chemin parmi les invités et Isabel lui emboîta le pas. Alors qu'ils approchaient de l'entrée, la jeune femme vit que l'homme au centre de l'attroupement portait une livrée verte alors que les couleurs de la maisonnée de d'Arqué étaient le bleu et blanc. Il semblait extrêmement agité, et des larmes roulaient sur ses joues.

— Milord ! s'écria l'homme, apercevant le vicomte. Oh, milord ! C'est terrible !

Plusieurs personnes parlaient en même temps et Isabel ne parvenait pas à saisir ce qu'elles disaient, mais tout à coup elle entendit quelqu'un, sur sa gauche, crier.

— Non !

Isabel tourna la tête et reconnut lady Margaret. La malheureuse était pâle comme un linge. Isabel se dirigea vers elle.

— Que se passe-t-il ? demanda d'Arqué au domestique en livrée verte. Expliquez-moi.

Isabel avait déjà rejoint lady Margaret. Elle lui prit le bras, mais lady Margaret ne semblait pas la voir. Son regard à la fois incrédule et implorant était rivé sur le domestique.

— Mon maître... commença le valet, avant d'être secoué par une nouvelle crise de larmes. Oh, mon Dieu, milord ! M. Fraser-Burnsby a été assassiné !

Une femme cria. Lord d'Arqué blêmit. Isabel se souvint qu'il était un ami proche de M. Fraser-Burnsby.

— Je... je suis venu ici parce que je ne savais pas où aller, milord, expliqua le valet, avant d'éclater encore en sanglots.

Le brouhaha s'intensifiait, mais Isabel n'avait d'attention que pour lady Margaret. La jeune femme s'était figée, bouche ouverte, sans qu'aucun mot ne sorte de sa gorge. En état de choc.

Isabel lui saisit le bras.

— Reprenez-vous, lui murmura-t-elle.

Lady Margaret se tourna vers elle, le regard perdu.

— Roger...

— Non, la culpa Isabel, à voix basse, mais d'un ton autoritaire. Pas ici.

Lady Margaret cligna des yeux, avant de perdre connaissance. Isabel se précipita, mais pas assez vite pour la retenir.

Heureusement, M. Godric Saint-John rattrapa lady Margaret avant que sa tête ne heurte le sol. Puis il la garda dans ses bras, comme hypnotisé par le visage de la jeune femme, blanc comme un linceul.

— Venez avec moi, lui dit Isabel.

Il parut étonné de sa requête, mais sans un mot il souleva lady Margaret dans ses bras avec une aisance déconcertante. Isabel était stupéfaite. Elle n'aurait jamais cru qu'un homme qui passait son temps à étudier la philosophie pût être si fort ni avoir des réflexes si rapides.

Isabel se concentra sur le petit convoi et s'éloigna de la salle de bal et des commérages.

— Ici, dit-elle à M. Saint-John, poussant la porte d'un petit salon destiné au repos des dames pendant la réception. Par chance, il était désert : ses occupantes s'étaient toutes précipitées dans la salle de bal pour savoir ce qui se passait.

M. Saint-John déposa lady Margaret sur un sofa, puis il demanda à Isabel :

— Voulez-vous que j'aille chercher quelqu'un ? Isabel s'agenouilla devant le sofa pour toucher la joue de lady Margaret. La jeune femme se réveillait doucement, en gémissant.

— Non, ce sera tout. Merci de votre aide, monsieur Saint-John. Et il serait préférable que vous ne parliez à quiconque de ce qui vient d'arriver.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

Il jeta un dernier regard à lady Margaret et quitta la pièce.

— Roger ? murmura Meg.

— Chut, lui dit Isabel. Nous allons attendre un peu ici, que vous ayez repris des forces, mais nous ne pourrons pas rester trop longtemps. Quelqu'un pourrait s'apercevoir de votre disparition et faire le lien avec la mort de M. Fraser-Burnsby, ce qui...

— Oh, mon Dieu ! s'écria lady Margaret, avant de fondre en larmes.

Isabel ferma un instant les yeux. Elle était bouleversée par le chagrin de la jeune femme. Quel droit avait-elle de s'en mêler et de convaincre cette pauvre Meg qu'elle ne devait pas manifester sa détresse en public et encore moins son amour pour M. Fraser-Burnsby, qu'Isabel avait aisément deviné.

Mais il n'y avait personne d'autre pour s'en charger.

Alors, Isabel s'assit sur un coin du sofa.

— Là, là, dit-elle, serrant lady Margaret dans ses bras. Ne vous rendez pas malade.

— Je l'aimais, sanglota lady Margaret. Nous avions prévu de nous marier. Il venait juste de...

Elle secoua la tête, comme si elle n'arrivait toujours pas à croire ce qui lui arrivait.

Pourquoi la mort faisait-elle ainsi irruption dans la vie ? Pourquoi une jeune femme pleine d'avenir voyait-elle ses rêves d'amour s'écrouler ? C'était injuste. Quel Dieu pouvait vouloir punir une jeune femme innocente ?

Sauf que lady Margaret ne serait plus jamais innocente, marquée à jamais par cet événement. Chagrin et deuil seraient son lot désormais.

Isabel inspira profondément.

— Venez. Allons trouver votre mère. Lady Margaret secoua la tête.

— Elle n'est pas là. Elle était invitée à une partie de campagne.

— Alors votre frère, le marquis.

— Non ! Se récria lady Margaret. Il ne savait rien, pour Roger et moi. Personne n'était au courant.

— Dans ce cas, faisons preuve de discrétion. Si les invités vous voient pleurer, ils imagineront toutes sortes de choses.

Lady Margaret ferma les yeux.

— Et ils auront raison. Nous... nous aimions. Isabel n'était pas la mieux placée pour juger. Du reste, elle admirait plutôt la réaction de lady Margaret : elle ne manifestait aucune honte, seulement du chagrin.

Mais sa réputation se trouverait détruite si la nouvelle se répandait qu'elle avait été la maîtresse de Roger Fraser-Burnsby.

— Raison de plus pour vous reprendre, insista gentiment Isabel.

— Je me moque de ce que diront les gens, murmura lady Margaret.

— Je comprends, ma chère. Vous réagissez ainsi sur le coup. Mais plus tard, vous penserez différemment.

Isabel avait conscience de se montrer cruelle, mais elle était convaincue que c'était nécessaire.

— Séchez vos larmes, milady, reprit-elle. Nous allons devoir traverser la foule des invités jusqu'à votre voiture. Avec qui êtes-vous venue, ce soir ?

— Ma... ma grand-tante. Elle habite avec moi, pendant que maman est à la campagne.

Isabel se souvenait vaguement d'une femme âgée, aux cheveux blancs, qui accompagnait parfois lady Margaret.

— Très bien. Je vais d'abord vous installer dans votre voiture. Et ensuite, j'irai la

chercher.

Ce ne fut pas aussi simple que cela, bien sûr. D'abord, Isabel dut reconforter la jeune femme un bon quart d'heure, avant que cette dernière ne soit prête à sortir du salon. Il était difficile de cacher ses yeux rouges. Mais au moins, elle avait cessé de pleurer.

— Il suffit juste de marcher jusqu'à votre voiture, l'encouragea Isabel. C'est l'affaire de quelques mètres, après quoi vous pourrez vous détendre.

Lady Margaret acquiesça à la manière d'un automate.

Elles furent obligées de traverser la salle de bal. La plupart des invités étaient toujours regroupés près de l'entrée, et Dieu merci, personne ne sembla leur prêter d'attention particulière.

— Nous dirons simplement à votre grand-tante que vous avez la migraine. Avez-vous confiance en votre femme de chambre ?

— Quoi ? fit lady Margaret, totalement perdue. Probablement n'avait-elle pas réalisé à quel point les ragots circulaient vite chez les domestiques.

— Peu importe. Congédiez-la dès qu'elle vous aura aidée à vous déshabiller. Puis verrouillez votre porte et reposez-vous.

— Ah, vous voilà, lady Beckinhall ! s'exclama soudain une voix masculine.

Isabel se tourna, de façon à cacher en partie lady Margaret. M. Seymour se tenait à côté de lord d'Arqué. Tous deux affichaient des mines graves.

— Cette affaire est horrible, assura M. Seymour, qui jetait des regards curieux à lady Margaret. Assassiner un gentleman, en plein Londres ! Je comprends qu'un tel crime bouleverse les personnes les plus sensibles.

— Et même les moins sensibles, répliqua Isabel. M. Fraser-Burnsby était un gentleman aimé de tous. Il nous manquera.

Lord d'Arqué marmonna quelque chose d'inintelligible et tourna brusquement les talons.

— Ils étaient très proches, expliqua M. Seymour, désignant d'Arqué qui s'éloignait. Je crois qu'ils s'étaient connus au collège, dit-il en secouant la tête. Nous dénicherons l'assassin de Roger, soyez-en certaines, mesdames. Les dragons sont déjà prévenus et ils fouillent Saint-Giles. Je suis convaincu qu'il sera arrêté dans la nuit.

Isabel haussa les sourcils, perplexe.

— Qui cela ? On sait donc qui a tué M. Fraser-Burnsby ?

Ce fut au tour de M. Seymour de paraître surpris.

— Pardonnez-moi, lady Beckinhall, je pensais que vous étiez déjà au courant. Roger Fraser-Burnsby a été assassiné par le Fantôme de Saint-Giles.

La belle dame, amoureuse de l'Arlequin, pleura à chaudes larmes, mais ne renonça pas. Le lendemain soir, elle alla consulter une désenvoûteuse.

« Ah ! s'exclama cette dernière, quand la belle dame lui eut conté toute l'histoire. L'Arlequin a cédé son âme au Maître de la nuit et il ne peut plus se montrer à la lumière du soleil. Il passera désormais l'éternité sans voir ni entendre ceux qui l'entourent, animé seulement par un désir de vengeance. Ce ne sera pas facile, mais il existe un moyen de le sauver. Si vous voulez le ramener à la lumière, il vous faudra le contraindre par l'Amour, puis laver ses yeux avec le Chagrin, et enfin lui faire toucher l'Espoir. »

La lune était perchée haut dans le ciel. Telle une déesse bienveillante qui lui montrerait le chemin, elle éclairait Winter Makepeace qui sautait de toit en toit. Il approchait de son but. Il le sentait. Les enfants qui avaient besoin de son aide étaient tout près. Il les trouverait et il les sauverait. Mais pour cela, il devait à tout prix oublier les émotions que lady Beckinhall avait éveillées en lui, tout à l'heure pendant le bal. Il était impératif qu'il recouvre toute son énergie. Avec la jeune femme, il ne serait plus que Winter Makepeace et il ferait en sorte qu'elle ne rencontre plus jamais le Fantôme. S'il y parvenait, alors peut-être aurait-il une chance de reprendre son existence telle qu'elle était auparavant. Quel que soit le plaisir qu'il pouvait éprouver en compagnie de lady Beckinhall, il s'était choisi une autre voie : apporter son aide à ceux qui étaient trop démunis pour obtenir justice eux-mêmes.

Et vaincre tous les gredins qui voulaient s'en prendre aux habitants de Saint-Giles.

Winter sauta sur un dernier toit, avant de se laisser glisser le long d'une façade d'immeuble, pour atterrir dans Calfshead Lane. Le numéro 10 correspondait à une porte délabrée. Deux portes plus bas, en revanche, une enseigne se balançait au vent. Mais il faisait trop sombre pour que Winter pût voir ce qui était inscrit dessus.

Il essaya d'ouvrir la porte du numéro 10. Comme elle était verrouillée, il recula d'un pas et l'enfonça carrément.

— Allez-vous-en ! Cria une voix, à l'intérieur. Winter se retrouva face à une femme qui agitait un coutelas dans une main.

— Mon Dieu, c'est le diable en personne ! s'exclama la femme, horrifiée.

— Où sont les enfants ? demanda Winter. La femme regarda autour d'elle, perplexe.

— Les enfants ? Il n'y a pas d'enfants, ici. Winter s'avança à l'intérieur. La femme recula.

— Je sais qu'il y a des enfants. Où sont-ils ?

La femme écarquilla les yeux. Elle semblait terrorisée.

— Êtes-vous venu me chercher pour me conduire en enfer?

Winter aperçut deux autres silhouettes, allongées dans un coin de la pièce des adultes, sans doute ivres morts. Et la femme qui tremblait de tous ses membres devant lui ne semblait pas en mesure de diriger un atelier clandestin.

— Il n'y a rien d'autre ici ?

La femme secoua la tête.

Winter se dirigea vers la seule porte de la pièce et l'ouvrit. Elle donnait sur une pièce encore plus exiguë, si basse de plafond qu'un homme ne pouvait s'y tenir debout.

Elle était vide.

Winter fut déçu. Il espérait secrètement trouver ici l'atelier clandestin où avait travaillé Peach. Cette adresse dans Saint-Giles était le seul indice qu'il ait pu dénicher chez d'Arqué. S'il s'était trompé, alors il ne pourrait pas sauver les enfants ce soir.

Un bruit de cavalcade se fit entendre depuis la rue.

Winter se dépêcha de ressortir.

Un détachement de dragons remontait la rue. Les hommes de Trevillion. Ils brandissaient des torches. Grâce à leur lumière, Winter put voir distinctement l'enseigne qui se balançait deux portes plus loin.

Une chandelle !

— Halte ! cria le capitaine.

Winter n'était évidemment pas disposé à obéir. Il bondit et entreprit d'escalader la façade de l'immeuble à mains nues.

Une détonation retentit. La balle se ficha dans le mur et Winter reçut des éclats de pierre sur son masque.

— Descendez, ou je vous tue ! lui lança Trevillion. Winter atteignait déjà le haut de la façade. Il se hissa sur le toit juste au moment où une autre bal venait percuter les tuiles, près de ses pieds. Il courut à toutes jambes pour passer sur l'autre versant. Mais les cavaliers le suivaient des yeux. Ils contournèrent l'immeuble. La distance qui séparait la corniche de celle d'en face était trop grande : Winter ne pouvait pas sauter sans risquer de tomber dans le vide. Et s'il tombait, il serait immédiatement capturer.

— Rendez-vous ! cria Trevillion. Vous êtes cerné.

Il disait vrai. D'autres dragons arrivaient déjà en renfort, encerclant la maison. Pourquoi diable Trevillion avait-il sorti toutes ses troupes en pleine nuit ?

Winter n'avait donc plus le choix.

Il recula de deux pas pour prendre son élan.

— Vous n'y arriverez pas ! lui cria Trevillion, qui avait deviné son intention.

Winter courut sur le toit et sauta. Une détonation éclata en même temps. Trop loin. C'était trop loin.

Winter heurta le rebord du toit d'en face. Le choc l'atteignit en pleine poitrine.

Puis il se mit à glisser inexorablement vers le vide. Il tentait de s'agripper aux tuiles, mais ses gants se déchiraient.

Dans un réflexe ultime, il réussit à s'accrocher à la gouttière. De là, il put se hisser de manière spectaculaire et remonter sur le toit.

Il s'enfuit aussitôt en courant.

Un bruit de détonation résonna dans la nuit. Isabel sursauta, comme si elle avait été elle-même visée. Elle ouvrit sa portière et cria à son cocher :

— Dirigez-vous vers la fusillade, John !

Son cocher était d'ordinaire un homme imperturbable. Là, il se retourna d'un air incrédule.

— Vous êtes sûre, milady ?

— Oui, oui. Faites ce que je vous dis.

Isabel referma sa portière et resta le nez contre la vitre, à scruter les environs avec anxiété. Dès qu'elle avait appris que le Fantôme était accusé du meurtre de M. Fraser-Burnsby, elle avait compris que Winter était en danger. Il avait quitté le bal avant que la nouvelle du meurtre n'éclate. Il ne pouvait donc pas savoir qu'il lui serait plus risqué que jamais d'apparaître cette nuit déguisé en Fantôme.

La jeune femme tendait l'oreille. Les détonations n'avaient pas retenti très loin. Si c'était bien Winter qui était visé, cela voulait dire qu'il se trouvait tout près. A moins que les coups de feu n'aient atteint leur cible...

Une ombre bougea dans l'obscurité.

Le cœur d'Isabel bondit dans sa poitrine. Elle ouvrit sa portière avant même d'avoir reconnu l'homme au masque.

— Vite ! Montez !

Il s'engouffra dans le véhicule.

— A la maison, John ! cria Isabel, avant de refermer la portière.

Puis elle se rassit sur sa banquette. Il avait pris celle d'en face. Ses gants étaient déchirés, mais son costume paraissait intact. Il était vivant. Vivant ! Isabel remercia Dieu, les anges et tous les saints de la Création. Elle était si soulagée !

Il se débarrassa de son chapeau et le jeta sur les coussins. Puis il entreprit d'ôter ses gants, le plus calmement du monde, comme s'ils n'étaient pas en pièces et comme s'il ne venait pas d'échapper à la mort. Isabel sentit son sang bouillir dans ses veines.

— Bougre d'inconscient ! Explosa-t-elle. N'êtes-vous donc pas au courant que tous les soldats de la ville vous recherchent activement, avec l'ordre de vous arrêter mort ou vif ?

Il termina d'ôter tranquillement ses gants et les posa sur ses genoux. Isabel avait envie de le secouer comme un prunier.

— Winter !

Il se raidit.

— Alors, vous saviez ?

Elle éclata de rire.

— Bien sûr, que je savais. Croyez-vous que je puisse embrasser un homme sans connaître son identité ?

Il se défit de son masque et du carré de soie qu'il portait en dessous. A cause de l'obscurité, Isabel ne pouvait pas bien voir son expression, mais ses yeux brillaient d'un éclat particulier.

— Vous saviez déjà, tout à l'heure, quand...

— Quand je vous ai sucé ?

Si elle espérait le choquer, elle en fut pour ses frais. Il ne tressaillit même pas. Il continua de la fixer, sans ciller.

Isabel éclata encore de rire, mais cette fois, de manière hystérique.

— Allons, monsieur Makepeace ! Me pensez-vous assez dépravée pour attirer des hommes à chaque réception mondaine, uniquement dans l'objectif de les sucer dans des recoins...

Il ne la laissa pas terminer sa phrase. Se jetant sur elle, il l'attira dans ses bras avec une telle force qu'elle ne put lui opposer de résistance. Isabel se retrouva sur ses genoux, comme une prise de guerre, à sa merci.

Mais cela n'était pas pour lui déplaire.

— Avez-vous seulement idée de ce que vous avez fait ? lui demanda-t-il.

Elle n'eut pas le loisir de répondre ; il s'était emparé de ses lèvres.

Isabel en oublia tout le reste. Pour l'instant, plus rien ne comptait que cet homme.

La jeune femme s'abandonna sous son baiser, ouvrant la bouche pour accueillir sa langue. Il l'embrassait avec une sorte d'urgence qui l'excitait terriblement, car derrière, elle devinait la force de son désir viril. Elle-même sentait ce désir gronder entre ses jambes.

Elle laissa courir ses doigts le long de sa tunique d'Arlequin, s'émerveillant de la fermeté de son torse sous ses doigts. Il était comme un jeune étalon, tout en muscles et en énergie, et Isabel mourait d'envie de le chevaucher pas pour le dresser, mais pour que cette vitalité lui appartienne un peu.

Sa main s'aventura plus bas. Il émit un grognement et l'embrassa avec plus de passion encore. Son membre était déjà gonflé de désir. Isabel essaya de l'atteindre, mais c'était moins facile qu'avec un pantalon ordinaire. Un moment, elle crut même qu'elle serait obligée de déchirer sa combinaison.

Les boutons finirent par céder et Isabel gémit de plaisir en refermant sa main sur son membre dressé. C'était comme caresser une tige d'acier gainée de velours.

Il commença alors à lui soulever les jupes. Isabel l'aida en se cambrant.

Tout cela était pure folie, bien sûr. Mais c'était trop bon.

Il l'enlaça à la taille, sous ses jupes, en même temps qu'il l'embrassait avec toujours autant de fougue. Isabel sentait ses mains lui caresser les fesses et les cuisses.

Ils se trouvaient dans une voiture, pour l'amour du ciel ! La jeune femme aurait dû mettre un terme à leur étreinte, mais elle ne pouvait s'y résoudre.

Elle noua ses jambes autour de lui puis, fouillant sous ses jupes, elle s'empara de son sexe.

— Attends un peu, dit-il, s'arrachant à ses lèvres.

— Non, répliqua-t-elle, le regardant droit dans les yeux. Tant pis si tu jouis tout de suite. J'ai envie de te sentir en moi. Maintenant.

Il plissa les yeux.

— Tu ne tiendras pas toujours les rênes, milady.

Isabel lui sourit.

— Certainement pas. Mais pour l'instant, c'est moi qui commande.

Et elle guida son membre jusqu'à l'entrée de son intimité. Elle mouillait déjà tellement qu'il s'y enfonça tout naturellement.

Il ferma les yeux et renversa la tête en arrière, sur les coussins, en gémissant, comme si elle lui infligeait quelque torture.

Ce spectacle la fit mouiller encore davantage.

Elle s'enfonça plus profondément sur lui, avec un sourire extatique, excitée par le plaisir qu'elle ressentait autant que par celui qu'elle lisait sur le visage de son amant.

Puis elle se mit à le chevaucher.

— Non, murmura-t-il. Je vais venir trop vite.

— Je sais, dit-elle. Mais tu n'oublieras pas ce moment. Tu ne m'oublieras jamais.

Il ouvrit les yeux.

— De toute façon, je ne t'oublierai jamais.

Et il lui empoigna fermement les hanches, pour s'enfoncer davantage en elle. Il manquait d'expérience, et il se montrait un peu brutal, mais Isabel adorait cela.

Elle renversa la tête en arrière et elle rit de bonheur de le sentir en elle.

L'attelage bringuebalait sur les pavés et Isabel se mouvait sur Winter, de plus en plus vite. Jusqu'à ce que des étoiles apparaissent derrière ses paupières closes et qu'une vague de plaisir la submerge.

Quand il gémit à son tour, elle ouvrit les yeux et le contempla jouir avec une telle violence qu'elle sentit presque sa semence gicler en elle. Elle n'avait jamais rien vécu de tel. Et il continuait de jouir en la pénétrant de plus belle ! C'était comme s'il cherchait à la faire sienne, d'une manière primitive.

Un grondement sourd lui échappa et Isabel s'écroula sur son torse, à la manière d'une fleur courbée par le vent.

Puis elle soupira et passa la langue sur ses lèvres.

— Ils pensent que tu as tué Roger Fraser-Burnsby.

Il referma ses bras autour d'elle et la serra très fort.

— Il est mort ?

— Oui. Le valet de M. Fraser-Burnsby est venu annoncer la nouvelle, juste après ton départ du bal.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Je sais. Tu étais avec moi.

Il haussa un sourcil.

— Me croirais-tu quand même, si je n'avais pas eu cet alibi providentiel ?

— Évidemment, s'impacienta Isabel. Tu n'es pas capable de tuer quelqu'un.

— Tu me connais donc si bien ? demanda-t-il d'un ton sceptique.

Isabel caressa sa tunique d'Arlequin.

— Je ne connais pas tout de toi. Mais j'en sais assez pour être convaincue que tu ne tuerais jamais quelqu'un de sang-froid, quel que soit ton déguisement.

— Humm.

— Me le diras-tu ?

Il regarda par la vitre. Ils étaient presque arrivés chez Isabel.

— Te dire quoi ?

— Pourquoi tu fais cela ? Pourquoi tu t'habilles en Fantôme ?

Il lui jeta furtivement un regard.

— Peut-être. Mais dans l'immédiat, je dois partir avant que ta voiture ne s'arrête devant chez toi.

Et là-dessus, il bascula sans plus de cérémonie la jeune femme sur la banquette d'en face. Isabel, stupéfaite, le regarda reboutonner sa tunique.

— Tu ne peux pas sortir dans cet accoutrement ! Les dragons te cherchent partout !

Il remit son masque.

— J'ai une mission qui m'attend.

— Serais-tu fou ?

Un rictus déforma ses lèvres.

— C'est possible. Mais je dois le faire.

— Non, voulut protester la jeune femme. Tu ne... Mais il avait déjà ouvert la portière pour sauter en marche.

Meg était assise devant la fenêtre de sa chambre. Elle contemplait d'un œil vide le ciel étoilé de cette nuit qui n'en finissait pas.

Elle avait retenu ses larmes en arrivant à la maison et jusqu'à ce qu'elle puisse congédier sa carriériste. Puis elle avait pleuré, pleuré, pleuré. En silence. Elle avait tellement pleuré que ses paupières en avaient enflé. Après quoi, elle était restée allongée un long moment, bouche ouverte, à contempler le plafond, avec un sentiment de profond abandon.

Elle n'avait plus de larmes pour pleurer. Elle n'avait plus rien.

Son esprit battait la campagne comme un animal trop longtemps retenu en cage. Roger était mort. Elle l'avait encore vu la veille, plein de vie.

Mais à présent, il était mort.

Meg avait d'abord pensé à une erreur. Roger n'était que blessé et son valet, égaré, s'était précipité au bal pour annoncer trop vite la mauvaise nouvelle.

Hélas, non. On avait récupéré son cadavre. Sa camériste l'avait appris à Meg pendant qu'elle l'aidait à se déshabiller. Les ragots circulaient si vite, chez les domestiques ! Et sa

camériste avait paru prendre du plaisir à lui raconter comment le corps ensanglanté de ce pauvre Roger avait été ramené chez lui dans la voiture de lord d'Arqué.

Meg avait dû prendre sur elle pour ne pas gifler sa camériste elle n'avait jamais levé la main sur personne. Elle s'était contentée de la congédier un peu trop sèchement. Lady Beckinhall l'aurait probablement critiquée pour sa réaction impulsive, car sa camériste lui avait jeté un regard intrigué avant de la quitter.

Mais Meg s'en fichait éperdument.

A force de rester assise sans bouger, elle avait des fourmis dans les jambes comme un douloureux signe de vie. La jeune femme bougea légèrement et entendit un bruit de papier froissé. Elle passa une main sous ses jupes. Bien sûr. C'était une lettre d'Hero, la femme de son frère Griffin. Le mot était arrivé pendant qu'elle s'habillait pour le bal de ce soir. Elle l'avait posé sur le sofa devant la fenêtre, pour la lire plus à son aise à son retour. Eh bien, elle était rentrée !

Meg se leva et présenta une chandelle aux braises du foyer avant de retourner s'asseoir devant la fenêtre. Puis elle décacheta la lettre.

Chère sœur, commençait Hero. C'était gentil de sa part. Dès l'instant où elle avait épousé Griffin, Hero avait pris l'habitude de s'adresser ainsi à elle dans ses lettres. La lettre était longue et anodine. Une aile en construction dans la maison de campagne de Griffin, les soucis que leur donnait la cuisinière, l'excellente récolte des pommiers du verger. Hero avait gardé la principale nouvelle pour la fin :

... et, ma chère, je pense que vous serez ravie d'apprendre mon doux secret : je suis heureuse au-delà de tout. Votre frère est comblé, bien sûr, même s'il m'assomme parfois avec ses inquiétudes sur ma santé. Je crois qu'il sera un papa très fier avant la fin de l'hiver.

Meg resta un moment à contempler les signes qui se voilaient sous ses doigts. Heureuse. Elle se devrait d'être heureuse pour son frère et pour Hero.

Elle éclata en sanglots.

Winter venait de goûter à la plus belle des expériences.

Il se tapit dans l'angle d'une porte cochère et regarda la voiture d'Isabel disparaître au coin de la rue.

Ressentait-elle la même chose ? Avait-ce été aussi glorieux pour elle que pour lui ? Ou était-il comme les autres hommes avec lesquels elle avait couché ?

Non, décida-t-il. Il refusait d'être un amant de plus qu'elle pourrait facilement congédier

et oublier. Il avait beau être un simple maître d'école et elle une baronne, ils étaient homme et femme. Ceci était le plus important.

Il s'obligea à étouffer tout sentiment de jalousie. Cela ne pourrait que lui nuire. Et il avait d'autres choses à régler avant de retrouver Isabel.

Winter prit la direction de Saint-Giles. Les dragons devaient être toujours à sa recherche le meurtre d'un aristocrate ébranlerait trop leur monde pour rester impuni. Toutes les forces de l'ordre seraient réquisitionnées afin de le retrouver. Winter se demandait évidemment qui était le véritable assassin de Fraser-Burnsbv, mais dans l'immédiat, il préférait chasser la question de son esprit. Probablement était-ce l'œuvre d'un vulgaire vide-gousset, mais le Fantôme de Saint-Giles constituait un coupable tout indiqué.

Vingt minutes plus tard, il atteignait Calfshead Lane. Il passa devant le numéro 10 sans s'y arrêter. L'enseigne à la chandelle était juste un peu plus loin. Sans la torche de Trevillion, il ne l'aurait sans doute pas remarquée. Et elle lui avait échappée lors de ses précédentes investigations. Il faut dire que l'enseigne était toute petite, et en piteux état, et qu'elle passait facilement inaperçue au milieu de toutes les autres enseignes qui pendaient dans les rues de Saint-Giles.

La porte sous l'enseigne était elle aussi en mauvais état. En revanche, la serrure était neuve et solide. Winter essaya la poignée à tout hasard et il fut surpris de voir qu'elle tournait toute seule. La pièce, derrière, était plongée dans le noir. Winter attendit quelques instants que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Mais sans la moindre source de lumière c'était peine perdue. Il sortit de nouveau dans la rue, alla s'emparer d'une lanterne accrochée à une porte voisine et revint dans la minuscule échoppe.

La pièce était large mais peu profonde. Des étagères étaient disposées au hasard sur les murs, sans doute pour supporter le stock du commerçant. Mais elles étaient toutes vides, et à en juger par la poussière qui les recouvrait, depuis déjà longtemps.

Quelque chose s'agita dans la pénombre. Winter leva sa lanterne et vit un rat qui trottait le long du mur. La vermine ne prêta même pas attention au visiteur et continua son errance nocturne.

Une autre porte était encastrée dans le mur face à la rue. Winter s'en approcha et colla prudemment son oreille au battant. Il attendit un peu, mais aucun son ne se fit entendre.

Cette deuxième porte était verrouillée. Winter recula de deux pas et posa sa lanterne sur le plancher, de façon qu'elle lui éclaire le passage une fois que la porte serait ouverte.

Puis il dégaina son épée et enfonça la porte d'un puissant coup de pied.

Il se jeta de côté, au cas où surgirait un agresseur. Mais personne ne vint. Et la pièce semblait tout aussi vide que la première.

Winter attendit encore, les sens en alerte. Rien. Il rengaina son épée, récupéra sa lanterne et pénétra dans la pièce. Une odeur fétide d'urine et de vomi lui assaillit les narines. Cependant, la pièce était bien vide, à part un squelette de rat et quelques haillons.

Mais quelque chose, dans le plancher, accrocha la lumière de sa lanterne. Winter se baissa pour regarder de plus près. Un fil était pris entre deux lattes. Il le récupéra avec la pointe de sa dague et l'approcha de sa lanterne.

Un fil de soie.

Il le glissa dans une poche de sa tunique. Il ne trouva rien d'autre. L'endroit avait manifestement été déserté. Ce ne serait pas cette nuit qu'il sauverait les enfants.

Winter sortit de la maison. Dehors, le vent soufflait de plus en plus fort et lui jetait des gouttes de pluie au visage. Il tendit encore l'oreille, mais il n'entendit que le grincement de l'enseigne qui battait au vent. Les dragons devaient patrouiller dans une autre partie de Saint-Giles. Winter accrocha la lanterne à sa place et s'éloigna rapidement. A deux reprises, il fut obligé de se cacher dans l'ombre pour ne pas croiser un autre piéton. Et une fois il dut même grimper sur un toit afin d'éviter les dragons. Il fit tout cela naturellement et ce n'est que lorsqu'il se retrouva dans un jardin parfaitement entretenu des beaux quartiers qu'il réalisa où il trouvait.

Ses pieds l'avaient entraîné jusque devant la maison d'Isabel et ses yeux analysaient chaque fenêtre qui donnait sur le jardin pour savoir laquelle était celle de sa chambre. Son instinct lui jouait des tours. Lady Beckinhall n'était pas de son monde. Probablement ne comprendrait-elle jamais ce que représentait Saint-Giles à ses yeux. Mais peut-être se trompait-il. Isabel lui avait maintes fois prouvé qu'elle était une femme plus complexe qu'il ne l'avait d'abord pensé.

Comme Eve avec Adam, Isabel avait fait de Winter un homme accompli. Aucune femme n'y avait réussi auparavant. Aucune femme n'y réussirait après elle. Leurs différences n'avaient plus la moindre importance. Elle était la seule femme de sa vie. Et il le lui démontrerait.

Tandis qu'il était dans le jardin, les nuages finirent par déverser des trombes d'eau. Winter offrit son visage au déluge, comme si la pluie pouvait le laver de tous ses doutes.

Une lumière s'alluma à une fenêtre du rez-de-chaussée. Il était plus de minuit. Peut-être était-ce un valet qui s'offrait un verre de brandy en cachette. Ou alors, Isabel n'arrivait pas à dormir.

Quoi qu'il en soit, il le saurait bientôt.

La belle dame réfléchit longuement aux paroles de la désenvoûteuse. Puis elle dénoua sa longue chevelure blonde, et coupa plusieurs mèches qu'elle tressa en une cordelette très fine. Pendant qu'elle se livrait à cette tâche, elle repensait à tous les moments heureux qu'elle avait vécus avec l'Arlequin.

Isabel contemplait la bibliothèque soigneusement classée d'Edmund. Son défunt mari avait été très fier de sa luxueuse collection de livres, alors même qu'il n'en avait pratiquement lu aucun. Ils étaient une source de réconfort pour la jeune femme toutes ces nuits où le sommeil la fuyait.

Elle soupira et tira un petit volume de poésie érotique d'une étagère. C'était assez banal l'auteur se rengorgeait trop de savoir écrire, mais peut-être cela l'aiderait-il à s'assoupir. Elle avait déjà essayé un bain chaud, puis du lait chaud et enfin un verre de vin. Il ne lui restait plus beaucoup d'autres possibilités, si elle voulait dormir un peu cette nuit.

La jeune femme s'installa dans un confortable fauteuil de cuir devant la cheminée éteinte et elle rassembla ses pieds sous son peignoir. La pièce était un peu fraîche, mais Isabel ne resterait pas assez longtemps.

Elle ouvrit le livre et commença sa lecture.

Le poète n'avait pas dû si mal faire son travail, après tout, car lorsqu'elle releva les yeux elle n'aurait su dire au bout de combien de temps, elle se demanda si elle ne rêvait pas.

Il était là, à quelques pas d'elle, en tenue de Fantôme de Saint-Giles.

Le cœur d'Isabel bondit de joie dans sa poitrine. Jusqu'à cet instant, elle s'était demandé si leurs étreintes n'apportaient pas à Winter qu'un soulagement physique, comme manger quand on était particulièrement affamé. On était toujours content de faire un bon repas et, l'instant d'après, on n'y pensait plus.

Mais cette fois, il était venu à elle de son plein gré. Ce qui voulait dire qu'il ne la considérait pas uniquement comme un steak.

— Tu es en train de tremper mon tapis, lui fit-elle remarquer, voyant l'eau dégouliner de son costume.

Il se débarrassa de son masque d'Arlequin et avança d'un pas.

— Tu aurais besoin de faire changer tes serrures.

Isabel referma son livre.

— Elles ne sont pourtant pas vieilles.

Il ôta aussi son masque de velours, qu'il laissa tomber par terre. Puis son chapeau.

— Non, peut-être. Mais elles sont plus esthétiques qu'efficaces.

— Ce qui explique que tu aies pu entrer ?

— En partie, acquiesça-t-il, tandis qu'il se défaisait de son épée pour la déposer devant la cheminée. De toute façon, je serais entré quand même. Mais avec de bonnes serrures, cela n'aurait pas été aussi facile.

Il commença de déboutonner sa combinaison.

— Bah, je n'ai pas grand-chose de valeur à protéger.

Il lui jeta un regard brillant.

— Si, toi.

C'était terriblement gratifiant. Pourquoi ses mots simples avaient-ils plus d'effet sur elle que les flatteries imagées qu'elle avait reçues, par le passé, de la part des gentlemen qui voulaient la conquérir ?

— Pourquoi es-tu venu ?

Il s'assit pour se déchausser.

— Je veux que tu me montres.

— Te montrer quoi ?

Il leva les yeux vers elle, une botte dans une main.

— Tout.

Isabel avala sa salive.

— Qu'est-ce qui te fait penser que j'aimerais être ton professeur ?

Il se raidit.

— Me serais-je trompé ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Non.

— Ne me provoque pas, Isabel, répliqua-t-il, avant de se pencher sur son autre botte.

— Pourquoi ce déguisement ? Pourquoi es-tu le Fantôme ?

Il haussa les épaules.

— Parce que personne ne s'occupe d'eux.

— Qui cela ?

— Les pauvres, les enfants de Saint-Giles, expliqua-t-il, ôtant le haut de sa combinaison et dévoilant son torse large et puissant. Ils ont envoyé des dizaines de dragons pour chercher l'assassin d'un aristocrate, mais des dizaines d'enfants meurent tous les mois sans que cela ne les empêche de dormir.

— Roger Fraser-Burnsby était quelqu'un de bien, risqua Isabel.

Il hocha la tête.

— Mais aurait-il battu ses domestiques, séduit des vierges et négligé ses parents, son meurtre aurait été vengé avec la même férocité.

Isabel sentait sa colère à travers sa voix et de son regard. Il avait dû arriver quelque chose depuis qu'il avait sauté de sa voiture en marche.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. Mais que voudrais-tu que fasse la société ?

Il se releva pour se défaire de son pantalon. Il ne portait plus que son caleçon, qui ne cachait rien de son érection.

— Je voudrais simplement que la société fasse preuve de plus de solidarité. Pourquoi un enfant pauvre vaudrait-il moins qu'un aristocrate ? Je voudrais surtout qu'il n'y ait plus d'enfants miséreux ou crevant de faim. Nous ne pouvons continuer à nous voiler la face.

— Tu parles de révolution, murmura-t-elle.

— Et alors ? Peut-être aurions-nous en effet besoin d'une révolution ? Je suis fatigué de devoir sans cesse sauver des orphelins. Je n'en peux plus de chercher des enfants maltraités et de ne...

Il ne put continuer sa phrase et détourna le regard.

Isabel comprit qu'ils s'approchaient de ce qu'il ressentait au plus profond de lui. Elle aurait voulu le serrer dans ses bras, mais elle se doutait qu'il ne voudrait pas de sa compassion.

— Que s'est-il passé ce soir ?

Il eut une grimace amère.

— Je cherchais un atelier clandestin où des enfants kidnappés travaillent dans des conditions atroces. Mais après des jours de traque, j'ai finalement trouvé l'endroit désert. Les enfants m'ont encore échappé. Probablement ont-ils été tous déménagés dans un autre endroit.

Isabel était bouleversée par la détresse qu'elle lisait dans son regard.

— Tu ne peux quand même pas porter tout seul ce fardeau, Winter Makepeace. Ou alors, ce serait de ta part un péché d'orgueil.

Tout homme se serait esclaffé et l'aurait raillée. Il se contenta de fermer les yeux.

— Ça n'empêche pas que je sois arrivé trop tard pour sauver ces enfants.

Isabel pencha la tête. Comment pourrait-elle l'aider, cet homme qui avait décidé de porter tous les malheurs de Saint-Giles sur ses épaules ? Que pouvait-elle lui offrir, en dehors de ce qu'elle lui avait déjà donné c'est-à-dire son corps ?

Elle reposa son livre sur la table. Puis, s'emparant du chandelier, elle alla s'agenouiller devant la cheminée. Le feu avait été préparé par les domestiques. Il n'y avait plus qu'à l'allumer.

— Que fais-tu ? demanda-t-il, dans son dos. Le feu prenait déjà. Elle se redressa.

— Je pensais que nous apprécierions un peu de chaleur pour ce dont tu as envie.

Puis elle laissa tomber son peignoir par terre. Elle ne portait plus sur elle que sa chemise de nuit, une composition frivole de soie et de dentelle. Elle la passa pardessus sa tête, et se défit de ses mules. Si bien qu'elle se retrouva nue devant lui, plus tout à fait jeune fille, pas encore femme mûre. Elle gonfla sa poitrine et le fixa d'un air de défi.

A son regard, elle comprit qu'il n'était pas déçu. Il semblait même sous le choc.

Elle s'avança vers lui.

— Que veux-tu exactement que je te montre ?

Il lui fit la même réponse que tout à l'heure :

— Tout.

De la part d'un autre homme, ce mot aurait sonné avec emphase. Mais pas chez Winter Makepeace.

— Alors, caresse-moi.

Il tendit la main. Sa paume large couvrait parfaitement le sein gauche de la jeune femme. Il laissa sa main immobile un moment, avant de lui caresser l'aréole.

— Comme ça ? demanda-t-il, le regard rivé sur ce qu'il caressait.

— Oui, c'est bon. Tu peux me pincer le téton, aussi. Il le pinça, un peu trop doucement.

— Plus fort.

Il fronça les sourcils.

— Je ne voudrais pas te faire mal.

— Tu ne me feras pas mal, murmura-t-elle.

Cette fois, il la pinça si bien qu'un long frisson la parcourut. Puis il fit de même avec l'autre sein, avant de se reculer.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda Isabel, un peu trop sèchement. Mais sa frustration

était de taille.

— Allonge-toi, lui ordonna-t-il. Je veux pouvoir mieux t'admirer.

Isabel étendit sa chemise de nuit sur le tapis et se coucha dessus. De son côté, il ôta son caleçon, pour s'agenouiller auprès d'elle, entièrement nu.

Le feu dansait dans l'âtre et donnait des reflets dorés à sa peau. Ses cheveux étaient coiffés en queue-de-cheval, comme d'habitude, mais Isabel profita de ce qu'il la contemplait pour défaire la cordelette qui les retenait.

Il sursauta, vaguement surpris.

Elle lui sourit.

— A chacun son tour, dit-elle, passant ses doigts dans sa longue chevelure soyeuse qui lui tombait jusqu'aux épaules.

— Je voudrais te caresser, murmura-t-il. Et te... te goûter.

Isabel hocha la tête, une boule dans la gorge.

Il se pencha vers elle et approcha ses lèvres de ses seins. Isabel ferma les yeux quand sa langue rencontra son téton. Il se montrait très doux. Était-ce ainsi qu'Adam avait caressé Eve ? Avec le même émerveillement ? La même révérence ?

Il lui mordilla soudain le téton et la jeune femme laissa échapper un petit cri.

— Je t'ai fait mal ?

— Non ! C'est bon... c'est très bon.

Il la regarda un moment, comme, s'il cherchait à analyser sa réaction, avant de reprendre ses caresses. Sa langue traçait des dessins sur son sein, puis suçotait tendrement un téton.

Isabel se retenait de gémir, de peur qu'il ne s'arrête encore ce dont elle n'avait surtout pas envie.

Tout à coup, il abandonna son sein, pour la regarder de nouveau dans les yeux.

— Je veux tout découvrir de toi.

— Alors, vas-y, répondit-elle, et sa voix tenait du ronronnement. Je suis à toi.

Il traça, du bout du doigt, le contour de ses seins. Puis il continua, en direction de l'aisselle, avant de descendre en suivant l'intérieur de son bras.

Isabel se trémoussa.

Il haussa les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu me chatouilles !

Il eut un sourire machiavélique, et soudainement fit remonter ses doigts justes sous les bras de la jeune femme.

— Ouh ! fit-elle, se contorsionnant.

Il s'allongea sur elle pour l'empêcher de continuer.

— Ne bouge plus, lui intima-t-il, sa bouche à quelques centimètres de la sienne.

— Alors, arrête de me chatouiller.

Il hocha la tête. Puis il se redressa légèrement, comme s'il voulait voir si elle allait chercher à lui échapper.

Isabel écarta grand les bras sur le tapis en signe de reddition et lui sourit.

Il la regarda encore un moment, avant d'approcher ses lèvres de son ventre. Isabel retint son souffle.

— Et là, ça chatouille ? demanda-t-il.

— Non, murmura-t-elle.

— Hmm.

Sa voix résonnait contre le ventre d'Isabel et la chaleur de son souffle se répandait sur sa peau.

Il lui lécha quelques instants le nombril, puis s'aventura plus bas avec sa langue.

Mais il s'arrêta sur son entrejambe.

— Explique-moi quoi faire, dit-il. Je ne sais pas.

Isabel écarta les cuisses.

— Il y a une sorte de petit bouton, à la jonction de mes lèvres.

Il enfouit les doigts dans ses boucles sombres.

— Là ?

Elle ferma les yeux.

— Oui. Caresse-moi là, s'il te plaît.

Et elle attendit, retenant son souffle. La pièce était plongée dans un silence seulement troublé par le crépitement des bûches, dans l'âtre. D'autres hommes l'avaient déjà caressée à cet endroit, mais ils ne lui avaient jamais demandé comment s'y prendre. Du reste, la fierté masculine était si sensible qu'Isabel n'aurait jamais osé les conseiller sur la manière de la toucher.

Ni même leur dire ce qu'elle préférait.

Finalement, il approcha maladroitement ses doigts.

Isabel se mordit la lèvre.

— Pourrais-tu... le titiller ?

— Comme ça ?

— Un peu plus doucement.

— Et là ?

Elle rit en partie de frustration. Il s'y prenait mal. Peut-être devrait-elle...

— Isabel, lui chuchota-t-il soudain à l'oreille. J'ai toute la nuit. Je finirai bien par savoir comment faire. Montre-moi, s'il te plaît.

Voilà qui ne manquait pas d'honnêteté. Et le plus beau, c'est qu'il ne semblait nullement honteux de son ignorance. Il paraissait tout simplement... curieux.

Puisqu'il était capable de parler de ces choses aussi franchement, elle pouvait bien l'imiter. Après tout, c'était elle l'expérimentée.

Elle lui prit la main.

— C'est tout petit, de la taille d'un gros pois. Et c'est très sensible, si on le touche de la bonne façon.

Elle le guida quelques instants, avant de retirer sa main.

— Comme ça ? demanda-t-il.

— Oui. Oui, c'est... très bon.

— J'aime te regarder, dit-il. J'aime te sentir. Dieu du ciel !

Elle sentit qu'il lui écartait davantage les cuisses. Puis qu'il installait sa tête au milieu, les bras autour de ses jambes. Ses yeux devaient être juste à hauteur de sa féminité, pour regarder...

Sa bouche se posa sur son sexe et...

— Je te fais mal ?

— Non ! Se récria la jeune femme, lui empoignant sauvagement les cheveux, sans plus se soucier de pudeur, de sophistication ou de bonnes manières.

Il apprenait vite. Et il savait faire des merveilles avec sa langue. Isabel se cambra sous la caresse humide et s'abandonna à la jouissance avec de grands cris.

Quand elle ouvrit enfin les yeux, il était allongé à côté d'elle, attendant patiemment qu'elle reprenne ses esprits.

Elle lui caressa la joue.

— Viens sur moi.

Il ne se fit pas répéter l'invitation. Isabel s'empara de son sexe pour le guider en elle.

— Maintenant, murmura-t-elle. Maintenant.

Il la pénétra doucement, comme s'il se retenait. Isabel souleva ses hanches pour mieux venir vers lui.

— Enfonce-toi.

— Je ne voudrais pas te faire de mal.

— Ne crains rien, le rassura-t-elle, en même temps qu'elle lui pinçait les tétons. Je veux te sentir tout entier en moi.

Ce fut, pour lui, comme un signal. Il se retira légèrement, pour s'enfoncer violemment en elle. Il se mit à aller et venir, avec ardeur, les yeux rivés à ceux d'Isabel. Quand l'orgasme le posséda, il la fixait toujours, de ce regard douloureusement bienheureux.

Puis, quand ce fut terminé, il continua de la serrer très fort dans ses bras, comme s'il la voulait sienne pour toujours.

Isabel déglutit. « Pour toujours » n'était pas pour eux.

Plus rien n'agitait l'esprit de Winter. Plus aucune pensée ne le traversait. Étendu sur le tapis, il se contentait de ressentir le relâchement de tous ses muscles. Et la chaleur de la femme allongée à ses côtés.

Il avait le sentiment de vivre un véritable moment de paix.

Isabel lui caressa le torse.

— Winter?

— Hmm ?

— Comment es-tu devenu le Fantôme de Saint-Giles ?

Il ouvrit les yeux et les souvenirs affluèrent tout à coup.

— C'est quelqu'un qui m'a appris. Sir Stanley Gilpin.

La jeune femme se redressa sur un coude pour accrocher son regard. Ses cheveux étaient encore retenus par des épingles, et Winter éprouva l'envie de les libérer.

— Que veux-tu dire ?

— Sir Stanley était un grand ami de mon père et le premier bienfaiteur de l'orphelinat, jusqu'à ce qu'il meure, il y a deux ans de cela. Sir Stanley était veuf. Quand j'étais petit, il venait souvent à la maison pour parler religion et philosophie avec mon père. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Mais ils étaient très différents l'un de l'autre.

— De quelle manière ?

— Mon père était quelqu'un de très sérieux, répondit-il, tout en lui ôtant une première épingle de sa coiffure.

Elle sourit.

— Comme toi.

Il hocha la tête. Et s'attaqua à une deuxième épingle.

— Oui, comme moi. Il travaillait beaucoup. Et l'argent qu'il avait pu économiser passait dans l'orphelinat. Il était convaincu que l'on devait dévouer sa vie à aider les autres.

La jeune femme croisa les mains sur le torse de Winter et posa son menton dessus.

— Et sir Stanley ?

— Mon père aimait son ami, mais le jugeait frivole. Sir Stanley aimait lire des romans et de la poésie. Il appréciait également le théâtre et l'opéra. Il avait même écrit quelques pièces. Pas très bonnes, je dois dire.

Isabel sourit.

— Apparemment, c'était un bon vivant.

La main de Winter se figea un instant dans la chevelure de la jeune femme. Il n'avait jamais considéré sir Stanley sous cet angle.

— Peut-être. En tout cas, il était l'opposé de papa. Et quand j'étais petit, je l'admirais beaucoup.

Il éprouvait une certaine culpabilité à dire cela mais qui n'était pas nouvelle. Son père avait eu toutes les qualités c'était un homme pieux, travailleur et généreux. En comparaison, sir Stanley aurait pu passer pour un excentrique un peu flamboyant.

— Ce doit être difficile de ne pas être attiré par un tel homme, lui dit Isabel.

Winter la regarda. Avait-elle deviné son sentiment de culpabilité ? Il retourna à son histoire :

— Sir Stanley avait été un investisseur très avisé, dans sa jeunesse. Il avait fait fortune dans le négoce, par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes orientales. Plus tard, je crois qu'il a possédé un théâtre. Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans, quand je suis venu aider mon père à l'orphelinat...

La jeune femme se redressa subitement.

— Tu as commencé si jeune ?

Winter lui avait défait toute une mèche de cheveux, et il jouait avec.

— Oui, pourquoi ? Beaucoup de garçons ont déjà un travail, à cet âge-là.

Elle fronça les sourcils.

— Oui, bien sûr. Mais... avais-tu eu ton mot à dire, avant de venir travailler pour l'orphelinat ?

— Tu me demandes si j'avais envisagé d'abandonner les enfants qui...

— Winter, je n'ai pas dit cela !

— Mais le résultat aurait été le même. Elle prit un air mutin.

Winter ôta une autre épingle de sa chevelure.

— Si ça peut te rassurer, j'ai toujours aimé mon travail à l'orphelinat.

— Mais si tu ne l'avais pas aimé ?

— Je l'aurais aimé de toute façon. Il fallait bien que quelqu'un s'en charge.

Elle posa de nouveau sa tête sur son torse.

— Nous en revenons à la même éternelle question, dit-elle. Pourquoi faut-il précisément que cela soit toi ?

— Et pourquoi pas ? Maintenant, veux-tu continuer à argumenter à l'infini, ou préfères-tu savoir comment je suis devenu le Fantôme de Saint-Giles ?

Elle eut une petite grimace adorable.

— Le Fantôme ! Winter hocha la tête.

— Trois ou quatre mois après que j'ai commencé à travailler pour l'orphelinat, un... incident s'est produit.

Il se concentra quelques instants sur une autre épingle. Elle attendit patiemment qu'il reprenne :

— J'avais été envoyé récupérer un enfant devenu orphelin après la mort de son père. Quand je suis arrivé à l'adresse où il avait vécu avec son père, le malheureux était déjà en train d'être vendu aux enchères par un pourvoyeur d'enfants.

— Oh, mon Dieu !

Oui, « Oh, mon Dieu ! ». Winter se souvenait encore avec émotion de la douzaine d'hommes assemblés dans la petite pièce misérable et du petit garçon terrorisé.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai essayé d'interrompre la vente aux enchères, bien sûr. Mais ils me sont tombés dessus. Je n'ai pas pu sauver l'enfant.

— Oh, Winter, murmura-t-elle, avant de l'embrasser sur le visage. Je suis désolée. Désolée.

Winter la tint fermement afin de l'embrasser plus fougueusement. La tristesse qu'il

avait éveillée par son récit se diluait un peu - seulement un peu - dans le bonheur de l'instant présent.

Il abandonna les lèvres de la jeune femme à contrecœur.

— Merci, lui dit-il.

— Tu n'aurais jamais dû affronter une chose pareille en étant si jeune !

Elle était presque furieuse.

— Et le petit garçon ?

Sa fureur ne fit qu'augmenter.

— Lui pas davantage.

Winter sourit tristement. Ne savait-elle donc pas que des « choses pareilles » survenaient tous les jours, à Saint-Giles ?

— Quoi qu'il en soit, sir Stanley fut informé de la nouvelle quand il vint rendre visite à mon père. Il me prit alors à part et me demanda si j'aimerais apprendre une façon honorable de me défendre par moi-même. Je lui répondis oui.

Sir Stanley n'avait pas loin de soixante ans à l'époque et Winter se souvenait encore de la gravité de son visage lorsqu'il lui avait posé cette question ; sir Stanley d'ordinaire si jovial.

Il ôta la dernière épingle des cheveux d'Isabel et passa une main dans sa chevelure pour leur donner du volume avant de poursuivre :

— Sir Stanley m'invita chez lui. Et pendant plus d'un an, il me donna des leçons d'escrime, et m'apprit diverses figures acrobatiques. C'était un maître très rigoureux.

— Ton père était d'accord ?

— Il ne sut jamais ce que j'allais faire chez sir Stanley, répondit Winter en haussant les épaules. Mon père était très occupé par sa brasserie et par l'orphelinat. Je pense qu'il était content que sir Stanley s'intéresse à moi. Et puis, avec sir Stanley nous étions tombés d'accord pour ne pas entrer dans les détails.

La jeune femme tiqua.

— Winter Makepeace, aurais-tu menti à ton propre père ?

Il rougit légèrement.

— Ce n'était pas bien de ma part, je sais. Elle sourit et déposa un baiser sur son nez.

— Je crois que je te préfère quand tu te dévergondes un peu.

— C'est vrai ? Pourtant, il faut bien que je me contrôle un minimum.

— Pourquoi donc ?

— Me verrais-tu hanter les rues de Saint-Giles à la manière d'une bête lubrique ?

— Non ! De toute façon, te connaissant, je ne crois pas que cela pourrait arriver !

— Sait-on jamais. Le fond de mon âme est noir.

— Le fameux « cul-de-basse-fosse » dont tu m'avais parlé une fois ?

Il grimaça.

— Oui. Tu m'as demandé un jour pourquoi mes sœurs ne s'étaient pas investies autant que moi dans Saint-Giles. Je pense que c'est parce que je réagis de façon épidermique à ce qui se passe dans le quartier. Il suffit qu'on s'en prenne injustement à quelqu'un - un adulte ou un enfant - devant mes yeux pour que j'aie des envies de meurtre.

— Mais tu ne les transformes pas en acte. Il secoua la tête.

— Non. Parce que je combats cette envie. Et que je ne m'en prends jamais qu'à ceux qui le méritent.

— As-tu... as-tu déjà tué quelqu'un ?

— Non. J'ai failli, plusieurs fois. Mais je me suis toujours retenu.

Isabel lui enlaça le torse.

— Et tu continueras à le faire, j'en suis sûre. Ta noirceur ne m'effraie pas, Winter. Parce qu'au fond de toi, tu es quelqu'un de bien. Tu es animé par de bons sentiments.

Il eut un sourire amer.

— Beaucoup de gens s'imaginent au contraire que je ne ressens rien du tout.

— C'est parce que tu t'es toujours ingénié à cacher tes émotions. Pourtant, elles ne sont pas toutes noires, loin de là.

Avait-elle raison ? Winter contempla un moment le plafond de la bibliothèque. Isabel était une femme très intuitive. Mais si elle se trompait, s'il allait... non, le risque était trop grand.

— Parle-moi plutôt de ton costume d'Arlequin. D'où le tires-tu ?

— C'était une idée de sir Stanley, expliqua-t-il, ravi de pouvoir changer de sujet. Dans sa jeunesse, il fut aussi le Fantôme de Saint-Giles.

Elle se redressa à nouveau.

— Quoi ? Il y en a eu plus d'un ?

— Oh oui, confirma Winter, qui s'amusait de son incrédulité. En fait, la légende du Fantôme de Saint-Giles est très ancienne. Elle date d'un bon siècle, au moins. Peut-être davantage. Sir Stanley s'est simplement emparé de la légende. Son amour du théâtre lui avait inspiré le costume d'Arlequin. Les gens ne veulent voir que ce qu'ils veulent voir, me répétait-il souvent. Si l'on se présente à eux comme une figure spectrale et que l'on fait mine de posséder des pouvoirs extraordinaires, ils se persuaderont d'avoir vu un vrai fantôme. C'est

d'un grand avantage, quand il faut se battre. Parfois, mes adversaires sont tellement effrayés par mon masque et mon costume qu'ils détalent sans demander leur reste.

— Hmm, murmura Isabel, qui dessinait avec son doigt des cercles autour du téton de Winter.

Les caresses de la jeune femme lui provoquèrent une nouvelle érection. Winter se demanda quelle serait la réaction d'Isabel. Serait-elle effrayée ?

— Et donc, reprit-elle, le jour, tu diriges l'orphelinat et la nuit, tu hantes les rues de Saint-Giles déguisé en Fantôme. C'est bien cela ?

Il fronça les sourcils.

— Pas toutes les nuits, quand même.

— Non, bien sûr. Je me doute qu'il doit t'arriver de dormir au moins une ou deux fois par semaine, soupira-t-elle. Vas-tu continuer longtemps ainsi ?

— A quoi faire ? A courir les rues de Saint-Giles la nuit ?

— Suppose que tu sois blessé, Winter ! D'ailleurs, que s'est-il passé, après que tu t'es enfui de chez moi avec ta cuisse bandée ?

Winter haussa les épaules.

— Je suis rentré à l'orphelinat et je me suis reposé, comme les autres fois.

— Comme les autres fois ? répéta-t-elle, soudain furieuse.

Winter comprit qu'il avait commis une erreur.

— Winter, combien de fois as-tu été blessé ?

— Oh, pas tant que ça.

Bizarrement, la colère de la jeune femme ne tempérait en rien son ardeur. Bien au contraire. Cependant, tout novice qu'il était en ce qui concernait les plaisirs de la chair, il se doutait qu'il aurait de plus grandes chances de lui refaire l'amour si elle redevenait de meilleure humeur.

— Combien de fois ? Insista-t-elle.

— Trois, peut-être quatre.

En réalité, il n'aurait pas su dire avec précision le nombre de blessures qu'il avait reçues en tant que Fantôme.

— Winter ! Se récria-t-elle, horrifiée. Tu dois absolument trouver un moyen de renoncer à cette activité. Sinon, tu vas finir par y laisser ta peau.

Winter lui prit la main et la porta à ses lèvres pour l'embrasser.

— Chuut. Je suis bien entraîné. Et je faisais déjà cela bien avant de te rencontrer, Isabel.

— Ne repousse pas mes inquiétudes comme si elles n'étaient que du vent, répliqua-t-elle, en agitant son autre main.

Winter s'en empara également.

— Isabel.

— Winter, tu dois...

Il était fatigué de cette conversation stérile. Aussi, tirant la jeune femme par les deux bras, il l'attira à lui pour l'embrasser. Elle voulut d'abord résister mais se rendit avec un petit soupir et ouvrit la bouche. Les lèvres se joignirent en un baiser fougueux. Winter laissa échapper un grognement de satisfaction. Cette femme lui ôtait toute raison, toute volonté et toute civilité. Avec elle, il n'était capable que de deux choses : ressentir et réagir. Et son érection était si puissante qu'elle en était presque douloureuse.

Il avait besoin d'Isabel. Un besoin violent.

Probablement devina-t-elle à quel point il la désirait, car elle lui tapota la joue, comme si elle cherchait à consoler un petit animal, et elle murmura :

— Chuut. J'ai ce qu'il te faut.

Le raillait-elle ? Peu importait, de toute façon. Il avait trop besoin de satisfaire son désir.

La jeune femme s'accroupit sur lui pour s'empaler sur son sexe. Winter se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas jouir au contact de ses chairs. Il ne voulait pas que cela se termine trop vite.

Elle semblait perdue dans son propre plaisir, la tête renversée en arrière, sa splendide chevelure cascading dans son dos. Ce spectacle lui inspirait des pensées primitives. C'était sa queue qu'elle chevauchait ainsi. Sa queue qui la mettait dans cet état. Sans doute pensait-elle qu'il ne s'agissait que d'une étreinte purement physique, mais Winter, lui, estimait que cette femme était sienne dorénavant. Il lui avait expliqué, une fois, ce que signifiait pour lui l'acte charnel. C'était l'union de deux corps, mais aussi de deux âmes. Et pour toujours.

Toutefois, si elle ne voulait de lui que pour le sexe, il saurait lui donner assez de plaisir pour qu'elle se retrouve dépendante de lui.

Il tendit les mains et lui caressa les seins de la manière qu'elle aimait.

Elle le regarda.

— Essaierais-tu de reprendre le contrôle ?

— Tu n'as le contrôle que parce que je l'ai bien voulu.

— Alors, regarde.

Elle se cambra en arrière, posa ses mains à plat sur les cuisses de Winter, y prenant appui. Dans cette position, il pouvait voir son membre s'enfoncer et ressortir de sa fente. Winter contemplait ce spectacle qui lui procurait un sentiment d'infinie puissance.

— Ça te plaît ?

Il hocha la tête. Cette femme menaçait de le rendre fou. Aussi, sans réfléchir, la saisit-il aux hanches afin de renverser la situation. Elle se retrouva allongée sur le dos, lui au-dessus d'elle.

— A ton tour de regarder, lui dit-il.

Elle baissa les yeux là où leurs deux corps s'imbriquaient l'un dans l'autre. Winter retira lentement son membre, très lentement, presque jusqu'au bout. Puis il la pénétra avec force, jusqu'à ce que leurs deux pubis se frottent.

— Ça te plaît ?

— Oh, mon Dieu, oui ! Recommence, Winter, s'il te plaît !

Avec plaisir.

Il répéta la même délicieuse manœuvre. Et encore, et encore et encore.

Jusqu'à ce qu'elle gémissse sans discontinuer. Jusqu'à ce qu'il soit incapable de se retenir plus longtemps.

Quand ils eurent fait l'amour, elle le regarda avec ses beaux yeux bleus et elle lui caressa doucement la joue.

Alors, il sut.

Il sut que ce soir il avait fait d'elle la mère de ses enfants mais aussi la femme de sa vie.

13

Ensuite, la belle dame prit une petite fiole en verre et s'assit. Elle réfléchit à ce que l'Arlequin représentait pour elle et combien il lui manquait. Ces tristes pensées voilèrent ses yeux. Les larmes roulèrent sur ses joues et la belle dame les recueillit soigneusement dans la petite fiole.

Il faisait encore nuit quand Isabel remonta dans sa chambre. Mais l'aube ne tarderait plus à se lever. Elle était restée allongée contre Winter après une dernière étreinte, s'assoupissant de temps à autre, mais surtout savourant leur intimité. Quand il s'était

finalement décidé à se rhabiller, elle n'avait pas eu envie de quitter la bibliothèque. C'est uniquement l'idée que les domestiques auraient trouvé étrange qu'elle ait passé la nuit là qui l'avait décidée à s'activer. Isabel avait confiance en son personnel qu'elle payait très bien d'ailleurs mais, après tout, ils n'étaient que des humains. Il était préférable de ne pas nourrir davantage leur amour des ragots. Le sauvetage, à deux reprises, du Fantôme de Saint-Giles avait déjà dû leur donner largement matière à commérages.

Il était trop tôt pour que les femmes de chambre soient déjà levées, mais quelqu'un se trouvait devant sa porte. Christopher.

La jeune femme s'arrêta, perplexe. Il y avait bien sûr un tapis pour recouvrir le plancher du couloir, mais cela n'avait rien d'un lit confortable. Pourtant, le garçonnet s'était couché là, recroquevillé sur lui-même, comme une petite souris. Il semblait si petit dans son sommeil presque un bébé ! Il avait les cheveux châtain clair de sa mère et Isabel s'aperçut, en le contemplant, qu'il avait hérité du nez et du menton de son père. En grandissant, il ressemblerait à Edmund.

La jeune femme soupira. Personne n'était encore levé. Carruthers devait dormir tranquillement dans son lit. Alors, elle se pencha pour prendre l'enfant dans ses bras un peu maladroitement, car elle n'y était pas habituée. Et elle le déposa sur son lit.

Christopher cligna des yeux.

— Il est là ? demanda-t-il, d'une voix si endormie qu'Isabel n'était pas sûre qu'il fût complètement réveillé.

— Qui donc ?

— Le Fantôme, répondit-il, cette fois d'une voix plus claire. J'ai rêvé qu'il venait vous sauver, milady.

Isabel ne put s'empêcher de sourire.

— Me sauver de quoi ?

— J'ai rêvé que vous pleuriez tout en haut d'une grande tour et que le Fantôme arrivait pour vous secourir.

Quel étrange rêve pour un si petit garçon ! Songea Isabel.

— Ce n'était qu'un rêve, Christopher. Je suis saine et sauve.

Il hocha la tête, avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

— Alors c'est qu'il est venu vous sauver.

Isabel ne sut quoi répondre à cette logique imparable. De toute façon, Christopher s'était déjà rendormi.

La jeune femme le regarda longtemps ce petit garçon qu'elle avait beau chasser mais qui revenait toujours. Ce tout petit garçon qui lui réclamait un amour maternel. Et ses yeux s'embuèrent soudain de larmes. Elle se souvint des paroles de Winter : Si ce n'est pas moi,

alors qui ? Peut-être pourrait-elle offrir à cet enfant ce qu'il réclamait.

Elle posa un baiser sur le front de Christopher, puis s'allongea à côté de lui dans le lit.

Winter regardait Peach dormir et il se demandait quoi faire d'elle. Il ne savait pas grand-chose de la situation des juifs à Londres, sinon que leur présence était en principe illégale. Une solution était de convertir la fillette et de l'élever comme une bonne chrétienne. Mais sa conscience se rebellait à l'idée de lui imposer un changement aussi radical. Une autre solution, à peine préférable, serait de l'obliger à mentir toute sa vie.

Au moins paraissait-elle en bien meilleure santé que lorsqu'il l'avait recueillie. Ses joues étaient moins creuses et avaient repris de belles couleurs. Elle paraissait même avoir un peu grandi. Dodo était couchée contre elle, comme si elle voulait protéger sa petite maîtresse. Elle jetait à Winter des regards méfiants, mais elle ne grognait plus après lui.

Winter reporta son attention sur le troisième occupant du petit lit et qui, faute de place, dormait avec une jambe pendant dans le vide.

— Joseph.

Joseph Tinbox ouvrit péniblement les yeux.

— Que...

— Que fais-tu dans le lit de Peach ? l'interrogea Winter.

Le garçonnet se redressa.

— Peach a fait un cauchemar. Winter, sceptique, haussa un sourcil.

— Un cauchemar ?

— Oui, assura Joseph, qui était tout à fait réveillé à présent et qui prenait son air le plus innocent. Je ne pouvais quand même pas la laisser dormir toute seule, après ça, ajouta-t-il.

— Et tu as entendu qu'elle faisait un cauchemar depuis ton lit dans le dortoir ?

Joseph ouvrit la bouche pour répondre, avant de réaliser qu'il y avait effectivement un problème. Il était impossible d'entendre le moindre bruit provenant de l'infirmerie, depuis les dortoirs. Il baissa la tête.

— Elle m'a confié qu'elle faisait des cauchemars.

Winter soupira. L'attitude protectrice de ce garçon n'était pas à blâmer, mais...

— Tu es arrivé à un âge, Joseph, où il n'est plus convenable que tu dormes dans le même lit qu'une fille. Quelles qu'en soient les raisons, aussi nobles soient-elles.

Il devina, au regard de Joseph, que celui-ci ne comprenait pas de quoi il parlait. Malheureusement, le monde était ainsi fait que les gens concluaient toujours au pire.

— Viens, Joseph, dit-il, en tendant la main. Peach est assez grande pour dormir toute seule. Et puis, elle a Dodo pour la protéger.

— Dodo n'est qu'une chienne, monsieur. Elle ne peut pas lui répondre, quand Peach a besoin de parler de ce qui lui est arrivé.

— C'est vrai, tu as raison, concéda Winter. Dans ce cas, nous pourrions peut-être nous entendre sur un compromis. Que dirais-tu de coucher dans le lit d'à côté ? Comme cela, tu pourrais converser avec elle quand elle le désire. Et tu dormirais quand même plus confortablement.

Joseph médita la proposition avec la solennité d'un juge devant rendre son verdict.

— Oui, je pense que ça devrait marcher. Il descendit du lit et bâilla.

Winter reprit sa chandelle et tourna les talons. Le jour ne tarderait pas à se lever. Mais Joseph le retint :

— Monsieur ?

— Oui ?

— Où allez-vous, la nuit ?

Winter se retourna. Joseph l'observait d'un regard pénétrant, trop pour son âge. Tout à coup, Winter fut fatigué de mentir.

— J'essaie de redresser les torts.

Il s'attendait à d'autres questions - d'ordinaire Joseph n'était jamais avare de questions, et sa réponse était trop énigmatique. Mais le garçonnet se contenta d'acquiescer.

— Vous m'apprendrez, un jour ?

Winter écarquilla les yeux. Lui apprendre à... Sa conscience se rebellait à l'idée d'exposer Joseph au danger. Mais d'un autre côté, si le Fantôme devait se choisir un apprenti, nul autre candidat ne conviendrait mieux que le courageux Joseph Tinbox.

— Je vais y réfléchir, répondit-il.

Joseph bâilla encore.

— Merci de me laisser rester avec Peach, monsieur.

Winter faillit être submergé par l'émotion.

— Merci de veiller sur elle, Joseph, murmura-t-il, avant de quitter l'infirmierie et de refermer la porte derrière lui.

— Où allons-nous ? demanda impatiemment Christopher, le lendemain après-midi.

— Dans un endroit où il y a beaucoup d'enfants, répondit Isabel. Tu en trouveras bien un ou deux pour jouer avec toi.

Christophe! ne semblait pas totalement convaincu.

— Vous croyez qu'ils m'aimeront ?

Isabel sentit son cœur se serrer. Mue par une impulsion, elle avait emmené Christopher avec elle pour se rendre à l'orphelinat. Il avait été si heureux, ce matin, de se réveiller auprès d'elle et de voir qu'elle ne le grondait pas. Isabel avait pensé qu'il apprécierait la compagnie d'autres enfants de son âge, mais que savait-elle des enfants, après tout ? Peut-être commettait-elle une grave erreur ? Christopher paraissait si anxieux. C'était compréhensible : il n'était jamais en contact avec d'autres enfants. Louise n'avait pas de famille et ses amis n'avaient pas d'enfants. Jusqu'à présent, Christopher avait connu une enfance plutôt solitaire.

Isabel n'était pas sa mère, mais elle n'en éprouvait pas moins un sentiment de culpabilité. Elle aurait dû s'apercevoir plus tôt que Christopher était trop seul. En fait, c'était grâce à Winter qu'elle en avait pris conscience. Depuis qu'elle le fréquentait, elle apprenait à regarder le monde et sa propre existence autrement. Cette constatation, du reste, la mettait mal à l'aise. Car leur liaison n'était pas destinée à durer. Tôt ou tard, Isabel devrait prendre ses distances d'avec Winter. Mais pour l'instant, plus elle passait de temps avec lui et plus il la séduisait.

La jeune femme frissonna. Elle devinait que leur séparation ne serait pas facile. Quitter Winter serait comme s'arracher une partie d'elle-même.

— Milady ? La pressa Christopher, qui attendait toujours la réponse à sa question.

Isabel lui décocha un sourire qui se voulait réconfortant.

— Je ne peux pas répondre à leur place, mais si tu es gentil avec eux, ils n'auront aucune raison de ne pas t'aimer.

Christopher ne semblait qu'à moitié rassuré. Isabel soupira intérieurement et se tourna vers la vitre. Winter lui reprocherait probablement d'être venue avec Christopher.

Mais quand elle arriva à l'orphelinat, une demi-heure plus tard, Winter avait d'autres préoccupations plus urgentes. Il conversait avec le capitaine Trevillion sur le perron de l'établissement.

Isabel se dépêcha de les rejoindre.

— Bonjour, messieurs, lança-t-elle.

Le capitaine Trevillion souleva son chapeau et se pencha sur sa selle pour la saluer. Mais Winter ne lui accorda qu'un bref regard, ainsi qu'à Christopher, avant de reporter son attention sur l'officier des dragons :

— Comme je vous l'ai dit, capitaine, je n'ai pas aperçu une seule fois le Fantôme hier soir.

Isabel s'alarma. Trevillion nourrissait-il des soupçons ?

— Les enfants m'ont expliqué que vous étiez rentré tard, insista Trevillion, ce qui ne fit qu'inquiéter davantage la jeune femme. Vous devez au moins avoir entendu quelque chose ?

— Des coups de feu, répondit Winter. Mais j'ai pour habitude de m'éloigner de toute source de violence, capitaine.

Le capitaine Trevillion grogna d'un air dépit.

— Le Fantôme a tué un gentleman, hier soir. J'imagine que vous êtes déjà au courant. Et j'aimerais que vous nous alertiez, moi ou mes hommes, si jamais vous apprenez quelque chose à ce sujet.

— Vous avez ma parole, assura Winter avec gravité. Le capitaine hocha la tête.

— Parfait, dit-il en se tournant vers Isabel. Je suppose que vous n'ignorez pas davantage la nouvelle, milady ? Saint-Giles n'est pas un endroit pour se promener, en ce moment.

Isabel lui sourit.

— Je vous remercie de votre sollicitude, capitaine. Mais mon valet m'accompagne.

Elle désigna Harold, resté près de la voiture.

— Est-il armé ? interrogea l'officier.

— Toujours, lui assura Isabel.

— Bien, mais veillez à quitter le quartier avant la tombée de la nuit, ordonna le capitaine Trevillion, comme s'il s'adressait à l'un de ses soldats.

Il tira la bride de son cheval et lança à Winter :

— Quant à vous, monsieur Makepeace, n'oubliez pas votre promesse.

Là-dessus, il s'éloigna au trot sans même attendre leurs réponses.

Winter se tourna vers Christopher, qui pendant tout l'échange avait regardé l'officier et son uniforme impressionnant avec des yeux ronds.

— Es-tu venu visiter la maison, Christopher ?

— Oui, acquiesça l'enfant, s'accrochant timidement aux jupes d'Isabel. Milady m'a dit qu'il y aurait d'autres enfants avec qui je pourrais jouer.

— C'est exact, confirma Winter. Et il gratifia Isabel d'un grand sourire, qui lui réchauffa le cœur. Je suis ravi que tu aies accompagné lady Beckinhall, ajouta-t-il.

Puis se penchant vers Isabel :

— Êtes-vous là pour continuer à m'apprendre les bonnes manières, milady ?

— Non, pas aujourd'hui. Vous en auriez pourtant besoin. Je vous rappelle qu'hier soir, vous êtes parti du bal sans vous donner la peine de saluer qui que ce soit. Mais je suppose qu'après... (Elle coula un regard en direction de Christopher)... après ce qui est arrivé à M.

Fraser-Burnsby, votre duel mondain avec lord d'Arqué sera remis à une date ultérieure.

— Votre mission est bien délicate, milady, ironisa Winter, avant d'ouvrir la porte et de les inviter à l'intérieur.

— Hmm, s'étrangla Isabel, les yeux au ciel.

Elle était de trop bonne humeur, cet après-midi, pour se disputer avec lui. Winter fit signe à Harold :

— La cuisinière a préparé des beignets, si cela vous tente.

— Volontiers, monsieur.

Le valet prit la direction des cuisines. Christopher lança à Winter un regard explicite.

— Oui, je crois que nous profiterons aussi des beignets. Mais allons d'abord voir ce que font les enfants.

Christopher parut à la fois excité et un peu angoissé par cette proposition. Il ne dit rien, mais il s'empara de la main que lui tendait Winter lequel échangea un regard avec Isabel.

Ils gagnèrent la salle de classe. C'était l'heure du thé, et chaque enfant était attablé devant une tasse de thé et un beignet.

— Nous arrivons au bon moment, commenta Winter.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui et un chœur de voix lui répondit :

— Bonne après-midi, monsieur Makepeace.

— Bonne après-midi à vous aussi, les enfants, répondit Winter.

Puis, désignant une table libre, il demanda à Isabel :

— Voulez-vous vous joindre à nous, lady Beckinhall ?

La jeune femme acquiesça avec un grand sourire.

Winter s'assit à côté d'elle et lui servit une tasse de thé, dans laquelle il ajouta lait et sucre. Christopher s'installa face à eux. Sa posture était un peu raide et il ne toucha pas à sa tasse de thé. En revanche, il lorgnait son beignet avec envie.

— C'est ta mère ? lui demanda un garçon, qui avait à peu près son âge.

Christopher jeta prudemment un regard à Isabel, avant de répondre :

— Non.

— Tu as une mère ? lui demanda alors le garçon.

— Oui. Et toi ?

— Non. Aucun de nous n'en a une. C'est pour cela que nous vivons ici, dans cet orphelinat.

— Oh, fit Christopher. Il parut méditer un moment cette réponse, avant de se saisir de son beignet et de mordre dedans. Mais je n'ai pas de père.

Le garçon hocha la tête.

— Moi non plus. Ça te dirait de voir une souris ? Christopher paraissait très intéressé.

— Oui, je veux bien.

— Henry Putnam, dit Winter.

— Oui, monsieur ? répondit d'un air innocent le garçon qui avait parlé à Christopher.

— J'espère que la souris est en dehors de la maison ? Henry Putnam baissa les yeux.

Winter soupira.

— Alors, après le thé, ce serait bien que tu l'emmènes dehors. Avec Christopher.

Henry Putnam hocha vigoureusement la tête.

— Oui, monsieur. Joseph Chance nous aidera, aussi. C'est lui qui l'a sauvée des griffes de Soot.

Un troisième garçon leur sourit, un morceau de beignet dans la bouche.

Cinq minutes plus tard, Isabel regarda Christopher trotter hors de la pièce avec ses deux nouveaux camarades. Les autres enfants sortirent également. C'était l'heure des exercices physiques dans la cour.

— Tu es si bon pour eux.

— Ce n'est pas compliqué. Il suffit de les écouter et de les traiter avec respect.

— C'est peut-être facile pour toi. Pour ma part, je m'inquiète toujours de ce que je lui dis. Ou de ce que je ne lui dis pas.

Il hocha la tête.

— Je pense que toutes les mères se soucient de la façon dont elles élèvent leurs enfants.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sa mère.

— Non, bien sûr. Mais aujourd'hui, tu l'as amené avec toi. La dernière fois que je vous ai vus ensemble, tu lui avais ordonné de sortir de ta chambre. Qu'est-ce qui a changé ?

— Je ne sais pas. Peut-être ta sainteté est-elle contagieuse ?

Il la regarda, sans rien dire. Isabel soupira.

— Ou peut-être suis-je lassée de nous faire du mal à tous les deux en le repoussant sans cesse.

Il sourit. Son sourire était chaleureux.

— Quoi qu'il en soit, je suis ravi que tu l'aies amené.

Elle haussa les épaules, mal à l'aise, avant de parcourir la salle du regard. Son ameublement se limitait aux tables et aux bancs utilisés par les élèves. Et à une seule étagère de livres. L'un d'eux dépassait les autres en hauteur probablement une Bible.

— Cette pièce est un peu Spartiate, dit-elle. N'y a-t-il rien dans les caisses pour la décorer un peu ?

Winter parut surpris.

— Que voudrais-tu changer ?

— Ce n'est pas à moi de... commença-t-elle, avant de secouer la tête. Je mettrais un tapis par terre, pour commencer. Le carrelage doit être glacial en hiver. Je mettrais aussi des images aux murs. Et des rideaux aux fenêtres...

Elle s'interrompit, voyant qu'il souriait.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— J'admire la façon dont tu sais rendre accueillant un intérieur.

Elle s'esclaffa.

— Ce n'est pas sorcier.

Ils étaient seuls dans la pièce. Winter l'attira soudain à lui pour l'embrasser son baiser fut furtif, mais intense.

— Voudrais-tu faire de cet orphelinat une maison, Isabel ? lui demanda-t-il, alors qu'elle reprenait son souffle.

Elle hocha la tête, sans un mot. Sa question signifiait-elle davantage ?

Ce soir-là, Isabel ne savait pas si elle devait s'attendre ou non à sa visite. Car Winter n'avait pas manifesté en dehors de ce rapide baiser dans la salle de classe le souhait de la revoir en toute intimité.

Cependant, elle descendit dans la bibliothèque dès que les domestiques furent couchés. Et elle se promena devant les rayonnages de livres sans se décider à en prendre un seul. Bah ! Elle était aussi pathétique qu'une débutante attendant le signe d'un éventuel soupirant.

Et quand elle entendit enfin la porte de la bibliothèque tourner sur ses gonds, elle fut incapable de feindre la nonchalance. Elle se retourna aussitôt vers lui, le cœur bondissant d'allégresse.

Il portait sa combinaison de Fantôme de Saint-Giles.

— As-tu envie d'être pendu ? s'emporta la jeune femme. Projettes-tu de mourir en martyr pour les habitants de Saint-Giles ?

— Je n'ai aucune compétence pour le martyre, assura-t-il, alors qu'il ôtait déjà son chapeau et son masque.

— Tu as une bien étrange façon de le prouver, ironisa Isabel.

C'était cela - le prendre sur le ton de la moquerie - ou fondre en larmes.

— S'ils t'attrapent, reprit-elle, ils te pendront haut et court. Et cette fois, il n'y aura personne pour venir te sauver à la dernière minute, comme tu l'as fait avec Mickey le Charmeur. Winter lui prit les mains.

— Calme-toi, Isabel. Personne ne me capturera.

Elle ne **voulait pas** pleurer devant lui.

— Tu n'es pas invincible, murmura-t-elle. Je sais que tu t'imagines le contraire, mais tu te trompes. Tu es fait de chair et de sang et tu es aussi vulnérable que n'importe quel homme.

— Ne le prends pas autant à cœur.

— Comment voudrais-tu que je le prenne, alors que tu t'entêtes à risquer ta vie ?

Il la souleva dans ses bras, pour l'asseoir sur la table. Puis il lui écarta les cuisses et se planta juste devant elle.

— Je dois retrouver ces enfants qui ont été kidnappés, Isabel. Ils ont besoin de moi.

— Tout le monde, à Saint-Giles, a besoin de toi. Mais ils ne bougeront pas le petit doigt quand tu auras besoin d'eux. Souviens-toi : ils te pourchassaient, le jour où tu as sauvé ce pirate !

— Ne devrais-je aider que ceux qui sont assez courageux pour me rendre la pareille en cas de besoin ? Et ne sauver que ceux qui passeraient brillamment un test de charité ?

— Non, bien sûr que non. Tu dois sauver tout le monde. Ceux qui le méritent, comme ceux qui ne le méritent pas. N'oublions pas que tu es un saint.

Il s'esclaffa et Isabel nota que c'était la première fois qu'elle le voyait presque rire. Puis il se pencha vers elle.

— Je suis désolé de te causer du souci. Je ferais n'importe quoi pour te rendre heureuse.

Isabel lui caressa la joue.

— Même renoncer à être le Fantôme de Saint-Giles ?

Il ne répondit pas à cela soit parce qu'il ne voulait pas la décevoir, soit parce que son esprit s'égarait tandis qu'elle lui déboutonnait le bas de sa combinaison.

Dès qu'elle en eut terminé avec le dernier bouton, elle glissa une main à l'intérieur. Son

membre était déjà dressé, comme elle s'y attendait. Elle le saisit à pleine main, en même temps qu'il s'emparait de ses lèvres. Jamais encore elle n'avait connu une telle attirance pour un homme.

Winter lui donnait l'impression d'être vivante, entière.

— Prends-moi, lui murmura-t-elle, nouant ses jambes autour des hanches de son amant.

Il pressa son sexe sur sa fente déjà humide et la pénétra violemment.

— Comme ça ? demanda-t-il.

— Oui, exactement comme cela.

La jeune femme se cramponna à ses épaules, se pressant contre lui.

— Plus vite, le supplia-t-elle. Plus vite !

Il secoua la tête.

— Non. Pas de précipitation.

Et il continua de bouger les reins avec une lenteur exaspérante.

— Winter, l'implora-t-elle.

Pour toute réponse, il la souleva dans ses bras. Elle poussa un petit cri et s'agrippa à lui, de peur de tomber.

Mais il la tenait fermement, elle était accrochée à sa taille comme si leurs corps étaient scellés. Et il s'empara de ses lèvres.

Pendant un moment, Isabel oublia tout le reste. Sa langue était dans sa bouche. Son membre était en elle. Il la possédait.

Puis il se mit à marcher, sans cesser de l'embrasser, et ce mouvement fut ensorcelant, terriblement érotique.

— Winter... gémit-elle.

— Oui, chérie. Oui.

Tout à coup, elle se retrouva le dos contre un mur. Et cette fois, il la pénétra férocement dans un va-et-vient brutal et incessant. Enfin !

— Oui ! cria-t-elle.

Elle sentit que le plaisir allait déferler. Une jouissance indicible. Elle ne connaîtrait jamais d'autre homme comme lui, même si elle devait vivre cent ans.

Ils atteignirent l'extase en même temps. Aussi Isabel ne comprit pas tout de suite ce qu'il venait de lui murmurer.

Quand son esprit réalisa enfin ce qu'elle avait entendu, elle le regarda avec incrédulité.

Lui, à l'opposé, semblait très sûr de lui et répéta avec une douceur infinie ces trois petits mots.

— Je t'aime.

14

Puis la belle dame amoureuse de l'Arlequin croisa les mains pour prier Dieu et tous les saints, afin qu'ils l'aident à sauver l'Arlequin du terrible sort dont il était prisonnier. Elle pria jusqu'à ce que la lune se lève dans le ciel. Alors, elle rassembla la cordelette d'Amour, la fiole de Chagrin et son propre Espoir et elle partit pour Saint-Giles.

Winter comprit tout de suite qu'il avait commis une terrible erreur tactique. Et il était inutile de chercher à le nier. Quand tu as révélé ton point faible dans une bataille, attaque, ne bats surtout jamais en retraite.

C'était trop tôt. Il le savait, bien sûr. Mais à présent, il n'avait plus le choix. Il inspira profondément et regarda la jeune femme dans les yeux.

— Veux-tu m'épouser ?

Elle resta un instant bouche bée, les yeux écarquillés. Si la situation n'avait pas été aussi

critique, il aurait volontiers éclaté de rire.

— Serais-tu devenu fou ?

— Certains en sont déjà convaincus.

— Je ne peux pas t'épouser !

Il s'attendait à cette rebuffade, mais il accusa quand même le choc. Elle paraissait tellement incrédule !

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu n'es promise à personne. Moi non plus. Je t'ai dit que je t'aimais et tu t'es donnée à moi.

Ils étaient encore l'un dans l'autre, le membre de Winter encore gonflé du désir récent. Isabel pouvait difficilement contrer ce dernier argument.

Et pourtant, si.

— Je ne me suis pas **donnée** à toi. Ce fut un moment de divertissement, rien d'autre.

C'était une femme de caractère, plus âgée que lui et beaucoup plus élevée socialement. Mais Winter n'en démordait pas : il voulait l'épouser. Il n'avait jamais donné son âme à quelqu'un comme il l'avait fait avec elle. Elle avait deviné l'animal qui sommeillait en lui et elle avait eu la témérité de le domestiquer.

Il l'aimait.

Et Winter était convaincu qu'elle l'aimait aussi même si elle refusait de le reconnaître. Mais s'il la laissait partir maintenant, une aussi belle occasion ne se représenterait pas de sitôt. Ils redeviendraient ce qu'ils avaient toujours été : deux âmes solitaires, en marge des autres.

Il n'en était pas question.

Alors, il tenta d'user de toute sa force de conviction. Il poussa des reins, pour lui rappeler ce qu'ils venaient de faire, et il dit :

— Je n'avais jamais couché avec une femme avant toi. Tu le savais. Crois-tu que je t'aie laissée me séduire juste pour satisfaire un désir passager ? Non. Tu as conclu un pacte avec moi à l'instant même où tu m'as offert ton corps.

— Je n'ai jamais conclu quoi que ce soit ! répliqua-t-elle avec colère.

— Si, Isabel. Tu l'as conclu avec ton corps, ton cœur et ton âme.

Elle cligna des yeux, comme si elle était perdue.

— Je... je ne peux pas t'épouser, murmura-t-elle si bas qu'on aurait pu croire qu'elle se parlait à elle-même. Tu n'es qu'un simple maître d'école. Qu'est-ce qui te fait penser que je voudrais t'épouser ?

Ses mots étaient blessants. Winter y répondit de la façon la plus crue : il lui donna un

nouveau coup de reins, enfonçant son membre déjà revigoré au plus profond de son intimité.

Elle ne put retenir un petit gémissement. Et quand elle accrocha son regard, Winter comprit qu'elle avait décidé de renoncer à tous les arguments spécieux. L'instant de vérité était arrivé.

— Je suis stérile, lâcha-t-elle.

Son ton était amer. Son visage n'exprimait plus qu'une grande tristesse. Winter était comme tétanisé.

— J'ai compris que je ne pourrais jamais donner la vie à ma troisième fausse couche, expliqua-t-elle. Je l'ai compris malgré l'avis de tous les médecins qu'Edmund avait pu convoquer. La quatrième fausse couche fut la pire. J'avais perdu tellement de sang que les médecins considéraient que j'avais eu de la chance d'avoir survécu. Mais il y avait un prix à payer, m'avouèrent-ils. Cette fois, mes organes étaient irrémédiablement endommagés.

Elle avait dit cela très calmement, mais Winter comprit qu'à l'époque, elle avait dû beaucoup pleurer. Car Isabel n'était pas femme à se résigner facilement.

Winter comprit également qu'il lui faudrait faire le deuil des enfants qu'il ne pourrait jamais avoir. Mais dans l'immédiat, il poursuivait un autre but.

— Ce n'est pas très important, lâcha-t-il finalement. Elle secoua la tête.

— Bien sûr que si. Tous les hommes désirent des enfants, un héritier de sang, et je ne pourrai jamais donner ce que la plupart des femmes ont si facilement. Des enfants. **Des bébés.**

Il se retira doucement et il reposa la jeune femme à terre. Mais, craignant qu'elle ne cherche à s'éclipser, il la garda dans ses bras et l'entraîna vers un sofa, où il l'assit sur ses genoux. Un peu comme une petite fille. Il n'aurait pas su dire le nombre de fois où il avait réconforté dans cette position des enfants de l'orphelinat.

— Winter... commença-t-elle.

— Chuut, la coupa-t-il, plaquant un doigt sur les lèvres de la jeune femme. Je ne vais pas nier que j'aurais aimé avoir des enfants avec toi. Une petite fille, avec tes yeux et tes cheveux, m'aurait comblée de bonheur. Mais c'est toi que je veux par-dessus tout. Je peux me remettre de perdre quelque chose que je n'ai pas encore, en revanche je ne supporterai pas de te perdre, toi.

Elle secoua la tête.

— Tu es jeune, Winter Makepeace. Tu peux dire, aujourd'hui, que tu ne te soucies pas d'être père, mais tu changeras d'avis un jour. Pourquoi penses-tu que je ne me sois jamais remariée ? Je ne voudrais pas qu'un matin tu te réveilles pour ne voir en moi qu'une vieille sorcière stérile.

Sa voix émut Winter. Il plissa les yeux.

— Ton mari t'avait-il traitée ainsi ?

— Non. Bien sûr que non, assura-t-elle, cependant elle ferma les yeux comme si elle luttait contre un chagrin difficilement surmontable. Edmund s'est toujours comporté en gentleman.

— Mais il est allé faire un enfant à une autre.

Elle ouvrit les yeux. Son regard trahissait une détresse incommensurable.

— Je ne veux pas être un obstacle qui t'empêcherait de fonder une vraie famille, Winter. Je ne veux pas revivre cela. Et surtout pas avec toi.

Cette dernière précision réchauffa le cœur de Winter. Il comprit alors que ce ne serait qu'une question de temps et de patience. De beaucoup de patience.

— Je ne te regarderai jamais comme un obstacle à quoi que ce soit, répliqua-t-il, lui caressant les cheveux. Au contraire, tu es le soleil qui illumine ma vie. Tu m'as débarrassé de mon habit de ténèbres, Isabel. Ne m'oblige pas à retourner dans l'obscurité de mon cul-de-basse-fosse.

Elle ferma de nouveau les yeux.

— Non. Ne t'inflige pas cela. Et ne me l'inflige pas. Dans deux ans, tu trouveras que même mon argent ne valait pas la peine de m'épouser.

Winter grimaça. Son mari l'avait durablement meurtrie et elle était trop paniquée à l'idée de revivre une telle épreuve pour réfléchir de manière sensée. Il était inutile d'insister davantage dans l'immédiat.

Il déposa la jeune femme à côté de lui et se releva pour se rhabiller.

— Je vois bien que je n'arriverai pas à te convaincre ce soir. Tu es fatiguée et j'avoue que moi aussi. Laissons ce sujet de côté pour le moment.

Naturellement, elle ouvrit encore la bouche, mais il s'y attendait et en profita pour l'embrasser jusqu'à ce qu'il la sente se détendre.

— Et s'il te plaît, Isabel, lui dit-il quand il s'écarta, essaie de ne pas m'insulter quand nous nous disputons.

Il se dépêcha de filer, avant qu'elle puisse lui répliquer quoi que ce soit.

— Milady !

Isabel ouvrit les yeux et découvrit Pinkney plantée à côté de son lit. Sa camériste lui tendit une lettre cachetée.

— Milady, cette lettre vient tout juste d'arriver pour vous. Le garçon qui l'a apportée a

expliqué avoir reçu un shilling pour sa course. J'en ai déduit que c'était sans doute urgent.

Les événements de la nuit assaillirent l'esprit encore embrumé d'Isabel. La demande en mariage de Winter. Son refus brutal. Ils avaient pris beaucoup de plaisir à faire l'amour. Pourquoi voulait-il tout changer ?

Isabel aurait aimé cacher sa tête sous son oreiller.

— Quelle heure est-il ? marmonna-t-elle.

— Seulement une heure de l'après-midi, répondit Pinkney, avec un air contrit.

Sa camériste considérait que dormir jusqu'en milieu d'après-midi était la preuve d'une élégance raffinée. Mais Isabel était tout à fait réveillée à présent. Elle s'assit dans le lit.

— Fais-moi monter du café, s'il te plaît. Et voyons ce que dit cette lettre.

Isabel la décacheta pendant que Pinkney allait à la porte commander le café. La lettre se réduisait à deux phrases :

Lady Pénélope accompagnera cette après-midi lord d'Arqué à l'orphelinat. Je pense qu'ils ont l'intention de renvoyer M. Makepeace.

A.G.

Artémise Greaves. La dame de compagnie de lady Pénélope risquait son emploi. Isabel froissa la lettre et bondit hors de son lit.

Il lui avait dit qu'il l'aimait. Isabel ne voulait pas y réfléchir maintenant. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait l'aider.

— Milady ?

Pinkney était visiblement stupéfaite, en revenant vers le lit, de voir sa maîtresse déjà debout.

— Oublie le café, dit-elle, jetant la lettre au feu. Aide-moi à m'habiller.

Dix minutes plus tard, Isabel était apprêtée un record absolu et elle montait dans sa voiture.

— Si seulement j'avais eu cinq minutes de plus, vous auriez pu mettre votre nouvelle jaquette verte, gémissait Pinkney.

Isabel s'installa impatiemment sur les coussins.

— Mais je n'avais pas cinq minutes de plus. J'espère que nous arriverons à temps.

Les rues de Londres étaient malheureusement très encombrées ce jour-là. Par deux fois, l'attelage d'Isabel se retrouva immobilisé. Et même quand il roulait, c'est à peine s'il avançait plus vite qu'un piéton.

Isabel eut l'impression qu'ils mettaient une éternité à rejoindre l'hospice de Saint-Giles, alors que le trajet n'avait probablement pas duré plus d'une demi-heure.

Mais, à leur arrivée, la voiture du vicomte d'Arqué était déjà garée devant le perron.

— Attendez-moi ici, ordonna Isabel à ses domestiques tandis qu'elle descendait prestement de voiture.

Elle grimpa le perron en courant et poussa le heurtoir. C'est Mary Pentecôte qui lui ouvrit. La fillette était toute pâle. Et des éclats de voix provenaient de l'intérieur.

— Entrez vite, milady, dit Mary Pentecôte. Et elle partit dans le hall.

Isabel s'empressa de la suivre. Dieu du ciel ! Pourquoi lord d'Arqué criait-il ? Car Isabel reconnaissait sa voix, à présent.

Mary Pentecôte et Isabel pénétrèrent dans le salon de l'orphelinat juste au moment où lord d'Arqué se retournait devant la cheminée :

— ... vous connaissez, cet assassin, Makepeace. Vous avez reconnu l'avoir croisé plusieurs fois. Donnez-nous son nom ou sinon je vous fais traduire en justice pour complicité de meurtre.

La scène était quelque peu dramatique. Lord d'Arqué donnait l'impression de ne pas avoir dormi depuis l'annonce de la mort de son ami. Son visage était hagard et ses yeux brillaient dangereusement. A côté de lui, le comte de Kershaw et M. Seymour affichaient des mines lugubres, tandis que lady Pénélope paraissait au comble de l'excitation. Mlle Greaves, qui se tenait derrière sa maîtresse, lança un regard inquiet à Isabel.

Winter semblait parfaitement détendu et son attitude contrastait avec la nervosité ambiante. En revanche, son expression impénétrable empêchait de savoir ce qu'il pensait.

Isabel aurait aimé le rejoindre et se tenir à côté de lui. Mais c'était impossible, bien sûr.

— Je vous ai déjà expliqué, répondit-il calmement, que, même si j'ai déjà croisé le Fantôme, en revanche j'ignore qui il est.

— N'essayez pas de tergiverser, monsieur Makepeace ! s'exclama lady Pénélope.

Winter se tourna vers elle :

— Pourquoi voudrais-je tergiverser, milady ?

— Oh, pour une raison très simple, intervint M. Seymour. Le Fantôme pourrait être de vos amis. Voire plus proche encore. Les deux dernières fois où le Fantôme s'est montré à l'opéra et au bal de lord d'Arqué vous étiez étrangement absent.

Isabel sentit son sang se glacer dans ses veines. Si Winter était démasqué, il serait pendu pour le meurtre de Roger Fraser-Bumsby innocent ou pas.

— Monsieur Seymour ! Se récria-t-elle, instinctivement. Voilà une terrible accusation. M. Makepeace est peut-être arrivé en retard à l'opéra, mais il m'escortait au bal de lord d'Arqué,

ainsi que lord d'Arqué pourra lui-même l'attester.

— C'est exact, milady, confirma lord Kershaw. Mais je crois savoir que vous avez eu vous-même plusieurs tête-à-tête avec le Fantôme ?

Isabel lui décocha un regard mielleux.

— M'accuseriez-vous de complicité, milord ? Oseriez-vous insinuer que j'ai aidé le Fantôme à tuer M. Fraser-Burnsby ?

— Bien sûr que non, répondit lord Kershaw. Mais quelle heureuse coïncidence que vous arriviez juste à temps pour défendre M. Makepeace, lady Beckinhal.

Isabel prit soin de ne pas croiser le regard de Mlle Greaves.

— Quelle coïncidence ? J'avais tout simplement rendez-vous avec M. Makepeace, pour qu'il me fasse visiter les nouveaux locaux.

— Nous nous écartons du sujet, fit valoir lord d'Arqué, qui n'avait pas quitté Winter des yeux. Vous pourriez au moins me dire où j'ai des chances de trouver le Fantôme, Makepeace.

Winter secoua la tête.

— Je n'en sais pas plus que vous, milord. J'ajoute que je ne suis pas convaincu que M. Fraser-Burnsby ait été tué par le Fantôme.

Lord d'Arqué devint écarlate. Mais c'est M. Seymour qui répliqua :

— Vous oubliez, Makepeace, qu'il y avait un témoin. Le valet de Roger Fraser-Burnsby a décrit le meurtrier en détail.

— Oui, je suis au courant, acquiesça Winter. Il est d'ailleurs étrange que le Fantôme n'ait pas tué le valet et qu'il ait préféré prendre le risque de laisser parler un témoin aussi gênant.

— Je n'ai pas le temps de discuter de cela, s'emporta lord d'Arqué. De toute façon, je trouverai le Fantôme avec ou sans votre aide, Makepeace. Le capitaine Trevillion et ses hommes l'ont manqué de peu l'autre nuit. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il ne nous tombe dans la main.

Il s'apprêtait déjà à repartir, mais lady Pénélope lui rafraîchit la mémoire :

— Et votre cadeau, milord ?

Lord d'Arqué se retourna, un étrange sourire aux lèvres.

— C'est vrai ! Comment ai-je pu oublier ? Il me semble évident, Makepeace, à la lumière de ce qui s'est passé ces derniers jours, que j'ai gagné notre défi mondain. Nous pourrions attendre le retour de lady Hero et de lady Caire pour régler la situation, mais j'ai pensé qu'il serait préférable de les mettre devant le fait accompli.

— Je vous ai déjà dit que je n'abandonnerais pas l'orphelinat, répliqua sèchement Winter.

Le vicomte hocha la tête.

— Je sais. Mais peut-être y aurait-il un moyen de vous... persuader ?

Winter se raidit.

— Si vous pensez que l'argent pourrait me...

Lord d'Arqué leva la main pour l'interrompre.

— Non, Makepeace. Rien de si vulgaire. Je n'ai en vue que l'intérêt de l'orphelinat et de ses pensionnaires. Vous aussi, j'imagine ?

Winter plissa les yeux.

— Que voulez-vous dire, milord ? demanda Isabel, soudain alarmée. Le vicomte ne s'était jamais intéressé qu'à sa propre personne, ce qui en soi ne constituait pas un problème. Mais la mort de son ami Fraser-Burnsby semblait l'avoir rendu incontrôlable.

— Je veux dire que j'ai décidé d'offrir une commission navale à l'aîné des garçons de l'orphelinat, quel qu'il soit. Je vous vois mal, lady Beckinhall, désapprouver mon geste ? Ni M. Makepeace ?

Isabel n'en croyait pas ses oreilles. Une commission navale permettait d'entrer comme cadet de la marine et d'envisager ensuite une carrière d'officier de la Royal Navy. Une telle commission, qui se payait très cher, était d'ordinaire réservée aux fils de l'aristocratie et de la gentry. En offrir une à un orphelin pauvre constituait pour le petit chanceux une occasion unique de s'élever. Que pouvait donc manigancer lord d'Arqué ?

Et soudain, elle comprit : l'aîné des garçons n'était autre que Joseph Tinbox. Winter crispa les mâchoires.

— Vous, êtes très généreux, milord. Le vicomte inclina la tête.

— Merci. Mais bien sûr, ma générosité est soumise à une condition : que je sois nommé directeur de l'hospice. En d'autres termes, vous démissionnez de votre plein gré. Et tout de suite.

Isabel secouait déjà la tête.

— Il n'est pas...

Mais Winter éleva la voix pour couvrir ses protestations :

— Me donnez-vous votre parole de gentleman, milord, que vous offrirez réellement cette commission ?

Lord d'Arqué parut presque surpris qu'il puisse en douter.

— Bien sûr.

— Dans ce cas, je suis d'accord.

— Winter, murmura Isabel. Mais il partait déjà vers la porte, le visage fermé.

La jeune femme se retourna vers lord d'Arqué et lui jeta en plein visage :

— Je vous hais.

Et là-dessus, elle s'élança à la poursuite de Winter.

Winter préparait déjà son sac quand Isabel le rejoignit, quelques minutes plus tard, dans sa petite chambre sous les combles.

La jeune femme tira immédiatement hors du sac les quelques chemises qu'il y avait rangées.

— Bon sang, Winter, que fais-tu ?

— Ça ne se voit pas ? Je boucle mes bagages.

— Ne t'avise pas de jouer les martyrs avec moi. Tu rentres dans le jeu de lord d'Arqué.

— Je sais. Mais ça n'a aucune importance.

— Bien sûr que si.

— Je n'ai pas pris ma décision pour lui plaire, mais parce que c'était la meilleure solution.

— Tu ne peux quand même pas penser qu'il serait mieux pour toi d'abandonner l'orphelinat ! Et de laisser partir Joseph Tinbox en mer.

Il se remit à fourrer les vêtements dans son sac.

— C'est pourtant ce que j'ai choisi.

Isabel scruta désespérément la chambre du regard, cherchant quelque chose, n'importe quoi, susceptible de le faire changer d'avis. La pièce était petite et meublée de façon Spartiate. Elle avait été visiblement conçue pour un domestique, pas pour le directeur de l'établissement. Ce constat la rendit encore plus furieuse.

— Pourquoi cherches-tu toujours le martyre, à la fin ? Tu t'habilles le plus banalement possible, tu risques ta vie pour des gens qui n'hésiteraient pas à te tuer s'ils en avaient l'occasion, et tu dors dans la chambre la plus modeste de tout l'établissement!

Il haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec cette chambre ?

— C'est une chambre de domestique et tu le sais très bien. N'essaie pas de dévier la conversation.

Il s'agenouilla pour prendre quelque chose sous le lit.

— Ce n'est pas mon intention.

La jeune femme posa fermement ses mains sur ses hanches. Elle était consciente de perdre toute élégance dans le feu de la discussion, mais elle n'en avait cure.

— Lord d'Arqué pense que tu as quelque chose à voir avec le Fantôme de Saint-Giles...

— Et il a raison, la coupa Winter, qui tira précisément son costume de Fantôme de sous le lit.

— Es-tu fou ? S'emporta Isabel, avant de courir verrouiller la porte.

— Ce n'est pas la première fois que tu me poses cette question.

— Parce que j'ai de bonnes raisons de la poser ! Lord d'Arqué ne s'intéresse pas à l'orphelinat. Il agit uniquement par vengeance. Comment penses-tu qu'il va diriger l'établissement ?

— Pas très bien, répondit Winter. Mais ce n'est pas vraiment le sujet. D'Arqué a déjà dit qu'il engagerait quelqu'un de plus qualifié pour le seconder.

— Crois-tu vraiment que quelqu'un d'autre pourrait mieux se débrouiller que toi ? demanda-t-elle, à court d'arguments.

Il lui jeta un regard ironique.

— C'est difficile pour moi de répondre à une telle question sans paraître vaniteux, mais non, en effet, je ne crois pas que quelqu'un puisse diriger cette maison mieux que moi.

La jeune femme lança ses mains en l'air.

— Et voilà ! Tu reconnais toi-même que tu ne peux pas quitter cet endroit.

Il secoua la tête.

— J'admets simplement que mon remplaçant ne sera sans doute pas à ma hauteur. Mais je ne pense pas que l'orphelinat en souffrira. Nell Jones est ici depuis presque aussi longtemps que moi. Et les autres domestiques sont tout aussi exemplaires qu'elle. Sans parler du comité de soutien, qui saura veiller au bon fonctionnement. L'orphelinat pourra très bien se passer de moi.

— Peut-être, concéda Isabel, d'une voix radoucie. Mais toi, que vas-tu devenir ?

Il la regarda.

— Que veux-tu dire ?

— Cette maison est tout pour toi, dit-elle, avec un geste ample qui incluait la chambre et tout le reste. Tu me l'as assez souvent répété. L'orphelinat, les enfants, les pauvres de Saint-Giles... C'est l'œuvre de ta vie.

Il hocha la tête.

— En effet. Je vais devoir me trouver autre chose.

Isabel se sentait gagnée par le chagrin. Pour lui. Pour tout ce qu'il refusait d'admettre.

— Où vas-tu aller, Winter ?

Il haussa les épaules.

— Je ne suis pas à court de ressources. Je trouverai bien un logement.

— Et trouveras-tu un autre garçon comme Joseph Tinbox ?

— Non, confessa-t-il, d'une voix triste. Joseph Tinbox est unique.

— Tu l'aimes, Winter. Tu ne peux pas le laisser partir en mer.

Il ferma brièvement les yeux, et son visage exprima soudain toute la détresse qu'Isabel devinait en lui. Puis il ouvrit les yeux, le regard implacable.

— C'est parce que j'aime Joseph que je vais le laisser partir.

15

La belle dame arpentait prudemment les ruelles de Saint-Giles à la recherche de l'Arlequin. Par deux fois, elle échappa à des individus à la mine patibulaire en se fondant dans l'ombre de la nuit. Un soir, elle dut même se cacher dans un recoin pour éviter une bande d'ivrognes. Son cœur battait très fort dans sa poitrine, mais elle ne renoncerait pas à trouver l'Arlequin.

Les nouvelles circulaient vite dans un orphelinat. Il y avait beaucoup d'oreilles et beaucoup d'yeux pour collecter les informations, et beaucoup de langues pour les colporter.

Les garçons étaient tous en cours. A la minute où Winter pénétra dans la salle de classe, une demi-heure plus tard, il devina, au regard que lui lança Joseph, que celui-ci était déjà au courant.

— Joseph Tinbox, j'aimerais te parler en privé.

Les autres garçons regardèrent Joseph comme s'il était un condamné à mort appelé à

l'échafaud. Joseph déglutit et se leva de son banc. En le regardant s'approcher, Winter constata à quel point il avait grandi, ces derniers mois. Il pouvait presque regarder Winter dans les yeux, à présent. Il y a encore un an, il ne lui arrivait même pas à l'épaule.

Joseph s'immobilisa devant lui et demanda à voix basse, pour que ses camarades ne puissent pas entendre :

— Je suis vraiment obligé de vous suivre ?

Winter sentit son cœur se serrer.

— Oui, il le faut.

Joseph baissa la tête et sortit le premier de la salle. Winter décida de le conduire à l'infirmerie. Elle était vide, désormais. Peach avait recouvré assez de forces pour intégrer le groupe des filles.

Winter ferma la porte et se tourna vers le garçon.

— J'ai l'impression que tu sais déjà ce que je vais t'annoncer ?

Joseph Tinbox hocha la tête.

— Un aristocrate veut m'envoyer en mer.

Winter s'assit sur le lit déserté par Peach.

— C'est beaucoup mieux que cela, Joseph. Tu vas devenir cadet dans la marine de Sa Majesté.

Joseph écarquilla un instant les yeux. Il ne s'attendait pas à quelque chose d'aussi grandiloquent. Mais il reprit bien vite l'expression entêtée qu'il arborait en entrant dans la pièce.

— Je n'ai pas envie d'y aller.

Winter hocha la tête.

— Je te comprends. Tu n'as jamais été en mer. Et tu vas devoir quitter tout ce que tu connais. Mais tu as toujours été courageux, Joseph, et tu vas l'être encore plus. Car tu ne peux pas laisser passer une telle opportunité.

Joseph baissa les yeux sur le lit où était assis Winter.

— Je ne peux pas. Peach a besoin de moi.

L'espace d'une seconde, Winter eut envie de fermer les yeux et de reconnaître sa défaite. La plupart des enfants arrivaient à l'orphelinat seul au monde. Aussi était-ce très important pour eux de créer des liens avec leurs semblables. Joseph était devenu, par pur altruisme, le protecteur et... l'ami de Peach. Mettre fin à une telle amitié relevait presque du péché. Mais tant pis.

— La plupart des garçons qui vivent ici se retrouvent apprentis. Tu le sais bien, Joseph ?

Le garçon acquiesça mollement.

— Avec un peu de chance, ils peuvent espérer finir artisans. Mais toi, Joseph, tu as l'opportunité de devenir bien mieux que cela. Entrer comme cadet dans la Royal Navy ne fera pas de toi un simple marin. Si tu travailles dur, tu pourras aspirer au grade d'officier. Et un jour, peut-être, tu seras même le capitaine de ton propre bateau.

Joseph sembla hésiter.

— Mais si je n'aime pas la mer, monsieur ?

Winter s'autorisa à sourire, car pour le coup, il était sûr de la réponse.

— Tu l'aimeras, Joseph. Tu apprendras à conduire un navire, tu voyageras dans des endroits merveilleux, loin, très loin de l'Angleterre. Ce sera la plus belle aventure de ta vie, Joseph.

A présent, Winter était sûr d'avoir gagné la partie et d'avoir convaincu Joseph que c'était la meilleure solution qui pouvait s'offrir à lui.

Mais Joseph se laissa tomber sur le lit et regarda Winter dans les yeux.

— Je suis désolé, monsieur. Je ne peux pas abandonner Peach.

Winter, tout à coup, était fatigué de toujours se battre sans pouvoir jamais se reposer. Mais il refusait de s'apitoyer sur son sort.

— Moi aussi, je suis désolé, Joseph, car je crois que tu m'as mal compris. Je ne te demande pas ton avis. Tu partiras, c'est un ordre.

Ce soir-là, Isabel dîna seule dans sa salle à manger. Le feu crépitait dans la cheminée derrière son dos. Le vase en porcelaine de Chine était surmonté d'un bouquet de fleurs fraîches et trônait au centre de la table ronde. La cuisinière avait préparé un excellent potage. Cependant, Isabel n'avait pas d'appétit.

Elle avait été invitée à une soirée, mais entre le meurtre de M. Roger Fraser-Burnsby et le départ de Winter de l'orphelinat, elle n'avait pas eu envie de sortir. Du reste, la mort de M. Fraser-Burnsby avait dû affecter beaucoup d'autres personnes. Cette pauvre lady Littleton n'aurait sans doute pas grand monde à sa réception.

— Puis-je servir le poisson, milady ?

demanda le valet.

— Oui, s'il vous plaît, répondit distraitement la jeune femme.

Elle était encore profondément troublée par la demande en mariage de Winter et sa démission de l'hospice. C'était une véritable défection, quelle que soit sa façon vertueuse de présenter les choses. Il avait abandonné un orphelinat entier pour éclairer l'avenir d'un seul

enfant. Au regard de la morale, ce n'était pas correct, même si Joseph Tinbox représentait beaucoup pour lui.

Isabel s'inquiétait pour Winter. Où était-il en ce moment ? Pinkney lui avait raconté, tout à l'heure, avec une grande excitation, que le Fantôme avait été vu courant sur les toits de Saint-Giles, alors que les dragons de Trevillion lui donnaient la chasse. Peut-être gisait-il blessé quelque part. Ou, pire encore, peut-être était-il mort.

Isabel reposa son verre de vin. Elle se sentait soudain nauséuse.

— Milady, vous avez un visiteur, annonça Butterman, depuis la porte, d'un ton désapprobateur. Il insiste pour vous voir, sinon je l'aurais renvoyé et...

— Ça ira, merci, le coupa une voix masculine, dans son dos.

Oh, Dieu soit loué !

Winter contourna le majordome, pour entrer dans la pièce.

— Merci, monsieur Butterman, répéta-t-il.

Le majordome se raidit.

— Juste Butterman, monsieur.

— Très bien. J'essaierai de m'en souvenir.

— Monsieur Makepeace, voulez-vous vous joindre à moi pour dîner ? lui proposa Isabel.

— Avec plaisir, lady Beckinhall.

Bon. Tant de formalisme entre eux était sans doute ridicule, après ce qu'ils avaient fait, la nuit dernière, dans la bibliothèque.

— Demandez à Mme Butterman de rajouter un couvert, s'il vous plaît, demanda la jeune femme au majordome.

Butterman se retira, ne montrant, en bon majordome, qu'il était choqué que par la raideur inhabituelle de son dos.

Mais à peine la porte se fut-elle refermée qu'Isabel oublia tout formalisme.

— Où étais-tu ? Ma camériste m'a rapporté qu'on avait vu tout à l'heure le Fantôme hanter les toits de Saint-Giles. Je ne pouvais pas savoir si c'était juste une rumeur ou si tu risquais ta vie une fois de plus.

Il tira une chaise pour s'asseoir en face d'elle.

— C'était vrai. J'ai eu du mal à semer Trevillion et ses dragons.

Il était impossible ! Il ne renoncerait jamais malgré le danger qui le menaçait de plus en plus. Et Isabel ne savait pas si elle devait lui jeter le contenu de son verre à la figure ou se pencher par-dessus la table pour l'embrasser.

Heureusement, Mme Butterman arriva sur ces entrefaites. Le silence entre Winter et Isabel était tendu, mais la gouvernante ne parut pas remarquer l'atmosphère pesante.

Dès que Winter fut servi en vin, Mme Butterman prit congé. Ils se retrouvèrent seuls, car Will, le valet, s'était absenté probablement pour aller chercher le poisson.

Isabel en profita pour demander :

— As-tu trouvé ce fameux atelier clandestin ?

Winter secoua la tête d'un air désappointé.

— Toujours pas, répondit-il en prenant son verre de vin. J'ai entendu parler d'une sorte de soupente où travailleraient des enfants, malheureusement mes informateurs n'ont pas pu me fournir d'adresse précise. J'ai voulu inspecter un immeuble qui aurait pu faire l'affaire, mais les dragons de Trevillion m'ont obligé à renoncer. J'essaierai une prochaine fois.

Ce cache-cache avec les dragons, nuit après nuit, commençait sérieusement à inquiéter Isabel.

— Ne pourrais-tu pas au moins attendre quelques jours avant de repartir en chasse ?

Il lui jeta un regard impatient.

— Plus je tarde à les découvrir, plus ces enfants sont maltraités.

Isabel baissa les yeux sur son assiette. Elle aurait voulu l'aider d'une manière ou d'une autre, mais elle ne voyait pas comment.

Une autre idée lui traversa soudain l'esprit.

— Et Joseph Tinbox ? Comment a-t-il accueilli son départ pour la marine ?

— Pas très bien.

Winter but une gorgée de vin et ferma brièvement les yeux pour le savourer, avant de les rouvrir et d'ajouter :

— J'ai été obligé de lui dire qu'il n'avait pas le choix et que c'était un ordre. Depuis, il ne m'adresse plus la parole.

— Oh, Winter.

Elle tendit le bras à travers la table pour lui prendre la main. Mais Will ouvrit la porte.

Le valet servit le poisson en silence. Mais il jetait des regards nerveux entre Isabel et Winter.

— Ce sera tout merci, lui dit Isabel pour le congédier.

— Bien, milady.

Will battit en retraite vers la porte. Les autres domestiques l'attendaient vraisemblablement dans le couloir, espérant entendre son rapport.

Après son départ, Isabel soupira et reporta son attention sur Winter.

Il but une autre gorgée de vin.

— Il est excellent. C'est un vin d'Italie ?

— Oui, je viens juste de l'acheter, répondit-elle, en plissant les yeux. Tu es le fils d'un brasseur de bière. Comment se fait-il que tu t'y connaisses en vin ?

Elle crut percevoir de l'embarras dans son regard. Mais il haussa les épaules.

— J'aime le vin, c'est tout.

— Je pensais te connaître et je découvre tous les jours des choses à ton sujet, dit-elle.

Il reposa son verre.

— C'est toute la différence entre nous. Pour ma part, je pense que je n'arriverai jamais à percer tous tes secrets. Les années vont passer et je continuerai à découvrir de nouvelles facettes de ta personnalité.

Isabel sentit son cœur se serrer. Il semblait tellement vouloir croire. Mais elle ne voulait pas qu'il s'imagine qu'elle avait changé d'avis.

— Winter... nous n'avons pas d'avenir ensemble.

En guise de réponse, il attaqua son poisson. Mais ce silence criait son entêtement. Elle soupira.

— Que vas-tu faire, maintenant ?

— J'ai pensé devenir précepteur, dit-il. D'un petit garçon.

Isabel fronça les sourcils.

— Qui cela ? Où as-tu rencontré...

Il sourit en voyant, à ses yeux, qu'elle venait de comprendre.

— Mais Christopher n'a que cinq ans ! Il est encore trop petit pour avoir un précepteur.

— L'expérience m'a enseigné qu'il est toujours préférable de commencer l'école le plus tôt possible. Surtout avec les garçons. Je donnerai mes premières leçons à Christopher dès demain.

— Mais... mais... bredouilla Isabel, qui cherchait une excuse quelconque pour refuser. Cependant, elle était consciente qu'un peu d'autorité masculine ne ferait pas de mal à Christopher. Carruthers n'arriverait jamais à le discipliner seule.

— Parfait. Je suis content que cette affaire soit réglée, reprit Winter, comme si elle lui avait donné son consentement. Il ne me reste plus qu'à apporter mes affaires.

Isabel cligna des yeux. Elle n'était pas sûre d'avoir bien compris.

— Quoi ?

Winter lui sourit franchement.

— L'un des avantages d'être un précepteur privé plutôt qu'un maître d'école, c'est d'habiter dans la famille de son élève. Quelle chambre vas-tu m'offrir ?

Trois jours plus tard, Winter était assis à une petite table, dans la nursery d'Isabel. La pièce était située tout en haut de la maison, mais elle était très bien aménagée. De grandes fenêtres pourvues de barreaux, pour éviter tout accident, prodiguaient une clarté généreuse. Une impressionnante armée de soldats de plomb occupait toute une étagère. Et un énorme lion en peluche débordait de la chaise voisine de celle de son élève.

Winter poussa un plateau de petits-fours au centre de la table.

— Regarde, Christopher. La cuisinière a eu la gentillesse de nous préparer des petits-fours pour le thé. Combien nous en a-t-elle fait monter ?

Le garçon, assis face à lui, s'appuya sur ses coudes pour compter les gâteaux. Chacun était surmonté d'une fraise et ils semblaient tous très appétissants.

— Douze ! S'exclama-t-il finalement.

— Très bien. Maintenant, si nous nous partageons les gâteaux équitablement, combien en aurons-nous chacun ?

Christopher fronça les sourcils pour réfléchir à la question. En attendant sa réponse, Winter lui prépara une tasse de thé avec du lait et du sucre.

— Six ? suggéra le garçon.

— Bravo, le félicita Winter avec un sourire. Mais six petits-fours chacun, c'est beaucoup trop pour nous. Tu risquerais l'indigestion. Et moi, je prendrais du poids. C'est pourquoi il désigna Isabel qui entra dans la pièce nous avons de la chance que lady Beckinhall se joigne à nous pour le thé.

Isabel leur sourit à tous les deux.

— Nous faisons de l'arithmétique ! lui expliqua Christopher, avec enthousiasme. Et la cuisinière nous a préparé des gâteaux pour le thé.

— Merveilleux ! répondit Isabel. Et qu'as-tu appris de beau aujourd'hui, Christopher ?

Winter détourna le regard. Mais Christopher murmura, d'un ton de conspirateur :

— La bataille d'Hastings. Vous saviez, milady, que le roi Harold était mort d'une flèche reçue dans l'œil ?

— Vraiment ? fit Isabel, qui se tourna vers Winter. Croyez-vous que ce soit un sujet d'étude pour un aussi petit garçon, monsieur Makepeace ?

Winter s'éclaircit la voix.

— Quand il s'agit d'histoire, je me suis aperçu que les détails les plus... piquants permettaient de mieux retenir l'attention des garçons.

— Hmm, commenta la jeune femme, d'un air sceptique, avant de s'asseoir à côté d'eux et de se verser une tasse de thé.

— Mais quand vous êtes arrivée, reprit Winter, nous étions en train de travailler sur les divisions. Christopher, maintenant que lady Beckinhall est avec nous, nous allons devoir partager les gâteaux de la cuisinière en trois. Combien en aurons-nous chacun ?

— Cinq ?

— Pour savoir si ta réponse est juste, tu vas maintenant répartir les gâteaux entre nous trois.

Christopher prit les gâteaux un par un, pour les déposer tour à tour dans l'assiette de chacun, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul gâteau sur le plateau.

— Très bien, dit Winter. Maintenant compte...

— Pourrions-nous éventuellement dévorer ces gâteaux ? marmonna Isabel, qui lorgnait son assiette.

— Un peu de patience, lady Beckinhall. Il ne faut jamais précipiter la leçon. Maintenant, Christopher, compte les gâteaux dans ton assiette.

Christopher s'exécuta.

— Quatre.

— Et nous sommes donc .trois, reprit Winter. Ce qui veut dire que trois fois quatre font... ?

Christopher regarda les trois assiettes. Puis son visage s'éclaira d'un coup.

— Douze ! Trois fois quatre font douze, monsieur Makepeace !

— Bravo, Christopher, dit-il. Et maintenant, lady Beckinhall, nous pouvons manger nos gâteaux.

— Youpiii ! s'exclama Christopher, qui engloutit un petit-four tout entier.

Bon. Les bonnes manières à table feraient l'objet d'une prochaine leçon.

Winter regarda Isabel mordre dans son gâteau et se passer la langue sur les lèvres pour rattraper une miette. Ce spectacle suffit à lui provoquer une érection.

Il pensait le cacher au mieux, mais vivre sous le même toit que la jeune femme, prendre ses repas avec elle - elle avait insisté - ou simplement respirer le même air qu'elle était une torture quotidienne.

Winter mordit à son tour dans un gâteau. Il s'était juré de ne plus reparler mariage tant

qu'elle ne se serait pas faite à l'idée. De toute évidence, sa proposition était venue beaucoup trop tôt. Il devait donc s'armer de patience et attendre qu'Isabel s'habitue à sa présence. D'ici là, il avait décidé qu'il était préférable de faire abstinence. Mais c'était tellement difficile !

— Voulez-vous encore un peu de thé, monsieur Makepeace? lui demanda-t-elle, le tirant soudain de ses pensées.

— Oui, merci.

Elle le servit, avec un grand sourire.

— Trouvez-vous votre chambre confortable ?

— Tout à fait, merci.

— La vue vous plaît-elle ?

Sa fenêtre donnait sur un mur en brique.

— A merveille.

Elle battit des cils.

— Et le lit est-il assez... confortable ? Le matelas n'est-il pas trop mou ?

Winter déglutit péniblement.

— Il est parfait, merci. Mais vous-même, milady, quelle sorte de matelas préférez-vous ? Plutôt mou ou au contraire... bien dur ?

Ce fut très furtif, mais Winter était prêt à jurer qu'elle avait coulé un regard vers son entrejambe.

— J'aime les matelas bien durs, répondit-elle. Et endurants pour de longues chevauchées.

— Pourquoi chevauchez-vous vos matelas, milady ? demanda ingénument Christopher, tandis qu'il avalait son troisième gâteau. Les matelas, c'est fait pour dormir.

— Euh... fit Isabel, qui cherchait désespérément une réponse acceptable.

— Ne t'inquiète pas, Christopher, intervint Winter. Lady Beckinhall dort sur son matelas. Et fait des rêves merveilleux. Mais je voudrais te rappeler qu'on ne parle pas la bouche pleine. Reprendras-tu un peu de thé ?

Le garçon tendit aussitôt sa tasse.

Winter le servit en évitant de regarder Isabel. Si seulement il pouvait se distraire de ses appétits sexuels avec la même facilité qu'il déviait l'attention de Christopher...

Finalement, la belle dame entendit des cris et un bruit de lutte. Au lieu de fuir, elle s'approcha et regarda, cachée à l'angle de la rue. Au milieu d'une petite place, l'Arlequin se battait contre cinq hommes à la fois.

Les hommes donnaient des coups en criant à chaque expiration. Mais l'Arlequin se battait, lui, en silence. Et il supprimait méthodiquement ses adversaires, un à un.

Cette nuit-là, Isabel veilla tard, dans son lit, à se demander où elle en était. Elle avait rejeté la demande en mariage de Winter. Un autre homme aurait sans doute été soulagé que la situation soit clarifiée : à présent, soit il se retirait, soit il continuait d'avoir une liaison avec elle, mais sans plus rien attendre.

Au lieu de quoi, il avait réussi à s'inviter sous son toit.

Isabel n'était pas naïve. Winter n'était pas seulement orgueilleux, il était aussi terriblement entêté. Elle en concluait qu'il n'avait pas renoncé à l'idée de l'épouser. Probablement était-il vraiment amoureux d'elle.

La jeune femme ferma les yeux. Elle n'était pas capable, comme lui, de s'attacher autant à quelqu'un. En fait, elle avait toujours évité de trop s'impliquer émotionnellement. Elle ne méritait pas son amour. Il finirait par le découvrir un jour ou l'autre, et ce jour-là...

Elle n'avait entendu aucun bruit mais sentait une présence dans la pièce.

Elle ouvrit les yeux. Il était là, au pied de son lit, une chandelle à la main, en pantalon, gilet et manches de chemise.

— Pardonne-moi, dit-il, en posant la chandelle. Mais je ne pouvais pas attendre plus longtemps.

Isabel sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine. Elle se redressa sur ses coudes pour le regarder déboutonner son gilet.

— C'est très étrange, en fait, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Je croyais être quelqu'un capable de se contrôler. J'ai réussi à garder le secret du Fantôme de Saint-Giles pendant neuf ans. Ni ma famille ni mes amis n'en ont jamais rien su. Je m'emporte très rarement. Je peux souffrir de blessures en silence. Et j'avais pu rester célibataire jusqu'à ce que je te rencontre.

Il ôta son gilet et le plia soigneusement sur le dossier d'une chaise.

— Mais voilà, je t'ai rencontrée. Et tout a volé en éclats. C'est évidemment ta faute.

— Ma faute ? Se récria Isabel, qui n'avait pas encore dit un mot depuis qu'il avait fait irruption dans sa chambre.

Il hocha gravement la tête, comme un juge au tribunal.

— Oui. Considère un peu les faits. A peine as-tu rejoint le comité de soutien à l'hospice de Saint-Giles que tu as commencé à me narguer.

Isabel s'assit dans le lit, le dos droit. Elle était à la fois fascinée par ce raisonnement biaisé et par ce torse magnifique qui apparaissait à mesure qu'il déboutonnait sa chemise. Cela, il n'était pas question qu'elle le lui dise.

— Te narguer ? Moi ?

— Me narguer, oui. Tes regards en coin, tes décolletés provocants...

Isabel baissa les yeux sur sa poitrine.

— Mes décolletés ne sont pas provocants ! Enfin, pas tout le temps.

Winter accrocha son regard.

— Ils sont provocants, insista-t-il, alors qu'il commençait à déboutonner son pantalon. Et je ne parle pas des leçons de flirt, ni des leçons de danse, où tu ne ratais pas une occasion de me toucher les fesses.

— Je ne t'ai jamais touché les fesses ! Enfin, presque jamais. Et ce n'était pas prémédité ! assura-t-elle, avec un regard de parfaite innocence qui aurait fait fondre le cœur d'un prêtre de l'Inquisition espagnole.

Il se défit de son pantalon et de son caleçon, révélant une érection proche de la verticale. Puis il s'approcha du lit d'un air menaçant.

— Tu n'es qu'une odieuse séductrice qui s'en prend aux jeunes hommes purs et

innocents, incapables de se soustraire à ton envoûtement à supposer qu'ils le souhaitent.

Il bondit soudain sur le lit, avec une telle énergie qu'Isabel ne put retenir un petit cri.

Puis, s'appuyant sur un coude, il laissa courir sa main libre sur la poitrine de la jeune femme, sur son ventre, sur son entrejambe où il resserra les doigts en un geste possessif.

— Comment aurais-je pu ne pas succomber à tes sortilèges de sirène ? reprit-il.

Isabel avala sa salive. Elle réalisait que sous cette plaisanterie, il semblait nourrir quelque ressentiment contre ses « sortilèges de sirène ».

— Que veux-tu ?

— Oh, tu sais très bien ce que je veux, répliqua-t-il, les yeux sur la bouche de la jeune femme.

Et il n'attendit ni réponse ni permission. Il s'empara de ses lèvres comme si elles lui appartenaient.

Isabel s'agrippa à lui et enfouit ses mains dans sa chevelure.

— Non, lui dit-il, du ton qu'il aurait employé pour parler à une enfant. Ce soir, c'est moi qui commande, milady.

Il se redressa, d'un mouvement svelte, et la saisit par les hanches, pour la retourner et la plaquer sur le ventre.

Elle voulut se débattre, mais il pesait de tout son poids sur elle.

— Winter, laisse-moi bouger.

— Non, murmura-t-il à son oreille, lui caressant doucement les cheveux, comme s'il avait tout son temps.

Et comme si son membre gonflé de désir ne s'écrasait pas contre les fesses d'Isabel.

— T'ai-je déjà dit que j'adorais tes cheveux ? murmura-t-il encore. J'y rêvais souvent, tout seul, dans mon lit de moine. Et je me réveillais tout excité.

Il poussa des reins, comme pour illustrer son propos.

— Je te fais mal ? demanda-t-il.

— Non, confessa la jeune femme.

— Mais toi, tu m'as fait du mal.

— Je suis désolée, répondit Isabel.

Elle voulut se retourner, pour le regarder dans les yeux et lui assurer qu'elle n'avait rien prémédité. Mais il semblait avoir perdu son infinie patience.

— Non, dit-il encore. Et il lui mordilla la nuque, comme le ferait un étalon avec sa jument.

Puis il laissa courir ses mains le long des flancs de la jeune femme, jusqu'à ce qu'il atteigne le bas de sa chemise de nuit. Il commença alors à la retrousser. Après quoi, il se souleva légèrement pour lui caresser les fesses.

Il finit par glisser une main entre ses cuisses.

— Tu mouilles, dit-il d'une voix rauque, comme un simple constat.

Il enfouit un doigt dans son intimité. Isabel ferma les yeux. Mais au bout de quelques instants, il retira son doigt.

— J'adore ton odeur, dit-il.

Et il plaça sa main sur l'oreiller, près du visage de la jeune femme, pour qu'elle puisse sentir sa propre odeur.

— C'est très animal, mais c'est très érotique, ajouta-t-il.

Isabel gémit. Elle mouillait de plus en plus. Pourquoi ne la retournait-il pas pour la prendre ? Elle en avait autant envie que lui.

Mais il reprit ses caresses sur ses fesses.

— Soulève tes hanches. Elle obéit.

Il glissa une main sous elle.

— Comme tu mouilles bien, murmura-t-il.

Il lui écarta les cuisses avec ses genoux, et il se positionna de sorte qu'elle puisse bien sentir son sexe palpiter sur sa fente. Isabel doutait qu'il puisse la pénétrer dans cette position ; elle reposait presque à plat ventre sur son lit. Pourtant, dès qu'il commença à pousser, elle sentit son membre s'introduire en elle. Elle voulut se cambrer, pour lui faciliter la tâche et qu'il s'enfonce plus vite, mais il était trop fort, trop entêté. Il refusait de lui laisser la moindre liberté de mouvement.

Elle agrippa l'oreiller à deux mains, tandis qu'il la pénétrait avec une lenteur agonisante et que sa main glissée sous elle lui caressait le clitoris.

Puis il se retira légèrement, pour s'enfoncer avec plus de brutalité. Et il recommença aussitôt, dans un va-et-vient étourdissant.

Isabel, écrasée sous son poids, gémissait de plaisir.

— Je t'aime, murmurait-il, entre deux coups de reins. Je t'aime.

Isabel perdit la notion de l'espace et du temps.

Son plaisir était à la limite de la douleur, mais cette douleur sourde lui procurait un divin plaisir, si bien que plus rien n'importait, à cet instant présent, que leur étreinte.

Et il ne s'arrêtait pas ! Il ahanait, mais ses mouvements ne ralentissaient pas.

— Jouis ! lui cria-t-il. Jouis sur ma queue !

Son ordre fut comme une libération. Isabel sentit le plaisir se répandre dans ses veines et ses muscles se contracter. Elle gémit en tremblant, submergée par l'orgasme.

Il la rejoignit presque aussitôt, dans un grognement animal qui ravit la jeune femme.

Puis il s'écroula sur son dos, son souffle contre sa joue. Mais la jeune femme ne songeait pas à protester : elle se sentait bien ainsi. Et une idée folle lui traversa l'esprit : elle voulait lui demander de rester pour la nuit. Après tout, quelle importance que les domestiques le découvrent dans son lit demain matin ? Elle était chez elle. Et elle était veuve. Elle...

Il se releva d'un seul mouvement. Isabel ressentit immédiatement le froid, sans son corps sur le sien.

Il ramassa ses habits sans un mot et reprit sa chandelle.

Et il quitta la pièce.

Le Fantôme de Saint-Giles se faufilait dans la nuit.

Il était plus de minuit, à présent, et les rues désertes de Saint-Giles étaient plongées dans l'obscurité. Il n'avait pas réussi à trouver le sommeil après avoir quitté Isabel. Alors, il était reparti à la recherche de l'atelier clandestin. Il avait absolument besoin d'agir pour se changer les idées.

Ce soir, la bête qui sommeillait en lui avait échappé à son contrôle. Il avait rompu sa promesse de se tenir à l'écart d'Isabel, tout simplement parce que cela ne lui était plus supportable. Il avait donc été trouver la jeune femme dans sa chambre et lui avait fait l'amour avec toute la force du mâle qu'il était. Mais probablement n'avait-elle pas été choquée par son comportement, sinon elle n'aurait pas autant mouillé. En tout cas, elle n'avait pas eu peur de lui et il s'en réjouissait. Car maintenant que la bête était sortie de sa cage, il ne serait pas facile de la faire retourner derrière ses barreaux.

Winter secoua la tête, chassant ses pensées. Ce n'était pas le moment de se laisser dominer par ses émotions. Il venait d'atteindre l'immeuble sur lequel il comptait concentrer ses recherches pour la nuit.

Il dégaina son épée et fit irruption dans le grenier par une lucarne.

Autant que possible, attaque toujours tes ennemis par en haut, lui avait souvent répété son mentor.

Plusieurs silhouettes se dressèrent devant lui, manifestement réveillées en sursaut par son irruption fracassante. Un type aux larges épaules et empestant la sueur voulut lui barrer le chemin. Winter lui décocha un coup de poing en pleine figure qui l'envoya bouler sur le plancher. Après s'être assuré que le type ne bougeait plus, Winter s'attaqua au suivant.

Bang !

Quelqu'un avait tiré un coup de feu dans le noir. Un court instant, la clarté de la détonation aveugla tout le monde.

Winter ferma les yeux et continua de se battre. Des années plus tôt, sir Stanley lui avait appris à se servir de son épée avec un sac sur la tête, pour qu'il soit capable de se défendre en pareilles circonstances.

Son adversaire s'écroula soudain contre lui. Et Winter entendit un bruit de cavalcade.

Il repoussa le corps. Les autres s'étaient enfuis. La pièce était désormais déserte, à l'exception des deux types qu'il avait combattus.

Winter était si déçu qu'il attrapa violemment le type à ses pieds par le col pour l'obliger à se relever.

— Où sont les enfants ?

A son grand étonnement, sa victime lui désigna l'extrémité de la pièce.

— Là.

Winter plissa les yeux. Soit le type essayait de se débarrasser de lui, soit c'était un piège. Il devait en avoir le cœur net.

Tenant toujours le type par le col, il le tira jusqu'au bout de la pièce. Winter s'aperçut qu'une petite porte était ménagée dans le mur. Un immense espoir l'envahit, qu'il s'obligea à contenir. Sa quête s'était si souvent révélée vaine qu'il n'osait plus y croire.

Une barre de bois avait été installée en travers de la porte. Winter la souleva, avant d'ouvrir prudemment le battant. La pièce, derrière, était encore plus sombre que la première. C'était un réduit totalement dépourvu de lumière.

Winter crut d'abord que l'endroit était vide. Puis une petite silhouette s'agita dans l'obscurité. Et une autre. Et une troisième.

Soudain, une fillette se matérialisa devant lui. Elle avait le visage décharné.

— S'il vous plaît, dit-elle, d'une toute petite voix. Il les avait trouvés. Il les avait enfin trouvés.

— Vous avez de la visite, milady.

Meg leva les yeux du livre ouvert sur ses genoux. Elle n'aurait pas su dire depuis combien de temps elle était assise dans la bibliothèque, avec ce livre comme prétexte. Mais la tasse de thé posée à côté d'elle était vide c'était un indice éloquent.

— Je ne reçois pas de visites, répondit-elle d'une voix morne.

— Oh, mais cela ne peut pas s'appliquer à moi, assura lady Beckinshall, faisant irruption dans la pièce derrière le majordome.

Elle le congédia d'un signe de la main. Le domestique parut soulagé et s'éclipsa.

— Je suis venue vous sortir, annonça lady Beckinshall.

— J'ai la migraine.

— Raison de plus. Un peu d'air frais vous fera le plus grand bien.

— D'ordinaire, les médecins prescrivent le repos pour ce genre de maux.

— Ils prescrivent le repos pour tout, objecta lady Beckinshall. S'il vous plaît, faites un effort, lady Margaret. Voilà déjà presque une semaine que M. Makepeace a quitté l'orphelinat. Nous devrions aller voir si lady Pénélope n'a pas déjà conduit l'établissement à la faillite.

— M. Makepeace est parti ? s'exclama Meg, qui parut un moment manifester de l'intérêt.

— Oui. Deux jours après...

Lady Beckinshall s'interrompit, avec une grimace embarrassée. Deux jours après la mort de Roger. Meg baissa les yeux sur son livre. Son regard se voila.

— Je suis désolée. Je ne peux pas.

Lady Beckinshall s'approcha.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas, répéta Meg.

Lady Beckinshall posa une main sur son front.

— Seriez-vous réellement malade ? Avez-vous vu un médecin ?

— Non ! Se récria Meg, repoussant sa main. Ce n'est pas cela.

— Alors, qu'y a-t-il ?

La réponse échappa à Meg :

— Je suis enceinte.

Lady Beckinshall blêmit. Son regard était horrifié.

Voilà qui était splendide. Apparemment, Meg avait réussi à choquer la seule femme de sa connaissance qui ne se choquait jamais de rien.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je ne sais pas pourquoi je vous l'ai dit. Oubliez...

— Vous me l'avez dit parce que vous avez besoin d'aide, la coupa lady Beckinshall, qui retrouvait déjà des couleurs. Et vous vous êtes adressée à la bonne personne.

Quand l'Arlequin se fut débarrassé de son dernier assaillant, la belle dame courut vers lui. Mais il tournait déjà les talons pour s'enfuir dans la nuit. La belle dame le suivit des heures durant sans jamais le perdre de vue, jusqu'à ce qu'il s'engage soudain dans une impasse. La belle dame se précipita : elle lança la cordelette de ses cheveux à la manière d'un lasso et lui emprisonna les bras le long du corps. De cette façon, elle avait enchaîné l'Arlequin avec son amour.

Isabel entra dans sa salle à manger pour le déjeuner. Finalement, elle n'avait pas été à l'hospice. Elle était restée un moment avec lady Margaret, avant de rentrer chez elle pour écrire une lettre concernant son amie. Et maintenant, elle avait faim.

Winter était déjà assis à la table en bois de rose, une tasse de thé devant lui. C'était étrange. D'ordinaire, Winter dévorait un plantureux petit déjeuner, avant de disparaître pour le restant de la journée dans la nursery, ou dans la chambre qu'Isabel lui avait allouée. Pourquoi se montrait-il, aujourd'hui, à l'heure du déjeuner ? Se levait-il seulement ?

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme, sans autre préambule.

Il ne leva même pas les yeux de sa tasse de thé.

— Je les ai trouvés.

Isabel se tourna vers le valet, debout dans un coin, et qui faisait semblant de ne pas écouter :

— Allez prévenir la cuisinière que nous serons deux à déjeuner.

Dès que le valet se fut éclipsé, elle reporta son attention sur Winter :

— Trouvé quoi ?

— Les enfants.

Elle fronça les sourcils.

— C'est une bonne nouvelle, non ?

Il leva les yeux dans sa direction. Des yeux cernés. Elle en conclut qu'elle s'était trompée : il ne se levait pas. Probablement ne s'était-il pas couché du tout.

Elle tira une chaise et s'assit.

— Raconte-moi tout.

Il écarta ses mains devant lui et contempla ses paumes, comme s'il cherchait à lire son passé, ou son avenir.

— Elles étaient quinze. Quinze fillettes entassées dans un grenier sans fenêtre ni ventilation. Aucune n'a souri quand j'ai ouvert la porte de leur prison. Je crois qu'elles avaient renoncé à tout espoir.

Isabel ferma brièvement les yeux.

— Mais tu as fini par les trouver. Elles réapprendront à sourire.

— Je n'en suis pas sûr, soupira-t-il en secouant la tête.

— Où sont-elles, à présent ?

— Je les ai conduites à l'orphelinat. J'ai frappé à la porte, et je me suis caché dans l'ombre, jusqu'à ce que la porte s'ouvre et qu'elles puissent entrer. Aucune n'a cherché à s'enfuir pendant qu'elles attendaient.

Le valet revint, suivi d'un autre. Ils portaient deux plateaux chargés de viande froide, de fromage, de pain et de fruits.

— Posez cela ici, leur dit Isabel, indiquant la table. Nous nous servons nous-mêmes.

Elle attendit qu'ils soient partis, avant de garnir l'assiette de Winter d'un peu de tout.

— Tiens, mange. Tu en as besoin.

Il contempla la nourriture comme s'il n'en avait jamais vu auparavant.

— Quand je suis arrivé, je suis tombé sur des adultes dans la première pièce, mais la plupart se sont enfuis. J'ai quand même pu en interroger un, mais il n'a pas su me dire qui était derrière ce trafic. Quel aristocrate se faisait de l'argent sur le dos de malheureux enfants. Probablement n'a-t-il jamais vu d'Arqué.

Isabel se servait une tasse de thé et interrompit son geste.

— Lord d'Arqué ?

— Oui, s'impatientait-il. Je t'ai déjà expliqué que j'avais trouvé un morceau de papier

portant son sceau dans la main d'un enfant que j'avais sauvé de ces ravisseurs.

— Tu m'as dit cela, en effet. Mais tu ne m'as jamais dit que ses ravisseurs étaient liés à cet atelier clandestin.

— Ah bon ? fit-il, fronçant les sourcils. C'était pourtant le cas. Les gens de Saint-Giles les appellent les Kidnappeurs. Mais apparemment, ils préfèrent les filles. Elles ont de plus petits doigts et elles sont plus habiles pour coudre.

— J'ai du mal à imaginer lord d'Arqué impliqué dans une telle affaire.

— J'ai reconnu son cocher comme l'un des Kidnappeurs.

— Lui as-tu parlé ?

Winter grimaça.

— Oui. Il m'a dit que ce n'était pas d'Arqué.

— Et bien, alors...

— Mais il a réussi à s'enfuir avant que j'obtienne davantage d'aveux. Je suis convaincu qu'il cherchait simplement à couvrir son maître.

— A moins qu'il n'ait dit la vérité. Je sais que tu n'aimes pas le vicomte et j'admets qu'il peut se montrer insupportable, mais cela ne fait pas de lui un criminel. Ni un exploitateur de petites filles.

Il secoua la tête.

— Je pense que ton jugement est altéré.

Isabel se souvint de son expression quand lord d'Arqué avait flirté avec elle, au bal de la duchesse d'Arlington.

— Je pense que le tien aussi.

Il haussa les épaules sans répondre. Isabel en profita pour prendre du fromage et des fruits.

— Pourquoi ne montres-tu pas ce papier à lord d'Arqué pour lui demander qui a pu écrire dessus ?

Il lui jeta un regard ironique et garda le silence. Isabel ajouta du lait et du sucre à son thé, avant d'en boire une gorgée.

— Que fabriquaient ces enfants dans l'atelier ? Tu ne me l'as pas dit.

— Des bas ! Imagine un peu. Ces pauvres fillettes cousaient des bas ornés de dentelles, à la mode française, pour les dames frivoles de la bonne société.

Isabel reposa soudain sa tasse de thé.

— As-tu vu ces bas ?

— Seulement cette nuit. Les fuyards en ont abandonné une boîte derrière eux.

Ils étaient seuls dans la salle à manger. Isabel se leva de son siège pour rejoindre Winter. Il l'interrogea du regard. La jeune femme plaça son pied sur la chaise voisine de la sienne et releva ses jupes.

— Des bas comme celui-ci ? demanda-t-elle.

Il se figea en découvrant le bas qui habillait son mollet. Il était brodé et orné de dentelle blanche. Une dentelle délicate, qui devait coûter une fortune.

Il leva des yeux brillants de colère.

— Où as-tu eu cela ?

Isabel laissa retomber ses jupes et reposa son pied par terre.

— C'est ma camériste, Pinkney, qui les a achetés. J'ignore où, mais je sais que le prix l'affolait.

— Pourrais-tu la faire venir ici ?

— Bien sûr.

Elle alla ouvrir la porte, pour donner l'ordre au valet qui attendait dans le couloir.

Winter était furieux, elle le voyait bien. Les dames frivoles de la bonne société. La prenait-il pour l'une de ces femmes qui se moquaient éperdument de la provenance de leurs vêtements pourvu qu'ils soient à la dernière mode ? Mais après tout, n'était-elle pas l'une d'elles ?

Elle se rassit sur sa chaise pour attendre Pinkney. Il restait muet, les yeux baissés sur la table. La porte s'ouvrit et Pinkney entra.

— Vous vouliez me voir, milady ?

— Oui, je voulais te poser des questions sur les bas que tu m'as achetés.

Pinkney haussa les sourcils.

— Les bas, milady ?

— Où vous les êtes-vous procurés ? demanda Winter, d'une voix grave.

Pinkney écarquilla les yeux.

— Je... je... dans une petite boutique de Baker Street, milady. La marchande ne les expose pas. Elle les garde dans son arrière-boutique. Il faut savoir...

— Et comment as-tu été mise au courant ? demanda Isabel.

Pinkney haussa les épaules.

— C'est le genre d'information qui se colporte vite, milady. Où trouver les meilleurs

gants pour enfants. Quel cordonnier fabrique les escarpins les plus fins. Et qui vend des bas à la mode française. C'est mon travail, milady, de savoir tout cela.

Pinkney les regardait tous les deux avec une sorte de dignité offensée car elle avait raison : c'était son travail, et elle s'en acquittait à la perfection.

— Merci, Pinkney, ce sera tout, lui dit Isabel. Sa camériste s'inclina poliment.

— Bien, milady.

Elle tournait déjà les talons, mais Isabel la rappela :

— Attends.

Elle releva de nouveau ses jupes, et ôta ses chaussures, pour se débarrasser de ses bas qu'elle donna à sa camériste.

— Brûle-les, s'il te plaît. Ainsi que tous les autres.

Pinkney avait ouvert grand la bouche en voyant Isabel retrousser ses jupes devant Winter. Elle la ferma d'un coup.

— Bien, milady.

Elle prit les bas et s'éclipsa.

— Pourquoi l'as-tu congédiée ? demanda sèchement Winter. Elle aurait peut-être pu nous en apprendre davantage, si nous l'avions questionnée.

Isabel secoua la tête.

— J'en doute fort. C'est une excellente camériste, mais elle ne s'intéresse à rien d'autre que la mode.

Winter se leva de table.

— Alors, je vais rendre une petite visite à cette marchande de Baker Street. Elle pourra peut-être me donner d'autres informations.

— Et Christopher ? Ne devais-tu pas lui donner des leçons, aujourd'hui ?

Winter était déjà à la porte. Il se retourna.

— Si. Mais sa mère avait apparemment d'autres projets. Je me suis laissé dire qu'elle l'avait emmené en promenade, tôt ce matin.

— Que...

Mais il était déjà parti.

Étrange. Louise ne venait voir Christopher qu'une fois par mois au mieux et généralement dans l'après-midi. Pour la raison très simple qu'elle se levait rarement avant midi.

Isabel soupira, et se décida à manger son fromage et ses fruits. Devait-elle désormais

contrôler tout ce que lui achetait Pinkney pour s'assurer que rien n'était fabriqué par des enfants maltraités ? Ou devait-elle carrément renoncer aux accessoires à la dernière mode et aux robes luxueuses qui réclamaient des heures et des heures de broderie ?

Elle pourrait bien sûr s'habiller en bonne sœur, bannir toutes les couleurs de sa garde-robe... et sombrer dans la déprime. Isabel aimait les belles toilettes, les dessous extravagants et, d'une manière générale, tout ce que Winter considérait comme frivole. Elle ne se voyait pas renoncer à l'un des grands plaisirs de sa vie.

C'était une autre bonne raison pour ne pas l'épouser. Même si Winter l'aimait sincèrement, il ne pourrait pas s'empêcher de lui faire des reproches sur sa manière de s'habiller. A bien y réfléchir, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

Cependant, ce constat, loin l'apaiser, l'attristait terriblement. Car si sa raison était convaincue qu'elle ne pouvait pas l'épouser, son cœur se rebellait.

La porte s'ouvrit. Isabel tourna la tête, heureuse d'une diversion, quelle qu'elle soit.

Louise entra, les joues colorées, les yeux brillants d'excitation. Ses cheveux blonds étaient ornés d'un ruban rose et elle portait une robe toute neuve.

— Oh, Isabel, il m'arrive une chose merveilleuse ! J'ai trouvé un protecteur qui m'offre une maison. Je vais pouvoir prendre Christopher avec moi dès cette semaine.

Isabel ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Louise poursuivit son bavardage à propos de son protecteur et de la maison dans laquelle elle s'apprêtait à emménager, mais c'était comme si sa voix lui parvenait étouffée.

Isabel avait accepté à contrecœur de prendre Christopher sous son aile, et uniquement parce qu'il n'y avait personne d'autre susceptible de s'occuper de lui. Elle avait considéré l'enfant comme un fardeau : outre qu'il était le témoignage vivant - mais innocent - de l'infidélité d'Edmund, il lui rappelait sans cesse son infertilité. Un enfant avait besoin d'une mère et Louise, quels que soient ses défauts, était la mère de Christopher.

Pourtant, Isabel était triste d'apprendre que Christopher allait partir. Tout simplement parce qu'elle s'était mise à aimer ce garçon.

— Je viendrai le chercher demain, si vous êtes d'accord ? proposa Louise.

Isabel cligna des yeux.

— Oui, bien sûr. Ce sera parfait. Que pouvait-elle répondre d'autre ?

Tard, ce soir-là, Winter poussa la porte de la chambre qu'il occupait chez Isabel avec la sensation d'être épuisé, aussi bien physiquement que mentalement. Cependant, le spectacle qui l'attendait raviva tous ses sens.

Isabel l'attendait dans son lit, et d'après ce qu'il pouvait voir, elle était nue.

Il referma la porte derrière lui.

La chambre qu'elle lui avait octroyée était plus agréable que son ancienne chambre de l'orphelinat. Comme elle se trouvait au même étage que la chambre de la jeune femme, il en avait déduit que c'était une chambre d'amis, plutôt qu'un logement de domestique. Le lit était grand et confortable, et le mobilier rendait la pièce chaleureuse : un fauteuil pour s'asseoir devant la cheminée, une penderie, une table de toilette avec cuvette et pichet. Isabel avait dû choisir cette chambre parce qu'elle se doutait que sa décoration simple lui plairait.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

Elle lui sourit.

— Cher monsieur Makepeace, je sais que vous n'avez pas pu prendre beaucoup de leçons de savoir-vivre, mais je pense que vous n'avez pas besoin de me demander ce que je fais ici ?

Sa voix était étrange. Winter s'alarma.

— Que s'est-il passé ?

Elle fit la moue.

— Devrait-il m'arriver quelque chose pour que je vienne te voir dans ta chambre ?

Il s'approcha du lit.

— Dans ces circonstances, oui. Dis-moi tout, Isabel.

Elle détourna le regard, sans répondre. Mais ses lèvres tremblaient.

Winter était bouleversé. Il grimpa sur le lit, tout habillé, pour la serrer très fort dans ses bras.

— Isabel.

Elle avala sa salive.

— Te souviens-tu de la première fois où tu es venu dans cette maison et que tu as rencontré Christopher ?

— Oui, murmura-t-il, se demandant où tout cela allait mener.

— J'étais froide avec lui.

— Isabel, protesta Winter.

— Non, inutile de nier. J'étais glaciale. Ce n'était pas sa faute, mais il me rappelait trop ce que je ne pourrai jamais avoir. Je n'avais qu'une hâte : m'en débarrasser. J'espérais que Louise trouverait un moyen de le reprendre avec elle. Tu vas rire, mais mon souhait a été exaucé.

Winter, effondré, ferma les yeux. Alors qu'elle commençait tout juste d'ouvrir son cœur à Christopher, voilà que l'enfant lui était repris. Un véritable choc.

— Je suis désolé, dit-il. Où compte-t-elle l'emmener ?

— Elle s'est trouvé un nouveau protecteur. Un riche négociant. Il lui a loué une belle maison de ville.

Winter fronça les sourcils.

— Ce ne sera pas le meilleur endroit pour élever Christopher.

— J'ai pensé la même chose. Mais j'ai peur que mon affection pour Christopher n'altère mon jugement. Je veux qu'il soit heureux. Et probablement sera-t-il plus heureux avec sa mère ?

Sa question était douloureuse.

Winter soupira.

— Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il semblait très heureux ici. Et que toi, tu semblais heureuse de l'avoir avec toi.

— Oui, mais ce que je ressens n'a pas d'importance. Je ne dois penser qu'à l'intérêt de cet enfant.

Winter appuya son front contre celui de la jeune femme.

— Faire ce qui est le mieux n'est pas forcément un sacrifice.

Isabel se lovait contre Winter.

— Il y a autre chose, devina-t-il. Ce n'est pas seulement le départ de Christopher qui te tracasse.

Isabel nicha son visage dans l'épaule de Winter. Elle ne voulait pas en parler. Elle ne voulait même pas y penser. Pourquoi ne lui faisait-il pas simplement l'amour pour qu'elle puisse tout oublier ?

Mais il lui caressait tendrement les cheveux. Aucun homme ne l'avait jamais caressée ainsi et elle réalisa que cela lui manquerait terriblement lorsqu'il ne serait plus là.

— Dis-moi, Isabel, la pressa-t-il.

Elle ferma les yeux.

— Je... j'ai vu une amie, aujourd'hui. Une très bonne amie. Elle m'a confié qu'elle était enceinte.

La main de Winter se figea un instant avant de reprendre ses caresses.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je me doute que cela a dû être dur à entendre pour toi.

— Ça ne devrait pas l'être. Je devrais être capable de me réjouir des bonnes nouvelles et

de les fêter avec mes amies. Je suis trop mesquine. Je ne vois que mes propres problèmes. J'aimerais être quelqu'un de mieux.

— Nous le désirons tous.

— Non, toi tu es parfait tel que tu es.

— Oh, je suis loin d'être parfait. Je pensais que tu avais fini par t'en apercevoir.

Non. Plus elle apprenait à le connaître, plus elle le trouvait parfait : altruiste, fort, courageux, attentionné... la liste de ses qualités ne cessait de s'allonger. En comparaison, elle se jugeait médiocre et elle avait la certitude de ne pas mériter son amour.

— Tu ne sais pas encore le pire, murmura-t-elle.

— Alors, dis-le-moi.

Elle inspira profondément avant de confesser :

— Mon amie n'est pas mariée. Évidemment, elle est au désespoir et ne sait pas quoi faire. Mais pendant tout le temps qu'elle pleurait dans mes bras, je ne faisais que penser a...

C'était si terrible, qu'elle ne parvenait pas à l'avouer. Mais il avait deviné.

— Tu aurais voulu être à sa place.

Elle s'écarta brutalement de lui.

— Pourquoi, Winter ? Pourquoi ? Pourquoi porte-t-elle un enfant qui va détruire sa vie, alors que moi, j'aimerais tant en avoir un et que je ne peux pas ?

Elle éclata en sanglots.

Winter la reprit dans ses bras. Elle voulut résister. Sa jalousie, ses larmes... tout cela était trop monstrueux. Il devait la détester. Ou alors, la plaindre, ce qui était encore pire.

Pourquoi fallait-il que, de tous les hommes, il soit le seul à la voir sous son plus mauvais jour ?

Mais elle finit par se laisser aller. Parce que c'était Winter, et qu'elle avait compris qu'elle ne pourrait jamais lui résister. Il était devenu plus qu'un amant. Et plus qu'un ami. En fait, elle n'arrivait pas à définir ce qu'il était exactement pour elle, mais elle craignait que cela ne soit destiné à durer pour toujours comme s'il avait gravé son empreinte dans sa chair.

Pourvu, seulement, qu'il ne s'en aperçoive pas !

Elle l'embrassa, et ses lèvres avaient le goût des larmes. Elle l'embrassa avec passion.

Elle le sentit se raidir.

— Isabel, dit-il, s'arrachant à son étreinte. Nous ne devrions pas, dans ton état.

Il avait pitié d'elle ! La jeune femme repoussa brutalement les couvertures, pour grimper sur lui.

— Non, Isabel.

Mais elle devina, à sa voix, qu'il ne tarderait pas à se rendre.

Elle prit son visage dans ses mains et elle l'embrassa de nouveau, avec autorité, pour lui faire comprendre à quel point elle le désirait.

— Isabel, non, protesta-t-il.

— Pourquoi non ? J'ai envie de toi maintenant. Et j'ai besoin d'oublier.

— Je peux te comprendre. Mais pas de cette façon. Je ne suis pas un objet sexuel.

Elle recula involontairement, comme s'il l'avait frappée.

— Qu'en sais-tu ? répliqua-t-elle vicieusement. Peut-être ne t'ai-je jamais considéré autrement que comme un objet sexuel ?

Il réagit à la vitesse de l'éclair : renversant la jeune femme sous lui, il lui plaqua les bras le long des flancs.

Croisant son regard, Isabel s'attendait à voir de la colère dans ses yeux, mais elle n'y lut que de la compassion.

C'en était trop. Elle fondit de nouveau en larmes. De grosses larmes qui charriaient sa colère, son chagrin, son amertume et toutes ces sensations qui l'étouffaient.

Il la serra fort dans ses bras, la berçant comme si elle n'était qu'un bébé.

Sa gentillesse ne fit qu'aviver le désespoir de la jeune femme. Elle se rebella, le frappant aux épaules avec ses poings. En réponse, il l'étreignit encore plus fort, lui murmurant des paroles apaisantes, tandis qu'elle continuait de pleurer sur son mariage qui n'avait pas comblé tous ses rêves, sur ses fausses couches et sur les enfants qu'elle ne pourrait jamais avoir. Elle avait trop longtemps contenu son chagrin. Il explosait.

Elle pleura jusqu'à ce que même ses cheveux soient mouillés de larmes et que ses yeux se tarissent. Enfin, elle put entendre ce que lui murmurait Winter.

— Tu es si courageuse, disait-il. Si belle et si courageuse.

— Je ne suis pas belle. J'aurais préféré que tu ne me voies pas dans cet état.

Elle devait être horrible. Si horrible qu'elle voulut enfouir son visage au creux de l'épaule de Winter.

Mais il lui prit le menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Au contraire, dit-il. Je m'estime privilégié de te voir telle que tu es réellement. Porte ton masque mondain tant qu'il te plaira dans les réceptions ou avec tes amis. Mais quand nous ne sommes que tous les deux, promets-moi de ne jamais me montrer que ton vrai visage, quoi que tu puisses en penser. Notre véritable intimité n'est pas dans nos étreintes passionnées, mais dans notre aptitude à être nous-mêmes quand nous sommes ensemble.

Isabel le contemplait, fascinée.

— Comment peux-tu être si sage ?

Il secoua la tête.

— Je n'y suis pour rien. C'est toi qui m'as montré le chemin.

Il était trop généreux. Et Isabel était trop fatiguée pour argumenter. Winter roula sur le côté et la serra contre lui.

— Dors, dit-il.

Isabel ferma les yeux et lui obéit. Mais alors qu'elle somnait dans le sommeil, la réalité s'imposa à elle : Elle aimait cet homme. Et pour toujours.

18

L'Arlequin était enchaîné par l'Amour. Mais ses yeux étaient toujours sans vie. La belle dame ouvrit précautionneusement la fiole contenant ses larmes et, debout sur la pointe des pieds, elle versa le liquide sur ses yeux. Au contact de la première goutte qui tomba sur sa pupille, l'Arlequin rugit et se débattit. Mais la belle dame persévéra, lui lavant chaque œil avec ses larmes. Quand la fiole fut vide, elle recula. Les yeux de l'Arlequin avaient retrouvé leur couleur marron, et la flamme de la vie.

Winter se réveilla un peu avant l'aube. Isabel dormait toujours contre lui et sa respiration était régulière. La conversation de la veille lui revint en mémoire : « Faire ce qui est le mieux n'est pas forcément un sacrifice. » Il était peut-être temps qu'il suive, lui aussi, cet adage. S'il voulait épouser Isabel, il faudrait qu'il renonce à être le Fantôme de Saint-Giles. Car il ne pouvait pas avoir la jeune femme et prendre le risque de la mettre en danger. Il le savait depuis longtemps. C'était d'ailleurs pour cela qu'il était resté célibataire durant tant d'années. Un homme marié devait, aussi et en premier lieu, faire passer sa famille avant tout. Le Fantôme lui prenait toute son énergie.

Mais avant que ce mystérieux personnage ne disparaisse, il devait clore l'affaire des Kidnappeurs et découvrir l'aristocrate qui se cachait derrière cet esclavage de petites filles.

Pour commencer, il se confronterait à d'Arqué. Soit le vicomte était coupable, soit

Winter pourrait l'éliminer de sa liste.

Une autre mission l'attendait également. Plus urgente.

Winter se leva sans bruit, s'habilla rapidement et glissa quelques effets dans son sac de voyage. Puis il regarda Isabel. La jeune femme dormait toujours paisiblement, une main sous la joue, comme une petite fille. Winter brûlait d'envie de l'embrasser avant de partir, mais il se retint car il ne voulait pas la réveiller.

Dehors, Londres commençait à peine à s'animer. Une femme de ménage aux traits engourdis par le sommeil nettoyait le perron de la maison voisine. Elle ne se retourna même pas quand il passa sur le trottoir. En revanche, un livreur de lait salua Winter joyeusement et celui-ci lui rendit son salut.

Le temps qu'il arrive dans Saint-Giles, le soleil était déjà levé, mais le ciel restait couvert. La lumière était celle d'une fin de journée. Winter resserra son manteau. La pluie ferait probablement son apparition avant midi.

Tout le monde, à l'orphelinat, était bien sûr déjà debout. Winter frappa à la porte de derrière.

C'est Mme Medina qui lui ouvrit. Elle écarquilla les yeux en le voyant.

— Seriez-vous de retour, monsieur Makepeace ?

— Non, désolé, madame Medina, répondit Winter. J'ai donné ma parole que je partais et je ne reviendrai pas dessus. Mais j'aimerais m'entretenir quelques minutes avec Joseph Tinbox. Ici, dans la ruelle.

— Ah, monsieur, c'est bien dommage que vous ne reveniez pas. Dieu sait si la maison aurait besoin de vous. Pour Joseph, je vais voir.

Elle referma la porte avant que Winter ait pu répliquer.

Puis il entendit des coups et des cris provenir de derrière la porte. Comme si la cuisine était le lieu d'une bataille rangée.

Finalement, Joseph Tinbox finit par sortir. Ses cheveux étaient tout ébouriffés et sa chemise arborait une tache qui ne datait manifestement pas du petit déjeuner.

— Vous voulez quoi ? demanda-t-il, regardant ses pieds d'un air buté.

— Je suis venu te dire au revoir, Joseph, répondit gentiment Winter. Je crois que tu embarques demain ?

Joseph hocha la tête sans un mot.

Winter eut un moment de doute. Peut-être avait-il fait le mauvais choix ? Peut-être Joseph lui reprocherait-il toute sa vie de lui avoir imposé la dure vie de marin ?

Sauf que Joseph ne serait pas un simple matelot. Il deviendrait officier. C'était pour lui la chance inespérée de rêver à une carrière. Et de gagner assez d'argent pour envisager de finir

ses vieux jours dans un charmant cottage à la campagne. Cette commission navale changerait sa vie.

— J'espère que tu écriras, Joseph. Sinon à moi, du moins à Peach, à Nell et à tous tes camarades de l'orphelinat

— Oui, monsieur, marmonna Joseph, les lèvres tremblantes.

— Et pour cela, j'ai pensé à un cadeau, reprit Winter. Il posa son sac par terre et en sortit une boîte en bois. La curiosité avait toujours été l'un des traits de caractère de Joseph.

— Qu'est-ce que c'est ?

Winter souleva le couvercle de la boîte. Elle contenait un petit encrier, un assortiment de plumes, du papier et même un petit canif pour tailler les plumes. Le tout réparti dans des compartiments astucieusement agencés.

— C'est une écritoire de voyage. Mon père s'en servait quand il partait à la campagne acheter du grain pour sa brasserie. Tu vois ? Tout est prévu pour que rien ne bouge, même si la boîte est secouée.

Joseph contemplait la boîte avec des yeux ronds comme des soucoupes. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Winter n'était pas mécontent de lui avoir coupé le sifflet.

Finalement, Joseph prit la boîte dans ses mains, pour la caresser et l'examiner plus en détail.

— Merci, monsieur.

Winter hocha la tête. Lui aussi, tout à coup, se retrouvait sans voix. Il se racla la gorge.

— Joseph, j'aimerais que nous nous serions la main.

— D'accord, monsieur, répondit Joseph. Et il tendit sa main.

Winter la prit pour la serrer. Puis il fit ce qu'il n'avait jamais fait avec aucun autre enfant de l'orphelinat : il enlaça Joseph qui tenait toujours l'écritoire dans ses bras. Joseph passa sa main libre autour de son cou.

Winter finit par le relâcher.

— Prends soin de toi, Joseph.

Les yeux du garçon étaient pleins de larmes.

— Oui, monsieur.

Il rentra dans l'orphelinat, son écritoire sous le bras, mais il ressortit presque aussitôt sa tête par la porte, pour ajouter :

— Et je vous promets de vous écrire !

Il disparut sur ces mots. Winter resta à regarder la porte close, la gorge serrée, se demandant quand il reverrait Joseph Tinbox. Le garçon le remercierait-il de l'avoir obligé à

prendre la mer ou le maudirait-il ?

Winter renversa la tête en arrière, pour cueillir sur son visage les premières gouttes de pluie. Si c'était à refaire, il prendrait la même décision.

— Je croyais avoir votre promesse de quitter l'orphelinat, Makepeace ? Lui demanda la voix de lord d'Arqué, dans son dos.

— Vous l'avez, milord, répondit Winter. Il se retourna lentement et désigna la porte de la cuisine : Vous noterez que je me trouve à l'extérieur.

D'Arqué était avec ses deux amis, lord Kershaw et M. Seymour. Le vicomte grogna d'un air sceptique.

— Veillez à ne pas trop rôder dans les parages. Je pourrais revenir sur notre marché.

— Vous ne le ferez pas. Vous avez donné votre parole de gentleman. Reniez-la, et vous pourrez être sûr que j'en répandrai la nouvelle dans tout Mayfair.

D'Arqué parut surpris de la soudaine fermeté de Winter. Tant mieux. Le vicomte devait apprendre qu'il ne pouvait pas prendre les gens pour des jouets.

M. Seymour s'éclaircit la voix.

— Si vous n'êtes pas venu à l'orphelinat, alors que faites-vous ici, monsieur Makepeace ?

— Je pourrais vous retourner la question, monsieur Seymour. Je remarque que vous fréquentez beaucoup cet endroit. Ainsi que lord Kershaw.

Lord Kershaw se raidit. Le ton un peu trop familier de Winter lui déplaisait manifestement. Mais M. Seymour sourit.

— Un orphelinat est quelque chose de si fascinant pour nous autres aristocrates blasés. Par ailleurs, nous avons appris que le Fantôme de Saint-Giles avait amené plusieurs fillettes à l'établissement. Kershaw et moi, nous voulions savoir ce qu'il en était exactement.

— Dans ce cas, votre curiosité n'est pas très différente de la mienne. J'aimerais beaucoup découvrir qui retenait ces malheureux enfants prisonniers. D'ailleurs, je crois que je vais aller fouiller le grenier où le Fantôme les a trouvés.

— Vraiment ? fit M. Seymour, dont la curiosité semblait piquée. Vous savez où le Fantôme les a trouvés ?

Winter hocha la tête. Seymour semblait être le seul à s'intéresser à l'atelier clandestin. Kershaw bâillait et d'Arqué regardait dans le vide, comme s'il pensait à autre chose.

— Dans ce cas, j'aimerais vous accompagner, reprit Seymour. Avec votre permission, bien sûr.

Winter fronça les sourcils.

— J'avais prévu d'y aller seul.

— Deux paires d'yeux valent mieux qu'une, ne croyez-vous pas ? demanda M. Seymour.

— C'est vrai, admit Winter, qui s'adressa aux deux autres gentlemen. Désirez-vous participer, vous aussi, à notre investigation ?

Lord d'Arqué secoua la tête. La perspective paraissait l'ennuyer au plus haut point. Lord Kershaw eut une moue dédaigneuse.

— Non, merci.

Winter hocha la tête et se tourna vers M. Seymour :

— Alors, allons-y.

— Non, décréta Isabel, avec toute l'autorité qu'elle pût manifester.

Louise écarquilla les yeux.

— Mais je suis la mère de Christopher. Il est naturel qu'il soit avec moi.

— Oui, c'est ce que j'ai d'abord pensé, acquiesça Isabel, tandis qu'elle servait le thé dans son salon. Mais j'ai reconsidéré la question et je suis arrivée à la conclusion que ce n'était pas souhaitable.

Louise cligna des yeux.

— Mais je suis sa mère ! Insista-t-elle.

— Certes, acquiesça Isabel, avant de tendre une tasse à Louise, qui la prit machinalement. Mais, voyez-vous, Christopher vît avec moi depuis qu'il est tout bébé. Je l'ai nourri, logé, je lui ai procuré une nounou et surtout, nous nous sommes habitués à la présence de l'autre. Alors que vous ne lui rendiez visite qu'une fois par mois et encore, et que vous n'avez jamais participé aux dépenses le concernant.

— Je... j'étais occupée, marmonna Louise d'un air buté.

— Je n'en doute pas. Mais c'est justement le problème. Votre vie sociale est bien remplie. Avez-vous vraiment envie d'avoir tous les jours un petit garçon dans les pattes ?

Louise fronça les sourcils.

— Je dispose de cette grande maison où je vis seule, reprit Isabel, avec un geste ample de la main pour désigner les murs qui les entouraient. Christopher s'y sent très bien. Et je me suis attachée à lui.

Le visage de Louise s'éclaira soudain.

— Bon. Si vous le prenez comme ça...

— Je le prends comme cela, confirma Isabel. Louise contempla un instant sa tasse de

thé.

— Mais je pourrai continuer à lui rendre visite ? Isabel sourit. Elle était soulagée. Et même, si heureuse qu'elle se sentait s'élever de son siège.

— Je suis sûre que Christopher en sera ravi. Quinze minutes plus tard, Isabel regardait Butterman refermer la porte derrière Louise.

— Ma voiture est-elle prête ? demanda-t-elle au majordome.

— Oui, milady.

— Parfait. Veuillez informer Pinkney que je m'apprête à sortir.

Elle fit les cent pas, jusqu'à ce que sa camériste la rejoigne, puis les deux femmes s'engouffrèrent dans la voiture. Moins d'une demi-heure plus tard, elles arrivaient à l'orphelinat.

Isabel descendit de voiture et chercha instinctivement Winter du regard. Quelle idiote ! Ce n'était pas parce que Winter était parti de chez elle sans un mot d'explication qu'il l'avait quittée. Certes, il avait emmené son sac avec lui mais ce n'était pas une raison pour paniquer. Il avait laissé quelques vêtements derrière lui. Or, un homme qui vivait aussi pauvrement que Winter Makepeace ne pouvait pas se permettre d'abandonner de précieux vêtements.

Enfin, elle voulait l'espérer.

La jeune femme prit une grande inspiration, pour s'armer de courage avant de gravir le perron. Harold la suivait à distance.

Isabel pensait avoir atteint, hier soir, une nouvelle étape dans sa relation avec Winter. Mais peut-être s'était-elle trompée. Sa crise de larmes mélodramatique avait pu inciter Winter à prendre ses distances. Cette éventualité l'affectait terriblement.

Elle frappa à la porte d'entrée. Isabel voulait voir où en était l'orphelinat et si lady Pénélope avait décidé d'habiller les garçons de vestes roses, ou de faire marcher les enfants en cercle. Elle était capable de toutes les frivolités, plus imbéciles les unes que les autres.

D'ordinaire, la porte s'ouvrait toujours dans l'instant. Mais ce matin, l'attente fut très longue. Isabel tapait impatiemment du pied, quand un grand fracas, à l'intérieur, la fit sursauter.

Puis la porte s'ouvrit brutalement. Une fillette, encore en chemise de nuit, contempla Isabel en suçant son pouce.

— Où sont les autres, ma chérie ? lui demanda Isabel.

La fillette désigna le fond du couloir, derrière elle. Sans doute voulait-elle parler des cuisines ? Isabel releva ses jupes, pour entrer.

— Dois-je rester dehors, milady ? S'enquit Harold, qui semblait inquiet.

Isabel fronça un instant les sourcils. De drôles de bruits provenaient de l'arrière de la

maison.

— Je pense que tu ferais mieux de m'accompagner. Toi aussi, Pinkney.

Le couloir semblait à peu près en état excepté des traces vertes, sur les murs, à hauteur d'enfant. Isabel se pencha pour les examiner : les traces paraissaient avoir été laissées par de la soupe aux pois. Le salon était vide mais un bol brisé en mille morceaux gisait par terre. Tout semblait relativement en ordre dans la cuisine aussi. Sauf que Mme Medina était visiblement de très mauvaise humeur. Quelque chose tomba sur le plancher du dessus. Le bruit résonna à travers le plafond.

Isabel se hâta de monter à l'étage.

Elle arrivait sur le palier, quand Soot lui fila entre les jambes, suivi par Dodo qui traînait un long ruban rouge attaché à son cou.

Le chat et la chienne dévalèrent l'escalier, puis Isabel les entendit se chamailler dans la cuisine.

Doux Jésus.

Isabel s'engagea dans le couloir et poussa la porte de la première salle de classe. Elle eut juste le temps de pencher la tête pour échapper à un missile.

Harold ne fut pas si chanceux.

— Aïe ! S'exclama-t-il.

Il se pencha pour ramasser l'objet qui l'avait frappé au front.

— Ils se lancent des noix, ces petits chenapans ! Pinkney porta une main à sa bouche pour étouffer un gloussement.

— Je suis désolé, Harold, marmonna Isabel, d'une voix distraite. Car elle contemplait la salle de classe avec effarement. Qui aurait pu penser que les enfants si bien élevés qu'elle connaissait pouvaient devenir... ça ?

D'un côté de la salle, une bataille rangée opposait plusieurs des garçons. Ils s'envoyaient à la figure tout ce qui leur tombait sous la main, y compris de la nourriture du petit déjeuner. De l'autre côté, les tout jeunes enfants s'affairaient à repeindre les murs de la salle avec ce qui semblait être un mélange de porridge et de marmelade. A côté d'eux, des fillettes s'amusaient à sauter sur les bancs et les tables en poussant des cris.

Et au milieu de tout cela, lady Pénélope, l'air totalement perdue, ne cessait de répéter : « Les enfants ! Les enfants, s'il vous plaît ! »

Devant les yeux d'Isabel, une cuillerée de porridge atterrit dans la chevelure de lady Pénélope, qui ne s'en aperçut même pas, tant le tumulte était général.

Le premier mouvement d'Isabel fut d'intervenir. Mais elle se ravisa bien vite. Si elle aidait lady Pénélope à rétablir l'ordre, il n'y aurait plus besoin de rappeler Winter pour reprendre l'orphelinat en main.

— Oh, lady Beckinhall ! s'exclama lady Pénélope, s'apercevant de sa présence. Vous devez savoir quoi faire avec les enfants ? J'ai envoyé Artémise en bas, chercher lord d'Arqué, ou Nell, ou la cuisinière, enfin **quelqu'un**. Mais elle n'est toujours pas remontée. J'espère qu'ils ne l'ont pas capturée pour la ligoter à un lit!

Lady Pénélope essaya de rire, mais on voyait bien qu'elle n'était pas rassurée.

— J'ai peur de n'avoir aucune expérience avec les enfants, milady, répondit Isabel. De toute façon, je ne pense pas que je pourrais vous aider. M. Makepeace était le seul capable d'imposer son autorité à ces enfants. Auriez-vous oublié qu'ils viennent de **Saint-Giles** ?

— Mais... mais...

Lady Pénélope porta une main à ses cheveux. Elle poussa un cri quand ses doigts rencontrèrent le porridge. Les enfants s'interrompirent un court instant.

Isabel tourna les talons.

— Je vais essayer de trouver Mlle Greaves, dit-elle pour justifier sa retraite.

— Attendez ! lui cria lady Pénélope.

Mais Isabel descendait déjà l'escalier, Harold et Pinkney sur ses talons. Elle regarda dans le salon, au cas où, puis se pressa vers les cuisines.

Mlle Greaves était attablée avec la cuisinière devant une théière fumante. Elle se leva d'un bond en voyant entrer Isabel.

— Oh, milady, je... je...

— Vous buviez du thé, apparemment, la coupa Isabel, avec un sourire. Je prendrais moi-même volontiers une tasse. Harold, peux-tu essayer de trouver lord d'Arqué de ma part et lui dire que je souhaiterais lui parler ?

Le valet acquiesça et ressortit.

Isabel se servit une tasse de thé, avant de demander aux deux femmes :

— Maintenant, dites-moi depuis combien de temps tout va de travers.

Mlle Greaves soupira.

La cuisinière grimaça.

— Depuis que M. Makepeace est parti. Si vous voulez mon avis, c'est une révolte. Ces petits monstres ne prêtent plus attention à personne. Pas même à lord d'Arqué. Figurez-vous que l'autre jour, il a même reçu des projectiles sur la nuque.

Mme Medina paraissait très contente de pouvoir rapporter l'anecdote à Isabel.

— Lady Pénélope n'arrive pas à s'imposer auprès des enfants, compléta Mlle Greaves. Mais lord d'Arqué refuse de capituler et d'engager un directeur qualifié.

— Mais pourquoi ? demanda Isabel.

— Parce que Makepeace serait trop content, répliqua lord d'Arqué, depuis la porte. Par ailleurs, en restant ici, j'occupe une place stratégique sur le terrain de chasse du Fantôme de Saint-Giles. S'il se montre dans les parages, je l'apprendrai immédiatement.

Mlle Greaves, mortifiée, s'excusa aussitôt. Mme Medina se leva de table, mais elle y mit une telle lenteur que son attitude était ouvertement insultante.

Heureusement, lord d'Arqué n'était pas en état de le remarquer. Il s'adossa au chambranle de la porte, d'un air de parfaite nonchalance, mais Isabel n'était pas dupe. Il cherchait à masquer qu'il avait bu.

— Me haissez-vous toujours ?

— Plus que jamais, répondit Isabel, en toute sincérité. Elle ne pourrait pas lui pardonner de s'être si mal comporté avec Winter. Mais je suis venu vous poser une question, ajouta-t-elle.

Lord d'Arqué s'écarta de la porte pour se rapprocher prudemment de la table.

— Vous avez renoncé à lui ? Vous voulez un véritable amant ?

Isabel fronça les sourcils.

— Je ne vous connaissais pas si grossier.

Il se laissa choir lourdement sur une chaise.

— Désolé.

Isabel le dévisagea attentivement. Winter avait peut-être raison. Ce d'Arqué-là était sans doute capable de se livrer à des activités immorales.

— Je voudrais vous interroger sur votre cocher, dit-elle.

Le vicomte cligna des yeux. De toute évidence, il ne s'attendait pas à cela.

— Mon cocher ? Ne me dites pas qu'il a des ennuis. Je viens juste de l'engager.

Ce fut au tour d'Isabel de manifester sa surprise.

— Je croyais qu'il était à votre service depuis longtemps ?

— Non, ça c'était l'ancien. Il a mystérieusement disparu le soir où nous étions à l'opéra. J'ai été pris de court, et ce soir-là j'ai dû demander à mes valets de conduire la voiture pour me ramener chez moi.

Isabel réfléchit rapidement. Quelqu'un avait-il assassiné le cocher pour l'empêcher de révéler ce qu'il savait à Winter ? Mais lord d'Arqué pouvait toujours être suspecté.

La jeune femme tira de sa poche le bout de papier portant le sceau du vicomte.

— C'est à vous ?

D'Arqué se pencha pour examiner le papier.

— C'est mon sceau, oui. Et je reconnais mon écriture.

Il tourna le papier, et découvrit les mots griffonnés au revers.

— On dirait que quelqu'un s'est servi de ce papier pour noter quelque chose, dit-il, se redressant. Où vous l'êtes-vous procuré ?

— Il a été trouvé dans Saint-Giles. Et j'aimerais bien comprendre ce qu'il faisait là.

— Comment pourrais-je le savoir ?

Isabel s'impatienta.

— C'est votre lettre.

— Vous souvenez-vous de toutes les personnes à qui vous écrivez ?

— Oui. Parce qu'en général, je n'écris qu'à mes amis. Il parut méditer l'argument.

— Faites-moi voir ?

Isabel lui tendit le morceau de papier. Il l'examina plus en détail.

— C'est daté du 12 octobre, murmura-t-il, avant de lever soudain les yeux sur Isabel : Pourquoi voulez-vous savoir à qui j'ai écrit cette lettre ?

— J'ai mes raisons. Et vous, pourquoi cherchez-vous à me le cacher ? Lui retourna Isabel.

— Je ne vous cache rien du tout. Voyons, à qui ai-je pu écrire, le 12 octobre ? J'écris souvent à ma grand-mère, mais uniquement quand elle ne se trouve pas à Londres, or elle était là tout le mois d'octobre. J'ai pu écrire à une ancienne maîtresse, ou...

Il s'interrompit soudain, avec un froncement de sourcils.

— Qui ? Le pressa Isabel.

— J'ai écrit à Seymour à cette époque-là, à propos d'une affaire.

Le pouls d'Isabel s'accéléra.

— Quelle affaire ?

Il secoua la tête.

— C'est délicat.

— Adam.

Il sourit, et il retrouva du même coup un peu de son charme habituel.

— J'adore quand vous m'appellez par mon prénom.

— Je n'ai pas de temps pour cela, répliqua Isabel.

Il soupira.

— Bon, très bien. Seymour voulait me proposer un investissement. J'ai décliné par écrit.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne souhaitais pas confier mon argent à Seymour pour un investissement hasardeux. J'ai l'air insouciant, mais je surveille de très près mes finances.

— Hmm, fit Isabel, qui réfléchissait encore. L'investissement de M. Seymour avait-il un lien avec l'atelier clandestin ou s'agissait-il d'une fausse piste ? Quelle était la nature de cet investissement ? poursuivit-elle.

— Je l'ignore.

— Comment cela ?

— Nous n'étions pas rentrés dans les détails. J'ai répondu non à Seymour avant qu'il n'ait eu le temps de m'expliquer de quoi il s'agissait.

Isabel grimaça, dépitée.

— Très bien. Je lui demanderai directement. Je vais aller lui rendre visite chez lui.

Elle se levait déjà de table, quand lord d'Arqué secoua la tête.

— Il n'y est pas. Nous avons croisé M. Makepeace, en arrivant ici. Seymour et Makepeace sont partis fouiller la maison où le Fantôme a libéré plusieurs fillettes, l'autre nuit.

Isabel paniqua, mais elle s'efforça de n'en rien montrer.

— Quelqu'un d'autre les accompagnait ?

— Non, pourquoi ? demanda le vicomte, qui la regardait curieusement.

— Oh, ce n'est sans doute rien, répondit Isabel, qui venait soudain de penser à quelque chose. Comment aviez-vous engagé votre ancien cocher ? Celui qui a disparu ?

— Vous me posez de bien étranges questions, ce matin, milady, murmura d'Arqué. Mais je vais vous répondre. En fait, c'est Seymour qui me l'avait recommandé.

Oh, mon Dieu ! M. Seymour était probablement l'instigateur et le principal bénéficiaire de l'atelier clandestin. Et Winter était parti avec lui ! Si jamais M. Seymour avait deviné que Winter était le Fantôme, il chercherait à le tuer.

Isabel devait absolument prévenir Winter du danger. Mais comment ?

— Je ne sais même pas où ils ont pu aller ! Se lamenta-t-elle à haute voix. J'ignore totalement où se trouvait cet atelier clandestin.

— Ah, pour cela, je peux vous aider, sourit le vicomte.

La jeune femme resta un instant bouche bée.

— Quoi ?

Il sourit de plus belle.

— Makepeace nous a donné l'adresse, avant d'emmener Seymour avec lui.

Winter s'arrêta devant une façade d'immeuble. Quatre étages, plus les combles. C'était là qu'il avait trouvé les enfants, l'autre nuit.

— C'est ici, dit-il à son compagnon.

Seymour contemplant la façade d'un air sceptique.

— Vous êtes sûr ?

— Je suis sûr. Voulez-vous passer devant ?

— Oh non, sourit M. Seymour. Après vous, Makepeace. Winter pénétra à l'intérieur. Comme la plupart des immeubles de Saint-Giles, il avait été divisé en une multitude de pièces minuscules, toutes à louer. Heureusement, l'escalier se trouvait dans l'entrée et ils n'eurent pas à le chercher.

Winter attaqua les marches. Seymour le suivait de près.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, reprit Winter, je suis très surpris de vous voir si souvent dans Saint-Giles, ces derniers temps, monsieur Seymour. Et la remarque vaut aussi pour lord Kershaw. Que faites-vous donc dans le quartier ?

— Nous aidons d'Arqué à démasquer l'assassin de Fraser-Burnsby. Le Fantôme de Saint-Giles. Vous ne savez vraiment rien de lui ?

Winter s'arrêta pour se retourner.

— Non.

— J'ai remarqué, pendant que nous venions ici, que vous semblez très à l'aise dans Saint-Giles, Makepeace. Vous paraissez connaître le quartier comme votre poche.

— C'est normal, j'habite ici depuis neuf ans. Pour autant, je ne sais strictement rien du Fantôme.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain.

Winter reprit son ascension.

La maison était ancienne, et les marches grinçaient sous leurs pieds. A cette heure de la journée, les logements étaient déserts, leurs habitants étant partis gagner - ou voler - de quoi survivre.

S'ils étaient attaqués, il y avait fort à parier que personne ne les entendrait crier. Et de toute façon, personne n'interviendrait. Dans Saint-Giles, les gens ne s'occupaient que de leurs affaires. La vie était déjà bien assez difficile comme cela.

— De mon côté, dit Seymour, j'ai été surpris que vous sachiez déjà que le Fantôme avait conduit les enfants à l'orphelinat.

— Ah bon ? fit Winter, alors qu'ils arrivaient enfin sous les combles.

— En fait, reprit Seymour, on jurerait que vous avez été prévenu avant tout le monde.

— J'ai mes sources, répondit évasivement Winter.

— Vos sources sont apparemment aussi bonnes que celles du Fantôme.

— Peut-être, fit Winter, avant de s'arrêter devant une petite porte. L'atelier est derrière. Voulez-vous entrer le premier ?

— Je vous en prie, monsieur Makepeace. Faites donc.

Winter ouvrit la porte. A la lumière du jour, le grenier semblait encore plus minuscule et plus misérable. Et toutes les machines avaient été déménagées.

Winter entendit la porte se refermer derrière lui.

Une intuition l'alerta soudain.

Malheureusement, c'était déjà trop tard.

Quand il se retourna, Seymour avait dégainé son épée.

— Je pense que vous feriez mieux de vous agenouiller devant moi, Makepeace. A moins que vous ne préféreriez que je vous appelle le Fantôme de Saint-Giles ?

L'Arlequin avait donc recouvré la vue. Mais il se tenait devant la belle dame sans réagir, sans dire un mot. Elle se haussa de nouveau sur la pointe des pieds, mais cette fois pour l'embrasser sur la joue, avant de lui murmurer : « Souviens-toi du plaisir que nous avons partagé ensemble, mon amour. Souviens-toi que nous avons été amants et que nous avons rêvé d'un avenir commun. Cet avenir est là, entre nous. »

Et, lui prenant la main, elle la posa sur son ventre, où une nouvelle vie avait germé. Et c'est ainsi qu'elle lui fit toucher l'Espoir.

Elle l'avait repoussé à plusieurs reprises, mais elle n'avait jamais réellement pensé qu'il pourrait disparaître complètement de sa vie. Elle était persuadée qu'ils resteraient au moins d'excellents amis.

Quoi qu'il en soit, Winter Makepeace n'était pas supposé mourir si jeune. Isabel ne pouvait tout simplement pas concevoir une telle idée. Il était trop athlétique, trop débordant de vitalité. Et puis, Winter lui faisait du bien. Il avait beau connaître tous ses défauts et ils étaient légion, il lui avait juré qu'il l'aimait de toute façon. Même si elle devait vivre mille ans, Isabel ne retrouverait jamais un homme comme lui. Du reste, elle n'en avait aucune envie.

Elle aimait Winter Makepeace, et personne d'autre.

La jeune femme trébucha sur un pavé. Ces ruelles de Saint-Giles étaient très mal entretenues.

— Ça va, milady ? lui demanda Harold, la rattrapant à temps par le bras pour l'empêcher de tomber.

— Oui, oui, merci. Dépêchons-nous.

Ils avaient dû abandonner la voiture. L'adresse donnée par lord d'Arqué se situait dans une rue trop étroite pour laisser passer un attelage. De toute façon, comme souvent dans Saint-Giles, le quartier le plus tortueux de la ville, ils iraient plus vite à pied qu'en voiture. Ils avaient abandonné d'Arqué à l'orphelinat il avait décidément trop bu, mais Harold marchait à côté d'Isabel. Elle lui avait ordonné de partir en éclaireur, mais il avait refusé, arguant que Saint-Giles était trop dangereux pour une lady toute seule.

Harold avait raison, mais cela ne sauverait pas Winter si Charles Seymour s'apprêtait à lui enfoncer une dague dans le dos.

Une maison à l'allure sinistre se matérialisa devant eux.

— C'est là ! s'exclama Isabel. Vite !

Harold ouvrit la porte et ils se mirent à gravir un escalier qui n'en finissait pas. Isabel tendait l'oreille, à l'affût d'un cri, d'une détonation ou d'un bruit de dispute.

Mais elle n'entendait rien du tout.

Ils débouchèrent enfin sur le palier. Il n'y avait qu'une porte. Isabel s'y précipita, malgré Harold qui tenta de la retenir par la manche.

La jeune femme poussa la porte et fit irruption dans une pièce.

Aussitôt, deux bras puissants l'immobilisèrent.

— Ah, Makepeace. Je crois que votre maîtresse nous a rejoints.

Winter sentit une goutte de sueur glacée couler le long de son échine. Il avait commencé à soupçonner Seymour dès l'instant où celui-ci avait insisté pour l'accompagner jusqu'à l'atelier clandestin. Seymour semblait être le seul aristocrate à s'intéresser à cette affaire. Et quand Seymour avait dégainé son épée, Winter s'était félicité de ne pas s'être trompé. Mais voilà qu'Isabel s'était invitée dans le tableau.

Seymour la tenait à présent contre lui, la lame de son épée menaçant la gorge de la jeune femme.

Winter aimait se battre. Il aimait l'excitation du danger.

C'était la première fois qu'il ressentait la peur. Seymour jeta un œil au valet, Harold, qui hésitait à la porte.

— Jetez votre pistolet, sinon j'égorge votre maîtresse. Harold jeta le pistolet qu'il avait sorti de sa poche. Puis Seymour sourit à Winter.

— Le Fantôme de Saint-Giles est réputé pour posséder une épée et une dague. Je sais que vous n'êtes pas habillé en Fantôme, ce matin, mais faites-moi plaisir : ouvrez votre manteau.

Winter ouvrit son manteau et écarta les pans, sans quitter Isabel des yeux. Elle semblait terrifiée, et cela seul suffisait à sceller le destin de Seymour.

— C'est très aimable à vous, milady, d'avoir volé une fois de plus à mon secours, dit-il.

— Je t'aime, Winter. Quoi qu'il arrive, sache que je t'aime. Je...

— Ça suffit, la coupa Seymour, resserrant son bras autour du cou de la jeune femme pour l'obliger à se taire. Il m'a semblé apercevoir un pommeau dépasser de votre manteau, Makepeace. Déposez vos deux épées par terre - lentement - puis poussez-les du pied vers l'autre bout de la pièce.

Winter était bouleversé par l'amour d'Isabel. Mais il ne pouvait pas y répondre pour l'instant. Il obéit à Seymour.

— A présent, agenouillez-vous. Winter secoua la tête.

— Non. Si je m'agenouille, vous allez me tuer, et ensuite tuer lady Beckinshall. Ne

comptez pas sur moi pour vous encourager.

Seymour parut un instant décontenancé. Winter en profita pour s'approcher.

— Je... je vais la tuer ! Menaça Seymour.

Winter secoua encore la tête.

— Si vous la tuez, je vous tue, avec ou sans mon épée.

— Alors, que suggérez-vous ?

— Battons-nous. D'homme à homme.

— Non ! Se récria Isabel. Tu n'es pas armé, Winter ! Ne sois pas inconscient !

Seymour sourit.

— C'est d'accord.

Il poussa Isabel si violemment de côté qu'elle s'écroula sur le plancher. Puis il se rua sur Winter, l'épée à la main, le visant au cœur.

Isabel tomba douloureusement sur ses mains et ses genoux. Winter. Elle se redressa aussi vite qu'elle put, horrifiée à l'idée qu'il ait été tué par le premier coup de lame de M. Seymour.

Mais Winter s'était débarrassé de son manteau, qu'il avait enroulé autour de son bras gauche et il se défendait avec, tout en reculant vers son épée. Chaque fois que M. Seymour l'attaquait, sa lame s'enfonçait dans l'épais manteau.

Mais cette tactique avait un coût, qui se voyait déjà. Une tache rouge s'élargissait sur le manteau enroulé autour du bras de Winter. Dieu du ciel ! Son bras serait peut-être en pièces avant qu'il ne puisse atteindre sa propre épée.

Isabel regarda autour d'elle, à la recherche du pistolet d'Harold. Il gisait contre le mur, juste derrière M. Seymour. Elle s'en approcha sur la pointe des pieds.

Au même instant, Winter tendit le bras droit pour se saisir de son épée.

Il se jeta à terre et roula de côté, son arme à la main, échappant de justesse à la lame de Seymour, qui se ficha dans le plancher.

Isabel s'empara du pistolet et le brandit à deux mains, visait en direction des combattants. Mais M. Seymour et Winter se trouvaient à présent dans une même ligne, devant elle. Si elle ratait sa cible, elle risquait d'atteindre Winter et de le tuer.

La jeune femme échangea un regard avec Harold. Le valet voulut aussitôt s'avancer, mais elle lui fit signe de rester près de la porte. S'il s'approchait trop, il se retrouverait à son tour dans sa ligne de mire.

Elle garda donc son pistolet pointé sur M. Seymour, attendant le bon moment.

Seymour para un coup de Winter.

— Vous n'étiez pas supposé être armé, dit-il. Ce n'est pas loyal.

— Vous êtes bien tous les mêmes, vous les aristocrates, lui répliqua Winter. Non seulement vous éditez les règles, mais en plus, il faut toujours qu'elles soient en votre faveur.

M. Seymour s'esclaffa.

— C'est l'ordre naturel des choses. Les puissants gouvernent les faibles. Si ça ne vous plaît pas, plaignez-vous-en à Dieu.

Là-dessus, il asséna à Winter un coup d'épée qui déchira son gilet. Isabel ne put retenir un cri d'effroi, car une tache rouge macula immédiatement le vêtement. Et du sang gouttait de son bras sur le plancher ! Mon Dieu ! Tout ce sang qu'il perdait... Si le duel ne se terminait pas vite, il serait bientôt trop faible pour continuer à se battre. Malheureusement, les deux hommes étaient toujours trop proches l'un de l'autre pour qu'elle puisse tirer.

— Vous savez vous servir de votre épée, reconnut Winter, se reculant d'un pas pour parer un coup. Comme souvent les aristocrates. C'est normal : vous n'avez rien d'autre à faire que de vous entraîner.

— Vous avez peut-être appris l'escrime, le railla Seymour, mais vous n'êtes qu'un perroquet qui essaie de parler : il ne fait que reproduire des sons auxquels il ne comprend rien.

Il s'élança encore, et cette fois, Winter para l'attaque avec son épée. Leurs deux lames s'entrechoquaient bruyamment, tandis que le sang de Winter se répandait sur le plancher, l'obligeant à surveiller ses pas pour ne pas glisser dessus.

M. Seymour sourit.

— C'est beau, tout ce sang d'homme du peuple. Je crois que je m'en servirai pour repeindre les murs de cette pièce, quand j'en aurai terminé avec vous.

Winter faillit rire de cette menace un peu trop théâtrale.

— N'oubliez pas que je vous laisserai l'emporter. Vous gagniez de l'argent en exploitant des enfants.

— Vous n'aurez pas l'occasion de me battre, assura Seymour. Et il bondit de côté.

Enfin ! Isabel appuya sur la gâchette. La détonation retentit avec un grand bang ! Et le recul fut tel que la jeune femme tomba le derrière sur le plancher. Elle se releva sur-le-champ, effrayée par le spectacle qui s'offrait à elle.

Winter et Seymour étaient collés l'un à l'autre, comme s'ils se donnaient l'accolade. Dieu du ciel ! Les avait-elle atteints tous les deux ?

Puis M. Seymour s'écroula lentement dans les bras de Winter et tomba sur le plancher.

Winter regarda la jeune femme.

— Oh, Winter ! s'exclama Isabel.

Et l'instant d'après elle se retrouva, sans savoir trop comment, dans ses bras, l'embrassant avec fougue, tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Elle avait bien failli le perdre. Si elle n'avait pas tiré au bon moment, il...

Elle baissa les yeux sur M. Seymour et fronça les sourcils.

— Où est rentrée la balle ?

Harold s'éclaircit la voix.

— Vous l'avez raté, milady, dit-il, désignant un trou dans le plâtre du mur.

— Je l'ai manqué ? répliqua Isabel, qui releva les yeux à temps pour voir que Winter fusillait son valet du regard.

Il lui sourit.

— Mais de peu. Je suis sûr que si tu avais eu le temps de viser, tu l'aurais touché en plein cœur.

— Hmpf.

Il osait se moquer d'elle ! Mais vu les circonstances, elle pouvait difficilement protester.

— Alors, comment est-il mort ?

Winter leva son épée. La lame était rougie de sang.

— Oh !

— Juste ciel ! s'exclama lord d'Arqué, depuis la porte. Que s'est-il passé, ici ?

Il regardait le cadavre de Seymour avec horreur. Isabel se figea. Si lord d'Arqué décidait d'accuser Winter de meurtre, elle aurait les plus grandes peines à le défendre. Il n'était qu'un homme du peuple, qui venait de tuer un aristocrate.

— Votre ami Seymour a voulu agresser lady Beckinhall, répondit Winter avant qu'elle ait pu parler.

D'Arqué blêmit.

— Agresser lady Beckinhall ? Mon Dieu, milady, j'espère que tout va bien ?

— Oui, confirma Isabel, portant une main à sa gorge. Grâce à M. Makepeace et à mon valet. Ils ont tous deux risqué leur vie pour me sauver.

Lord d'Arqué baissa à nouveau les yeux sur le cadavre de Seymour.

— Quand vous m'avez dit que M. Makepeace était en danger avec M. Seymour, j'ai

d'abord cru que votre imagination vous jouait des tours.

— Et pourtant, vous m'avez suivie ?

Lord d'Arqué hocha la tête.

— Seymour était bizarre, depuis la découverte des fillettes, expliqua-t-il. Et il était obsédé par Makepeace. Il prétendait que c'était le Fantôme de Saint-Giles, et qu'il avait tué Roger.

— J'ai eu le sentiment que vous pensiez la même chose, murmura Winter.

Lord d'Arqué se tourna vers lui.

— Un moment, oui. Mais ça me paraissait trop invraisemblable. Un simple maître d'école, le Fantôme de Saint-Giles ? Et pourquoi aurait-il assassiné Roger ?

— J'ignore qui a tué votre ami, milord, répondit Winter. Mais j'aimerais le découvrir autant que vous.

Lord d'Arqué hocha la tête.

— Je suppose que Seymour était derrière cette histoire d'atelier clandestin ? C'était sans doute ça, l'investissement qu'il voulait me proposer.

— Oui, acquiesça Isabel. Et il était prêt à nous tuer pour que son secret ne soit pas révélé.

Le vicomte se passa une main sur le front.

— C'est terrible, dit-il. Exploiter des fillettes, dans un endroit aussi sordide, juste pour gagner un peu d'argent !

Il laissa un moment son regard errer dans le misérable grenier, avant d'ajouter :

— Je n'éprouve aucune pitié pour Seymour. Il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais son épouse est une femme charmante. Le scandale va la tuer.

— Alors, ne révélons rien de cette affaire, suggéra Winter. Il n'y aura qu'à dire que le Fantôme a fait une nouvelle victime.

Lord d'Arqué hocha la tête.

— Je m'en charge.

L'Arlequin Fantôme de Saint-Giles laissa sa main sur le ventre de la belle dame. Il la regardait dans les yeux. La belle dame retint son souffle, car c'était sa dernière chance de récupérer l'homme qu'elle aimait. S'il ne la reconnaissait pas, s'il ne revenait pas à la lumière du jour, elle n'aurait pas d'autre occasion de le libérer de son sort. Alors, elle attendit patiemment, tandis que le soleil commençait à se lever sur Saint-Giles.

Une semaine plus tard...

— J'ai une lettre pour toi, Peach, annonça Winter. Il lui tendit la lettre.

Peach était assise avec Dodo sur son lit, à filer de la laine. Elle prit la lettre avec révérence et la retourna dans ses mains, avant de la rendre à Winter.

— Qu'est-ce que ça dit, s'il vous plaît, monsieur ?

Winter ne fut pas surpris. Les professeurs l'avaient informé quand il était redevenu directeur de l'orphelinat : Peach n'avait jamais appris à lire.

Il entendait bien s'êt remédier à cette lacune. Mais dans l'immédiat, Winter s'assit sur le lit, à côté de la fillette. Désormais, elle dormait dans le dortoir des grandes, car à force de la questionner, Peach avait fini par révéler son âge : elle avait huit ans.

— Peux-tu au moins épeler le nom écrit ici ? lui demanda Winter, désignant le côté de l'adresse.

— P. E. A. C. H.

— C'est très bien, la félicita Winter. Et il ouvrit la lettre. Puis il commença à la lire, en pointant chaque ligne avec son doigt, pour qu'elle puisse le suivre des yeux.

Ma chère Peach,

Je t'écris cette lettre juste avant que mon bateau ne quitte Londres. Il s'appelle le « Temer » et il est magnifique ! Quand nous serons de retour à Londres, je t'emmènerai le voir. Je vais devoir dormir dans un lit qui se balance. Les autres garçons m'ont expliqué qu'il faudrait un moment avant que je ne m'y habitue.

J'espère que tu vas bien, et Dodo aussi. Ecoute bien Mme Jones et Mme Medina. Et si jamais M. Makepeace revient, obéis-lui aussi. C'est...

Winter dut s'éclaircir la voix à cet endroit. Peach leva les yeux, intriguée.

— Que dit-il ?

C'est le meilleur des hommes.

Ton ami,

Joseph Tinbox

Winter rendit la lettre à Peach. La fillette contempla l'écriture un moment, avant de soupirer et de la plier soigneusement.

— Je parie que tu seras capable de la lire toute seule d'ici la fin de l'hiver, lui promit Winter.

— C'est vrai ?

Le visage de Peach s'éclaira un court instant, mais elle prit un air songeur.

— C'est long, l'hiver, murmura-t-elle.

— Ça passera plus vite que tu ne l'imagines, assura Winter, qui se relevait déjà. Mais, prenant la main de la fillette dans la sienne, il ajouta : Je vais bientôt répondre à Joseph. Voudras-tu y ajouter un mot de ta part ?

— Je ne sais pas écrire.

— Je t'aiderai.

Peach hocha la tête.

— Oui, j'aimerais bien.

— Ah, tu es là ! s'exclama Tempérance, depuis la porte.

Winter se précipita pour serrer sa sœur dans ses bras.

— Tu es de retour ! Je suis bien content de te voir. Tempérance lui rendit son accolade, avant de se reculer, surprise.

— Winter ! Tu ne serrais jamais personne dans tes bras ! Et ai-je rêvé, ou tu tenais la main de cette enfant dans la tienne ?

— Tu n'as pas rêvé.

Tempérance posa une main sur son front.

— Tu n'es pas malade, au moins ?

— Je suis en pleine forme, répliqua Winter, repoussant gentiment sa main. Comment s'est passée votre partie de campagne ?

— C'était horrible.

— Vraiment ?

Elle soupira.

— Enfin, non, pas tout à fait. Certaines ladies étaient très agréables à fréquenter. Et il y avait de belles ruines, dans les parages, que j'ai pris plaisir à visiter.

Winter la regardait en l'écoutant. Tempérance se toucha le nez.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai un bouton ?

— Non, mais je te trouve changée. Elle rougit légèrement.

— Oh ! Tu n'étais pas supposé l'apprendre si vite.

— Apprendre quoi ?

— J'attends un heureux événement.

— C'est vrai ?

Sur le coup, Winter ressentit un petit pincement au cœur. Isabel ne connaîtrait jamais un tel bonheur. Puis un grand sourire éclaira son visage.

— C'est merveilleux !

— Merci.

Sa sœur se mordit la lèvre, mais elle ne put pas retenir son propre sourire bien longtemps.

— Oh, je suis si excitée, Winter ! Tu ne peux pas savoir !

— Et Caire ?

Elle soupira.

— Il est sur les nerfs. C'est à croire que c'est lui qui porte le bébé. C'est d'ailleurs en partie pour cela que je suis ici. J'ai une faveur à te demander.

Winter haussa un sourcil.

— Je me demandais si je ne pourrais pas prendre Mary Pentecôte avec moi ? Caire veut quelqu'un pour m'aider. Et quand le bébé sera né, il nous faudra une nounou. Mary Pentecôte serait parfaite. Et puis, elle me manque terriblement, depuis que j'ai quitté l'orphelinat. S'il te plaît ?

— Bien sûr, approuva Winter, enchanté. Je suis sûr que Mary Pentecôte sera ravie.

— Oh, magnifique ! Puisque l'affaire est entendue, j'y retourne.

Winter cligna des yeux.

— Où cela ?

— A la réunion du comité de soutien à l'hospice de Saint-Giles ! Ignorais-tu que nous étions rassemblées dans le salon ?

— En ce moment même ?

Winter ressentit un élan vital parcourir ses veines. Si le comité se réunissait, alors Isabel serait là. Il n'avait pas revu la jeune femme depuis une semaine depuis la mort de Seymour, très exactement. Durant tout ce temps, il avait été très occupé à remettre de l'ordre à l'orphelinat et à consoler les fillettes encore traumatisées par leur emprisonnement. Mais ce n'était pas la seule raison qui l'avait tenu à distance d'Isabel.

Il avait tué un homme ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Oter la vie à quelqu'un n'était pas un geste anodin. Winter avait le sentiment d'avoir définitivement libéré la bête tapie en lui. Mais ce changement avait un corollaire. Désormais, il se sentait également libre de serrer Tempérance dans ses bras, ou de prendre la main d'une fillette dans la sienne. Il ne serait plus jamais le directeur qu'avait été son père et qu'il avait longtemps imité, attentionné, mais distant et réservé.

De toute façon, il sentait que cette évolution était irréversible. Mieux valait donc s'en accommoder. Et vivre avec.

De même qu'il ne pouvait pas vivre SANS une certaine personne. Une personne ravissante, mais diablement entêtée, qui se trouvait apparemment à l'étage du dessous.

Une semaine, c'était bien trop long.

— Excuse-moi, dit-il à sa sœur.

— Où vas-tu ? lui demanda Tempérance, alors qu'il partait déjà vers l'escalier.

— A la rencontre de mon destin.

— Enfin, qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Amelia Caire, d'un ton sévère, à lady Pénélope.

Isabel suivait la scène avec amusement. Lady Caire était rentrée la veille au soir à Londres, alertée par une lettre de lady Margaret.

— Je n'avais que les intérêts des enfants à l'esprit, plaida lady Pénélope. Et Artémise trouvait que c'était une bonne idée.

Mlle Greaves, qui venait juste de boire une gorgée de thé, faillit s'étrangler avec.

— J'ai cru comprendre que M. Makepeace avait confisqué trente-trois lance-pierres, intervint lady Hero. Je n'en avais pas vu un seul auparavant.

— Il a fallu repeindre les salles de classe, pointa Amelia. Et changer quatre lits !

— Je continue à penser que l'expérience méritait d'être tentée, insista lady Pénélope. Au moins, nous avons vu les limites de ces enfants.

Elle laissa son regard courir autour de la pièce, comme si elle venait de marquer un point décisif.

Amelia soupira et Isabel devina ce qu'elle pensait. Lady Pénélope n'avait pas de cervelle, mais elle disposait de la bourse la mieux remplie de tout le comité de soutien. Mieux valait ne pas se séparer d'elle.

— Je pense que nous devrions stipuler, dans nos statuts, que M. Makepeace doit être le seul et unique directeur de l'établissement, suggéra Amelia. Toutes celles qui sont pour, levez la main.

Sept mains se levèrent. Lady Pénélope hissa la sienne à hauteur d'épaule, ce qui passait quand même pour un acquiescement. Lady Margaret, en revanche, gardait les yeux baissés et cela, depuis le début de la réunion.

— Meg ? murmura gentiment lady Hero.

— Quoi ? fit lady Margaret, relevant les yeux. Ah oui, pardon.

Elle leva à son tour sa main, ce qui permit d'obtenir un vote unanime. Mais Isabel était à peu près certaine que lady Margaret ignorait pourquoi elle avait voté.

Amelia hocha la tête, satisfaite, et entreprit de servir une deuxième tasse de thé à toutes les dames.

Isabel en profita pour se tourner vers lady Hero, assise juste à côté d'elle.

— Je suis ravie de vous savoir de nouveau en ville, milady.

Lady Hero lui sourit.

— Nous commençons à nous fatiguer de la campagne.

— Votre mari est donc venu avec vous ?

— Oui. Des affaires urgentes l'appelaient à Londres, expliqua lady Hero, avec un regard en direction de lady Margaret.

Isabel acquiesça.

— J'espère qu'il sera couronné de succès.

Lady Hero sourit encore.

— Lord Griffin déteste l'échec.

La porte du salon s'ouvrit sur ces entrefaites.

Isabel tourna la tête et retint son souffle. Winter venait d'entrer. La jeune femme avait prévu d'aller le trouver après la réunion : il avait passé la semaine à l'éviter, et elle ne le supportait plus.

Mais apparemment, il avait changé d'attitude.

Il salua poliment tout le monde, mais il ne regardait qu'Isabel.

— Pourrais-je m'entretenir une minute avec toi, en privé ?

— Je... je... balbutia Isabel. Quand la réunion sera terminée.

— Maintenant, Isabel.

Bonté divine. Isabel, le feu aux joues, s'empressa de se lever de chaise, avant qu'il n'ajoute quelque chose de plus compromettant. Les autres dames du comité étaient devenues étrangement silencieuses.

Elle le suivit dans le hall.

— Qu'y a-t-il ?

Winter laissa à dessein la porte du salon ouverte. Puis il se contenta de regarder Isabel. Elle comprit son intention dans ses yeux.

Isabel en avala sa salive. **Maintenant ?** Il voulait régler cela **maintenant ?**

La panique - une panique de dernière minute - s'empara d'elle.

— Je ne pourrai jamais avoir d'enfant, dit-elle à voix basse, car ça devait être l'heure de la pause : tous les enfants étaient agglutinés au bas de l'escalier. Je suis vieille. Riche. Trop

au-dessus de ta condition. Je...

Winter la réduisit au silence par le plus court des expédients : il l'embrassa. Là, dans le couloir de l'orphelinat. A la vue des dames du comité de soutien, et en présence de la plupart des enfants de l'établissement. Non, pas la plupart : **TOUS**. Car ceux qui n'étaient pas encore là se faisaient convoquer d'urgence par les autres.

Mais Isabel s'aperçut qu'elle s'en moquait éperdument. Elle noua ses bras au cou de Winter et lui rendit son baiser.

Il relâcha son étreinte.

— Cette fois, lady Beckinhall, vous m'avez définitivement compromis. Il ne vous reste plus qu'à sauver ma réputation en m'épousant.

Là-dessus, il lui prit la main, et il se retourna vers l'escalier, désormais encombré d'enfants de toutes tailles.

— Chère Isabel, je te présente mes enfants. Les enfants de mon cœur. Les enfants de ma vie. Je suis déjà père de dizaines d'enfants, et j'espère en avoir des centaines d'autres à l'avenir. Dis-moi oui. Accepte de m'épouser, pour que nous puissions les élever ensemble.

— Oui, murmura-t-elle. Et voyant que les enfants tendaient l'oreille, elle répéta, bien fort : Oui !

Winter sourit et l'embrassa sur les lèvres.

— Les enfants, j'ai la joie et l'honneur de vous annoncer que lady Beckinhall consent à m'épouser.

Il y eut d'abord un silence stupéfait. Puis un rugissement éclata soudain.

— Hourrah ! Crièrent des dizaines de voix en même temps.

Winter éclata de rire et, saisissant Isabel à la taille, il la souleva dans les airs.

— Hourrah ! crièrent encore les enfants.

— Nell ! lança Winter à la servante, qui se tenait au milieu d'eux. Je crois que ça mérite des scones pour tout le monde.

Sa proposition déclencha un troisième « Hourrah ! » encore plus enthousiaste que les précédents.

Mme Medina, qui était là aussi, s'essuya les yeux avec le coin de son tablier.

— Ma chère, je vous souhaite tout le bonheur possible, dit-elle à Isabel.

— Merci, madame Medina.

La cuisinière fila vers son domaine, préparer les scones. Isabel reçut ensuite les congratulations de chacune des dames du comité. Même de lady Pénélope, qui semblait abasourdie par ce dénouement.

— Laisse-moi te raccompagner à ta voiture, murmura Winter à l'oreille de la jeune femme.

Elle acquiesça sans hésiter, car elle voulait savourer quelques minutes d'intimité avec lui. Mais alors qu'ils atteignaient la porte, ils entendirent quelqu'un se hâter pour les rattraper.

Ils se retournèrent. Mme Medina tendit à Winter une petite clé attachée à un ruban.

— J'ai failli oublier de vous la rendre, avec toute la précipitation de ces derniers jours. Il ne faudrait pas que ces lance-pierres retournent dans la circulation.

Dehors, le soir commençait à tomber. Isabel attendit que la porte se soit refermée derrière eux pour assouvir sa curiosité.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Winter prit un air vaguement contrit.

— Et bien, quand j'ai quitté l'orphelinat sur les ordres de d'Arqué, j'ai remis cette clé à Mme Medina.

Isabel contempla la petite clé qui paraissait bien innocente. Elle croyait deviner.

— Et...?

— Elle permet d'ouvrir le placard où j'avais enfermé tous les lance-pierres que j'avais pu confisquer aux garçons. (Il sourit). J'en avais toute une collection. C'est normal : au bout de neuf ans...

Isabel pouffa à l'idée de Mme Medina armant tous les garçons de l'orphelinat. Pauvre lady Pénélope ! Elle n'avait eu aucune chance.

Winter resserra le manteau de la jeune femme sur elle.

— Es-tu heureuse ?

— Au-delà de tout, répondit Isabel. Et c'était la pure vérité : elle avait le sentiment qu'un grand poids s'était soudain ôté de ses épaules. Nos fiançailles seront courtes, ajouta-t-elle. J'ai hâte d'emménager dans l'orphelinat, aussitôt que j'aurai terminé sa décoration.

Winter, amusé, haussa les sourcils.

— Sa décoration ?

— Sa décoration, confirma Isabel. C'est beaucoup trop austère pour des enfants. Et je veux y loger M. et Mme Butterman, ainsi que mes deux valets et Pinkney. Même si elle aura une commotion quand je vais lui annoncer que nous vivrons tous dans un orphelinat. Christopher et Carruthers seront évidemment eux aussi du déménagement.

— Christopher n'est pas parti chez sa mère ?

Ils n'avaient pas eu l'occasion de faire le point depuis le soir où tout s'était précipité.

— Non. J'ai suivi ton conseil et dit à Louise que je voulais garder Christopher. En fait, je crois qu'elle n'attendait que cela. Avec la vie qu'elle mène, un enfant n'aurait fait que lui compliquer l'existence.

Winter lui sourit, avant de s'emparer à nouveau de ses lèvres, avec une telle fougue qu'Isabel en oublia où elle était, pour lui rendre son baiser passionné.

— Je t'aime, murmura-t-elle quand il la relâcha. Pour toujours. Je l'ai réalisé quand j'ai bien cru que Seymour allait te tuer.

— Il n'aurait pas pu me tuer. J'avais une trop bonne raison de vivre. Toi.

— Mais... commença Isabel, avant de s'interrompre brusquement et d'écarquiller les yeux.

Elle regardait quelque chose par-dessus son épaule. Winter se retourna.

Un homme vêtu d'une combinaison d'Arlequin et d'un masque au grand nez recourbé se tenait à quelque distance, sur le trottoir. Il souleva un instant son chapeau, pour les saluer, avant d'escalader la façade d'un immeuble et de disparaître sur les toits.

Isabel se tourna vers Winter.

— Mais... ? Comment... ? Qui... ?

Il lui sourit, avant de déposer un baiser sur son nez.

— Je t'ai dit que j'étais le Fantôme de Saint-Giles, mais je ne t'ai jamais dit que j'étais le seul.

Le ciel s'éclairait déjà du côté du levant. L'Arlequin fantôme de Saint-Giles frissonna. Quand le premier rayon du soleil toucha son visage, il frissonna encore plus fort. Et quand le ciel fut tout bleu, il s'effondra en larmes.

« Pardonnez-moi, milady », sanglota-t-il, s'agenouillant devant la belle dame. « J'étais dans un trou noir et j'avais oublié non seulement qui j'étais, mais aussi tout ce que vous représentiez pour moi. »

« Je te pardonne », répondit la belle dame, avant de lui embrasser les lèvres. « Car tu es la lumière de ma vie. Je t'aime ».

« Moi aussi, je vous aime », répliqua l'Arlequin. Et, posant sa main sur le ventre de la belle dame, il ajouta : « Quittons cet endroit et marions-nous. »

C'est ce qu'ils firent. L'Arlequin et sa belle dame quittèrent Saint-Giles, se marièrent et vécurent heureux...

Mais attention. Même dans cette nouvelle existence, l'Arlequin ne pouvait pas trouver le sommeil les nuits de pleine lune. Certains prétendaient qu'il revenait hanter les rues de Saint-Giles dans sa tenue de fantôme. Et alors, les méchants n'avaient qu'à bien se tenir !

Godric Saint-John atterrit en souplesse dans le jardin de sa maison londonienne puis il se tapit sous un buisson pour attendre un peu. La précaution était inutile, car depuis la mort de Clara, plus personne ne prêtait attention à ses allées et venues.

Toutefois, il était préférable de toujours rester sur ses gardes.

Comme rien ne bougeait, Godric se redressa et, se faufilant d'ombre en ombre, il atteignit une porte qui donnait directement sur sa bibliothèque.

Sa soirée n'avait pas rapporté grand-chose. Il avait d'abord pris en chasse un cambrioleur, mais il l'avait perdu dans le dédale des ruelles de Saint-Giles. Ensuite, il avait effrayé un vide-gousset qui s'apprêtait à dévaliser un passant - lequel passant ne s'était rendu compte de rien. Pour finir, il avait aperçu Winter Makepeace et lady Beckinhall qui s'embrassaient dans Maiden Lane. C'était là un couple pour le moins inattendu, mais ce baiser laissait augurer d'un mariage. Ce qui voudrait dire que Winter prendrait sa retraite.

Godric ouvrit la porte de sa bibliothèque avec un grognement de mauvaise humeur. Un Fantôme de moins signifiait...

— Bonsoir, monsieur Saint-John, dit une voix dans l'obscurité de la pièce.

Elle provenait du fauteuil en cuir devant la cheminée. Godric se dirigea dans cette direction, son épée déjà dégainée.

— Non, non, dit la voix. Je vous assure que toute violence est inutile, monsieur Saint-John.

— Qui êtes-vous ? demanda Godric.

La silhouette de l'homme se détacha dans la faible lumière prodiguée par les braises du feu.

— Je m'appelle Griffin Reading.

Godric remarqua qu'il tenait un objet à la main. Il s'approcha encore pour mieux voir. C'était un masque, affublé d'un grand nez recourbé. Exactement semblable à celui qu'il portait.

Godric interrogea lord Griffin du regard.

Celui-ci lui sourit.

— J'ai une proposition à vous faire.

Fin